
3 1761 03988 9316





ŒUVRES

COMPLÈTES

DE BOUFFLERS.

IMPRIMERIE DE H. FOURNIER,
RUE DE SEINE N. 14.

ŒUVRES

COMPLÈTES

DE BOUFFLERS,

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

NOUVELLE ÉDITION,

AUGMENTÉE D'UN GRAND NOMBRE DE PIÈCES NON RECUEILLIES.

TOME SECOND.



A PARIS,

CHEZ FURNE, LIBRAIRE,

QUAI DES AUGUSTINS, N° 37.

M DCCC XXVII.


LIBRARY
JUL
1985
UNIVERSITY

LE DERVICHE,

CONTE ORIENTAL.

AVANT-PROPOS.

Dans ce petit ouvrage, que des amis, trop indulgens sans doute, ont désiré voir publier, je ne puis me vanter d'avoir tout-à-fait, ni le mérite de la vérité, ni celui de l'invention; mais si la bonne intention peut être regardée comme un mérite, c'est celui-là que j'ambitionne. Le fait que j'entreprends de conter est arrivé; je le tiens de la bouche d'une personne aimable, qu'il vaudrait mieux entendre que de me lire : elle n'avait pas besoin de changer comme moi le lieu de la scène ni les noms des personnages pour prêter de l'intérêt et du charme à son récit. La vérité lui suffisait : si j'avais pu retenir ses paroles, si j'avais pu noter ses accens, je serais sans inquiétude ; mais la délicatesse, qui a tant de pouvoir sur le sentiment, laisse peu de traces dans la mémoire : la grace tient à si peu de chose ! Et ce peu de chose, si important, est en même temps si fugitif, si volatil, que, lorsqu'on cherche à se le rappeler, on ne se ressouvient que de l'émotion qu'on en a reçue, sans pouvoir espérer de la transmettre. Il y a d'ailleurs des choses de ce genre qui sont le partage exclusif des femmes; et si j'avais essayé de conter le fait comme je l'ai entendu, j'aurais bientôt reconnu combien le langage d'un sexe est intraduisible pour l'autre. Obligé de recourir à d'autres moyens, j'ai changé le lieu de la scène, j'ai déguisé les personnages, j'ai imaginé des circonstances qui m'ont semblé devoir répandre plus d'intérêt sur la suite de l'histoire.

L'occasion s'est présentée pour moi de tracer en passant

une esquisse légère des mœurs, des opinions, des entretiens d'une société de guerriers réunis depuis long-temps sous les mêmes drapeaux, et entre qui l'honneur, l'enthousiasme, l'intérêt commun, les périls même ont établi plus de cordialité qu'on n'en voit parmi des gens d'aucune autre profession : j'ai tâché de peindre ce que j'ai vu et ce qu'on voit mieux sous les tentes que partout ailleurs, cette confiance noble, cette politesse franche, cette humanité consolante qui s'allient d'ordinaire à la vraie bravoure, qui l'épurent, qui l'embellissent encore des traits de la générosité, qui d'une qualité en font une vertu : et j'ai en même temps pris plaisir à montrer les hommes vraiment supérieurs (tels que l'histoire indienne nous présente le sultan Akbar), comme les plus vrais amis de tout mérite, les plus éloignés de la persécution, les plus sensibles à la reconnaissance, et les plus passionnés pour le bonheur universel.

Mais tout cela n'est qu'épisodique ; mon véritable but en écrivant était de faire vibrer, si je le pouvais, dans tous les cœurs, deux sentimens, dont l'un est en quelque sorte la contre-épreuve de l'autre ; la piété filiale et l'amour paternel, qu'on peut regarder comme les deux pivots de la société, comme les deux anneaux de la grande chaîne qui lie tous les êtres. En effet, que deviendrait le monde, si la perpétuité du genre humain tenait seulement à la reproduction des individus ; et si l'Esprit d'harmonie, le *tendre Camadebo* (comme disent les Indous), ne planait point sur notre sphère? que deviendrions-nous tous, s'il n'y avait point des êtres raisonnables chargés par la nature même d'aimer des êtres faibles qui ne peuvent point encore aimer ; et si ces mêmes êtres, si faibles dans leurs commencemens, n'étaient pas obligés, dans l'âge de la raison et de la force, à un culte d'amour et de reconnaissance envers ceux qui les ont aimés si tôt et si gratuitement? Je me reprends d'avoir dit que la

nature nous y oblige ; elle ne fait malheureusement que nous y engager, et la preuve en est qu'on y résiste quelquefois ; c'est pour cela que tous les écrivains, chacun dans son genre et selon ses moyens, doivent s'efforcer d'ajouter, s'il se peut, quelque charme à cette exhortation de la nature, ou, pour mieux dire, de la montrer dans tout son charme. Quel plus bel emploi de son art que d'aider la nature, que de concourir à ses vues, que d'aimanter encore en quelque sorte sa chaîne magnétique, et de faire ainsi des sentimens innés une première législation irrésistible! Entreprise à jamais louable! qui, si elle réussissait, rendrait toutes les lois plus sacrées, plus faciles, et en même temps moins nécessaires ; car, si le monde était rempli de bons pères et de bons fils, que resterait-il à désirer? La sagesse commanderait, l'amour obéirait ; la raison de l'âge mûr deviendrait la règle des actions de la jeunesse, et les vieillards croiraient renaître dans les jeunes observateurs de leurs sages maximes ; la jeunesse, à son tour, ne se lasserait pas d'honorer ces vénérables divinités domestiques à qui elle devrait tout le bonheur de son enfance, et l'on craindrait de les voir disparaître de l'intérieur de chaque foyer comme on craint de voir s'éteindre la lampe qui vous éclaire.

On a cru long-temps, et surtout en France, que les poëmes, les drames, les romans, ne pouvaient pas se passer d'amour ; on a fait de l'amour un agent universel, un mobile tout-puissant de toutes les actions des hommes ; mais, à force de l'employer ce ressort, il a perdu son effet ; et même, si l'on veut se rappeler toutes les émotions que les différentes compositions de ce genre ont excitées, on conviendra qu'à peu d'exceptions près les plus fortes ont été produites par d'autres sentimens que celui de l'amour. Oreste et Pilade se disputant à qui des deux mourra pour l'autre ; Nisus conjurant les ennemis de lancer sur lui tous les traits qui mena-

cent Euryale ; Philoctète réclamant les droits de l'humanité, et redemandant les armes qui le nourrissent ; Priam prosterné aux pieds d'Achille pour racheter les restes inanimés de son fils.... ont tiré plus de larmes de tous les yeux que la plupart des amans dont les poètes nous ont peint les transports et les chagrins. Quand les Grecs et les Latins, nos maîtres à tous dans l'art d'émouvoir, ont entrepris de peindre l'amour, ils l'ont montré dans toutes ses fureurs, dans toute son énergie ; c'est Phèdre en butte à la vengeance des dieux qui cède à un pouvoir que l'amour n'exerce point en France ; c'est Didon que Vénus et Junon, réunies une fois par leurs intérêts contraires, livrent sans défense à l'amour dont elle meurt. Mais quand ces Grecs et ces Romains nous peignent l'amour avec une aussi effrayante vérité, remarquez que c'est pour en détourner ; au lieu que, dans notre littérature moderne, il est aisé de voir que c'est presque toujours pour y inviter. Et qu'arrive-t-il? c'est qu'on se blase sur ce qui devrait émouvoir ; c'est que les cœurs s'amollissent au lieu de s'attendrir ; c'est qu'il n'en résulte, ni plus de douceur dans les mœurs, ni plus d'élévation dans les esprits, ni plus de sagesse dans la conduite ; c'est enfin que, dans l'âge où l'on peut encore apprendre quelque chose, les jeunes gens n'apprennent que la galanterie, qui, assurément, de toutes les sciences, est la moins nécessaire. A Dieu ne plaise néanmoins que je la condamne ; ce serait écraser de propos délibéré les plus belles fleurs du champ de la vie, et tant de sévérité me conviendrait moins peut-être qu'à personne. Il n'en est pas moins vrai que tout écrivain qui voudra, comme ils y sont tous appelés, contribuer pour sa part, quelle qu'elle puisse être, au perfectionnement de la société, doit essayer d'y répandre quelques semences de vertus qui germeront quand elles pourront : or cet écrivain n'a aucun besoin pour cela de faire entrer l'amour dans ses leçons ; l'amour n'est rien moins que

désintéressé, rien moins que social ; il ne cesse d'aspirer à une récompense et de solliciter un privilège exclusif. Mais il y a toujours au fond de la pensée de l'homme je ne sais quoi de grand, de généreux, qui attache plus d'estime, et par conséquent plus de prix, à la peinture d'un sentiment absolument épuré de tout intérêt, comme l'amitié, la fidélité, la piété, le patriotisme, comme tous ces beaux mouvemens enfin qui élèvent l'homme au-dessus de l'homme, et qui sembleraient le dégager de tous les liens qui l'enchaînent à la nature animale.

Enfin la littérature a ses devoirs ; plaire n'en est pas un : car il n'y a de vrais devoirs que ceux qu'on est toujours maître de remplir. Eh! qu'on serait heureux si plaire était du nombre! plaire n'est que notre premier intérêt, qu'un moyen nécessaire pour devenir utile, car on ne persuade point si l'on ne plaît ; mais lorsque la persuasion découle de la plume d'un écrivain comme des lèvres de Nestor, elle doit ressembler à ces eaux transparentes qui portent néanmoins avec elles des principes salutaires pour ceux qui veulent s'y désaltérer. J'en reviendrai donc toujours à penser et à dire que celui de tous les écrivains qui aura le mieux rendu et le plus encouragé tous les sentimens qui tiennent à la paix, à la justice, à la compassion réciproque, à la bienveillance universelle, que celui-là, dis-je, aura le mieux senti, le mieux rempli les obligations que le talent même impose à tous les hommes de lettres : je me vanterai moins que personne d'y avoir réussi : l'esprit n'a point la connaissance de sa mesure, mais il a la conscience de son motif.

Il serait plus qu'inutile de prévenir mes lecteurs et de solliciter leur indulgence au sujet de la marche que j'ai suivie, ou plutôt négligée dans le cours de mon récit : j'ai toujours supposé qu'il n'y avait pas plus de règle pour de pareilles bagatelles que pour des rêves ; mais qu'il suffisait de

se laisser aller au cours de ses pensées et de les saisir à mesure qu'elles naissent les unes des autres ; car ce n'est pas nous qui devons les chercher, ce sont elles qui doivent venir à nous, et c'est bien assez du soin d'imaginer et de choisir les traits et les couleurs qui peuvent les représenter à peu près comme elles nous sont apparues.

On verra trop facilement que je n'ai point parcouru l'Asie, où cependant j'établis le théâtre de mon action, et que je n'ai pas même fait beaucoup de recherches sur la position des lieux dont il est question dans mon ouvrage, non plus que sur leurs noms, leur histoire, leur aspect, et autres choses qu'il vaudrait sans doute mieux savoir qu'ignorer : j'ai parlé au hasard, comme tant d'autres, pensant que je ne faisais ni une histoire, ni un traité de géographie, ni une statistique, mais tout bonnement un conte ; espérant que mes erreurs en ce genre ne tireraient à aucune conséquence, que la plupart de mes lecteurs, si j'en ai, voudraient bien prendre l'Asie comme je la leur présente, et qu'on daignerait étendre jusqu'à moi le beau privilège qu'Horace lui-même accorde à tous ceux qui se mêlent de peindre ou d'écrire :

. . . . Pictoribus atque poetis
Quidlibet audendi semper fuit æqua potestas.

LE DERVICHE.

C'ÉTAIT pendant le règne du sultan Akbar, dont le nom doit être à jamais cher à la mémoire des hommes; Akbar, le plus vaillant des guerriers, le plus clément des vainqueurs; jamais il n'avait craint un ennemi, jamais il n'avait repoussé un suppliant; juste, humain, libéral, tolérant, affable, toutes les vertus se disputaient son grand cœur qui pouvait à peine les contenir, et leurs excès étaient ses seules imperfections. Aussi l'a-t-on vu téméraire à force de courage, prodigue à force de générosité, confiant jusqu'à l'imprudence, compatissant jusqu'à la faiblesse; heureux défauts, puisque l'homme ne saurait être exempt de reproche, et qui rendaient Akbar plus aimable encore que s'il eût été parfait. Combien de troubles, de révoltes, de factions, ont exercé le grand cœur d'Akbar! mais, semblable à l'or pur que le frottement éclaircit, ses vertus en recevaient sans cesse un nouvel éclat. Enfin, après trente ans passés à triompher et à pardonner, Akbar jouissait du calme du monde, et son génie, égal à son courage, avait une seconde fois enchaîné ses conquêtes par la sagesse et la douceur de ses lois.

Déjà la sécurité, fille de la paix, ramenait partout l'abondance et la joie; et la belle Asie reflorissait comme un fertile jardin après de terribles orages!.... Le monde reposait; Akbar lui-même reposait, rassasié de gloire, et savourant, suivant l'expression du poète, les fruits de ses travaux. Il avait choisi la ville d'Agra, surnommée le Diadème de la Terre, pour y établir le siège de son vaste empire; depuis trente ans, quatre cent mille captifs ne cessaient d'y travailler sur les magnifiques plans du grand roi; il l'avait enrichie des trésors du monde, des prodiges des arts, des trophées de la victoire, et il se proposait d'y passer le reste des jours qu'*Adaristo* (le Destin) lui gardait, à protéger, à cultiver les sciences et les lettres, qu'il avait nommées dans un de ses poëmes (car Akbar était poète aussi) les Houris de la pensée, et sans lesquelles il disait que les héros ne sauraient que faire de leur gloire, ni les hommes de leur existence.

Déjà les ordres d'Akbar n'avaient plus besoin du secours de ses armes; le monde était heureux de lui obéir, et la volonté d'Akbar était le vœu des nations. L'armée victorieuse, devenue inutile à force de triomphes, fut réduite à moitié : soldats, fantassins, cavaliers, officiers, omrahs, émirs licenciés, retournaient gaiement chacun dans leur pays pour y jouir des richesses que le roi des rois leur avait généreusement réparties; et tous

goûtaient d'avance en idée les charmes du repos, dont le guerrier se fait une image si douce dans les camps, et dont il se lasse si vite dans ses foyers.

Dans le nombre de ces braves voyageurs qui couvraient tout l'Indostan de leurs caravanes, suivant chacun la direction qui leur convenait, était une troupe composée de quelques-uns des émirs les plus distingués de l'armée, qui avaient pris leur route vers la ville royale; ils voyageaient à petites journées avec une suite nombreuse et de gros bagages, emportant presque tous avec eux un riche butin, et jouissant dans la route de toutes les commodités de la vie, en même temps que des agrémens de la société. Tous ces émirs étaient venus, pour la plupart, de pays très-éloignés entre eux pour se ranger sous les étendards du plus grand des rois; la différence des cultes ne les avait point arrêtés; Akbar les protégeait tous. Ennemi des persécutions que ses prédécesseurs exerçaient depuis tant de siècles, il ne suivait de l'Alcoran que les maximes propres à rendre les hommes meilleurs; les religions diverses lui paraissaient des trésors de morale; il les regardait comme autant de vases de différentes formes, tous remplis d'une liqueur céleste : gardons-nous donc bien, disait-il souvent, de les briser, et garantissons-les même de se heurter entre eux. Nos émirs, en apprenant la guerre sous un pareil maître, avaient en même temps

appris la tolérance; d'ailleurs un même métier, une longue réunion sous les mêmes drapeaux, des périls communs, des services rendus et reçus, et surtout une grande habitude les uns des autres, les avaient en quelque sorte assimilés, et l'armée entière avait fini par avoir à peu près la même opinion ainsi que le même langage. On ne s'informait plus si un tel était musulman, guèbre, Indous, sectateur de Zoroastre ou de Confucius; l'Indous mangeait du bœuf, le musulman du porc, ainsi du reste : on oubliait les jeûnes, on ne célébrait que les fêtes, et l'eau, bannie des repas, était réservée pour les ablutions; liberté de conscience, pourvu qu'on en eût une. Du reste, tous reconnaissaient un même Dieu au-dessus de tous les dieux; tous servaient un même roi au-dessus de tous les rois; tous avaient la gloire pour idole et l'honneur pour loi; tous étaient de la religion des braves gens.

Il ne faut donc pas s'étonner si, à chaque station, quantité de cuisiniers marchant toujours à l'avant-garde étaient continuellement occupés à préparer de leur mieux les mets les plus délicats, soit qu'ils fussent permis ou défendus; si les meilleurs vins de Shiras, d'Yerd, et même d'Europe, y coulaient comme les ondes salutaires du Gange, et si on passait une bonne partie de sa vie à table, car, après toutes les privations et toutes les fatigues d'une longue guerre, c'est là qu'on se

délasse le mieux. Là, point de cérémonie, point de réserve, point de secrets; la franchise règne entre les braves : ils ne craignent pas plus leurs amis que leurs ennemis; et, soit qu'on fît durer le repas pour continuer la conversation, ou la conversation pour allonger le repas, c'était le moment que chacun choisissait de préférence pour entretenir la compagnie des projets qui l'occupaient. Tantôt c'était un bon Mingrélien qui décrivait avec enthousiasme la chaîne des rochers escarpés qui entourent l'étroite, mais fertile possession de ses pères; là, il a laissé dans une habitation riante une jeune femme et de tendres enfans auxquels il n'a point songé tant qu'il a gardé sa cuirasse, parce qu'alors, comme dit un poète d'Europe, il avait le cœur environné d'un triple acier. Il y pense maintenant au bout de huit ou dix années de distraction; quelle joie! quelle fête quand il va les revoir! Les enfans sont déjà grands, la femme est sûrement encore belle; aucune inquiétude sur les enfans, aucune même sur la femme; les cœurs généreux n'y sont pas sujets. Son parti est pris, il a donné sa jeunesse au service du sultan, il va se mettre au sien, et ce n'est pas trop de toute sa vie pour se reposer de sa jeunesse. Mon cher Abufar, lui dit Koramed, au premier bruit de guerre vous demanderez à marcher pour vous reposer de votre repos. Moi, disait un autre, grace au grand roi, j'ai à ma suite

un joli petit chameau chargé d'or : c'est plus qu'il ne m'en faut, il ne me reste plus qu'à jouir! j'ai de belles campagnes autour de mon habitation; mais elles sont pour ceux qui s'y promènent, je n'en ai pas encore vu un épi. Ah! mon ami, crois-moi, reprend un brave Tartare, on ne fait jamais de plus belles récoltes que dans le champ de l'ennemi. Un autre parle de changer une vingtaine de superbes captifs qu'il traîne avec lui, contre cinq ou six belles Circassiennes qui le désennuieront pendant la paix, pourvu qu'elle ne dure pas; mais il se promet bien, au premier bruit de guerre, de les changer à leur tour contre autant de chevaux arabes de la première noblesse, et qui lui seront d'un meilleur usage. C'est ainsi qu'ils s'entre-disaient tout ce qui s'offrait à leur pensée, hormis un seul, qui, depuis le départ, ne s'était encore mêlé d'aucune conversation, et que rien ne pouvait tirer de sa mélancolie; son nom de guerre était Mohély : on ignorait son vrai nom, il n'était connu dans l'armée que par son costume extraordinaire, son courage et ses vertus; du reste, on ne savait qui il était : toutes les questions qu'on avait pu lui faire sur sa famille et son pays n'avaient rien appris; son visage même était en quelque sorte un secret; on ne l'avait jamais vu qu'à moitié, toujours sous les plis d'une ample mousseline dont il s'enveloppait avec soin à la façon des femmes de Candahar. Était-ce quelque dif-

formité naturelle? étaient-ce les suites fâcheuses de quelques blessures qui l'obligeaient à cette espèce de déguisement? C'est un mystère qu'on avait inutilement essayé de percer et qu'on respectait. Mais cette mousseline, emblème de sa modestie, cachait à la fois un brave et un sage; on l'avait toujours vu l'exemple de tous, l'ami de chacun, le rival de personne, disant quelquefois que l'humanité doit suivre le guerrier jusque dans la mêlée, qu'il ne doit faire que le mal nécessaire, et s'en consoler en faisant tout le bien possible. Simple volontaire dans l'armée avec le rang d'émir, il n'avait jamais commandé, mais toujours combattu; accourant d'ordinaire à ses compagnons dans les occasions les plus périlleuses, les aidant de ses conseils dans les dispositions, de son bras dans l'action, et ne prenant jamais sa part de leur gloire. Mais dans le commerce ordinaire de la vie, il voilait autant son esprit que son visage, et laissait d'ordinaire parler les autres émirs, qui se permettaient rarement de le tirer de ses rêveries. Cependant, au milieu de cette conversation où il était question de ce que chacun méditait pour l'avenir, un des convives, nommé Goulam, qu'un peu moins de sobriété rendait moins circonspect, lui adresse la parole : Et toi, brave Mohély, dit-il, qu'est-ce que tu comptes faire après ceci? Ce que chacun fait ici bas, répond Mohély, attendre et chercher. Écrivez, dit Goulam, qu'il a parlé. Mais

en effet, dit à son tour Koramed, tu plains beaucoup plus tes paroles que ton sang ; car il n'y en a pas un de nous, à commencer par moi, que tu n'aies secouru au besoin comme un frère, et que tu n'aies guidé comme un génie : beaucoup te doivent d'être encore au monde. Il est vrai aussi, dit un autre, que beaucoup de l'autre côté lui doivent de n'y être plus. Mais, reprend Goulam, tout cela se fait à la muette : il combat, il sabre, il tue sans mot dire, et quand son homme est par terre, notre ami n'en est pas plus gai. — Il n'y a pas de quoi, dit Mohély. — Sitôt que tu apercevais quelqu'un de nous en péril, on te voyait voler à lui ; fussent-ils vingt sur son corps, tu le délivrais, et puis tu rentrais tranquillement dans le rang, comme si de rien n'était ; hors cela, tu n'as jamais défié personne au combat. — Le sultan, répond l'émir, a plutôt besoin d'un guerrier de plus que d'un ennemi de moins, puisque tous ses ennemis ont fini par devenir ses sujets. — Tu dis vrai, reprend Goulam, il n'y manquait que la façon. Mais, continue le bon convive, il faut surtout voir comme dans l'occasion ce brave homme-là régale ses amis : je n'oublierai pas une certaine partie de plaisir dans le désert, non plus qu'un certain verre d'eau que j'ai trouvé si bon. —La rareté donne du prix à tout, dit quelqu'un. — C'est, dit un autre, une petite infidélité passagère qu'il a faite à son régime, mais qu'il a bien

réparée. — Par Mahomet! dit Goulam, il faut que je le raconte. — Conte-nous autre chose, dit Mohély. — Non, je veux qu'on sache un trait qui nous fait honneur à tous les deux, puisque toi tu as sauvé la vie d'un homme, et que moi j'ai bu deux grands verres d'eau. — Laissons cela, dit Mohély; on dirait que tu les as toujours sur le cœur. — Vous saurez donc, reprend Goulam, que l'émir et moi, pendant que l'armée prenait quelques jours de repos sous les murs de Damas, nous étions allés ensemble à la chasse dans le désert, et là, cherchant toujours et ne trouvant rien, nous finissons par nous égarer : voilà que l'inquiétude nous gagne; nos provisions sont consommées, la chaleur nous étouffe, la soif nous dévore ; en vain nous promenons au loin nos regards sur cette mer de sable ardent, nous ne voyons que du sable et toujours du sable. Déjà nous sentions la fin de nos forces et nous attendions celle de notre vie, lorsqu'enfin nous croyons apercevoir confusément à l'horizon quelque chose qui s'élevait un peu sur cette étendue uniforme; nous nous y traînons à tout hasard : c'était un dromadaire tombé mort à cette place, et qui semblait nous annoncer notre sort; sa charge était encore sur lui, et deux petits barils qui en faisaient partie avaient roulé l'un d'un côté, l'autre de l'autre dans le sable; nous espérons qu'ils peuvent contenir quelques boissons, et nous conve-

nons d'avance de nous en tenir chacun à celui que le hasard nous aura présenté. Hélas! dans le mien je ne trouve que de l'or, et qu'est-ce que de l'or dans le désert? Il y avait eu de l'eau dans celui de Mohély; mais à peine en restait-il de quoi remplir deux fois une tasse de coco telle que nous les portons à la chasse. Mohély, plus pressé de ma soif que la sienne (voilà, dit Korамed, comme il est avec tout le monde), m'appelle de son côté et m'invite à remplir d'abord ma tasse; mais en la portant à mes lèvres, je tombe de faiblesse; la tasse m'échappe et l'eau se perd. Mohély, au lieu de boire la sienne, m'en jette une partie au front pour me rappeler à la vie, et me force ensuite à boire le reste. Le prophète le vit sans doute, car presque aussitôt un nuage bienfaisant vient fondre sur nous, et nous rend avec usure toute l'eau que nous avions perdue.

Chacun applaudissait, et l'émir, embarrassé de leurs éloges, en faisait des reproches à Goulam. —Tu as beau te fâcher de son histoire, dit Malvear, tu ne m'empêcheras pas de conter la mienne. Te souviens-tu de la belle fille de Lucknouti? — Par Mahomet! je doute qu'il y en ait une là-haut à lui comparer. Un régiment entier l'entourait : tous la respectaient, contre l'usage, parce qu'on était convenu d'en faire hommage au sultan, qui l'aurait magnifiquement payée. Il y avait là un

vieux barbon qui ne la voulait point lâcher, qui se disait son grand-père, qui pleurait, qui hurlait, et qui ne savait à qui faire ses supplications; on allait, comme de raison, le tuer, et voilà Mohély qui se jette entre eux et les soldats; il prend le vieillard et la fille sous sa protection, les fait entrer dans la maison la plus voisine, y place une sauve-garde et chasse tous les curieux.—Ils étaient bien bons de s'en aller, dit Goulam; si j'avais été là, non! j'en jure par mon sabre, par ma lance! —Dis aussi par ton verre, dit Koramed. Eh bien! qu'est-ce que tu jures? Est-ce que tu n'aurais pas marché comme les autres au commandement?— Je ne dis pas cela; mais, par la mort! la fille aurait marché avec moi. Ici Mohély hausse les épaules, et, à travers les mousselines qui enveloppent son visage, laisse entrevoir un signe de pitié.— Eh quoi! continue Goulam en se versant une rasade, quand le Prophète a bien voulu jeter un coup d'œil favorable sur un brave homme, sur un vrai croyant, et qu'il lui envoie une belle fille comme un à-compte sur son paradis, et qu'il ne s'agit, pour s'en saisir, que de tuer un vieux païen, n'est-ce pas une impiété que de la laisser aller?— Chacun a sa doctrine, répond froidement le guerrier; j'ai toujours regardé le sang des vieillards, des femmes et des enfans, comme une tache au glaive.—Il a raison, dirent tous les émirs à la fois.... Par Mahomet! par Indra! par Foé! par tous

les prophètes! par tous les génies! il a raison; l'homme qui parle peu parle bien : et au même instant toutes les coupes sont remplies et vidées en l'honneur de l'homme qui parle peu. Les bons convives n'en parlent que davantage : la gaieté, toujours un peu bruyante, la confiance, toujours un peu verbeuse; les santés portées de droite et de gauche à grands cris; cinq ou six histoires contées et contestées à la fois; de longs éclats de rire d'un côté, des battemens de mains de l'autre; le tapage, en un mot (qu'on me passe le terme à propos d'une si noble compagnie), allait toujours croissant; et déjà l'on ne s'entendait plus, lorsqu'à portée de la tente, une voix qui couvrait toutes les autres leur imposa tout à coup silence; c'était un âne qui s'était mis à braire; et comme aucun des chefs n'avait un tel coursier parmi ses chevaux de bataille, on se tait, on s'étonne, on se regarde, et, se livrant de plus belle à la gaieté du festin, chacun demande : Est-ce toi? est-ce toi? est-ce toi? Mais voilà tout à coup le rideau de la tente qui s'entr'ouvre, et qui laisse paraître un saint personnage, un derviche, dont l'air vénérable fixe l'attention de toute l'assemblée. A cette apparition si peu attendue, le facétieux Goulam fait mine de se lever, et d'emporter avec lui coupes et flacons, craignant, disait-il tout haut, que ce ne fût quelque espion de la police du grand Prophète, qui ne manquerait pas de les dénoncer.—Arrêtez,

messeigneurs, dit le religieux en souriant, et ne vous troublez pas plus pour l'homme qui vous salue que vous n'avez coutume de le faire pour ceux qui vous combattent.—Tu promets donc, continue Goulam, de ne rien dire à Mahomet? —Je serais trop mal venu, répond doucement le religieux, à vous accuser devant lui; car si j'ai bien lu son histoire, je lui crois un peu de partialité en faveur des braves. Au reste, je n'ai point été élevé dans sa loi; je serais fâché que ce fût un démérite auprès de vos seigneuries; mais croyez, messeigneurs, que, si Mahomet fait des héros, Brama fait aussi des hommes vertueux.— Brama, dit le guerrier silencieux, et il s'incline respectueusement; puis relevant la tête et regardant le derviche : Saint homme, dit-il, votre loi ne vous défend point de prendre place parmi nous.—Notre loi, répondit-il, nous ordonne la fraternité avec tous les hommes.—En ce cas-là, sois le bien arrivé, dit Goulam, du moment que tu ne viens point ici pour nous prêcher la sobriété.—La guerre, dit le derviche, a dû vous tenir lieu à tous de ramasan; elle a ses momens d'abstinence, et vous dégage du jeûne pour le reste de vos jours.—Vous nous permettrez donc de continuer, dit Mohély, en lui faisant une place. —Malheur à moi, dit l'autre, s'il m'arrivait de troubler vos fêtes; et que ne puis-je plutôt en partager la gaieté! mais les plaies de l'ame lui

laissent peu de bons momens.... Cependant, vous le dirai-je, messeigneurs, depuis longues années je ne me suis pas senti intérieurement autant de disposition à la joie, et même au bonheur. Du plus loin que j'ai entrevu cette tente, je ne sais quoi m'a donné le désir de m'y présenter; j'ai aussitôt demandé à Brama la faveur d'y être bien reçu; il me l'accorde, et je vous en rends grace, ainsi qu'à lui, nobles émirs. Au moment même où j'écartais ce rideau, il me semblait écarter en quelque sorte les nuages de mon esprit, et je ne concevais rien à l'agréable émotion qui changeait tout à coup l'état de mon ame. — Puisse un si bon pressentiment n'être pas vain! dit Mohély. Allons, saint homme, oubliez peines et fatigues : il me semble que j'en fais autant; et délassez-vous avec nous. Esclaves, ajouta-t-il, ayez soin de la monture du saint homme. — Oui, reprend Goulam en riant, il faut que nos chevaux apprennent la politesse, et qu'ils invitent l'étranger à leur râtelier. — Ah! messeigneurs, c'est trop de gloire pour le pauvre derviche et son âne, ils ne sont accoutumés ni l'un ni l'autre à tant de civilités. — Cela doit vous étonner moins que personne, dit Koramed, vous qui croyez à la métempsycose, et qui pensez que le bien qu'on fait aux bêtes revient tôt ou tard aux hommes. — En effet, dit le derviche, le dieu Wishnou a résolu, dans sa sagesse et dans sa bonté, de prendre successive-

ment toutes les formes des créatures, pour juger par lui-même comment les ames se trouveraient dans les différens corps que Brama leur a destinés; nous croyons donc qu'il s'intéresse même aux bêtes, même aux plantes; car ce sont autant de logemens préparés pour des ames; et tout ce que nous faisons, même en secret, pour elles, s'écrit de soi-même là-haut sur la grande table de diamant; Wishnou le lit et nous en tient compte. —Eh quoi! dit un zélé mahométan qui l'entendait, vos dieux s'amuseraient à ces misères-là, au lieu de penser de préférence à ces braves qui lavent leurs fautes dans le sang de leurs ennemis, et qui prodiguent le leur pour la gloire de leur pays et de leur roi? — Rien n'échappe aux regards des dieux, répond le derviche, mais ils s'en reposent sur les hommes pour admirer, pour célébrer ces grandes actions qui portent leur gloire avec elle; comme le rubis porte sa pourpre, et ils se réservent la connaissance des actions secrètes qu'eux seuls peuvent observer, qu'eux seuls peuvent récompenser ou punir; ils voient les pensées que la prudence cache; ils entendent les soupirs que la crainte étouffe; la charge leur en est donnée par le maître commun, par celui qui est le Dieu des dieux, comme Akbar est le roi des rois.— Brave derviche, tu parles comme un prophète, dit Goulam, tenant un flacon à la main; tends-moi ta coupe, si tes amis invisibles te le permet-

tent. — Les nobles esprits, dit le bramine à qui les dieux ont confié la conduite des choses d'ici-bas, aiment mieux les hommes que les hommes ne s'aiment eux-mêmes; ils sourient à nos plaisirs comme des pères et des mères aux jeux de leurs tendres enfans, et ne nous défendent que de nous nuire; puis tendant sa coupe d'un air gai, il la laisse emplir; et prêt à la vider : O Wishnou! dit-il, ô Mahomet! ô Mithras! ô Foé! et s'il est encore d'autres grands serviteurs du maître suprême, invoqués par des nations que j'ignore, daignez arrêter vos regards sur une chétive créature qui adore celui que vous adorez; plus vous êtes au-dessus de moi, plus je croirais vous offenser en vous supposant jaloux du peu de bons momens que notre condition nous permet de goûter dans ce lieu de passage; ah! plutôt, laissez-moi tirer un bon augure de ce plaisir, trop fugitif sans doute, mais depuis si long-temps inconnu à mon cœur : il boit ensuite avec l'applaudissement des convives, et, quand la coupe est vidée, pour se conformer à l'usage des festins militaires, il en recueille sur son ongle la dernière goutte. — Tu le trouves donc bon? dit Goulam. — Seigneur, s'il ne l'était pas, répond le derviche, vous ne le verseriez point, et même, ajouta-t-il en s'égayant, vous ne le boiriez sûrement point avec autant de plaisir. — Sais-tu d'où il vient? — Sûrement d'un bon canton. — Je parie que tu ne pourrais pas le nom-

mer. — Seigneur, il ne siérait même pas à un pauvre derviche d'être si grand connaisseur. — Il est tiré de la cave du gouverneur de Luknouti. — Ville malheureuse! s'écrie le vieillard en soupirant. — N'importe, répond Goulam, cela n'empêche pas que le vin ne soit bon; je l'ai acheté de nos soldats à qui le bon homme en avait fait cadeau. — Seigneur, oserais-je vous demander, dit le derviche, dans quelle occasion? — Eh! par Mahomet! quand ils l'ont jeté par les fenêtres de son palais. — Seigneur émir, dit le derviche attristé, votre prophète ordonne de vaincre, et en cela vous lui obéissez, mais il n'interdit sûrement pas la pitié pour les vaincus ni le respect pour les morts; et quel brave oserait continuer la guerre contre de tels ennemis? A ces mots, prononcés d'un ton à la fois ferme et touchant, il règne dans toute l'assemblée un silence expressif, où l'un des deux pouvait trouver une leçon, et l'autre un hommage.

Bientôt après la conversation recommence sur d'autres sujets, et la plupart des discours s'adressnt au nouvel hôte; il répond à tout avec sagesse, et se prête même quelquefois à la gaieté générale, autant que son âge et son habit le lui permettent; mais tout en rendant ce qu'il devait à chacun, on le voyait se retourner toujours du côté de Mohély avec un air de prédilection et de confiance qu'il était aisé de remarquer; le der-

viche les jugeait tous par leurs paroles, et semblait trouver dans celui qui parlait le moins ce qu'il désirait de tous les autres. On suppose facilement que les entretiens de cette société toute guerrière roulaient en grande partie sur des histoires dont on avait recueilli provision suffisante; car une longue guerre en fournit à chaque brave pour le reste de sa vie. Fais de belles actions, dit un Pandit indou, tu t'en souviendras toujours, et tu ne t'ennuieras plus. Pendant ces récits divers, le derviche observait curieusement jusqu'aux moindres impressions qui se laissaient entrevoir sur ce visage à demi voilé; il voyait l'émir indifférent pour les frivolités, mais attentif aux choses sérieuses, tantôt froncer le sourcil et marquer franchement son improbation, s'il entendait raconter quelque action licencieuse ou sanguinaire, tantôt se dérider à chaque trait de courage, de désintéressement ou de compassion; le saint homme avait surtout été frappé de l'intérêt et de la satisfaction que l'émir avait laissé apercevoir en l'écoutant parler de ces êtres invisibles qui tiennent un registre exact des actions secrètes dont ils doivent rendre un compte fidèle à la suprême justice; et il jugeait avec raison qu'il n'y avait que la vraie vertu qui pût se complaire ainsi dans cette pieuse pensée.

De son côté, l'émir silencieux ne se lassait point de considérer son voisin, et lui trouvait

quelque chose de mystérieux qui l'inquiétait et le charmait tout à la fois : ces cheveux blancs, cette barbe flottante, ce visage auguste dont les rides n'ont point altéré la beauté, cette physionomie tranquille, quoique abattue, cette raison forte et modeste, cette sainteté indulgente, cette sagesse amicale, rendue plus touchante encore par une certaine empreinte de tristesse que l'envie de plaire effaçait quelquefois.... Tout pénétrait l'émir d'un sentiment dont son cœur s'étonnait; c'était une curiosisé respectueuse, une vénération mêlée de pitié. Doux tribut qu'en pareille circonstance l'homme vertueux aime à payer dans l'âge de la force, et à recevoir au déclin de ses ans. Hélas! c'est du moins une ombre de piété filiale qui semble reconnaître dans la vieillesse une image de la paternité; et, s'il en faut croire le poète, c'en est assez pour la dédommager de tout ce qu'elle perd sur la descente de la vie.

Néanmoins les émirs, qui avaient rarement entendu Mohély parler autrement que par monosyllabes, s'étonnent de le voir s'entretenir longtemps de suite à voix basse avec le derviche, et leur en font amicalement des reproches à tous les deux. L'émir convient du tort qu'il fait à ses compagnons, et cède à son ami Koramed le droit d'entretenir le sage étranger, en lui recommandant de le faire parler, disait-il, pour l'instruction et le plaisir de toute l'assemblée.

Digne ami du ciel, dit Koramed à haute voix, ces belles et modestes actions dont vous nous parliez tout à l'heure d'une manière à nous y exciter, doivent malheureusement être plus rares dans les armées qu'ailleurs ; car les exploits sont la parure du guerrier, et l'on ne se pare point pour se cacher. — Je conviens, répond le derviche, que le guerrier ne regarde pas toujours le ciel à travers la visière de son casque : ce serait trop lui demander, ajouta-t-il avec douceur ; mais qu'il se souvienne quelquefois du moins que le ciel le regarde et le juge.... Cependant, braves émirs, ce beau désintéressement de la gloire, que par modestie sans doute vous regardez comme si rare, n'est point à beaucoup près sans exemple dans votre noble profession ; je pourrais en offrir pour preuve l'action sublime de ce guerrier demeuré jusqu'à présent inconnu qui a sauvé le sultan dans les vallées de Platila : il y a de cela quatorze ans ; mais la chose est toujours présente à la mémoire du grand Akbar, qui n'a jamais oublié que des torts. Il a, dans le temps, inutilement cherché son défenseur ; il commande aujourd'hui de nouvelles recherches, et son intention est qu'elles soient faites, s'il est possible, avec encore plus de soin que les premières, parce qu'un service resté sans récompense est un poids sur sa grande ame, et qu'il se croirait vaincu par le mortel avec qui il serait en reste. — Je le reconnais là, dit Kora-

med, les plus généreux sont les plus reconnaissans; mais, ajouta-t-il, je crains fort que le sultan ne soit pas plus heureux dans ses recherches qu'il ne l'a été d'abord. Le sage Mohély peut vous dire que nous avons tous autant d'intérêt que le sultan lui-même à connaître et à honorer le guerrier; car, si Akbar lui doit la vie, nous lui devons Akbar. Au reste, croyez-moi, bon derviche, il n'y a rien dans cette affaire-là qui ne passe la portée humaine, et le ciel y est pour tout. Si le guerrier est un envoyé d'en-haut, c'est un prodige qu'Akbar méritait entre tous les hommes; si c'est un habitant de la terre, et qu'il ne se soit pas fait connaître, le prodige est encore plus grand Qu'en pense Mohély? — Je pense, dit Mohély, que, si l'action est comme on l'a racontée, celui qui l'a faite en est plus que payé par le salut d'Akbar. — Quoi qu'il en soit, dit le derviche, on sait dans la ville royale que le sultan a fait faire une relation exacte de ce grand événement, et qu'elle va être publiée dans tout l'univers; on ne désespère pas même, je ne sais trop sur quoi fondé, de trouver le guerrier. — Qu'on le trouve ou qu'on le manque, dit Goulam, c'est toujours un brave homme. Buvons à sa santé! — Buvons tous à sa santé! répète le derviche, le prophète même y boirait. A ce cri unanime, le vin coule à grands flots dans toutes les coupes, hormis celle de l'émir taciturne, qui n'est remplie qu'à moitié. — Allons donc, gé-

néral, disent les émirs en gaieté; on dirait que vous n'aimez pas le sultan. — Sur ce point-là, dit l'émir avec un geste expressif, je défie son armée; mais j'aime mieux garder ma raison pour le servir que la perdre pour le célébrer. — Brave émir, dit le derviche, celui que cherche le sultan n'aurait pas mieux répondu. — Eh! dit quelqu'un, quelle récompense lui promet le sultan s'il se présente? — Il ne lui en doit point, reprend vivement Mohély. Qui ne fait que son devoir ne mérite pas plus de récompense que de punition. — Émir, émir, disent tous les autres, vous appelez cela ne faire que son devoir? — Moins que son devoir, dit l'émir, puisqu'en pareille occasion faire à son maître un rempart de son corps et une arme de bras, est un premier mouvement aussi naturel que de garantir son œil avec sa main. — Heureusement, noble émir, reprend modestement le derviche, que le grand Akbar n'en juge pas de même, car vos seigneuries seront à peine dans la ville qu'elles entendront proclamer un firman de sa hautesse qui promet un royaume au guerrier et une charge d'or à celui qui le fera connaître. — As-tu vu le firman? dit un des officiers. Je l'ai vu, dit le derviche; il est parvenu jusque dans nos saintes demeures; et comme, à la faveur de notre habit, on parcourt le monde en sûreté, nos supérieurs ont ordonné à plusieurs d'entre nous de tâcher de découvrir quelque trace de cet

homme si différent de tant d'autres. — Espères-tu en trouver? dit Goulam. — Pas plus, dit le derviche, que des poissons, qui à cette heure-là même se jouaient dans les eaux du Gange ou de l'Oby. — Eh bien! dit Goulam en le regardant avec une certaine assurance que donnent le vin et la gaieté, la charge d'or est à toi. — Comment cela? dit le derviche en souriant agréablement. — Oui, bon derviche, la charge d'or est à toi, et le royaume est à moi; il y a plus; c'est que je te fais mon grand-visir, et que tu peux, dès ce moment, entrer en charge. — Daignez m'expliquer ce mystère, dit le derviche en continuant à sourire. — Tu cherches l'homme, dit Goulam, et tu en es tout près? Regarde bien, tu vois celui qui a fait l'action. — Seigneur émir, je vous crois capable de la faire, dit le derviche, mais vous ne l'avez pas faite. — Eh! qui te l'a dit, visir, pour oser me donner un démenti? — Seigneur, répond le vieillard, pendant que le guerrier combattait autour de sa hautesse, son casque s'est défait, et le sultan a distingué sur une des joues de son défenseur une tache exactement figurée en fer de lance. — Es-tu bien sûr de ce que tu me dis? — Oui, seigneur, à telle enseigne que la tache est couleur de pourpre; et la pourpre que je vois sur vos joues, ajouta-t-il, vous la devez à la boisson qui vous égaie. Toute l'assemblée applaudit au derviche; et, pour la première fois, depuis le départ de la

caravane, on vit le sourire éclaircir le visage de l'émir silencieux. Puis, reprenant la conversation : Crois-moi, derviche, dirent-ils presque tous les uns après les autres, l'homme que tu cherches et à qui le sultan destine un royaume depuis quatorze ans n'est plus de ce monde ; en pareil cas, il n'y a qu'un mort qui ne réponde pas à l'appel. — Quoi qu'il en soit, messeigneurs, continue l'homme de bien, un pareil dévouement peut rester sans gloire, puisque les hommes en ignorent l'auteur ; mais non sans récompense, puisqu'elle a eu les dieux pour témoins. Si le guerrier n'est point encore parmi eux, ils le voient ici-bas avec complaisance, et le plus cher de ses vœux sera comblé. — Vous le croyez, saint homme? dit Mohély avec émotion. — Ah! digne émir, répond le derviche, comment douter de la justice divine? — C'est une superbe action sans doute, reprend un des convives, très-zélé pour la loi de Mahomet, malgré le vin qu'il venait de boire ; mais à quoi sert au guerrier tout son mérite, s'il n'est point serviteur du prophète? — Cela n'empêchera pas, répond le derviche, que le prophète lui-même ne soit son patron, parce qu'il ne voit rien de plus beau sur la terre que le courage et la vertu. Mais, dit un Indou qui les écoutait (car il y avait là, comme on le sait, des hommes de différentes religions), si le grand Indra, du haut de son trône, a laissé tomber un regard sur l'exploit de

ton héros, crois-tu qu'il lui en tienne compte, car il ne protège que les saints pénitens qui viennent pleurer dans la solitude sur les péchés du monde. — Le commun des hommes, répond le derviche, peut avoir besoin de l'intercession de quelques ames pieuses qui leur servent comme de bouclier contre la colère du ciel, et dont les larmes éteignent la foudre souvent prête à les frapper; mais le brave dont nous parlons n'a pas besoin de protecteur; le corps céleste du grand Indra est parsemé d'yeux innombrables dont les regards lancent la vie avec la lumière; et ces regards attendent quelquefois, pendant mille siècles, qu'un mortel les réjouisse par une action épurée de tout intérêt humain. — Hélas! dit un Persan qui se mêlait aussi de théologie, que je plains tant de vertus, si elle n'est point éclairée des purs rayons de la doctrine de Zoroastre, si bien nommé le soleil des pensées! car ton guerrier, tout brave, tout généreux que tu nous le montres, ne conversera jamais ni avec les Péris ni avec les génies, et il languira dans les cachots d'Arimane jusqu'à ce que l'ami du bien, Oromase, ait achevé son temps d'épreuves. — Quelque part que soit le juste, réplique le derviche avec dignité, il est heureux; sa récompense est partout, parce qu'elle est en lui. L'homme qui fait une grande action sans aucun motif d'orgueil ni d'intérêt croit à un Dieu qui l'approuve, ou porte en

lui un Dieu qui l'inspire. Celui-là peut ne connaître ni Mahomet, ni Zoroaste, ni Brama, ni les autres; mais il est connu de celui qu'ils ont adoré chacun à leur manière, et qui sait tout ce qu'il faut aux grandes ames. — Sage et pieux derviche, dit Mohély, ne craignez-vous pas de donner trop de prix à des actions humaines, pour lesquelles il suffit d'écouter le cœur qui bat au-dedans de l'homme, et qu'on rougirait de n'avoir pas faites si on avait pu les faire? — Ce mouvement-là même, illustre émir, n'appartient point à beaucoup près à tous les mortels; mais il prouve du moins qu'il y en a parmi eux qui répondent sans le savoir à la divinité qui leur parle secrètement, et qui lui obéissent en croyant suivre leur propre nature. Heureux celui qui ne s'étonne point de sa vertu! cependant, seigneurs émirs, le trait que je viens citer n'est pas unique, et si je ne craignais d'abuser de la complaisance dont on m'honore.... — Ne crains rien, saint homme, lui crie-t-on de toute part.—J'oserai donc leur raconter un fait ignoré de presque toute la terre, mais qui sans doute n'en est pas moins écrit là-haut. Ce n'était point un glorieux sultan qu'il s'agissait de sauver, c'était un homme, et rien de plus. — C'en est bien assez, dit Mohély. —Vous vous souvenez sûrement, reprend le derviche, de ce funeste jour où la superbe Luchnouty, emportée d'assaut, périt dans les flammes

de ses édifices et dans le sang de ses habitans, et disparut de la terre comme un météore léger de la surface d'un marais! — Ah! derviche, s'écrièrent plusieurs émirs à la fois, quel souvenir tu nous rappelles! — Oui, messeigneurs, dans ces momens de désolation, un de vos compagnons d'armes (puisse-t-il vivre encore!) voit, au déclin du jour, venir à lui un infortuné qui l'implore au milieu du tumulte et du carnage, et qui lui présente un sac rempli de diamans; le guerrier, attendri (je crois le voir), s'arrête, jette son large manteau sur les épaules de ce malheureux, lui tend la main, l'aide lui-même à s'asseoir derrière lui sur la croupe de son cheval; puis, se laissant guider par l'infortuné qu'il protége, ils traversent tous les deux cette déplorable enceinte livrée au pillage, au massacre, à l'incendie, foulant aux pieds du coursier qui les porte des amas confus de meubles fracassés, de tables, de coupes, de vases précieux, de tapis magnifiques, entre des chapiteaux et des tronçons de colonnes qui roulaient pêle-mêle avec des débris d'autels, avec des membres de dieux mutilés et semés de toutes parts dans une fange sanglante, comme autant de piéges sous leurs pas. Le plomb coulait; des toitures en feu, des pans entiers de muraille s'écroulaient avec fracas, entraînant quelquefois de longues poutres enflammées qu'il fallait franchir sur d'énormes tas de décombres. Mais le péril n'était

rien en comparaison de l'horreur. De tous côtés, des monceaux de corps palpitans, de tout âge et de tout sexe; ici l'adolescent expirait aux pieds de son père qu'il tentait en vain de défendre; près de là, une mère tombait percée sur la faible créature qu'elle cachait au glaive; ailleurs des vieillards et des matrones demandaient la vie, ou bien des vierges éplorées invoquaient la mort; plus loin, c'était les voix mourantes d'une troupe de captifs que des soldats altérés de sang et rassasiés de pillage immolaient stupidement pour s'épargner la peine de les conduire..... Cependant le bienfaisant guerrier poursuit sa marche entre les lamentations des victimes et la joie plus attristante encore des vainqueurs, obligé souvent de se faire jour, les armes à la main, à travers une soldatesque effrénée et devenue sourde au commandement. Sortis enfin de ce théâtre d'horreur, ils arrivent, par des chemins connus du suppliant, à l'entrée d'une ancienne galerie de mines qui traverse une montagne peu distante de la ville, et qui a son issue au côté opposé de la montagne. Ici le derviche s'arrête, et la plupart des émirs ne savent quels éloges donner à la noble compassion du guerrier. Goulam seul n'en paraît point ému. Par la mort! s'écrie-t-il avec le mépris d'un buveur pour toute autre chose que le vin, quel désintéressement! mais le bon homme n'avait-il pas un petit sac de diamans à la main? — C'est la vérité,

répond le derviche. — Et, vive Mahomet! reprend Goulam; à ce prix-là le plus dévot sauverait la vie au diable. — Le sac a été offert, dit le bon derviche, mais refusé. Garde tes diamans, a répondu le pieux émir, et qu'ils te servent à de bonnes œuvres. Hélas, quelque part que tu ailles, tu trouveras des malheureux, car les hommes ne s'aiment point. — Au nom du ciel à qui vous êtes cher, dit l'étranger, apprenez-moi à qui je dois le reste de mes jours. — A un homme, dit le guerrier, un homme qui a senti un vrai plaisir à te servir, et qui sent une vraie peine à te quitter. Mais adieu, mon devoir me rappelle. Puis, laissant tomber son manteau pour que l'autre eût de quoi se garantir de l'air humide du souterrain, il disparaît. — Voilà bien des détails, saint homme, dit Koramed; tu connais donc l'homme au sac de diamans? — Hélas! messeigneurs, il est devant vous; voyant peut-être son libérateur, mais ne pouvant le reconnaître. — A la santé du derviche! s'écrie vivement Mohély lui-même, et au lieu de ne toucher à sa coupe que du bout des lèvres, comme il avait fait jusqu'alors, il la vide tout entière; puis serrant affectueusement la main du derviche : Saint homme, dit-il, puisse le ciel continuer à vous protéger! — Eh quoi! dit Koramed, vous ne pourriez point vous rappeler les traits de votre sauveur. — Hélas! dit le derviche, le soleil n'était déjà plus sur l'horizon, et dans ces

momens de confusion et de larmes.... Ah! si le ciel me le représentait, je croirais voir un fils. — Quoi! il a persisté à ne pas vous dire son nom. — J'ai encore osé le lui demander à l'entrée du souterrain. A quoi te servirait de l'apprendre? m'a-t-il dit. Eh quoi! repris-je en continuant à lui présenter mon tribut, ne pourrai-je savoir quel mortel recommander au ciel dans mes prières? — Recommandez-lui tous les hommes, dit-il en continuant à repousser mon offre; ils ont plus besoin de vos prières que de vos diamans. Pendant qu'il parlait ainsi, j'élevais mes regards vers les habitans des hautes demeures pour les remercier d'une aussi heureuse rencontre; je veux ensuite me tourner vers lui, il avait disparu. Ah! sans doute, quelque part qu'il soit, il est heureux, continue le derviche en essuyant ses yeux pleins de larmes, ou il le sera; il trouvera ce qu'il cherche. — A la bonne heure, dit Goulam; mais toi, bon derviche, si tu cherches un bon verre de vin grec, adresse-toi à moi; allons, à la santé du père! — Ah! messeigneurs, permettez, répond le derviche avec modération, que je m'en tienne là; le régime des camps n'est pas tout-à-fait celui des couvens. — Eh bien! saint homme, reprend Koramed, vous pouvez vous racheter par une histoire. — Hélas! messeigneurs, répondit-il humblement, peut-être qu'à la longue la conversation d'un derviche ne vous conviendrait guère plus

que son régime ; et en effet, que raconter à ceux de qui on aura tant à raconter? — Trève d'humilité, dit Koramed. Vous avez dû voir avec quel intérêt nous vous écoutions, et le sévère Mohély même nous en donnait l'exemple. — Personne ici n'en avait besoin, reprend Mohély ; mais vous, bon derviche, laissons là, si vous m'en croyez, les faits de guerre qui n'apprennent rien à nos compagnons, et, en votre qualité d'homme de paix, cherchez vos exemples ailleurs qu'au milieu du fracas des armes : le monde les a déposées aux pieds du grand Akbar; une nouvelle vie commence pour nous, il nous faut de nouvelles mœurs.

— Eh bien! nobles guerriers, dit le derviche, je me soumets à vous comme le reste de l'univers, et, puisque vous l'ordonnez, j'oserai vous raconter un trait particulier d'un homme de paix, d'un sage qui n'existe plus, si l'on appelle ne plus exister vivre d'une vie meilleure. La chose n'a par elle-même aucune importance, et paraîtrait ne convenir que pour amuser des enfans ; mais comme dit le Pandit de Morani, les petites choses peuventen renfermer de grandes; la prunelle de l'œil du contemplateur est petite, et tout le ciel y est peint.

« Il y avait, loin, bien loin d'ici, un vieillard savant dans toutes les doctrines, dans toutes les lois, et ce qui vaut encore mieux, dans toutes les vertus; doux, facile, hospitalier, aimé de tous ceux

qui le connaissaient, aimant ceux-mêmes qu'il ne connaissait point, et persuadé qu'ici-bas les hommes de tout rang, de tout pays, de tout âge, sont au service les uns des autres; il avait coutume, quoique infirme et cassé, d'aller, à certains jours marqués, de sa demeure à un temple pour se rapprocher de la divinité par la méditation; car, si nous en croyons le pieux Arjown, la méditation tire, pour un moment du moins, l'ame humaine de sa prison, et lui fait respirer l'air céleste. Il allait à pied; la distance était à peine d'une heure de marche pour un homme encore dans sa force, il en fallait trois au vieillard; mais on eût dit que pendant ce temps les Deutas, les Péris, les Mounissourer conversaient avec lui pour abréger le chemin : or, un jour qu'il revenait tranquillement du temple à sa demeure, tenant ses deux gants dans une main et n'ayant pas songé à les mettre, absorbé qu'il était dans la prière et la contemplation, il sent le premier froid du soir, et songe à s'en garantir; mais il s'aperçoit qu'un de ses gants lui manque : le gant ne pouvait pas être loin; le vieillard revient sur ses pas pour le chercher; il l'aperçoit bientôt à la clarté de la lune, et quand il en est près, il se met en devoir de le ramasser; mais son corps enroidi et ses reins douloureux ne lui permettaient pas de se baisser autant qu'il le fallait pour y parvenir. Après deux ou trois tentatives in-

utiles, il lui fallut renoncer à l'entreprise et reprendre sa route; mais à peine a-t-il fait quelques pas, qu'il revient encore à l'endroit où était tombé le gant, non pour essayer de nouveau de le relever, mais pour y déposer l'autre. — Bon derviche, tu radotes, dit Goulam en continuant à boire. — Tais-toi, Goulam, dit Mohély avec un ton d'empire et d'indignation qu'on entendait pour la première fois, et respecte l'étranger; puis, portant la main à son cangiar et regardant fixement l'émir, respecte-le comme mon père. Il se retourne ensuite vers le derviche, et dit avec douceur : — Continuez, saint homme, continuez, et malheur à ceux que vos récits n'intéresseraient point! — Où en étais-je? dit le derviche. — Le digne brame, dit Mohély, vient de laisser tomber son autre gant à côté du premier. — Oui, reprend le derviche; il avait dit en lui-même : Si je ne rapporte qu'un de mes gants chez moi, à quoi me servira-t-il? et à quoi servira l'autre au passant, quel qu'il soit, qui le ramassera? Au lieu qu'en plaçant celui-ci, qui me devient à peu près inutile, à côté de celui-là, que je ne puis relever, l'homme qui les trouvera tous deux ensemble pourra s'en promettre quelque usage, et il en rendra graces à son génie. L'objet sans doute est de peu de valeur; mais c'est toujours quelque chose qu'un homme puisse éprouver quelque joie. »

Goulam, toujours buvant, et qui, à travers les

fumées du vin, ne voyait pas bien clairement le mérite de l'action, recommence à rire, et voudrait y engager ses voisins; Mohély fronce de nouveau le sourcil, et en impose encore; mais, craignant de faire moins d'effet à mesure que le vin en fait davantage : « Sortons, dit-il à l'oreille du derviche, laissons nos convives achever gaiement le sacrifice du reste de leur raison, et, si vous le voulez, nous irons au-delà de ce plant de bananiers, chercher un endroit commode, où l'on ne vienne point troubler nos entretiens. » Ils sortent ensemble du pavillon, traversent les bananiers, entrent dans un petit bois, suivent une route sinueuse qui les dérobe à la curiosité des convives; et, parvenus à la lisière du bois, ils ne tardent pas à trouver la place qu'ils cherchaient.

C'était au pied d'une de ces vertes et riantes collines qui règnent au loin à l'entour de la ville royale; un triple rang de palmiers, de dattiers, de cocotiers, en couronnait la cime inégale; plus bas étaient çà et là des plants d'arbres fruitiers, des touffes d'arbustes odorans, des champs de roses qui laissaient entre eux une belle pelouse, où d'heureux troupeaux se jouaient en liberté. La colline a pour base un entablement de rocher, semblable à un mur que la nature s'est plu à tailler en demi-voûte; il suit toutes les irrégularités du terrain qu'il supporte, et ses divers enfoncemens présentent plus d'un asile aux bergères et

aux pasteurs. Sur la crête du mur croissent à volonté des buissons fleuris, dont les branches élancées au-dehors ajoutent par intervalle la fraîcheur de leur ombre mouvante à la fraîcheur du lieu; elle y est sans cesse entretenue par mille petits jets d'une eau vive qui se font jour par les fentes du roc, et vont se réunir à un bassin tranquille, au bord duquel des pierres, aplaties et couvertes d'une mousse épaisse, invitent nos deux amis à se reposer. Là, tous les objets qui viennent de les charmer, ce beau paysage, cette verte colline, ces palmiers qui la décorent, ces arbres dont elle est parsemée, ce gazon, ces troupeaux, cette grotte, ces sièges de mousse, et eux-mêmes reparaissent à leurs yeux fidèlement dépeints dans cette onde calme comme dans un tableau entouré d'une bordure de fleurs. A ce riant aspect se joint une harmonie qui le rappelle encore; le mugissement des génisses, le bêlement des agneaux, les chansons des pasteurs, le bruit léger des feuilles agitées, le murmure des sources, le ramage des oiseaux, le bourdonnement des abeilles, tout parlait à l'ame d'innocence et de paix; tout disait au contemplateur en extase : Arrêtez-vous ici, nulle autre part vous ne serez aussi bien.

Camdebo (esprit d'amour)! *Camdebo!* s'écrie le derviche hors de lui-même, ta bonté surpasse encore ta puissance; tu as préparé dans tes desseins paternels tout ce qu'il fallait aux hommes. Et

ils ne sont pas contens; est-ce ta faute ou la leur? Pourquoi leur offres-tu un bonheur qui n'excite point leurs désirs? ou pourquoi leur as-tu laissé concevoir des désirs qui ne les mènent point au bonheur, et qui, semblables à la flèche pointée trop haut, dépassent le but sans l'atteindre? Les hommes t'ignorent sans doute, puisqu'ils ne te cherchent point; mais encore une fois d'où vient qu'ils t'ignorent? tu leur as donné des yeux, ne peux-tu donc les dessiller? Tu as allumé en eux la lampe secrète de leur entendement, ne peux-tu la rendre plus vive? Tes bienfaits sont pour tous, pourquoi ne sont-ils connus que du sage?... Mais non, je ne te blasphémerai point; que ne puis-je plutôt sonder la profondeur de tes motifs? Tu as voulu que la plus noble des créatures terrestres, l'homme, fît son bonheur lui-même, afin qu'il fût plus heureux; tu as voulu le traiter selon sa dignité; tu as voulu qu'il trouvât le bonheur dans le mérite, et le mérite dans le bonheur..... Puis, s'agenouillant sur la pierre où d'abord il était assis : O Mounis, ô Péris! dit-il, ô Deutas, ô Messinguez! et toutes, tant que vous êtes, divinités du lieu, du haut des airs où vous habitez, dans des demeures transparentes que l'œil de l'enfant de la terre ne saurait distinguer, protégez-moi; je me mets sous votre garde, et je vous remercie du premier rayon de sérénité que vous faites luire au-dedans de moi. Mais s'il n'est point téméraire de

demander encore plus, si un humble pénitent, jusqu'ici accablé de regrets et de douleurs est quelque chose devant vous, voyez-moi, et lisez dans mon cœur. Après ces derniers mots, plusieurs fois répétés, le derviche, devenu comme étranger à tout ce qui l'environne, élève les yeux et les mains vers la voûte céleste, et cesse de parler. L'émir, inquiet de ce silence et de cette immobilité, ose interrompre sa méditation. « Relevez-vous, mon père, lui dit-il; pendant que votre ame est dans le ravissement, votre corps est dans la contrainte. Asseyez-vous ici, la mousse y est plus molle et plus épaisse, et daignez me permettre, avec vous, une confiance dont j'ai vraiment besoin. — Parlez, mon fils, dit le derviche en revenant à lui, parlez, tout se tait en moi pour vous écouter, et mes pensées appellent vos questions.

Ils s'asseyent donc l'un à côté de l'autre sur le même banc; Mohély se tourne avec respect vers le derviche; il lui prend affectueusement la main, la serre dans les siennes, le regardant fixement: — Saint homme, dit-il, croyez-vous à la sympathie? — Ah! mon fils, répond le derviche, il n'y a que sympathie dans le monde, et dans ce moment, oui, dans ce moment surtout, comment n'y croirais-je pas? — Sachez donc, saint homme, que votre abord a soudain fait naître en moi je ne sais quel trouble intérieur, je ne sais quelle confusion

d'émotions qui ne laisse pas d'avoir, pour mon ame, un charme inexprimable, et dont vous avez pu vous apercevoir. — Généreux émir, répond le derviche, je m'en serais mieux aperçu, si je l'a-moins senti; mais mon trouble m'empêchait de voir le vôtre. — Eh bien! mon père (c'est un nom que j'aime à vous donner), vous me pardonnerez donc la hardiesse que vous m'inspirez... êtes-vous vraiment un pénitent? — Mon fils, tout homme doit l'être; où est la vie sans tache? — Il me semble, ô mon père! que vos pleurs ne peuvent couler que sur les fautes d'autrui. — Hélas! dit le derviche, je n'en verserai peut-être jamais assez pour effacer les miennes, et en même temps celle d'un fils que je cherche par toute la terre. — Un fils! vous, bon derviche! — Hélas! oui, cher émir; et quel fils, grand Dieu! Non, je ne le méritais point. Imaginez, réunies dans une même créature, toutes les perfections que d'ordinaire le ciel partage d'un main avare entre quelques mortels favorisés; la bonté, la raison, la grace, la force, la beauté..... — Faut-il en croire un père? dit l'émir. — Oui, sur ses pleurs, répond le derviche. Malheureux! et c'est moi! c'est moi qui ai changé, qui ai arrêté, qui ai tranché peut-être le cours de ses belles destinées.

Pardonnez, continua-t-il, vous connaîtrez peut-être un jour les illusions d'un père; puissiez-vous n'en jamais connaître les chagrins! Encore une

fois, émir, pardonnez mes larmes.—Ah! donnez, donnez-leur un libre cours, bon derviche, et puissent les miennes, qui s'y mêlent, en adoucir l'amertume! Mais que vous avez dû souffrir l'un et l'autre! vous, privé d'un fils tel que votre amour se plaît à le dépeindre; et lui, privé d'un père tel que je vous vois, tendre, humain, indulgent, offrant, dans tous vos discours et dans toutes vos manières, des leçons d'amour et de paix, et portant, comme un autre Brama, tout le genre humain dans votre cœur.—Oh! mon ami, je n'ai pas toujours été celui que votre belle ame se figure. Ma vie s'est passée à lutter contre mes défauts, et trop souvent avec désavantage. Ce n'est pas que mon esprit n'ait toujours cherché la vraie justice; mais plus d'une fois je me suis égaré, même en la cherchant. Ma raison, trop faible et trop lente, n'a pas toujours su prévenir en moi les brusques élans de la passion, et si aujourd'hui ces élans paraissent comprimés, hélas! c'est l'ouvrage du temps et du repentir. Oui, mon digne ami, du repentir; et depuis dix-sept ans j'expie trop de rigueur envers le moins imparfait des enfans des hommes.—Dix-sept ans! s'écria Mohély en levant les mains au ciel; puis, revenant à lui avec l'embarras d'un homme qui se reprocherait trop de vivacité ou qui craindrait d'avoir commis une imprudence, continuez, dit-il, bon derviche, votre ami promet de ne point vous in-

terrompre; et cependant il répétait à voix basse, et comme malgré lui, dix-sept ans! — Oui, mon ami, il y a dix-sept ans que mon fils, le plus tendre et le plus aimé des fils, a fui du toit paternel, emportant avec lui notre joie, et laissant le deuil dans nos murs. Rien ne m'eût retenu; mais j'avais encore un père : un père! et je savais trop ce que c'était que d'être abandonné d'un fils. Je ne voulus donc pas abandonner mon père; je restai près de lui, déplorant en secret ma faute; mais prenant sur moi pour lui donner des consolations dont je n'étais pas susceptible. Au bout de deux ans, il fallut le pleurer aussi, et à peine lui eus-je rendu les derniers honneurs, que je ne songeai plus qu'à chercher mon fils par tout l'univers; je renonçai à tout et je donnai la liberté à mes esclaves, pensant que tous les genres d'infortune sont autant d'ennemis invisibles qui planent sur toutes les classes des mortels, et que mon noble fils, désormais en butte à tant de hasards, pouvait aussi être tombé dans l'esclavage. Frappé de cette idée accablante pour un père, je rassemblai tout ce que je pus de diamans, de rubis et d'autres pierreries, pour avoir avec moi le moyen de racheter ce précieux enfant, si le ciel, que je ne cessais d'invoquer, me le faisait rencontrer dans cet état indigne de l'homme. — Noble et tendre père ! s'écrie Mohély en lui pressant la main. — Ou pour ajouter, continua le derviche, ce mé-

diocre trésor à sa fortune, si quelque *Amadya*, quelque génie conducteur d'une brillante étoile a daigné faire luire sur mon fils un rayon de sa faveur. — Ah! bon derviche, dit l'émir en levant les yeux au ciel, les véritables génies protecteurs des hommes sont des pères tels que celui que je vois. —Ces premières dispositions une fois faites, reprend le vieillard, je partis au milieu de la nuit, seul et caché sous l'habit que vous me voyez, à la faveur duquel je pouvais librement traverser les camps amis ou ennemis qui couvraient alors l'Iram et le Touram; et, après avoir passé, sans être reconnu, le fleuve qu'on ne repasse point, je parcourus différentes régions, n'ayant que l'inspiration pour guide. — Noble résolution, interrompt Mohély, et comme elle prouve bien que le courage ne s'éteint pas dans l'ame d'un vieux guerrier! — Mais vous avais-je dit, Mohély, que j'eusse autrefois été guerrier? — Eh! bon derviche, comment le saurais-je autrement? et qui d'ailleurs ne le jugerait pas à votre intrépidité? combien il en faut pour parcourir ainsi de vastes régions seul et sans défense? Je ne puis y penser sans frayeur. — Mon ami, les dieux sont une bonne escorte pour ceux qui s'y confient. — Mais les brigands dont l'Asie est infestée? — Les brigands ne s'adressent guère aux derviches. — Vous aviez cependant de quoi les tenter, ce sac.... de peau de tigre; s'il m'en sou-

vient. — Je me ressouviens très-bien, dit le derviche étonné, de vous avoir parlé à table d'un sac rempli de diamans, mais je ne me souviens pas de vous avoir dit qu'il fût de peau de tigre. — Eh! bon derviche, dit encore l'émir, comment le saurais-je autrement? — N'importe, cher émir; ce sac dont nous parlons me rappelle tous les jours la première origine de nos malheurs, car nous les devons en grande partie, cet infortuné jeune homme et moi, à sa passion immodérée pour la chasse, qui nous a fait oublier un moment, à lui qu'il était mon fils, à moi que j'étais son père. — Ah! cet oubli-là, répond Mohély, a sans doute été bien réparé? — Vertueux guerrier, si je ne me reprochais à tout moment d'abuser de cette attention touchante qui mêle une volupté secrète aux douleurs que je vous confie.... — Eh bien, mon père? — Je reprendrais les choses de plus haut; mais je craindrais de payer trop de bonté par trop d'ennui. — Mon père, dit Mohély d'un ton de voix altéré, lisez sur mon visage si l'ennui peut trouver place entre vous et moi. — Sachez donc, reprend le derviche, que jamais créature vivante n'a donné aux siens autant de joie, autant d'espérance, autant d'orgueil que celui que je voudrais vous peindre: tout semblait surnaturel dans cet enfant; sa beauté, sa douceur, sa grace, sa force, son intelligence, tout présageait en lui les plus hautes destinées; Ixora, sa

tendre mère, en eut la première annonce, dans un moment de délire, ou plutôt de ravissement céleste, qui précéda sa délivrance; et voici comme le jour même elle me l'a raconté :

« Je ne dormais pas, mais, tout occupée à me figurer l'avenir de celui que je portais encore dans mon sein, tous les objets qui m'entouraient avaient disparu de devant moi, et je me suis sentie transportée tout à coup, je ne sais par quel enchantement, au milieu d'un vaste jardin rempli de mille sortes de fleurs que je voyais éclore à mesure que je les regardais. Pendant que j'admirais ce prodige, une harmonie délicieuse que j'entendis soudain résonner au-dessus de ma tête me fit tourner mes regards vers le ciel, et je crus voir toutes les divinités protectrices des hommes qui descendaient vers moi. L'éclat de leur beauté avait fait disparaître toute autre lumière, et des nuages, diversement colorés, qui leur servaient de palanquins, les déposaient doucement entre les touffes de fleurs qui germaient de toutes parts; toutes ces déesses portaient un arc d'or à la main, mais l'expression de leurs traits et la grace de leur maintien annonçaient tant de bienveillance, que leurs arcs ne m'inspiraient aucune crainte; bientôt elles se dispersent çà et là, et chacune d'elles choisit une de ces fleurs mystérieuses, et l'ajuste comme un trait à la corde de son arc; puis tout à coup se disposant en cercle, elles tirent en

même temps sur une faible plante qui paraissait poindre au milieu de ce beau jardin. Tous les traits partent et frappent à la fois, et, en un clin-d'œil, je vois la jeune plante transformée en un arbre prodigieux qui se couvre à l'instant de toutes les fleurs qui viennent d'être décochées. Les divinités remontent aussitôt sur leur nuage, regardant l'arbre avec amour, et lui disant : « Bel arbre, tu t'élèveras jusqu'aux cieux, car nous veillerons sur toi. »

Ma pieuse épouse, continue le derviche, trouve, en revenant de sa vision, un enfant dont la naissance ne lui a coûté aucune douleur, et sur qui tout ce qu'elle avait vu en figure parut s'être réalisé. Sa beauté charma d'abord tous les regards; mais de plus précieuses faveurs du ciel nous étonnèrent bientôt après : nous vîmes luire l'aurore de sa raison comme on voit les sommets des monts les plus élevés éclairés long-temps avant le reste des campagnes. Avide d'apprendre et de comprendre, il fut bientôt initié, comme par magie, à plusieurs connaissances qui, chez presque tous les hommes, exigent de longues études; et chaque mois, dans le champ de *Saris-Ouaty* (la science), était marqué chez lui par des progrès qu'un autre enfant eût été heureux de faire dans une année entière. Indifférent pour les plaisirs de son âge, il ne vivait en quelque sorte que dans son esprit; tout autre soin que ceux de l'étendre

et de l'orner lui paraissait au-dessous de lui, et son corps lui était devenu comme étranger. — Encore une fois, derviche, dit l'émir en souriant, faut-il s'en rapporter entièrement à des yeux paternels? — Hélas! je n'en ai point d'autres, dit le derviche; mais des yeux plus clairvoyans que les miens, ceux de mon respectable père, me furent d'un grand secours. Vous êtes fier de votre Idalmen, me dit-il un jour; mais son intérêt devrait vous être encore plus cher que votre gloire : croyez-moi, si vous voulez le conduire au point où il peut arriver, changez de route, et n'allez pas plus vite que le temps. Le premier âge a plus besoin de jeux que d'instruction; craignez que cette vie studieuse, qui a tant d'attraits pour cet aimable enfant, n'altère sa santé, car le corps doit avoir une grande part à nos premiers soins, pour être ensuite plus en état d'obéir à l'ame : craignez qu'une manière de vivre trop délicate (c'est le malheur de nos pareils) ne le conduise bientôt à la mollesse, qui a trop besoin des secours des autres, car l'habitude d'être aidé nous ôte les moyens de nous aider nous-même. Voyons toujours l'avenir de notre Idalmen : craignons les caresses et les applaudissemens qu'on a tant de plaisir à lui prodiguer, ils pourraient lui donner à la longue le pire des défauts, l'orgueil. Oui, mon fils, l'orgueil qui dans les hommes ne nous montre point nos semblables; l'orgueil qui fait

qu'on n'est pas aimé et qu'on n'aime pas : deux choses dont l'homme a tant de besoin! Laissez donc là pour quelques années, continuait mon père, les livres et les docteurs : votre fils touche à peine à sa dixième année, il aura le temps d'y revenir. Formez-le, si vous m'en croyez, aux exercices d'adresse, et même de force, qui font vraiment d'un enfant un homme. Dans quelque rang que le sort nous ait placés, l'habitude des travaux nous ramène, sous quelques rapport du moins, au niveau du reste des mortels; elle prépare nos corps à mille assauts qui nous menacent, tous tant que nous sommes et quels que nous soyons, dans le tumulte des choses; et du moins elle fait que, sans dépendre des services d'autrui, comme tant d'êtres efféminés, nous trouvons dans nos propres membres d'utiles serviteurs : songez, de plus, ajouta le vertueux vieillard, que, d'après les saintes lois de notre patrie, notre Idalmen est destiné, non à l'état de santon ou de bramine, mais à celui de guerrier; car, hélas! il en faut, puisqu'il y en a; et procurez-lui de bonne heure ce qui peut assurer ses jours et sa gloire.

Ainsi parla mon père, et sa dernière pensée entra dans mon esprit. Je ne vis plus dès lors dans mon Idalmen qu'un être voué par *Adaristo* (le Destin) à l'immortalité des héros, et toutes mes leçons et tous mes soins n'eurent plus d'autre motif ni d'autre objet. Je lui mis entre les mains

toute espèce d'armes; je prenais soin de les proportionner à sa taille, et je me plaisais à lui en apprendre l'usage. — J'admire, dit Mohély en regardant le derviche avec des yeux attendris, comme tout le fil de la vie d'un fils se déroule d'avance dans la pensée d'un père. — Cette seconde éducation, reprend le derviche, ne fut pas moins heureuse que la première; on eût dit qu'en ce genre aussi mon Idalmen avait reçu en naissant plus que les autres n'acquièrent. Il atteignait les daims et les gazelles dans les forêts; il s'élançait sur les chevaux les plus sauvages au milieu de leur course; il terrassait les taureaux en saisissant leurs cornes de ses mains encore enfantines; sa flèche obéissait à son œil, et l'aigle, presque invisible à d'autres regards, tombait percé du haut des nues à ses pieds; son cœur cependant ne s'endurcissait point à de pareils jeux; il s'y exerçait surtout dans la vue du bien qui pouvait en résulter un jour, non pour la société (une telle conception était encore trop au-dessus de son âge), mais pour sa famille, mais pour moi, dont il espérait, disait-il, être le soutien au déclin de mes ans. Ce n'était pas qu'il fût indifférent au plaisir que l'homme attache naturellement à tout ce qu'il fait bien; au contraire, l'arc et la fronde, où il excellait, devinrent pour lui des passions. Il en avait fait ses amusemens favoris, jusqu'à l'âge de douze ans, et je le voyais chaque matin

revenir chargé des victimes de son adresse. Un jour cependant il rentra les mains vides, je lui en demandai la cause : il venait de lire dans un Pandit indou un vers qui avait fixé son attention; le voici :

Sur tout être qui vit l'humanité s'étend.

Et le croiriez-vous, bon émir, de ce moment il résolut de renoncer à toute autre chasse qu'à celle des animaux féroces; il regardait ceux-là comme les ministres de *Shirven* (le génie destructeur), et, dans ses jeunes idées, il lui paraissait juste de leur faire la guerre pour la défense du reste de la création.

Bientôt un sentiment d'orgueil vint encore troubler ses plaisirs : Idalmen avait achevé dans la nuit la lecture d'un autre Pourana, et il y avait remarqué cette maxime, faite à la fois pour élever l'ame et pour l'adoucir :

A vaincre sans péril on triomphe sans gloire.

Dès lors, tourmenté du premier aiguillon d'une noble ardeur qui commençait à bouillonner dans ses veines, il se persuada que l'homme ne s'élève réellement au-dessus de sa condition que par une audace utile au monde, qui, d'un être vulgaire, fait un être protecteur; tourmenté de cette pensée, il rougissait de n'avoir employé la force,

l'adresse et la ruse, qu'avec une parfaite sécurité : bientôt rien de ce qui était sans danger n'eut plus d'attrait pour lui. Il ne m'en parla point d'abord; mais il faisait à mon insu divers essais qui lui firent assez connaître sa force et son courage; et, toujours brûlant de se surpasser lui-même, il méditait à toute heure de nouvelles entreprises.

Un jour, continua le derviche, il entendit parler d'un tigre qui faisait de grands dégâts dans un canton voisin du nôtre; aussitôt le jeune homme ordonne en secret une chasse pour le lendemain; il dispose d'avance les meutes, assigne aux archers et aux lanciers les postes qu'ils doivent garder; et quand tous ses ordres ont été donnés pour le lendemain à la pointe du jour, il part au milieu de la nuit comme à son ordinaire, et devance la troupe. Je ne sais s'il était ambitieux d'avoir à lui seul tout l'honneur de l'action qu'il méditait, ou bien (et j'aime à le penser) s'il craignait d'exposer des hommes à ses périlleux plaisirs. Déjà il avait dérobé ses traces par plusieurs tours et détours dans cette vaste et sombre forêt qu'il avait cent fois parcourue, et qu'il connaissait comme les jardins de son père : il poursuit, et pendant que toute sa suite, inquiète et trompée, le cherche dans toutes les places où il n'est point, il examine jusqu'aux moindres indices, et ne tarde pas à reconnaître de larges

traces toutes récentes qui lui annoncent l'ennemi qu'il cherche : aussitôt, pour ne pas exposer même son cheval à ses périls, il descend, l'attache à un palmier, et se faisant jour au travers des broussailles épineuses, il aperçoit le terrible animal qu'il cherche arrêté à la lisière du bois. Déjà mon fils était près de lui sans en être aperçu; déjà il apprêtait sa hache d'arme pour le frapper, lorsque le tigre, attiré par un troupeau de brebis qu'il avait découvert au loin dans la plaine, s'y élance comme une flèche. A peine commençait-il à déchirer sa première victime, qu'Idalmen, aussi agile qu'audacieux, lui décharge sur la tête un coup de sa hache d'arme qui l'oblige à lâcher prise, et fait jaillir une partie de sa cervelle. Le monstre, prèt à succomber, n'en devient que plus féroce; il se dresse avec rage, et cherche, dans ses dernières convulsions, à saisir mon fils entre ses affreuses griffes; lui, sans s'effrayer, en fait tomber une d'un coup de sa hache; mais déjà l'autre griffe, profondément enfoncée dans la joue du jeune homme, en emportait un lambeau, lorsque le tigre, épuisé de sang et de force, tombe roide mort aux pieds de son vainqueur.

Cependant la troupe des chasseurs, que leur jeune commandant avait devancée, n'a vu le combat que de loin, et ne peut arriver qu'au moment de la victoire; mais dès qu'ils virent cette horrible blessure, les cris de joie se changèrent en lamen-

tations. Mon fils leur rend le courage; il se félicite de n'avoir exposé personne, fait envelopper sa plaie, remonte à cheval, et retourne gaiement à la maison paternelle.

Moi, de mon côté, j'étais resté chez moi, où je feignais d'ignorer ce projet, ces préparatifs et ce départ, voulant, par une sorte de délicatesse paternelle, laisser à mon ambitieux Idalmen ce plaisir si doux, si cher à l'adolescence (toujours un peu présomptueuse) de tout régler, de tout ordonner par soi-même. Cependant, au bout de quelques heures, je ne sais quelle inquiétude me force à tout quitter pour aller le chercher au fond des forêts; bientôt les chants de triomphes, les fanfares, les hennissemens des chevaux, les aboiemens des chiens m'apprennent où je le trouverai; et voilà ce malheureux enfant qui vient au-devant de moi avec la tête enveloppée à peu près comme je vois la vôtre en ce moment. Car, mon ami, je dois vous le dire, lorsque j'ai entr'ouvert le rideau de votre tente, il m'a semblé revoir mon fils comme je le vis alors; et vous me l'avez rappelé, autant qu'un homme de votre taille et de votre âge peut retracer un enfant de douze ou treize ans. Mais, pour achever ce que j'avais commencé à vous raconter, du plus loin que je découvris mon jeune chasseur ainsi déguisé, je ne sus d'abord qu'en penser, et je m'avançai vers lui, plus étonné qu'alarmé; c'était son air toujours

serein, sa contenance toujours assurée : je l'entendais même parler à ses compagnons avec une vivacité, un gaieté peut-être affectées (car de quoi son amour n'était-il point capable?). Cependant sa démarche, plus lente que de coutume, commençait à m'inquiéter; mais bientôt je vis la tristesse et la frayeur peintes sur tous les visages; et puis cette pâleur, si nouvelle sur celui de mon Idalmen, et ce sang qui perçait tous les plis et replis du voile..... Ah! cher émir, quelle vue pour un père que le sang d'un fils! N'importe, je prends sur moi comme il avait pris sur lui; j'examine la plaie avec un sang-froid affecté; j'y mets de ma main un premier appareil, et je ramène l'enfant au petit pas vers sa bonne mère, la tendre et sainte Ixora : j'avais eu soin de la faire prévenir un moment d'avance; mais elle n'en est pas moins tombée, à l'approche de son Idâlmen, saisie d'un tremblement universel. Nous examinons de nouveau la blessure; elle était plus effrayante que dangereuse : instruit comme je l'étais dans les arts conservateurs de l'humanité, je jugeai que les chairs encore fraîches, avec un sang aussi pur que celui de ce bel âge, ne seraient pas difficiles à rapprocher : elles reprirent en effet en peu de jours, au moyen des sucs dont j'avais la connaissance, et laissèrent seulement une cicatrice qu'il portera toute sa vie. (Hélas! pourvu qu'il la porte encore!) Ah! si jamais son père la revoyait!.... —

Vous la reverrez, bon derviche; oui, vous la reverrez. — Emir, vous prenez plaisir à me flatter; vous ressemblez au génie consolateur qui me la montrait encore cette nuit en songe; je l'ai revue effectivement; mais ce n'est qu'un songe, et comment y croire? — Saint homme, dit l'émir, les méchans qui sont livrés aux mauvais génies n'en reçoivent en dormant que des avis trompeurs; mais il n'en est point ainsi des bons génies qui veillent sur le sommeil du juste. — Eh bien! cher Mohély, vous allez voir ici mon cœur dans toute sa faiblesse. — Dites sa bonté, sage derviche. — Lorsque, après la guérison de notre Idalmen, nous regardions cette tache qui le distinguait entre tous les mortels, mon épouse pleurait la perte de la beauté de son fils, jusqu'alors le plus charmant des enfans des hommes. Moi, au contraire, j'en étais glorieux; je la considérais toujours avec une nouvelle admiration, et je voyais d'avance mon Idalmen marqué du signe des héros. Cette idée, si flatteuse pour un père, m'a toujours soutenu depuis que j'ai cessé de le voir; et au milieu de mes chagrins, elle luit dans mon esprit comme une faible étoile entre de sombres nuages. — Les dieux sont ingénieux à consoler ceux qui les servent. Ils ne vous abandonneront point, excellent père. — Il y a une chose que je ne puis vous confier qu'en rougissant; mais l'intérêt avec lequel vous semblez m'écouter m'est doux comme le

plaisir rêvé dans la douleur. — Parlez, parlez, bon derviche, lui dit l'émir d'une voix altérée, jamais mon ame (et vous la voyez dans mes yeux) ne s'est sentie aussi délicieusement agitée par le respect, par la tendresse, par je ne sais quelle émotion incompréhensible que je suis fier de vous voir partager. — Eh bien! émir, vous allez lire dans le fond du cœur d'un père, vous allez voir jusqu'où sa raison peut s'égarer. Lorsque le grand Akbar, revenu de ses conquêtes, s'est de nouveau rappelé ce guerrier dont le secours miraculeux avait sauvé ces jours, et que le sultan l'a désigné par une marque absolument pareille à la cicatrice de mon Idalmen, mes entrailles ont tressailli : je me suis rappelé sa froide audace, et j'ai osé penser que, seul entre les guerriers (noble émir, ne vous en offensez point), il avait pu être choisi par le ciel pour un aussi grand exploit. Déplorable illusion! reprend le vieillard avec un soupir douloureux, et que me confirmerait encore la perte de mon fils; car, si le guerrier existait, le monde le connaîtrait; tous les guerriers, tous les hommes fixeraient leurs regards sur cette marque si reconnaissable, qui, au milieu de tant de périls, a frappé les yeux du grand Akbar; ô Idalmen! et ton père la verrait. Mais c'est en vain que ses yeux la cherchent : Idalmen n'est plus, continua-t-il en sanglotant... — Bon derviche, reprit l'émir, rien n'est impossible au ciel, et quelquefois c'est

du milieu des plus durs chagrins qu'il fait naître la joie, comme la source vive qui jaillit du rocher. Espérez donc, espérez toujours : le désespoir des mortels offense leurs amis invisibles. Vous-même, sage vieillard, n'auriez-vous pas cru votre fils perdu pour votre amour, si vous aviez été instruit plutôt de ce combat que vous me contiez tout à l'heure en frémissant; et cependant vous l'avez revu, ce fils, et il est venu à vous, tout blessé qu'il était, déposer à vos pieds la dépouille de ce tigre... — En effet, dit le derviche, il est venu me l'apporter; mais je ne croyais pas vous l'avoir dit. — Eh! bon derviche, répond l'émir comme il l'avait déjà fait, comment le saurais-je autrement?

Vous imaginez bien, dit le derviche en reprenant son récit, que je me défendis toute espèce de reproche ou même de leçon à faire à mon jeune fils jusqu'à sa parfaite guérison : je le connaissais si prompt, si impétueux, et en même temps si sensible, si soumis, que, dans de tels momens, la moindre marque de mécontentement de ma part aurait pu mettre sa raison et même sa vie en danger. (Hélas! pourquoi n'ai-je pas toujours eu la même prudence?) Enfin, quand sa mère et moi nous fûmes hors de toute inquiétude, je lui fis une sévère réprimande; je le condamnai à être *trois choubers*, *trois lunes*, sans aller à quelque chasse que ce fût, et je lui défendis celle du

léopard et du tigre pendant deux ans entiers, sous peine d'encourir ma malédiction. — Ah! derviche, quel mot dans la bouche d'un père! — Je ne le sais que trop, mon fils! c'est un tonnerre, mais qui frappe plus sûrement encore celui qui le lance. — Eh bien! derviche. — Eh bien! cher émir. Mais où trouverai-je la force de vous raconter le reste? Six mois, dix mois, un an s'écoulent : mon fils, au lieu de passer les jours et les nuits dans les forêts à la poursuite des animaux sauvages, les passait tranquillement à cultiver sa raison, ses pensées, à chercher la vérité sous les illusions qui la défigurent et les emblèmes qui la renferment. Avec quelle douce satisfaction je le voyais gagner tous les jours quelque mérite de plus, et passer en quelque manière de la nature sauvage à la nature céleste! étudiant sans cesse les pouranas, le védam, les philosophes qui ont deviné l'énigme du monde, et se plaisant surtout à cultiver la douce et sainte poésie, qu'il regardait comme la langue du ciel. Les dieux la parlent, disait-il, et les hommes peuvent à peine la bégayer.

Mais un jour..... jour fatal! je me promenais entre mon épouse et mon vieux père, dans un bocage voisin de notre demeure, lorsqu'une famille éplorée vient se jeter à nos pieds, et nous conter qu'un lion d'une grandeur démesurée, non content de dévorer les troupeaux, attaquait aussi les hommes avec encore plus de fureur; qu'on ne

sortait plus des habitations qu'en tremblant; que, depuis une lune, douze victimes avaient péri; que toute communication particulière était interrompue; qu'on ne marchait plus qu'en troupe; qu'on tenait jour et nuit des feux allumés devant toutes les portes pour écarter l'ennemi; enfin que tous les environs sont en alarme, et qu'on me supplie, au nom de tous les pères et de toutes les mères du canton, d'y envoyer une troupe de hardis chasseurs, commandée par mon brave Idalmen, dont la renommée avait publié les derniers exploits. J'étais chef et j'étais homme; je connaissais trop bien les devoirs de l'humanité, et en même temps ceux de l'autorité, pour ne point accueillir une prière aussi juste; et, sans m'expliquer au sujet de mon fils, je renvoie ces infortunés avec la promesse d'un prompt secours. Ce trop cher enfant était, dans ce moment-là, plus près que je ne le croyais, assis au pied d'un dattier; occupé, comme à son ordinaire, à la lecture d'un pourana, mais placé de manière à pouvoir nous entendre sans être vu de nous. La troupe suppliante, en me quittant, passe par hasard à portée de lui : on s'arrête, on se prosterne, on se jette à ses pieds comme on avait fait aux miens, on les arrose de larmes; on l'appelle un second Wisnou sur terre, et d'avance on le remercie de la sécurité qu'on va lui devoir. L'excellent Idalmen, touché de leur douleur, flatté de leurs

hommages, passionné, comme je vous le disais, pour la gloire d'être utile, peut-être aussi fatigué du long repos auquel je l'avais condamné, conçoit pour la première fois le projet de se dérober à ma surveillance; il commence par différentes questions sur tout ce qu'il lui importe de savoir, sur la position des lieux, les refuites du lion, les heures et les endroits où il se fait voir le plus souvent; puis, quand il a une fois rassemblé tous les renseignemens qu'il désire, il se travestit en simple chasseur, et part seul, au milieu de la nuit sans même donner connaissance de ses projets à ceux qu'il voulait servir, et qui attendaient prudemment le retour du jour pour se joindre à nos chasseurs et marcher avec plus de sûreté.

Cependant l'heure de la retraite arrive, elle passe, elle est passée depuis long-temps, et Idalmen n'a point paru. Où est-il? où est-il? se disait-on les uns aux autres; on attend, on écoute, on s'inquiète, on s'agite, on appelle, on crie; tous les jardins, tous les portiques retentissent du nom d'Idalmen; cent flambeaux allumés sont promenés curieusement de tous les côtés; pas une place, pas un recoin, pas un buisson qui n'ait été vu et revu : enfin, après beaucoup de mouvemens inutiles, j'arrive au pied de l'arbre où mon fils avait fait sa lecture : je trouve le livre encore ouvert, et noté de sa main à une stance qu'il lisait sans doute au moment où l'on était venu l'implorer;

la voici : (*Si tu entends le cri de l'infortuné, sois sourd pour tout le reste.*)

Hélas! pendant que nous le cherchions à la lueur de tant de feux, Idalmen marchait seul dans l'obscurité de la nuit, et dans l'épaisseur des forêts, ne songeant pas plus à son repos qu'à ses dangers. Il arrive au point du jour dans le canton qu'on lui avait indiqué la veille, et voit tout ce que peut la terreur sur la raison. Deux enfans et leur mère venaient d'être dévorés pour n'avoir pas su, dans leur trouble, trouver l'entrée de leur cabane. C'était une consternation générale; on n'entendait que des gémissemens dans toutes les maisons, des prières dans toutes les pagodes; une douleur insensée égarait les plus courageux. Idalmen frappe à une porte, on croit entendre le lion, et, au lieu d'ouvrir, on se renferme avec plus de soin; il insiste, on se barricade; il interroge au travers d'une petite ouverture, et il obtient avec peine qu'on lui réponde : le monstre, à les en croire, est autre chose que ce qu'il paraît; c'est quelque magicien, quelque Azour, quelque génie malfaisant que *Sirvhen* (le dieu de la destruction) a chargé de dépeupler la contrée. Rien ne l'arrête, rien ne l'effraie; il a renversé toutes les palissades; il a déchiré tous les filets; il attaque de front les hommes armés; il les dévore avec leurs carquois et leurs javelots : les plus habiles archers, les frondeurs les plus adroits n'ont

pu seulement l'atteindre; les pierres, les flèches, lancées contre lui de toutes parts, sont tombées sans force à ses pieds....

Tel était le délire de cette peuplade affligée; mais jusqu'où ne va pas l'ignorance aidée de la superstition! Déjà l'on faisait des prières, des invocations au monstre, et l'on se proposait de lui abandonner tous les jours une génisse avec une brebis pour se le rendre propice. Idalmen, enflammé du désir de rendre à ces infortunés le calme et la raison, avance fièrement au milieu de la bruyère où le lion avait coutume de se montrer tous les matins; il ne tarde pas à l'entendre, et, sans le voir encore, il le mesure à ses rugissemens. L'ennemi paraît tout à coup; il voit mon fils, et s'arrête un moment comme frappé de cette contenance fière à laquelle les timides habitans de la contrée ne l'avaient point accoutumé; puis, rugissant et se battant les flancs pour allumer sa fureur, il prend son élan vers le jeune champion qui, de son côté, lui épargne la moitié du chemin. Alors le combat commence aux yeux, aux acclamations, aux applaudissemens d'une foule de spectateurs montés sur tous les toits du hameau. Idalmen s'était débarrassé d'un large kaffetan, dont il s'était enveloppé dans sa marche; il le tenait à sa main gauche, rassemblé en plusieurs plis, à dessein, et l'oppose, comme une molle égide, aux premiers assauts de son terrible adversaire :

l'animal furieux reste immobile et comme honteux de n'avoir déchiré que de l'étoffe; puis il revient plus impétueux à la charge. Idalmen, sans se troubler, déploie adroitement le manteau, le jette tout entier sur les yeux du lion, et profite du moment pour lui passer sa lance au travers du corps. Le monstre aux abois se roule sur la terre; dans les convulsions de la mort, il brise en se débattant, le bois de la lance qui le traversait, mais il en emporte le reste dans ses entrailles, et se traîne lentement jusqu'à un antre voisin où il va mourir.

Pendant que tout cela se passait à notre insu, cette même inquiétude qui, l'année d'auparavant, m'avait conduit sur les pas de mon fils, m'y ramène de nouveau. Mon épouse, la tendre Ixora, quoique enceinte et déjà dans sa neuvième lune, voulut m'accompagner (une mère, en pareille circonstance, ne s'en fie pas même à un père); et déjà nous entrions dans la grande route de la forêt, lorsqu'au moment où nous nous y attendions le moins nous voyons arriver à toute course un cheval effaré; c'était celui d'Idalmen, que les fortes épines qu'il avait traversées avaient mis en sang. Cette fuite, ce désordre, ce sang, élèvent en nous de tristes pensées : la malheureuse mère, presqu'au terme de sa grossesse, n'a point la force de les soutenir, et, à cette vue effrayante, elle tombe évanouie dans mes bras. Mon fils alors était

loin sans doute de penser aux angoisses qu'il nous causait. On m'a conté depuis qu'enivré de sa victoire, comme on pouvait l'attendre de son âge, il s'était pressé d'aller rassurer les familles encore tremblantes qui l'avaient imploré. Déjà des cris de joie, prolongés et répétés de proche en proche, grossissaient autour de lui une multitude reconnaissante; bientôt tout le voisinage, étonné du retour de la sécurité, vient à sa rencontre; hommes, femmes, enfans, vieillards, s'avancent marchant deux à deux, dans l'ordre d'une solennité religieuse, et lui portaient, comme à un dieu libérateur, les simples dons que leur pauvreté leur permettait de lui offrir. Le trop sensible jeune homme, attendri jusqu'aux larmes de son propre bienfait, les remerciait à son tour, et, distrait de nos alarmes par leur joie, il consentit à s'asseoir entre eux au festin champêtre qu'on lui avait préparé.

Émir, pardonnez-moi tous ces détails; souvenez-vous que c'est un père qui vous parle de son fils. — Eh! bon derviche, comment pourrais-je l'oublier? — J'ai quelque plaisir à me peindre à moi-même ces instans de joie pour mon Idalmen : le reste sera si triste! — Poursuivez, mon digne ami : toutes vos paroles s'écrivent dans le cœur de votre ami. — Je vous ai dit que j'avais envoyé des chasseurs; j'en avais doublé le nombre : ils étaient arrivés à la place indiquée, et déjà la

bande commençait à se diviser et à s'étendre au loin dans les plaines et dans les bois. Dispositions inutiles! Le lion, comme je vous l'ai dit, était allé mourir au fond d'un antre : on le cherche en vain, mais on trouve le tronçon de la lance de mon fils, avec son manteau déchiré et souillé de sang. A ces indices trop frappans, une douleur égale s'empare de tous les chasseurs : ils pleurent tous leur cher Idalmen, et n'ont plus d'autres soins que de se répandre çà et là pour en retrouver les restes.

Cependant sa mère et moi nous étions allés à sa rencontre sans rien savoir de ce qui se passait, et nous nous perdions en mille et mille conjectures, qui se détruisaient entre elles; mais, depuis le retour du cheval, nos terreurs étaient balancées par bien peu d'espérance. J'essayais cependant, autant que je le pouvais, d'en concevoir, ou plutôt d'en donner; et soutenant mon épouse affaiblie, nous suivions au hasard les routes de la forêt, quand, aux derniers rayons de ce triste jour, nous apercevons de loin des chasseurs qui revenaient à pas lents avec une contenance morne et dans le silence d'un cortège funèbre. Cette lenteur, ce silence nous paraissent d'abord d'un sinistre augure; mais, lorsqu'en approchant nous entendons s'élever des gémissemens et des sanglots; lorsque nous reconnaissons les deux plus fidèles serviteurs de ce fils si ten-

drement aimé, portant, l'un ce vêtement sanglant, l'autre ce débris de son arme, lorsque nous les voyons se prosterner à nos pieds et les inonder de pleurs.... Non, cher émir, non, je ne puis vous dire ce qui se passa au-dedans de nous : l'unique souvenir qui m'en reste, c'est que je me trouvai transporté, comme par prodige, au pied d'un lit, où l'on avait déposé la déplorable Ixora ; j'essayai de lui parler, elle ne répondit que par ces mots : *J'ai trop vécu;* et aussitôt l'ange de la mort, qui planait sur elle, vint s'emparer à la fois de la mère et de l'enfant.

Mais quoi! vous pleurez, généreux guerrier, mes peines deviennent les vôtres! Ah! ne vous en cachez point; la compassion est l'ornement du courage. Laissez-les, laissez-les couler, mon ami, ces larmes si précieuses, elles me soulagent comme si je les versais. — Poursuivez, bon derviche, je n'ai que la force de vous écouter.

Je ne vous peindrai point, cher émir, les pleurs, les cris, la consternation, le funèbre tumulte qui régnait dans cette maison, si subitement affligée de tant de plaies à la fois : pendant qu'on allait et venait de tous côtés sans savoir où ni pourquoi, et que moi, sans action, sans mouvement, et presque sans pensée, je restais au pied du lit de ma trop chère Ixora, l'esprit absorbé dans les plus ténébreuses contemplations, pleurant à la fois sur la mère, qui cessait de vivre,

sur l'enfant condamné par le sort à ne point connaître la vie, et sur celui qui me les coûtait tous les deux.... Tout à coup on frappe, on redouble, on appelle à la porte de l'appartement où mon Ixora venait d'être déposée : c'était mon fils. Mon fils ! Eh le croiriez-vous ? digne émir, ce ne fut pas pour moi une consolation.—Malheureux père! s'écria Mohély en soupirant. — Jusqu'à présent, dit le derviche, vous n'avez vu que sa faute; ici commence mon crime. Hélas! je l'entends encore, ce trop regrettable jeune homme, sous les portiques de mon habitation, criant à plusieurs reprises : Mon père, ma mère, voici votre fils. Tous les domestiques, dont il était adoré, se précipitaient au-devant de lui, muets d'étonnement et de joie ; je les écarte, je marche moi-même à la porte, je l'entr'ouvre; et, saisi à sa vue d'une fièvre qui troublait toutes mes pensées, je m'arrête sur le seuil en lui montrant sa mère étendue sur son lit funèbre... Contemple ton ouvrage, fils rebelle, lui dis-je alors d'un ton bien nouveau pour son oreille ; la mort de ta mère, la perte de son enfant, la tristesse de ton aïeul, le désespoir de ton père, le deuil de ta famille : voilà, voilà les fruits de ta désobéissance. A cette vue et à ces discours l'infortuné, comme frappé de la foudre, demeure sans mouvement et sans voix ; mais moi, que la douleur avait rendu féroce: Que t'avait fait

ta mère, ajoutai-je, que tu as fait mourir? que t'avait fait l'innocente créature que tu précipites avec elle dans la tombe? que t'a fait ton père et le vénérable père de ton père, dont la vie ne sera plus qu'un long gémissement? Va, fuis loin de moi, repris-je avec plus de force; et comme puisant à chaque instant une nouvelle fureur dans mes propres paroles: Fuis, parricide (en lui montrant encore sa mère), et porte au loin avec toi *la malédiction paternelle.*

A cet horrible mot, dont je ne sentais pas encore toute la cruauté, je referme brusquement la porte, et, rentré dans cette funeste salle, je tombai, m'a-t-on dit depuis, dans de longues convulsions, qui, pendant plusieurs heures, ont éloigné de moi tout sentiment et toute mémoire. Mais à peine ma raison est-elle revenue, que le remords l'a suivie: je frémis alors; je m'étonnai d'avoir pu les articuler, ces paroles détestables, dont le son retentissait au-dedans de moi comme une voix ennemie. La fureur avait fait place à la douleur; la douleur même était devenue de l'attendrissement. O mon fils! ô mon Idalmen! disais-je, où es-tu? où es-tu? Qu'on le cherche partout; qu'on me le ramène: reviens, ô Idalmen! ton père et le mien te rappellent; il ne leur reste que toi: reviens pleurer ta mère avec nous; tu demeures seul entre la mort et ta famille. Cette malédiction,

Idalmen, tu ne l'as point reçue; elle est tombée tout entière sur ton père coupable : toi seul peux conjurer la vengeance des dieux.

Émir, continue le derviche après une courte pause, j'aurais dû penser que tout cela vous était indifférent. — Indifférent, bon derviche! — j'avais comme oublié que c'est à vous que je parle; il me semble toujours voir mon fils à votre place : eh! grands dieux! où est-elle sa place? et en a-t-il une? — Remettez-vous, excellent père, et pensez que les dieux ont des prodiges en réserve pour ceux qui les invoquent. Votre fils était coupable, votre colère était fondée, votre douleur extrême, votre rigueur excusable. —Ah! si les dieux avaient été aussi indulgens que vous, bon émir, je serais maintenant avec mon fils; mais toutes les recherches ont été vaines, il avait disparu dans l'obscurité de la nuit avec la rapidité de l'étoile qu'on voit fuir d'entre ses compagnes pour s'abîmer dans les profondeurs célestes, et nulle trace n'en est restée. A ces tristes nouvelles j'aurais voulu m'enfuir moi-même pour le chercher, comme je le fais aujourd'hui, dans toutes les régions du monde. L'idée seule de mon père, je vous l'ai dit, je crois, m'a retenu : abandonné que j'étais de mon fils, je n'en étais que plus obligé de ne pas abandonner mon père. — Cet aimable vieillard, dit l'émir, qui a rapporté un de ses gants près de celui qu'il ne pouvait ramas-

ser, afin qu'un passant en profitât. — Celui-là même, dit le derviche; mais mon ami, vous avais-je laissé entendre que c'était mon père? — Eh! bon derviche, comment le saurais-je autrement? — Ce brame vénérable a pleuré son petit-fils pendant les deux années qui lui restaient à vivre; mais, plus patient que moi, sa douleur a pris pitié de la mienne, et jamais un reproche ne s'est mêlé à ses soupirs. Eh! qu'elle est belle aux yeux du ciel la douleur qui s'oublie pour la douleur d'un autre! mais tant d'efforts à chaque instant répétés ont usé le peu de moyens qui lui restaient, et, quoique très-avancé dans la vie, ce n'est point de vieillesse qu'il est mort. Oui, Mohély, je lui ai fermé les yeux; et croyez-moi, la mort du sage est une grande et consolante leçon.

Je me les suis toujours rappelées avec une jouissance secrète, ces dernières heures paisibles, où son ame, prête à remonter au ciel plus pure qu'elle n'en était descendue, osa croire, non sans quelque raison, qu'elle pourrait implorer une dernière grace auprès des puissances invisibles à qui le père des êtres a confié la conduite des choses inférieures. Parsonn, disait-il, et vous, Satya, et vous, Brama, qui, sur vos ailes de feu, portez les prières des justes au pied du grand trône, s'il est vrai que je n'aie pas cessé un moment d'aspirer à passer, après ces temps d'épreuve, de meilleurs jours avec vous dans le

monde inconnu aux humains, voyez votre serviteur prêt à vous rejoindre; ne souffrez pas qu'il porte au milieu de vos hymnes et de vos fêtes l'empreinte des chagrins de cette vie humaine, et faites que mes yeux, avant de se fermer, voient luire un rayon d'espoir dans l'ame de mon fils.... A ces mots, l'auguste vieillard s'endort, mais non encore du dernier sommeil; il s'éveille au bout de quelques instans, et me fait signe de lui apporter un veidam; puis, l'ouvrant comme au hasard, et me regardant d'un air inspiré, il promène un doigt tremblant sur les premières stances qu'il rencontre; mon œil suit son doigt, et je lis ces deux vers : *Je ne rejette point la prière du juste en faveur du pénitent* (observez que, dans le veidam, c'est Brama qui parle); puis, tournant brusquement la feuille, comme dans ces convulsions qui accompagnent les derniers adieux de l'ame et du corps, le même doigt s'arrête de nouveau sur ce passage mystérieux, qui semblait s'adresser particulièrement à moi : *Ame contristée, sois attentive à mes discours; tu pleures qui te pleure, tu cherches qui te cherche... Ils se rencontreront sans se connaître, et leurs cœurs battront; ils chercheront encore, et je ferai qu'ils se connaissent, afin que l'un meure dans la paix, et que l'autre vive dans la gloire.* Enfin le doigt, se dérangeant de nouveau, se place au bas de la feuille sur ces dernières paroles : *Ame souffrante,*

ne demande rien de plus. Déjà les yeux du mourant s'étaient fermés pour ne plus se rouvrir, et son esprit avait franchi l'espace qu'il a plu au maître de laisser entre la terre tumultueuse et le ciel tranquille : je pleurai pour moi, mais je me réjouis pour lui; car le prodige annonçait qu'il était attendu au ciel.... Eh bien! bon derviche, interrompit l'émir, depuis ce moment l'espérance doit toujours habiter au fond de votre cœur : plus vous avez attendu, moins vous avez à attendre; car les paroles de Brama ne sont point vaines comme celles des hommes; et aussi qui méritait mieux sa faveur que ce digne vieillard qui lui avait bâti une pagode?—Il l'a bâtie en effet, dit le derviche; mais je ne me souviens pas de vous en avoir parlé.—Eh! bon derviche, comment le saurais-je autrement?—Il est bien vrai, dit le derviche, que les consolations de Brama sont ineffables; nous lui devons l'espérance, qui est à l'esprit inquiet comme le murmure de la source cachée est à l'oreille du voyageur dévoré par la soif dans les déserts du Curdistan. Sans l'espérance, la vie de l'homme serait une mort qu'il sentirait jusqu'au dernier moment.

A ces mots, la conversation est suspendue de part et d'autre par de pieuses réflexions; puis, après quelques instans de silence : « Je pense à présent, reprend l'émir, à cette stance si remarquable.... Ils se rencontreront sans se connaître,

et leurs cœurs battront. — Oui, répond le derviche, ce sont les propres paroles du veidam. — Répondez-moi, cher derviche; votre cœur a-t-il jamais battu, dans quelque occasion, d'une manière bien sensible? — Il bat en ce moment même, cher émir, et plus fort que jamais, puisque, pour la première fois depuis quinze longues années, je parle de mon fils, et qu'en vous parlant je m'enivre de son idée; car c'est comme si l'aimable déesse des illusions se présentait toujours à la pensée de son père. — Je sens tout ce que je vous dois, bon derviche, pour une si flatteuse réponse; mais rappelez-vous, si vous pouvez, la suite des impressions que vous avez éprouvées depuis ce temps, et parlez-moi comme si je vous étais, comme si vous m'étiez indifférent. — Il m'en coûterait trop, dit le derviche; mais, le croiriez-vous, cher émir, à cette mémorable catastrophe de Luknouti (vous y étiez peut-être)? — Oui, bon derviche, j'y étais. — Lorsque je ne savais de quel côté fuir, au milieu du bouleversement, du pillage, des massacres et de tous les excès d'une soldatesque effrénée, moi, pauvre voyageur inconnu à tous, en butte à tous les mépris, à toutes les insultes, et chargé du trésor que mon amour promettait à mon fils. — Ah! derviche, je frémis encore des périls que vous avez courus. — Alors même, cher émir, quand je rencontrai ce héros compatissant dont je vous

entretenais à table, un sentiment, un frémissement inconcevable de joie et de tendresse s'empara soudain de moi, en quelque sorte malgré moi, au point que je me reprochais une ombre de plaisir au milieu de tant de maux; mais lorsque cet envoyé du ciel (car je ne puis le nommer autrement), au lieu de dédaigner, comme je m'y attendais, les prières d'un homme de la foule, me jeta son manteau pour m'en couvrir, et me chargea sur son superbe cheval, je me sentis un mouvement d'orgueil qu'à peine le sultan lui-même aurait pu connaître au plus beau moment de tous ses triomphes. Je me ressouviens toujours des douces paroles de ce vertueux protecteur pendant le chemin assez long qu'il nous fallut parcourir pour arriver au souterrain où je trouvai mon salut : j'essayais, comme vous devez le penser, de lui exprimer tout ce que je sentais; c'est plutôt à moi, disait-il, homme de bien, à te remercier de m'avoir offert l'occasion de me sanctifier par une œuvre qui n'est vue que des invisibles : on ne saura jamais combien j'ai besoin de leur faveur. — Encore, disais-je, si, au lieu de moi c'était un visir, un rajah qui pût reconnaître dignement un pareil service! mais un pauvre vieillard, étranger, fugitif, un inconnu, sans distinction, que vous rencontrez dans l'obscurité..... — Ah! mon ami, reprend le guerrier, le vieillard que je rencontre dans la nuit est peut-être mon père. — Oh! oui,

noble émir; à ces paroles inattendues et qu'il prononçait d'un son de voix que j'entends encore, mes entrailles ont tressailli; puis quand nous fûmes une fois arrivés à la caverne, et qu'il a refusé ce don que je destinais à celui que je cherchais, mais qu'alors j'offrais au guerrier d'un aussi grand cœur que je l'eusse fait à mon fils lui-même, j'en ressentis quelque chagrin; mais en même temps j'admirais sa vertu, et je la demandais à Brama pour mon fils. — Je sens tout cela, bon derviche; mais qu'il fut à plaindre ce guerrier! lorsqu'il lui a fallu vous abandonner devant cette caverne, et qu'il vous a seulement dit en vous quittant : Adieu mon père, puissé-je un jour te revoir! — Il me l'a dit en effet, répond le derviche avec un air surpris et pensif.... Oui.... il me l'a dit.... mais je ne croyais pas vous l'avoir conté. — Et à cela l'émir répond comme à son ordinaire : Eh! bon derviche, comment le saurais-je autrement? — Voilà plus d'une fois, dit le derviche, que je me surprends à de pareilles absences; peut-être que le vin qu'il m'a fallu boire avec vos aimables compagnons m'aura fait dire, sans y penser, des paroles qu'il m'aura depuis fait oublier; je le crains d'autant plus, que je me sens en ce moment la tête appesantie. — Ne vous refusez pas au sommeil, bon vieillard, c'est un don que Brama aime mieux faire aux bons qu'aux méchans. — Ah! mon cher émir, dit le derviche en

s'endormant, que vos paroles me font de bien !

L'émir, qui le voit appuyé d'une manière incommode contre le roc humide, lui soulève la tête avec précaution, et détachant son turban ainsi que la pièce de mousseline dont il avait toujours soin de s'envelopper, il en fait un coussin qu'il passe doucement entre le roc et la tête du saint homme pour qu'il repose plus à son aise; alors il s'asseoit auprès de lui, se penche vers son oreille, et, le voyant bien endormi, il lui dit à demi voix : Abukar, la prophétie de ton père est accomplie, ton fils est à tes côtés. — Le derviche ne s'est pas réveillé au discours de l'émir; mais une expression visible de joie s'est manifestée sur ce visage, quoique endormi, et l'émir a pu juger que ses paroles, confusément entendues, ont pénétré jusqu'à l'ame du vieillard sous la forme d'un rêve agréable. Cependant, comme il craint toujours que cette ame, trop abattue et trop sensible, ne suffise point à l'émotion qui l'attend, il continue de son mieux à la disposer, afin d'y verser, comme dit le Pandite, l'essence du bonheur goutte à goutte, de peur que le vase ne déborde; il s'approche donc de l'autre oreille, et prononce encore à demi voix : Ton fils est heureux, il a trouvé son père; Idalmen est à côté d'Abukar. Le derviche, étonné, s'agite, prononce quelques mots sans ordre, se frotte les yeux, et prend son réveil même pour un rêve. En effet l'émir était près de

lui, attentif à ses moindres mouvemens; et dès qu'il lui a vu les yeux ouverts : « Oh le plus respectable et le plus désiré des pères, lui dit-il, en se jetant à ses pieds, souvenez-vous de la ville embrasée, et reconnaissez celui que la nature même vous indiquait. — Est-ce vraiment toi ? Est-ce mon Idalmen? dit le derviche. O Brama ! ô Indra! ô Arjouan! ô tous tant que vous êtes, dieux bienfaisans qui me le rendez, puissiez-vous jouir d'un bonheur égal à celui que je vous dois! Mais toi, toi, malheureux enfant, comment pouvais-tu croire à la malédiction d'un père? Ah! si tu l'es jamais, tu sauras combien, dans ces cruels momens, il y a loin de la parole à la pensée. — Pardonnez-moi aujourd'hui, bon père, de m'y être trompé ; mais à la vue des suites de ma désobéissance, le regret, la honte, la haine de moi-même, comme trois divinités ennemies, s'étaient emparées de votre fils; fuyant au hasard et seulement pour me fuir, j'arrive jusqu'au dernier sommet de la roche Mugara, dont vous savez que la dernière pointe se courbe vers la mer. La nuit était affreuse; un tonnerre continuel semblait me répéter ma sentence, et dans les rugissemens des flots qui battaient le pied de la roche, il me semblait distinguer les voix des esprits infernaux qui m'appelaient hors de la vie! Eh bien ! voilà votre proie, m'écriai-je, et je m'élance au milieu des vagues en furieux qui brûle de périr. Mais, re-

cueilli bientôt après par un navire persan, je fus rendu à la raison en même temps qu'à l'existence; alors je demandai pardon de mon attentat sur moi-même aux dieux, qui seuls ont le droit de nous ôter la vie qu'ils nous ont confiée pour l'utilité commune, et je reconnus que nos malheurs personnels ne nous dégagent point du service du monde.

Nous ne tardâmes pas à être attaqués par des pirates; nous combattîmes : on fut content de moi, et le chef du bâtiment, qui m'avait pris en amitié, me fit connaître, sous le nom de Mohély, que je m'étais donné, à un des premiers officiers du grand Akbar; c'était ce brave Koramed, que vous avez dû remarquer entre tous pendant le repas, et qui joint tant de politesse et de prudence au talent et au courage. Koramed est aimé du sultan, qui se connaît en mérite; il obtint pour moi un grade honorable, où je me conduisis de mon mieux, cachant soigneusement ma cicatrice sous mon casque, ou sous le voile qui vous a frappé. — Eh! trop cher fils, pourquoi ce soin, pourquoi ce voile? — Hélas! bon père, afin de n'être point reconnu, si par hasard il se trouvait dans l'armée du grand Akbar quelques officiers ou quelques soldats du pays de Romanancor. Mon enthousiasme pour les grandes qualités d'Akbar m'a depuis retenu sous ses drapeaux sans en être connu; et cependant (je puis ici tout avouer), il

semble que le hasard se soit toujours plu à me donner quelque part signalée à ses victoires. — Et ton malheureux père, interrompit le derviche d'un ton de voix humble et doux; ton père, cher Idalmen, tu ne lui pardonnais pas? — J'attendais son pardon, et au bout de trois années, espérant que mes larmes avaient lavé ma faute aux yeux du juge des cœurs, et surtout à ceux d'un père plus affligé sans doute qu'irrité, je profitai d'un intervalle de paix, et, sous l'habit d'un simple soldat, j'osai franchir la distance qui me séparait du toit paternel. Où est le sage Abukar? disais-je à tous ceux que je rencontrais, et tous me répondaient avec chagrin : Les *mounis* (les génies) le savent, nous l'ignorons : aussi pourquoi a-t-il passé le fleuve? pourquoi s'est-il dénoncé lui-même comme outchout au roi des rois? nous aurions encore un père, et vous-même, jeune étranger, si vous venez vivre parmi nous, vous auriez un père aussi, car il aimait l'étranger presque autant que son peuple; le tendre Kamadebo (l'esprit de paix et d'amour) avait soufflé sur son ame à l'heure de sa naissance; mais des chagrins... Hélas! bon jeune homme, les émirs, les rajahs même n'en sont point exempts. A ces mots le père et le fils s'embrassent en sanglotant. — Poursuis, cher Idalmen, reprit le derviche. — Eh bien! mon père, quand je vis que je ne pouvais recevoir aucune lumière des hommes, je voulus en obtenir du ciel.

Je passai la nuit entière prosterné à l'entrée de notre sainte pagode; j'invoquai tous nos dieux et toutes nos déesses : j'osai m'adresser à Wishnou lui-même, dont tous les dieux ne sont que les ministres, et je lui promis de faire à mes semblables tout le bien que je pourrais, persuadé que de tous les vœux c'était le plus agréable au père et à l'ami du monde. A peine fut-il prononcé ce vœu si cher à mon cœur, que je sentis l'espoir (c'était sans doute un premier bienfait de la dinité); oui, dis-je, je sentis l'espoir d'en recevoir un jour la seule récompense que je pusse désirer. — Et quelle récompense, mon ami? — Vous le demandez, mon père? — Et puis, cher Idalmen... — J'abandonnai de nouveau des lieux qui m'étaient devenus étrangers; je m'éloignai de ces murs, dont l'aspect semblait me reprocher nos calamités, et où mes yeux humides croyaient toujours lire en lettres de sang la sentence douloureuse qui m'en avait exilé. Je revins donc auprès du roi des rois, qui marchait alors contre le roi de Platila, le perfide Hussein, auquel il avait déjà pardonné deux fois. La cause d'Akbar me semblait juste, et sa gloire m'était chère. Quelques premiers succès me firent de nouveau remarquer sous le nom de Mohély; Akbar me combla de ses dons, et, prévenu en ma faveur par Koramed, il voulut me donner un des plus braves corps de son armée à commander. Je refusai, disant que je

préférais d'être simple volontaire, pour ne pas laisser échapper une occasion de prouver au sultan mon zèle pour sa gloire et mon dévouement pour sa personne par un service absolument désintéressé. Ma fierté plut à son grand cœur, et la journée de Platila...... — De Platila, dis-tu, mon fils? — Oui, mon père, dit l'émir en baissant la voix; à cette mémorable journée, votre fils eut le bonheur de pouvoir joindre l'effet à la promesse. Le sultan ne l'a jamais su, et j'espère qu'il ne le saura jamais. — Quoi! mon fils, c'est toi que le roi des rois fait chercher par l'Iram et le Touram, c'est le plus généreux des guerriers, le plus vertueux des hommes que le plus fortuné des pères embrasse en ce moment! Mais pourquoi ce long silence? pourquoi pendant quatorze ans entiers garder le secret de ta gloire? — Eh! bon père, on s'en passe si aisément : le témoignage de la conscience suffit, les applaudissemens sont de trop. —Mais, trop vertueux mortel, Indra lui-même n'a pas dédaigné la gloire. — Sans doute, mon père; mais plus elle a de prix à ses yeux immortels, plus j'espérais que le sacrifice lui en serait agréable quand je la lui offrais en expiation. Mon espoir ne m'a point abusé; convenez-en, mon père, dit-il en lui souriant, et cette journée-ci en est la preuve. Dans les temps de douleur qui l'ont précédée, qu'aurait-ce été que ce frivole éclat pour un proscrit frappé de la malédiction paternelle?

et dans ce moment si doux, qu'est-ce que cette fumée en comparaison de la joie de reconquérir un père?

L'heureux vieillard, ému au-delà de ses forces, ne pouvait ni respirer ni parler; il tenait les mains de son fils collées contre sa bouche, et les arrosait à la fois de larmes de joie et de repentir. Dès qu'il eut recouvré la parole : — O mon fils, dit-il, oublions, s'il se peut, l'un et l'autre cette longue et fatigante interruption de notre vie; montre-toi ce que tu es : la gloire d'un fils est le trésor d'un père; ne me la ravis point. Tu te dois à ton père que tu as trop puni; tu te dois au roi des rois qui, dans sa cour et dans son camp, chercherait vainement un ami aussi digne de lui. Mon fils, que te dirai-je encore dans mon ravissement? tu te dois au monde entier, qui a tant besoin des exemples des justes, des services des braves et des conseils des sages. Si vous persistez dans votre volonté, ô mon père, répond modestement Mohély, elle deviendra la mienne; mais daignez à votre tour écouter les prières d'un fils, ce fils que votre amour redemandait à toute la terre : les dieux, pour son bonheur, daignent aujourd'hui vous le rendre; votre mission est remplie, votre pèlerinage est achevé; quittez donc ces humbles vêtemens, et ne m'enlevez pas à moi-même l'éclat dont je suis le plus jaloux en continuant à cacher à tous les mortels l'illustres rajah de Romanancor

A ces mots, le modeste Mohély, redevenu le noble Idalmen, s'éloigne quelques momens, et revient suivi de deux esclaves fidèles qui apportaient au vieillard des habits convenables à sa dignité. Comme le père et le fils étaient tous les deux d'une taille également majestueuse, également proportionnée, la métamorphose ne fut point difficile : le bon vieillard croyait rajeunir sous les habits de son fils, et l'émir s'énorgueillissait de joindre ses soins à ceux des serviteurs qui habillaient son père, lorsque tout à coup ils sont frappés d'un grand bruit de trompettes, de timbales, de cymbales, de tamtam, de toutes sortes d'instrumens de musique guerrière qui ne pouvaient venir que de la ville royale dont on n'était qu'à très-peu de distance. Tous les deux sont curieux de savoir de quoi il s'agit; et, pensant que ce pouvait être un avertissement public ou un firman du sultan, ils approchent sans être aperçus : bientôt à travers les derniers rangs des bananiers et des papayers qui les cachent, ils voient toute la caravane rassemblée autour d'une troupe de musiciens magnifiquement vêtus, et montés sur des chevaux superbes. La musique cesse, un héraut d'armes, placé au centre de l'orchestre, tire d'un étui d'or une feuille revêtue du sceau royal; il la porte à son front, puis, après avoir imposé de la main silence à toute l'assemblée, il lit à haute voix.

AKBAR

A TOUS LES HABITANS DE LA TERRE

SALUT ET PROTECTION.

« Le ciel garde la mémoire des belles actions : le prophète a soin de les écrire lui-même avec la pointe de son sabre sur des tables de daimant. Ce que fait le prophète au ciel, Akbar le fait sur la terre : plus il est puissant, plus il veut être juste ; et s'il a plus d'une fois oublié des offenses, il n'en sera pas de même des services. »

« Vous vous souvenez tous des vallées tortueuses de la région de Platila ; ce fut là que l'ange des combats, l'ami du prophète, accoutumé à planer partout sur la tête d'Akbar, feignit un instant de nous abandonner pour éprouver notre grand courage, et pouvoir dire avec plus de certitude au prophète s'il avait réellement choisi le plus grand des habitans de la terre pour l'objet de toutes ses complaisances. Hussein n'est plus ; c'était alors l'ennemi d'Akbar : il était venu nous attaquer avec des forces innombrables ; son armée attendait la nôtre en avant des murs de Platila ; mais, effrayé à la vûe de nos braves, et, comme s'il eût desiré de nous fléchir, il nous fait demander une entrevue ; nous y consentons, car

jamais Akbar n'a repoussé le suppliant. Les armées devaient rester immobiles dans les deux camps : les deux rois devaient se mettre en marche lorsque le soleil commencerait à se montrer sur le sommet du mont Érima ; ils devaient marcher sans escorte et s'avancer l'un vers l'autre au pas de leurs coursiers ; les conventions étaient signées, les otages étaient donnés, les sermens étaient reçus..... mais l'esprit de vérité habitait en nous, et le démon de la perfidie conseillait notre ennemi ; il faisait jour dans l'ame d'Akbar, il faisait nuit dans celle d'Hussein. Cependant Akbar, qui tenait toujours les yeux fixés sur le sommet d'Érima, part sans crainte, accompagné seulement de quatre émirs : notre ennemi parut faire comme nous ; il feignit même de se prosterner à notre approche, car les hommages ne coûtent rien aux perfides : nous lui tendons la main de la clémence, et nous commençons à l'écouter, quand soudain mille de ses guerriers élancés au même signal des creux des rochers et de l'obscurité des bois ont fondu sur Akbar : mille autres les ont suivis. Notre armée, trop éloignée pour nous défendre, et ne pouvant pas nous voir, était restée dans notre camp, fidèle à nos ordres, et ne soupçonnant pas même que la trahison fût possible ; nos quatre émirs (c'était alors toute l'armée du roi des rois) ont fait leur devoir : nous les avons vus combattre comme des lions à nos côtés ; nous les

avons vus tomber à nos pieds percés de mille coups, et leurs nobles ames nous attendent à la cité céleste des héros. Privé de nos compagnons et réduit à notre bras, nous avons combattu quelque temps seul contre toute une armée. Le carnage fut grand, et chacun de nos coups enrichissait l'ange de la mort. Mais déjà notre armure, entr'ouverte de toutes parts, se teignait de notre sang; notre lance brisée devenait inutile; notre glaive émoussé n'entamait plus le fer ennemi; notre généreux coursier, frappé aux jarrets, s'était abattu sous nous. Jusqu'alors le perfide Hussein n'avait animé les siens que de la voix; mais quand il nous voit désarmé et terrassé, il veut avoir la gloire du combat. Déjà il avait renversé notre casque d'or d'un premier coup de son large cimetère. Peuples et rois, écoutez et frémissez : « Déjà le fer était levé de nouveau sur notre tête sans défense, quand la tête d'Hussein et sa main encore armée tombent à nos côtés, tranchées du même coup. Un mortel (si c'est un mortel en effet), prompt comme l'éclair, terrible comme la foudre, avait franchi les monts et fondu sur les traîtres qu'il écartait comme le chasseur écarte de faibles branches. Il tournait son agile coursier au milieu de leurs rangs confus, semant partout la mort, et semblait un tourbillon d'automne qui disperse des monceaux de feuilles desséchées. Puis, quand son glaive a nettoyé autour de nous une large enceinte, que

nul guerrier n'ose plus franchir, il descend, nous relève de son bras invincible, nous arme de sa lance, détache son casque, en couvre notre tête; commande à son coursier de s'agenouiller, nous aide à nous y placer, et soudain s'élançant sur celui d'un de nos ennemis, il disparaît. Envoyé du ciel, lui crie alors Akbar, quel est ton nom? Appelle-moi Fidèle, répondit-il en volant vers notre armée qui s'avançait, ignorant encore notre péril, mais inquiète de notre retard; c'est en vain cependant qu'il aurait voulu se dérober aux regards du roi des rois, un instant nous a suffi pour observer sur une de ses joues la forme d'un fer de lance imprimé sans doute par l'ange de la guerre lui-même, qui a voulu le marquer de son signe entre tous les braves.

« Dès le lendemain de ce jour dont la terre se souviendra, tous les émirs ont eu l'ordre de passer leurs troupes en revue pour découvrir le guerrier marqué du fer de lance : hélas! le guerrier ne s'est pas trouvé!.... Il est parmi les morts, a dit le roi des rois, et le roi des rois a versé des larmes : qu'on le cherche parmi les morts, avons-nous repris tristement, et qu'on l'amène devant nous, pour qu'au moins son corps soit arrosé des larmes de son maître. On est revenu dire au roi des rois : Le guerrier que tu cherches n'a point été trouvé parmi les morts : il se peut donc qu'il vive, nous sommes-nous écrié, et le monde a vu un rayon

d'espoir luire sur la face du roi des rois. Rassemblez, avons-nous dit alors, tous les corps de nos ennemis tombés sous nos coups; joignez-y ceux des braves que nous regrettons; qu'ils soient tous portés sur la place où le grand émir a sauvé les jours d'Akbar; qu'ils y soient placés les uns sur les autres, comme les pierres des pyramides de Memphis; que les visages de nos ennemis soient tournés vers la terre, ceux des nôtres vers le ciel, et que les quatre nobles émirs tombés à nos côtés soient placés au-dessus de tous les autres; les pierres des montagnes de Platila serviront à revêtir les quatre côtés de la pyramide, et deviendront la demeure des hommes qui étaient hier, et qui aujourd'hui ne sont plus; l'histoire de cette journée sera gravée dans toutes les langues des hommes sur la base du grand tombeau; et, sur la face exposée à la plus vive lumière du jour, des rubis étincelans incrustés dans une large table d'or pur offriront à tous les yeux cette inscription :

« A son ami inconnu
« Akbar reconnaissant. »

« Le grand tombeau a été élevé, et le roi des rois a dormi tranquille, persuadé qu'il avait satisfait à la reconnaissance autant qu'à la justice, et quatorze ans se sont écoulés depuis en travaux et

en triomphes sans que le guerrier se soit fait connaître. Mais, ô prodige! aujourd'hui que le monde est soumis, aujourd'hui que la paix règne dans l'Iram et le Touram comme avant qu'il y eût des hommes, aujourd'hui qu'on n'a pas plus besoin d'armes sur la terre que dans le ciel.... Akbar ne dort plus tranquille. Toutes les nuits le guerrier nous apparaît en songe, marqué du fer de lance à la joue, et nous dit : Akbar, tu m'as cherché en vain parmi les morts. Nous avons interrogé nos docteurs sur notre songe; nous avons consulté les mages, les brames, les pénitens, les senicquis, les faquirs, les prêtres et les devins de toutes les religions des hommes; tous ont répondu : Le guerrier vit, car le roi des rois l'a rêvé.

« D'après ces témoignages, nous ordonnons qu'il soit fait les recherches les plus exactes sur toute la surface de la terre pour découvrir le défenseur d'Akbar; voulons, dès qu'il paraîtra, que tout genou fléchisse devant lui comme devant nous-même, voulons qu'admis devant notre trône plus près que les autres rois de la terre, il reçoive de notre main la couronne de Platila, et que le reste de ses jours et des nôtres se passe dans les douceurs de la plus tendre fraternité.

« Le roi des rois le veut ainsi. »

Le sage Abukar et son fils, cachés à tous les yeux pendant la proclamation, ne savaient à quoi

se résoudre; et dès que le héraut a cessé de parler, Idalmen troublé propose à son père de profiter de ce moment de surprise et d'agitation pour s'évader tous les deux par des chemins connus de lui seul, et se soustraire à tous les honneurs qui les menacent. « Non, mon fils, non, mon Idalmen, répond l'auguste vieillard, les dieux vengeurs du sastra (du serment) me le défendent et te l'interdisent par la bouche de ton père. Je dois la vérité au roi des rois; il la saura. Eh quoi! Idalmen, nous n'oserions pas même soustraire un coupable à sa justice, et tu me proposerais de dérober un héros à sa reconnaissance! N'oublie pas ce que je suis pour toi, et, près d'exercer l'autorité royale, reconnais une dernière fois l'autorité paternelle. C'est, ajouta-t-il en l'embrassant, un reste d'expiation de la faute que nous avons tant pleurée. — Mais, mon père, après avoir pris vous-même, ainsi que votre fils, la douce habitude de l'obscurité, ne sentez-vous pas, comme lui, combien cet éclat subit va nous devenir incommode? et pour avoir des chaînes d'or en est-on moins captif? — Mon fils, répond l'ancien rajah, la vraie sagesse conseille le repos, mais elle prescrit le devoir; ta gloire n'est plus à toi; elle appartient au monde entier; tes exploits sont des diamans célestes tombés de la ceinture de la bienfaisante Drougah (la déesse de la vertu); les cacher, c'est les dérober; et si la joie de ton père

est quelque chose pour toi, mon Idalmen, ne te refuse plus à mes prières. Hélas ! assez et trop long-temps les hommes ont été les témoins de mon humiliation, qu'ils applaudissent aujourd'hui à mon triomphe, et qu'ils me voient rayonnant de l'éclat de mon fils.

A ces mots il prend l'émir par la main, l'entraîne avec quelque peine, et, sortant brusquement tous les deux du bocage qui les cachait, ils frappent tous les regards de leur double changement. Mohély, qu'on n'avait jamais vu sans casque ou sans voile, se montre embelli de sa noble cicatrice : on n'est pas moins étonné de l'air majestueux de l'ancien rajah, qui, appuyé sur l'épaule du héros, se plaît à fixer tous les yeux sur le signe éclatant que désormais la terre doit contempler avec amour et respect. Oui, nobles émirs, disait-il, le demi-dieu qui a sauvé les jours du roi des rois, vous le voyez devant vous; ce signe que vous n'aviez jamais aperçu, et cette vertu que vous avez tant admirée vous l'atteste; suivez tous l'exemple que son père vous donne, et soyons les premiers à saluer l'invincible Idalmen. A l'instant un cri universel a répété trois fois : Vive à jamais le roi de Platila, l'ami du roi des rois. Mon père, dit Idalmen en les embrassant tous les larmes aux yeux, vous oubliez mes titres les plus chers, celui de votre fils et de leur compagnon d'armes.

Dès la pointe du jour Idalmen, à côté de son père, escorté de tous les émirs et des autres guerriers de la caravane, étaient parvenus à la cime des vertes collines qui servent de ceinture à la ville royale. Déjà l'on commençait à découvrir au-dessus des vapeurs du matin les sommets resplendissans des dômes, des tours, des obélisques, des minarets; déjà les trophées dorés qui couronnent la toiture du palais du roi des rois, frappés des premiers rayons de l'astre naissant, se montraient comme autant d'enfans de la grande lumière, empressés de la saluer, avant le reste de la nature; lorsqu'on découvre au loin deux files d'énormes éléphans, semblables à deux longues chaînes de montagnes, qui s'avançaient en pompe au-devant de la caravane. On en compte cent dans chaque file : les harnois sont recouverts de larges plaques d'or et d'argent : ils portent tous un riche pavillon dont les rideaux, relevés avec grace, laissent voir les plus admirables beautés de la Géorgie et de la Circassie. Chaque intervalle d'un éléphant à celui qui le précède est rempli par une troupe de cent cavaliers montés sur des chevaux assortis pour la figure et la couleur. En avant de chaque troupe on voit quatre chameaux richement caparaçonnés, portant chacun deux archers adossés, qui, sur de longs bois de lance, élèvent dans les airs de larges queues de paon et des croissans de cristal de roche; à la droite et à

la gauche du cortège, cent mille captifs suivent du même pas sur deux colonnes; un anneau de chaîne au pied de chacun atteste leur esclavage; ils marchent désarmés, et tournant vers la terre les drapeaux que jadis ils ont suivis : leur contenance humble et triste contraste avec la marche fière des soldats de l'invincible armée qui les entoure, comme en les ramenant du champ de bataille; le poli des armes qui couvrent les guerriers d'Akbar inonde l'horizon de ses reflets lumineux, tandis que, de toutes parts, un nombre innombrable de drapeaux, d'enseignes, d'étendards, de bannières, de banderoles de toutes couleurs, flotte au gré des vents, et semble de loin un immense jardin de fleurs mouvantes suspendu dans le vide des airs.

Parmi les éléphans, les chevaux, les chameaux, les bataillons qui couvrent la plaine, mille et mille beaux enfans, sans autre guide, sans autre commandement que la gaieté de leur âge, dansaient, sautaient, couraient çà et là, s'exerçaient à mille jeux divers, et tantôt réunis, tantôt éparpillés suivant leur jeune caprice, ils présentaient naturellement l'image d'un peuple libre et joyeux sous la protection de ses redoutables défenseurs, tandis que des groupes de balladères et de musiciens, comme errant au hasard, faisaient entendre alternativement leurs chânts et leur symphonie,

à tout moment interrompus par les acclamations d'une multitude innombrable.

Au milieu de ce riant tumulte les éléphans poursuivent gravement leur marche, conservant entre eux des distances toujours égales, comme les troupes les plus soigneusement exercées; on distingue entre tous le superbe Orangas (l'éléphant royal) qui les surpasse en beauté et marche gravement à leur tête, semblable à un père suivi de ses fils; mille chevaux plus blancs que la neige du mont Ararat paraissent fiers de l'entourer, et l'étendard royal flotte au-dessus de son pavillon de brocart d'or. C'était là que le sultan en personne était assis à côté de sa fille chérie, appelée à juste titre Paridjata (ou l'Arbre du Paradis), et qui brillait entre les plus rares beautés de l'Iram et du Touram, comme un escarboucle entre des perles.... mais les regards ne faisaient que glisser sur toutes ces merveilles, et s'attachaient de préférence au roi des rois, qui, pour la première fois, daignait se montrer à cette innombrable multitude; on aimait à se répéter les uns aux autres les exploits d'Akbar, ses bienfaits, ses travaux, ses dangers; on lui rendait grace de la paix du monde, et tous contemplaient avec un tendre respect cette contenance majestueuse où l'on voyait plutôt la sagesse que l'orgueil, et jusqu'aux rides prématurées de ce visage imposant, qui sem-

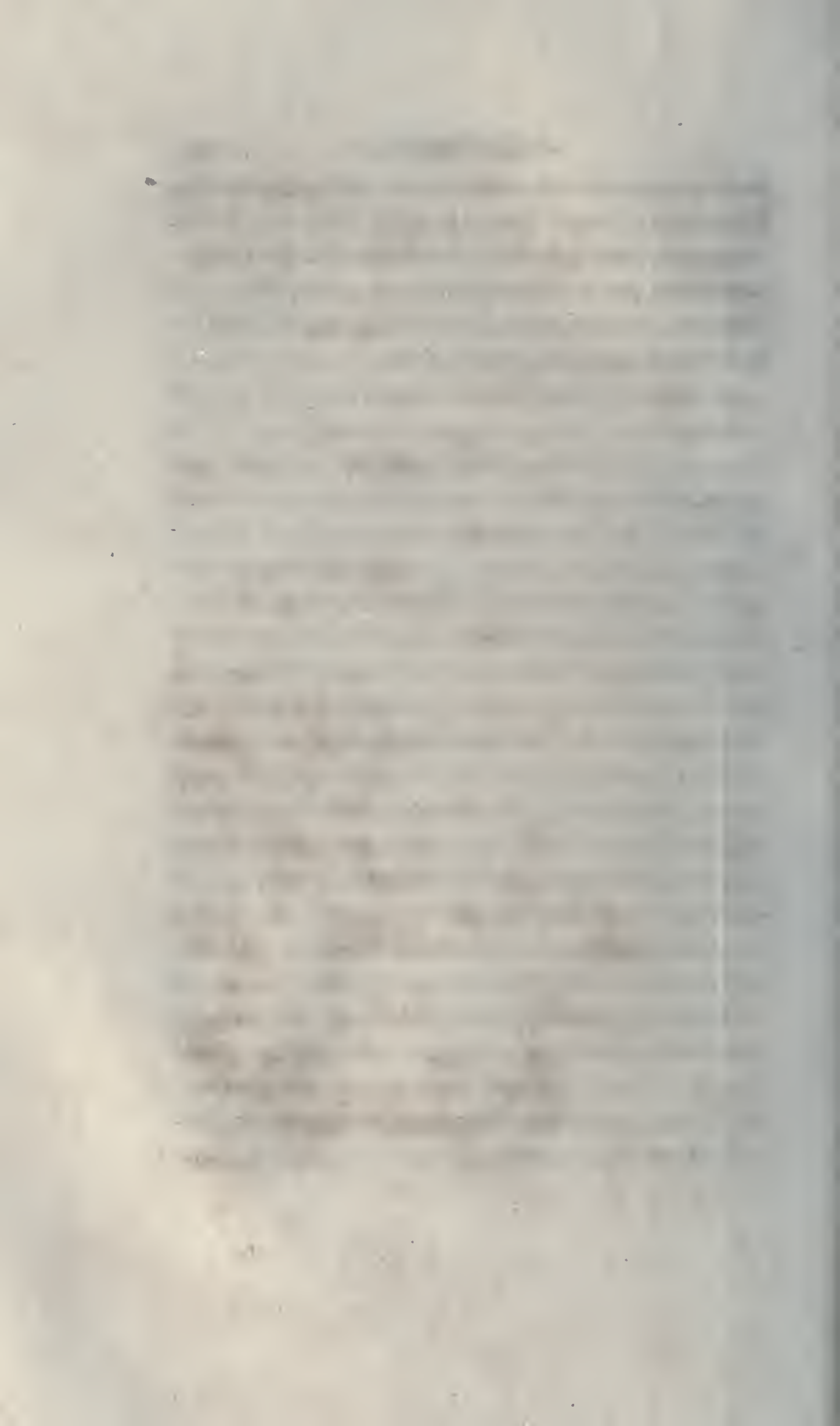
blaient y tracer l'histoire d'une vie consumée en triomphes.

Arrêtons-nous un moment, et cherchons comment le mot de cette énigme devinée si tard a été si tôt répété au sultan. On peut se ressouvenir que Mohély, pendant le sommeil du derviche, a replié son voile pour lui en faire un coussin; que le derviche, en s'éveillant, a reconnu son fils; que l'émir, embarrassé peut-être de s'annoncer pour le fils d'un religieux, s'était pressé de lui aller chercher des habits plus convenables, et qu'il ne s'est point souvenu sans doute de reprendre son voile. Koramed, sans être aperçu de son ami, l'a vu passer à visage découvert : la tache couleur de pourpre dont il avait été question pendant le dîner a frappé Koramed; la bravoure et la modestie de Mohély lui ont tout expliqué.......... On n'était plus qu'à un quart de journée de la ville royale; Koramed y a volé en moins d'une heure. Akbar, transporté de joie, a sur-le-champ envoyé le firman à la caravane; Koramed y était déjà revenu pour saluer le roi de Platila; et dès le soir il était retourné vers le sultan : rien n'est fatigant ni difficile pour l'amitié. L'ami de Mohély, à son retour, est nommé grand-visir; le sultan lui a confié son projet et l'a chargé de toute l'ordonnance de la fête; Koramed y a passé toute la nuit, et maintenant on le voit à côté de l'Orangas, monté sur le plus beau cheval de la Perse, brillant de pourpre,

de parure, et surtout de joie au triomphe de son ami.

Cependant la caravane étonnée avançait toujours à la rencontre du cortège; Koramed aperçoit de loin son ami, et le désigne au sultan. A l'instant même toute l'armée s'arrête, et le grand Akbar, déposant tout faste, oubliant toute étiquette (la joie n'en connaît point), descend de son éléphant, au grand étonnement de tout ce qui l'environne, et marche au-devant d'Idalmen. L'émir, à cette vue, se précipite de son cheval et se prosterne aux pieds du sultan. Akbar le relève, le serre tendrement dans ses bras; puis, détachant la superbe aigrette qui brillait au-dessus de son turban, et que les rois seuls ont droit de porter..... Roi de Platila, lui dit-il, recevez de ma main cette première marque de la royauté que vous devriez exercer depuis long-temps. Votre royaume n'est pas un don de mon amitié, c'est une conquête que vous tenez de votre vertu, de votre courage et de vos dieux : faisant ensuite approcher le casque et la lance que l'émir lui avait autrefois prêtés, et que deux grands-officiers portaient sur un tapis d'or enrichi d'émeraudes et de diamans : Voici, dit-il, noble fleur des guerriers, voici qui vous servira partout de couronne et de sceptre. Reprenez-les ces armes à jamais victorieuses; elles m'ont donné l'empire du monde, et à vous le cœur d'un ami. Le sultan l'invite après à

se montrer avec lui, ainsi que le vieux rajah, sur l'éléphant royal, et faisant aussitôt imposer silence de toutes parts à la foule immense qui les entourait, cent porte-voix répètent en cent places différentes : Saluez tous l'invincible roi de Platila, le frère et l'ami du roi des rois.



TAMARA,

OU

LE LAC DES PÉNITENS,

NOUVELLE INDIENNE.

La fille de Therma Rajah (le bon roi) était en méditation sur le sommet de Richi-Sombo, le mont des contemplateurs. Indra, qui regarde à la fois toutes les choses et chaque chose, observait la pieuse Monghir, au pied de l'arbre saint, planté par Ardjown sur le sommet du mont, pour servir d'appui aux saints personnages exténués par le jeûne, et pour ombrager le lac de Tamara, qui n'est formé que des pleurs des pénitens. Ses eaux, bien que plus transparentes que l'air serein, ne représentent point les traits de ceux qui viennent s'y regarder; mais, par un prodige de celui qui peut tout, ce sont les ames qui s'y peignent elles-mêmes sous des formes expressives et avec les symboles de leurs vertus ou de leurs vices. Honneur et gloire à Brama, le père et l'ami des ames.

Monghir était depuis trois jours assise au bord du lac, le dos appuyé contre l'arbre, jeûnant, priant, grossissant le lac de ses larmes; elle tenait ses mains pures élevées vers le ciel qui voit tout; et tous les yeux du ciel qui s'arrêtaient sur Monghir paraissaient briller d'une douce compassion.

Monghir était belle aux regards qui lisent dans les ames; le grand Indra lui-même la distinguait entre les créatures humaines; et Chacta, la déesse de la vertu, habitait l'ame de la pénitente; la noble Sarisotani, la conservatrice de toutes les belles pensées, lui avait infusé la science; Satya, la vénérable déesse de la vérité, avait fait luire en elle cette lumière ineffable dont les moindres reflets conservent encore trop d'éclat pour des yeux mortels; et l'esprit de Monghir, porté sur les ailes des bons génies entre la région des nuages et celle des astres, pouvait tour à tour admirer la sagesse du créateur et les merveilles de la création. Les habitans des plaines de la lumière, les Peris, les Nevis, les Vritraspati conversaient avec la sage Monghir, et lui révélaient des choses que les mortels ignorent. Les hommes, les femmes, les sages mêmes, et jusqu'aux prêtres et aux prêtresses de Brahma auraient pu envier les dons célestes de Monghir, et cependant Monghir n'était pas heureuse.

Monghir méprisait les richesses et les grandeurs qui plaisent aux ames ordinaires; deux filles

dignes d'elle, Pravir et Méva, étaient les seuls biens terrestres qu'elle daignât priser; elle les aimait également; mais elle n'était pas sûre d'être également aimée, et son ame, sainte comme les eaux du Gange, était en proie à une douleur qu'elle ne pouvait déposer que dans le sein de ses amis invisibles. Brama, touché de sa peine, a inspiré à la belle Pravir, la fille trop froide d'une mère trop tendre, la pensée d'aller trouver Monghir : Oh! ma mère, dit-elle d'un son de voix enchanteur (mais qui paraissait plutôt venir d'un instrument mélodieux que d'un cœur ému), ma mère, il y a bien long-temps que tu n'as réjoui les yeux de ta fille. — Hélas! dit Monghir, plus long-temps peut-être pour moi que pour toi. — Mais, ma mère, quel plaisir ton ame trouve-t-elle dans la solitude? — Ma fille, en quittant les humains on trouve les dieux. Heureuses les feroners (les ames dévotes) qu'ils daignent accueillir! — Mais à quoi te sert ce long jeûne qui te consume? — Le jeûne peut affaiblir le corps; mais il nourrit l'ame. — Voilà toujours les mayas (les illusions) de notre mère.... et ces bras que tu tiens étendus doivent succomber à la fatigue. — Je les tends vers les génies du ciel, et les génies de l'air les soutiennent. — Encore les mayas de notre mère. — Non, ma fille, je m'adresse à celui qui entend les plaintes muettes, et qui lit d'en-haut les vœux que l'homme n'a pas encore achevé d'écrire dans les replis de

son cœur. — Et qu'est-ce que tu lui demandes, ma mère? dit la belle Pravir d'un air dédaigneux. — Je leur demande une fille, dit tristement la bonne Monghir. — Eh! ne nous as-tu pas toutes deux, Meva qui suffirait seule à ton amour, et moi que voici? — Hélas! il m'en manque une, et c'est toi. — Y penses-tu, ma mère? — Oui, toi : tu me fuis, ma fille. — Eh quoi! ma mère, tu dis que je te fuis quand je viens à toi. Non, ma mère, ta fille sait son devoir. — Venir par devoir n'est pas venir à moi, fille trop aimée; le devoir n'est pas le désir : il t'amène comme autrefois ta nourrice apportait mon enfant dans mes bras. — Tu m'accuses, ma mère, et tu veux me voir coupable. — Te voir coupable! moi qui laverais, si le grand Indra le permettait, la moindre de tes fautes avec mon sang pour te montrer aussi belle aux dieux que tu le parais aux mortels. Mais pourquoi cet air pensif, sombre, inquiet? qu'as-tu, ma fille? — Rien, ma mère; tous les jours ne sont pas sereins. — La douce confiance les éclaircirait. — Encore une fois, je n'ai rien. — Lorsqu'on sent quelque ennui secret, on dit toujours qu'on n'a rien. — Il me semble encore plus naturel de le dire quand on n'a rien. — Je crois cependant voir.... — Les dieux mêmes, avec qui tu te vantes d'avoir un commerce si étroit, ne sauraient voir ce qui n'est pas. — Non, mais ils voient ce qu'on leur cache; et moi, malheureuse, tout mon pou-

voir se borne à connaître que tu te caches de moi. Clarté funeste! l'aveuglement vaudrait mieux. — Que je te plains de tes soupçons, ma mère, et par où les ai-je mérités? j'en appelle à ta justice. — La justice, ma fille! elle est pour les indifférens; mais entre une mère et une fille.... — Il me semble pourtant, dit Pravir, qu'elle vaudrait encore mieux que l'injustice. — Ma fille, ma fille, tu accuses ta mère; tu prends plaisir à confondre son esprit déjà troublé par le chagrin. — Non, ma mère, tant de pouvoir ne m'appartient pas. —Je retrouverai donc toujours dans ma fille cette humeur aussi difficile à plier que l'arc du géant de la guerre? —Eh bien! ma mère, si l'entreprise est au-dessus de tes forces, pourquoi la tenter? —Je l'aurais pu quand ma Pravir, l'enfant de mon amour, ne s'élevait pas encore au-dessus des fleurs destinées à parer nos temples. Maïs une folle tendresse m'arrêtait. Faible mère! je craignais de troubler le fleuve de ton bonheur à sa source, je pensais que tu te formerais à la perfection à mesure que tu avancerais dans le champ de la vie, comme le palmier se redresse en croissant; j'espérais que le maître des douces affections, le tendre Kama, t'apprendrait à payer d'amour l'amour de ta mère.... mais, au lieu de cela, ton esprit s'est ouvert aux Thias, aux Azours, aux ennemis de nos bons génies, aux maîtres de l'orgueil. Ils t'ont fait rougir de ta bonne Monghir; ils t'ont per-

suadé que sa tendresse n'était qu'un artifice pour te subjuguer, pour faire de toi mon esclave. Mon esclave! hélas! c'est moi qui suis la tienne, et je n'en rougis pas; mais tu me repousses. — Moi, repousser ma mère! — Tu lui caches ton secret. — Mon secret, c'est que je n'en ai point. — Et pourquoi donc ce mystère qui, dans ce moment même, veille comme un espion invisible sur tes paroles, sur tes gestes, jusque sur les moindres mouvemens de ton beau visage, et qui cherche à me fermer l'accès de ton ame? — Tu vois ce que tu veux voir, ma mère. — Ah! s'il était vrai, ma fille, que je serais heureuse! Mais comment pourrais-je me dissimuler ce soin trop visible d'échapper à mes regards; ce voile ténébreux dont l'esprit de ma fille s'enveloppe devant le mien; ce besoin de te dérober aux caresses, aux empressemens de celle qui t'a donné la vie et qui te donnerait encore la sienne? Crois-tu que j'aie été la seule à remarquer ton indifférence, ton éloignement pour ceux dont la bienfaisante Shiva t'avait environnée dans les projets de son amour pour les rendre heureux par toi, pour te rendre heureuse par eux? Tu ferais notre gloire et nos délices, et tu fixerais tous nos regards comme ce diamant doué de pensée qui ferme la ceinture de la reine des Péris, et qui entretient un commerce éternel de lumière avec toutes les étoiles du ciel. Mais non! tu te refuses à notre amour; le bocage

que tu embellis de tes charmes est devenu comme une île où nous n'abordons qu'avec peine : tous ceux que tu aimes à rassembler autour de toi nous deviennent étrangers, et pour te plaire il faut nous fuir.... Descends en toi, ma fille, et juge-toi. Que dirais-tu de la fleur qui essaierait de se séparer de la tige qui la porte, et des feuilles qui l'accompagnent? et séparée une fois, que deviendrait-elle?—Ma mère, je ne te comprends pas. — Essaie de te comprendre toi-même. — Mais, ma mère, cette fleur à qui tu daignes comparer ta fille doit perdre sa beauté en s'éloignant de sa tige, et, si j'en crois tes louanges, je conserve la mienne : une mère doit-elle se contredire ainsi dans ses discours?—Ma fille, il existe d'autres yeux que ceux des mortels : ceux-là voient la vérité, tandis que les autres s'en tiennent à l'apparence. Ces traits ravissans, cette grace, cette lumière de beauté qui te distingue entre toutes tes compagnes, tout cela n'était que des symboles. Tes beaux traits étaient destinés à représenter, et bien imparfaitement encore, ta belle ame dans sa paix, dans sa douceur, dans sa bienveillance native, et telle qu'elle est sortie du souffle de Brama. Tant que ton ame a été tranquille et tendre, elle s'est montrée, elle s'est mirée dans ta beauté; mais lorsque cette paix a été troublée, le trouble a paru malgré toi jusque sur ton visage, comme on voit la rose des bosquets resserrer ses feuilles délicates

au souffle du Dewatas. — Tu me vois donc bien affreuse, ma mère? — Ma fille, ta mère ne te perd jamais de vue; tantôt ses regards s'arrêtent au dehors, et je me réjouis; tantôt je regarde au dedans, et je pleure : toi-même tu crains quand je te regarde que je ne voie au-delà de l'apparence; tu ne veux pas que mon œil pénètre jusqu'à ta pensée; et pendant que je te parle, tu commandes à toute ta personne de me dissimuler ce qui se passe dans ton ame. — Et qu'aurais-je à te dissimuler, ma mère? — Ton ennui, ton dépit, ton projet de ne plus t'exposer à de pareils entretiens, ton espoir d'inventer tous les jours des prétextes plausibles pour excuser tes négligences et tes froideurs. — Et quand cela serait, ma mère, que t'importe? Tu crois lire dans mon ame; crois-tu que je ne lise pas dans la tienne? Non, non, je sais trop bien qu'au moment de ma naissance une main invisible, celle de Brama lui-même, a écrit sur mon front que je ne serais point aimée de celle qui me donnait le jour; que toutes ses préférences attendait cette Meva, cette sœur qui m'était destinée; que celle-là réunirait tous les dons, toutes les faveurs que le ciel peut prodiguer à une fille de la terre; qu'elle serait élevée à tous les honneurs des Péris et des Néris; tandis que moi, toujours désagréable aux yeux maternels, je vivrais humiliée, méconnue, accusée de l'indifférence, de la jalousie, de l'aversion qu'on

sentirait pour moi. Tu voulais de la sincérité, ma mère en voilà..... Mais que vois-je? ma mère! ma mère! éveille-toi[1] »

En effet, en écoutant le discours de Pravir, le sang de la triste Monghir s'était arrêté soudain comme le torrent de la montagne au souffle du démon des frimas. « Ma mère, éveille-toi! » répétait à grands cris Pravir effrayée, et Monghir ne s'éveillait point. Idma, le dieu du sommeil consolateur, avait étendu sur tous les sens de Monghir ses ailes protectrices; et pendant que son corps pâle et froid paraissait privé de vie, le secourable Arjown avait porté l'ame de cette mère infortunée au pied de l'escarboucle flamboyant qui sert de trône au dispensateur de la lumière. Le dieu qui éclaire les choses hors de nous, et les images des choses au dedans de nous, le clairvoyant Indra jette un regard propice sur Monghir : « Qui t'amène ici? » dit une voix (c'était celle d'Indra). Qui t'amène ici ame pieuse et triste? — Le chagrin, répond Monghir. — Et que viens-tu chercher? — La consolation. — Je ne la refuse point aux ames pieuses, dit encore la voix : ainsi parle avec confiance. — Seigneur, ta bonté encourage ton esclave tremblante; accorde-lui son humble prière, répands sur Pravir ce jour qui n'est pas fait pour des yeux mortels, et dont les rayons dardent jusqu'au fond de la pensée : fais en sorte que les couleurs pures dont ta lumière se com-

pose tracent pour elle un tableau qui lui montre ce qui se passe dans son ame, qui lui dévoile ses funestes illusions, qui démasque à sa vue les Daytas et les Azours, qui la séduisent comme les feux trompeurs qui entraînent les voyageurs égarés vers les marais, où ils s'enfoncent pour ne plus reparaître. Tu en as le pouvoir, flambeau vivant; tu en sais les moyens : ton esclave soumise attend de toi son retour à la vie et à la félicité. » Elle dit, et déjà son ame, ramenée par Arjown lui-même au corps demeuré sans chaleur et sans mouvement, commence à lui rendre le sentiment de l'air et la clarté des cieux. Son œil et son oreille ont retrouvé les objets et les sons : elle voit, elle entend sa chère Pravir; *Manasidja*, l'invisible vainqueur des volontés, était auprès d'elle.

Ma mère, ma mère, disait la tremblante Pravir d'un accent qui aurait attendri le diamant, ma mère, sauve ta fille du noir fantôme qui la poursuit et qui l'effraie! — Je ne vois rien, dit la tendre Monghir. — Et toi, qui es-tu? disait Pravir en s'adressant au fantôme qu'elle voyait toujours dans le lac Tamara.

— Je suis toi, répond le fantôme. — Non, tu n'es pas moi; car si ma mère, si ma sœur, si les miroirs des eaux ne m'ont point trompée, je suis belle, et l'amour est toujours entre moi et l'œil qui me fixe : au lieu que ton air farouche appelle la haine. — C'est toi-même, imprudente, répond

le fantôme, c'est toi qui m'as défigurée; vois-tu ces Azours, ces Daytas qui se sont emparés de ma première beauté pour la dérober aux regards de Wistznou, qui s'y complaisait, pour l'éloigner de tous ceux que Wistznou t'avait donnés, pour faire avec toi le trajet de la mer du temps?

« Vois-tu la fourberie à l'œil couvert, au regard louche, qui, sous un feint amour pour Wistznou, t'entraîne loin de lui et de ses voies? Le vois-tu, ce serpent caché sous les fleurs du jardin des Félicités, qui les a toutes flétries pour toi en les infectant du poison de la jalousie? Vois-tu les alarmes, les combats des bons génies qui te défendent malgré toi, et qui essaient encore de te disputer aux mauvais esprits à qui toi-même tu te livres? — Ah! je ne les vois que trop, dit Pravir en frissonnant; et toi, ma mère, les vois-tu? les entends-tu? — Hélas! oui, je les vois, je les entends, ma fille. — O ma mère! délivre ta Pravir! — Je ne puis rien sans toi. — Ma mère, suis-je donc condamnée à montrer aux yeux de mes compagnes cette figure si différente de la mienne et dont l'image m'obsède? — Ma fille, il ne tiendra qu'à toi de revenir à ta première forme en revenant à ton vrai caractère : ce qui t'arrive est une punition, ou un bienfait de celui qui voit et qui fait voir : il a dit que tes traits représenteraient tes affections, et que tu paraîtrais toujours ce que tu serais. Le voile est enlevé, ma fille; ton visage, si

cher à tous les yeux, a disparu ; on ne voit plus que ton ame. — Malheureuse que je suis ! et tu ne me plains pas, mère cruelle ! — Non, ma fille ; cette ame visible est livrée à son propre pouvoir. Que pouvait-elle désirer de mieux ? Indra lui permet de se rendre aussi belle qu'elle voudra ; il ne tient qu'à elle de se former et de se changer comme l'argile que l'ouvrier pétrit, et dont il fait à son gré un démon ou un dieu. — Ma mère, le nouveau décret du puissant Indra s'étend-il sur d'autres mortels que sur Pravir ? — Oui, chère enfant, détourne les yeux de ton ame pour lire dans la mienne ; tu y verras l'amour d'une mère qui adore sa fille, la douleur d'une mère que sa fille n'aime point. — Non, ma bonne mère, dit Pravir en s'élançant dans les bras que sa mère lui tendait, je ne verrai plus que ton amour, tu ne verras plus que le mien. »

Puis en se retirant pleine de tendresse et de repentir, ses regards ont rencontré par hasard cette même image qu'elle craignait de revoir ; elle la trouve comme un tableau dont tous les traits, auparavant difformes, auraient ensuite été corrigés par un habile maître. « O prodige ! s'écria-t-elle, je me retrouve, ma mère ; je me dois encore une fois à ton amour. — Non, ma fille, c'est au miracle qui atteste le pouvoir d'un dieu ; rends grace à Indra, qui a voulu te montrer presque ce que tu peux sur toi. Te voilà donc revenue pres-

que entièrement à cette beauté qu'il t'avait donnée d'abord comme un modèle à imiter. Il s'en applaudissait, et t'invitait à rassembler en toi toutes les perfections dont elle offre l'image. Mais es-tu contente, ma fille? et ne vois-tu pas sur ce front une ombre qui n'est pas encore éclaircie? — Hélas! ma mère, c'est peut-être un reste de punition. Non, ta beauté dépend de toi; mais cette ombre annonce qu'il reste encore quelque ennemi que tu ne connais pas, et qui plane au-dessus de toi. —Ma mère, défends-moi de notre ennemi, car c'est aussi le tien; dis-moi comment je puis le conjurer. — En aimant. Vois à côté de toi cette image que rien n'obscurcit, où Kama, l'ami des cœurs, se peint en traits de lumière; tu es plus belle peut-être à des yeux mortels; mais veux-tu l'être moins à des yeux qui voient tout? O ma mère! c'est ma sœur; aide-moi à l'aimer. — Eh! comment? — En me disant que tu ne l'aimes pas mieux, toute pure qu'elle est, que la triste Pravir. — Ma fille, tu te reproduiras peut-être un jour dans des images vivantes de ta beauté, et tu sauras alors que l'amour d'une mère, semblable à celui des dieux mêmes, ne s'affaiblit point en se partageant... Mais lis ce que tu vois écrit sur cette feuille de lotos que la figure porte à sa main : *Ma mère, ma mère, rends-moi l'amour de Pravir, quand tu devrais la préférer à la tendre Meva.*

Pravir, à cette vue, saisie d'une tendre émo-

tion, tourne ses yeux humides vers le lac, et voit une seconde fois son image qui brille enfin de tout son éclat. De douces larmes avaient expié un long endurcissement, comme une pluie bienfaisante reverdit des plantes desséchées. Les ames des deux sœurs rendues à la vie de l'amour ressemblent à des branches de lierre qui s'enlacent pour ne plus se séparer. Le puissant Indra laisse tomber sur elles deux un rayon brûlant qui les fond l'une et l'autre en une seule et même ame. O bonté, ô félicité! s'écrie la plus tendre des mères : ô mes enfans! mes enfans! vous faites plus pour moi que je n'ai fait pour vous. O mes enfans! combien je vous dois! — Eh! ma mère, disent-elles ensemble, qu'est-ce tu nous dois? — Votre bonheur!

AH! SI...

NOUVELLE ALLEMANDE.

Halte, halte, morbleu! halte, halte donc, misérable, ou je te brûle la cervelle. Telles étaient les paroles qu'un jeune voyageur prononçait d'un côté avec une voix de tonnerre, en les accompagnant de tout ce que la langue allemande fournit de plus énergique; du côté opposé, c'étaient deux petites voix de femmes criant autant qu'elles le pouvaient : Arrêtez, arrêtez! eh, mon Dieu! arrêtez donc, postillon, vous allez tout briser. — On aurait facilement distingué l'accent de la colère d'un côté, et celui de la peur de l'autre. Cependant les voix s'approchent; les halte! halte! redoublent de force; les arrêtez! arrêtez donc! continuent sur un ton aussi clair : tout cela partait de deux voitures courant la nuit à toutes jambes à la rencontre l'une de l'autre sur le mauvais pavé de Flussenstat. La nuit était noire, la ville sans lanternes, la rue étroite, les postillons ivres.... et voilà tout à coup qu'au plus fort de la course tout s'arrête avec un fracas épouvantable : les voitures se joignent, les roues s'engagent, les trains se brisent, les essieux

cassent, les ressorts volent en pièces, et les caisses, prêtes à tomber, n'ont plus de soutien que l'une sur l'autre. Dans cet état de choses, une tête d'homme et une tête de femme, sorties à la fois par l'ouverture des deux glaces voisines, se sont rencontrées, mais, par bonheur, un peu moins rudement que les voitures, et de part et d'autre, on en fut à peu près quitte pour un baiser auquel on ne s'attendait pas. « Ah! grand Dieu! madame, ne vous aurais-je pas fait de mal? dit le cavalier. — Non, monsieur; mais vous-même? — Ah! madame, bien au contraire; le hasard ne pouvait pas m'offrir une manière plus agréable de vous être présenté. »

Au bruit du choc, aux cris des voyageurs, au piétinement des chevaux, aux juremens des postillons, la bourgeoisie de Flussenstat, étonnée d'entendre autre chose dans la nuit que des ronflemens, se réveille avec une idée confuse que la fin du monde pourrait bien être arrivée : de tous côtés on bat le briquet, on allume lampes, chandelles, mèches, pipes, etc.; et voilà une troupe de messieurs en casaquins, en chemises, en witshouras, en robes de chambre, qui s'assemblent officieusement autour des deux voitures, montant sur les sièges, sur les brancards, sur les marchepieds, au risque de faire tout effondrer, raisonnant entre eux de l'accident, plaignant les pauvres voyageurs, accusant les postillons, les chevaux,

le chemin, l'obscurité, mais surtout ne concevant pas qu'à pareille heure on puisse être ailleurs qu'entre deux gros lits de plume, suivant l'antique usage de la bonne et flegmatique nation. Cependant M. de Gluksleben, qui a trouvé moyen de s'élancer par l'ouverture de la glace de devant, écarte poliment la foule des curieux, en leur montrant qu'il y va de leur sûreté, et qu'ils risquent eux-mêmes, tout légers qu'ils sont, de tomber avec les voitures, que la moindre charge peut entraîner; puis il essaie, en montant comme il peut par-dessus une pile de chevaux culbutés les uns sur les autres, d'arriver jusqu'à la dame inconnue qu'il vient d'embrasser; mais ne voilà-t-il pas qu'une odeur de brûlé, bientôt suivie d'une assez grande flamme, le détourne de son projet; c'était la vieille robe de chambre de damas de M. le bourguemestre qui avait pris feu dans la bagarre à la lampe d'un jeune enfant. Quelque empressé que fût M. de Glucksleben d'offrir ses services à la dame, il pensa qu'il était encore plus urgent d'éteindre M. le bourguemestre; et pendant que les bons compatriotes de cet honnête homme s'y disposaient avec réflexion, et que déjà même quelques-uns commençaient à se mettre en mouvement pour aller à une centaine de pas tirer quelques seaux d'eau au puits de la ville, la flamme montait toujours et gagnait la chemise. M. de Glucksleben, moins compassé dans ses mouvemens

que tous ces braves gens-là, saisit à tout hasard robe de chambre et chemise; et, aux dépens de ses mains, il étouffe le feu. Le bon gros bourguemestre, absorbé dans la contemplation de madame de Blumm, ne s'était d'abord aperçu de rien, et sa modestie s'étonnait que les empressemens de M. le comte s'adressassent à lui de préférence à une aussi belle personne; mais une bouffée inattendue de chaleur plus qu'animale ne tarda pas à l'avertir qu'il se passait dans ses environs quelque chose de très-extraordinaire, et qui méritait toute son attention. Aussitôt, sans perdre son temps en observations qu'il ne pouvait continuer sans danger, ni en remerciemens qu'il ne pouvait faire avec décence, il se sauve, court vêtu, dans sa maison, pour en revenir peu après dans un costume un peu plus présentable.

Les feux du bourguemestre une fois apaisés, le comte, qui avait déjà si heureusement rencontré le visage de madame de Blumm à une des glaces de la voiture, se présente inopinément à l'autre; et, ce que personne peut-être ne croira, c'est que ce fut avec le même bonheur; mais la destinée le voulait ainsi. — Mille pardons, monsieur, dit la dame. — C'est à moi, madame, à vous les demander, et surtout à rendre grace à ce hasard si aimable qui redouble ses faveurs; mais avant tout, madame, je viens prendre vos ordres : mon valet de chambre a malheureusement pris le devant,

et doit m'attendre à quelques postes plus loin, en sorte que vous n'avez ici d'autre serviteur que moi. — Eh! moi donc, monsieur, dit la petite Martine, croyez-vous que je n'aiderai pas ma marraine dès que je le pourrai, et avec plus d'amitié encore, puisque je la connais? — Je vous demande pardon pour elle, monsieur, dit la dame; vous voyez son âge. Mais à quel propos ne vous êtes-vous pas fait mal avec cette ridicule robe de chambre? J'en riais d'abord, mais j'ai ensuite été bien effrayée; et quoique j'eusse grand besoin de secours, quoique vous m'ayez laissée là pour ce pauvre homme, je n'ai pas pu m'empêcher d'applaudir à un si bon mouvement. — Moi de même, dit Martine, car c'est joli quand on voit un beau monsieur qui vous est encore bon par là-dessus. — Et tout en vous admirant, continue la comtesse, je tremblais que vous n'en portassiez des marques. — Vous étiez et vous êtes trop bonne, madame; j'en suis quitte pour une légère brûlure. — Je vous plains. — Eh! quand il en coûterait un doigt pour sauver un homme. — C'est mettre un beau prix à un inconnu : que feriez-vous donc pour une personne qui vous serait chère? — C'est selon, madame; alors je dirais peut-être : Quand il m'en coûterait ma personne pour lui sauver un doigt. — En vérité, je m'admire; il faut que vous m'ayez fait passer votre courage, car nous faisons ici la belle conversation comme dans un salon de Paris.

Cependant il n'est que trop aisé de juger à notre position que la place n'est pas tenable; mais croyez-vous au moins que nous finissions par nous en tirer?—Oui, madame, à votre honneur, à ce que j'espère, et au mien.—Ah! monsieur, il ne me fallait pas moins que votre sécurité pour me rassurer; mais, ajouta-t-elle en parlant français, de peur d'être entendue de l'assistance, nos voitures seront-elles en sûreté si je parviens à sortir de la mienne, car nous n'avons ici personne pour y veiller?—Au contraire, dit le comte, vous avez tout le monde : vous ne savez donc pas que vous êtes entourée de bons Souabes, qui sont la loyauté même, et qu'aucun peuple du monde ne surpasse en probité, s'il y en a qui les égalent.

Cette réponse ne fut pas sans effet : quelqu'un de l'assemblée qui entendait le français traduisit à un autre les paroles dernières de la dame et du cavalier; elles sont répétées de proche en proche, et voilà aussitôt tous ces bonnes gens qui entourent affectueusement le comte, flattés de son estime, et qui lui font mille offres de service; déjà l'on avait apporté des cordes, des marteaux, des leviers, des tenailles pour entreprendre de travailler aux deux voitures, lorsqu'on voit une grande porte s'ouvrir comme celles du palais du Soleil, et donner soudain passage à des flots de lumière, au milieu desquels on reconnaît M. le bourguemestre, habillé pour cette fois de pied en cap,

revêtu de tous les ornemens de sa charge, et marchant comme un recteur suivi des quatre facultés, entre quatre valets de ville, armés chacun d'un énorme flambeau qui paraissait destiné à éblouir autant qu'à éclairer. Au reste, à cette petite vanité près, qu'on peut regarder en Allemagne comme une maladie de bourguemestre, on ne tardera pas à voir que celui-ci était le plus galant homme du monde. A son aspect, tout se range; son premier soin est de venir rendre grace au comte avec la reconnaissance d'une ame nouvellement sauvée du purgatoire : le comte, qui ne tirait aucune vanité de cette délivrance, rompait tant qu'il pouvait le fil du discours, que l'autre ne manquait pas de renouer. « Avant tout, M. le bourguemestre, disait le comte, aidons du mieux que nous pourrons cette dame et cette demoiselle à sortir de la fâcheuse position où elles sont déjà depuis trois grands quarts d'heure.—Oui, monsieur, tirez-nous d'ici, lui criait-on de la voiture; » mais la chose n'était pas aisée, et le comte lui-même pensait que, pour le moment, le *statu quo* était ce qui convenait le mieux aux deux voitures, parce que chacune des caisses n'ayant, comme on l'a vu, que l'autre pour appui, elles pouvaient tomber en canelle au premier ébranlement; en sorte que, pour dégager madame de Blumm et Martine, il fallait autant de précautions qu'à une partie d'onchets; ainsi, avant que de laisser ap-

procher personne, M. le comte commence par retirer soigneusement tous les morceaux de la glace de devant qui avait été fracassée, puis il se charge de la comtesse : M. le bourguemestre en fait ensuite autant pour Martine, et les voilà toutes deux, à leur grand contentement, hors de prison.

Une fois sortis d'embarras, la dame et le cavalier s'informent de la meilleure auberge, M. le bourguemestre répond avec une sorte de malice que l'endroit n'est rien moins que fréquenté, que les voyageurs y passent comme chat sur braise, que dans les cabarets de Flussenstat on ne peut trouver que des tables et point de lits, et en même temps il riait à gorge déployée de l'embarras des deux étrangers; puis, quand il est à la fin de son gros rire, il les entraîne chez lui, où, tout en se réparant de son incendie, il avait fait préparer un souper et deux bonnes chambres, avec les meilleurs lits qu'il y eût dans la maison, et le bonhomme, pendant toute la marche, ne se sentait pas de joie de ce que le malheur de monsieur et de madame lui procurait le plaisir et l'honneur de régaler une aussi noble compagnie. De complimens en complimens, on arrive jusqu'à la porte; une jeune fille charmante les y attendait : c'était celle du maître; elle avait tout ordonné, tout arrangé dans l'intervalle, avec un zèle et une grace qui ne se trouvent au même

point que dans cet excellent pays où l'on a fait de l'hospitalité, non-seulement une vertu, non-seulement un devoir, mais aussi une science.

On se met à table; nos deux étrangers, touchés des bonnes façons de M. le bourguemestre, mangeaient plutôt par politesse que par appétit : on suppose facilement le sujet de la conversation; toutes les nouvelles qui arrivent de la cour (c'est-à-dire de celle de M. le bourguemestre) sont plus désastreuses les unes que les autres. « Commençons par faire venir des ouvriers, dit la comtesse, et sachons si le mal pourra être réparé avant midi. — Des ouvriers, madame, dit le comte, la première question est de savoir s'il y en a près d'ici, et c'est sur quoi M. le bourguemestre peut encore nous éclairer à moins de frais, ajouta-t-il en riant, qu'il ne le faisait il y a une demi-heure. » Le bon et digne homme ne manque pas de répondre, suivant l'usage de messieurs les municipaux, que l'on trouvera dans sa ville tout ce qu'on peut demander; et puis, suivant l'usage de toutes les bicoques, il se trouve qu'on n'y trouve rien de ce qu'on demande : ce n'était pas qu'il n'y eût dans la ville un charron qu'on disait excellent, qui avait appris son métier à Bruxelles et à Paris.....« Allons, ne perdons pas un moment à le faire éveiller, dit la comtesse; nous en serons quittes pour un écu de plus : il n'y avait qu'un petit embarras, c'est que notre

homme avait quatre-vingts ans, qu'il était paralytique, et qu'il gardait son lit depuis dix-huit mois... » Y a-t-il au moins un maréchal? dit le comte. — Oh! parfait, dit le bourguemestre. — Et point paralytique? dit la comtesse. — Non, madame, car il a été ce matin à cinq lieues d'ici pour la noce de sa sœur, qui se marie dans quatre jours à un maître serrurier. — Allons, prenons notre parti sur le maréchal dit le comte; mais aurons-nous du moins un sellier? — Oh! un sellier très-habile; on est véritablement heureux d'avoir un ouvrier comme celui-là dans un endroit comme celui-ci; aussi est-il fameux dans tout le canton, et si fameux, que madame la baronne de Kalb, qui a ses terres à sept grandes lieues d'ici, l'a envoyé chercher hier, et dans son équipage encore, pour lui arranger une calèche.... Mais comment ferons-nous, M. le bourguemestre? dit la comtesse, car je perds courage. — En ce cas-là, madame, il faut prendre patience. — O Dieu! patience. — Eh! madame, sans cela on n'irait jamais au bout de la vie; mais ne vous affligez pas, je vais écrire aux deux endroits où sont les ouvriers que je vous ai dit, et à un autre où il y a un charron, et tout viendra avec le temps. — Et la lettre, au moins, ira-t-elle un peu vite? — Oui, madame, par l'extra-poste. — Et quand part-elle d'ici, votre extra-poste? — Toutes les semaines. — Et quand est-elle partie? — Avant-hier. — Et

marche-t-elle au moins un peu légèrement?— Comme tous les estaffettes à pied.—Grand Dieu! à pied!—Le nôtre était un bon marcheur avant son entorse; mais cela n'empêche pas, il a bon courage; il va toujours boitant, et ne veut pas qu'un autre marche à sa place. Qu'importe à nos bourgeois d'avoir des nouvelles vingt-quatre heures plus tôt ou plus tard? Il y en a plus de mauvaises que de bonnes, et celles-là on les reçoit toujours trop tôt.»

Les voyageurs consternés se regardaient sans oser proférer une parole: Allons, monsieur et madame, dit le bourguemestre, je vais parler ici comme à un mari et une femme.... Le comte sourit, la comtesse hausse les épaules... Est-ce que monsieur et madame ne serait pas mariés? dit le bourguemestre.— Eh! ne voyez-vous pas, monsieur, dit la comtesse, que nous allions à l'opposé l'un de l'autre?—Ce n'est pas une preuve, répond le bourguemestre avec un gros rire; voilà comme vont, à ce qu'on dit, les ménages de Paris: n'importe; allons, allons, monsieur et madame, encore un petit verre de ce bon *steivein*, et permettez-moi de vous saluer tous les deux.— De bon cœur, M. le bourguemestre.—Hélas! ce sera pour moi le vin de l'étrier, dit l'excellent homme; car il faut que je parte tout à l'heure pour une maison de campagne à trois lieues d'ici, où l'on a besoin de mon ministère, et c'est avec

bien du regret que je quitte ma maison, quand elle est si bien habitée. — Quoi! vous partez, mon cher monsieur? disent à la fois le voyageur et la voyageuse, et qu'allons-nous devenir? — Je souhaite, dit-il, que cette maison-ci, toute bourgeoise qu'elle est, puisse convenir à vos seigneuries; elles n'y resteront jamais assez long-temps, et si je pouvais les y retrouver..... — Nous y retrouver, bon Dieu! s'écrie la comtesse; mais, monsieur, dit-elle en se reprenant, vous savez sûrement qu'il n'y a rien de malheureux sur la terre comme une femme arrêtée dans le cours d'un grand voyage : mes gens sont en avant avec ma berline et mes chevaux, et celui qui m'accompagnait est resté en arrière, en sorte que me voilà seule réduite à cette enfant que vous voyez pour toute ressource : c'est bien la meilleure enfant du monde; mais cela n'a que quatorze ans; cela sort de son village; cela n'a l'idée de rien. — Merci, marraine, dit Martine. — Cela ne sait pas plus ce que ça fait que ce que ça dit. — Merci, marraine.... Et je l'ai prise beaucoup plus pour me divertir que pour me servir. — Merci, marraine; c'est toujours quelque chose... Ah! madame, dit le comte, qui est-ce qui ne briguerait pas l'emploi de tous les serviteurs qui vous manquent? Je vais, si vous le permettez, avoir un petit travail avec M. le bourguemestre; j'espère en tirer des lumières un peu plus satisfaisantes

que celles qu'il nous a données jusqu'ici, et il ne tiendra pas à moi que vous ne soyez bientôt hors de toute inquiétude. — Enfin, monsieur, ce qui me rassure, dans l'embarras que je vous cause, c'est qu'en travaillant pour moi vous travaillez pour vous. — Madame, je l'oubliais ». Le comte passe avec le bourguemestre dans son cabinet; il y reste environ une heure (que la comtesse trouve bien longue) à prendre des arrangemens pour les ouvriers, pour le logement, pour la dépense, après quoi il revient auprès de la comtesse, qu'il trouve dans la désolation; elle ne s'en cachait pas, la pauvre dame. « Eh! bon Dieu, madame, dit le comte, qu'est devenu ce courage que j'étais si fier de vous avoir inspiré? — Ah! monsieur, ce bourguemestre, qui s'en va! — Quoi! madame, vous l'aimez donc beaucoup ce bouguemestre? — En vérité, dit-elle en commençant à rire et en continuant toujours à soupirer, je ne sais comment je me passerai de lui. — Oh! l'heureux bourguemestre! dit le comte, j'ai envie de lui acheter sa charge. — Vous badinez, mais dans ce moment-ci le plus aimable homme du monde ne vaudrait pas pour moi un bourguemestre. — Eh bien! remettez-vous, madame; je le quitte, il m'a laissé ses pouvoirs, et c'est comme si vous le voyiez. — Non, parlons sérieusement; il n'y a rien qui contrarie autant que la plaisanterie quand on a du chagrin; dites-moi donc s'il y a quelque espé-

rance. — Oui, madame, à moins que vous ne vouliez absolument la perdre. — Ah! je la perdrais bien sans vous; mais vous avez sûrement un cœur compatissant; je l'ai vu : vous ne m'abandonnerez point, n'est-ce pas? Vous ne partirez point avant moi, n'est-ce pas? Vous ne me laisserez pas à la discrétion de ces gens-ci, n'est-ce pas? — Non, madame, non, madame, encore une fois, non, madame. — Que d'ennuis, que de peines je vous donne, reprend-elle, et quelle triste rencontre vous avez faite ici! — Attendez au moins que je m'en plaigne. — Elle a été plus heureuse pour moi; car sans vous.... — Madame, vous êtes fatiguée, vous êtes agitée, vous toussez, vous souffrez; permettez que je vous conduise dans votre appartement, pour qu'au moins vous puissiez prendre un peu de repos pendant que j'aurai le plaisir de veiller pour vous.

Ah! l'aimable homme! dit Martine en déshabillant sa maîtresse; comme il est poli! comme il est obligeant! — Cela est vrai, dit la dame; mais les hommes de bonne compagnie ont tous à peu près le même ton et les mêmes manières. — Oh bien! tenez, marraine, je ne m'étais jamais avisée d'envier la bonne compagnie, j'aime trop mes pareilles pour cela; mais, ma foi, si l'on y trouve beaucoup de messieurs comme le vôtre...—Comme le mien! comme ça parle! allons donc, vous êtes folle. — Mais c'est que ce n'est pas seulement

pour vous qu'il est honnête comme cela. — Comment donc! on dirait que vous avez déjà fait grande connaissance avec lui. — Imaginez que M. le bourguemestre; eh bien! tenez, c'est un brave homme aussi. — La tournure est un peu différente. — Oui, je dis bien, M. le bourguemestre lui avait fait préparer cette belle chambre qui est ici à côté; voilà la porte. Ah! dame, il faut voir comme ça vous est joli, des tasses, des portraits, des images, des cristaux, des bijoux de buis, d'ivoire, enfin toutes sortes de belles choses comme ici. — Mais voyez quelle bavarde! eh bien! cette chambre, ce bourguemestre, quoi encore? finirez-vous? — Oui, madame; je dis vrai, c'te belle chambre, comme ça, était arrangée pour lui, et moi, pauvre fille, on m'avait donné un pauvre petit endroit, comme il convient; ce n'est pas que je m'en plaigne, dà, mais il n'a pas eu de cesse que la grande pièce ne soit pour moi, et le petit endroit pour lui. — Petite imbécille, on voit bien qu'il n'y a qu'un mois que je vous ai fait sortir de votre village; en bonne foi, vous prenez cela pour vous? — Eh! pour qui donc? — Pour qui? Pour qui? pour moi, petite niaise. — Pardi, en voilà bien d'une autre, c'est pour vous qu'il ne veut pas être la nuit auprès de vous; ma fine, voilà une belle galanterie. — Et si je vous disais que c'est une délicatesse dont je lui sais très-bon gré, vous m'entendriez encore moins. — Une délicatesse. — Oui,

une délicatesse; savez-vous seulement ce que c'est? — Mais dame, c'est, t'nez, c'est comme. — Eh bien! comme quoi? — Comme queuque chose qui serait... là, bien délicat. — O l'imbécille! je vois que nous ne parlons pas la même langue, ainsi bonsoir. »

Madame a mal dormi; elle a beaucoup toussé; elle n'a cessé de se plaindre, et ce n'est que vers le point du jour qu'elle a pu s'assoupir, encore d'un sommeil de fièvre, plus fait pour l'accabler que pour la reposer. N'importe, elle est courageuse, elle est pressée, rien ne peut la retenir; il faut qu'elle parte, elle partira. On appelle Martine, on se lève, on envoie savoir si ce monsieur (car on ne sait pas son nom) est éveillé, et s'il veut venir déjeûner avec madame avant que de se remettre tous les deux en route. « En route? dit Martine; ah pardine! marraine, il y a encore bien du chemin d'ici à la route; vous avez bien entendu ce que le bourguemestre vous a dit hier, ainsi. — Ce sont de ces lourdes plaisanteries de ces gens-là. — Oh! marraine, c'était bien vrai, si vrai, que ce monsieur, qui ne dort pas plus la nuit qu'un rossignol, s'est informé des ouvriers qu'il pouvait y avoir comme ça dans le voisinage, et qu'il leux y a envoyé à chacun un chariot dans leur endroit, avec un ordre pour venir ni plus ni moins que si c'était lui, le bourguemestre, dà. — Quel orgueil! dit la comtesse. — Ah dame! il

sait se faire servir, celui-là, demandez plutôt à ce valet de ville qui li sert comme de laquais. — Oh! je le crois comme si je l'entendais. — Mais c'est qu'il vous dira que ce monsieur-là vous a des façons, il faut voir : toujours alerte, j'aime ça; toujours l'argent à la main, j'aime ça; jamais embarrassé, j'aime ça; il vous parle à chacun autour de ce carrosse, comme si c'était un maître dans la profession, j'aime ça; et, avec cette figure de seigneur, c'est qu'il ne vous en est pas moins homme, dà, j'aime ça. — En vérité, dit la dame, que ces éloges-là n'ennuyaient point du tout, il me semble que vous avez toutes les amitiés du monde pour lui.... — Dame, c'est que c'est comme ça, marraine. La petite Katel est comme moi; nous avons entendu tout ça en allant et venant dans la maison; et pis, est-ce que je ne l'ai pas vu lui-même de c'te fenêtre, qui donne sur la cour? et t'nez, je parie aussi que vous y avez un peu regardé. — Moi? — Eh pardi! marraine, c'est bien naturel; est-ce que vous n'avez pas vu cet homme qui travaillait avec les autres, et qui leux y montrait leur travail? — C'est vrai. — Et que vous lui avez crié, de votre petite voix toute douce : Oh! monsieur le maître, faites-les bien travailler, et vous serez tous contens, vous ne saviez pas à qui c'était que vous parliez. — Eh! comment veux-tu que je le sache? — Je le savais bien, moi, car je le voyais de côté; eh bien! t'nez, c'était lui. — Bon! — Oh!

ni pus ni moins que lui, car il nous a regardées en riant, la demoiselle et moi, et puis il a mis son doigt sur la bouche pour nous faire signe. — C'est réellement un bien galant homme. — Mais c'est que sans lui les deux voitures seraient tout de leur long par terre, il fallait plutôt les porter que les tirer, dà; et puis il y a une roue cassée à la nôtre aussi bien qu'à la sienne : qu'est-ce qu'il a fait? il vous a pris mesure d'un côté, mesure de l'autre, c'est tout de même, quoi! et quand il a vu ça, il vous a fait prendre sa bonne roue, et il l'a fait mettre à la place de notre mauvaise : quoi! aussi j'entendais les ouvriers qui riaient et qui disaient en arrière de lui : Si ce seigneur-là fait toujours des trocs comme ça, il ne sera pas long-temps riche. — En vérité, cela me touche, dit la dame; ce ne sont pas là les manières de tout le monde. — C'est un homme comme ça qui vous faudrait, ma marraine : oh! que j'aurais de plaisir à l'appeler mon parrain! — Dépêchez-vous, allons, point de folie, et dépêchez-vous, afin d'aller tout de suite prier ce monsieur à déjeûner; et puisque vous l'aimez tant, je le prierai de permettre que vous déjeûniez avec nous; aussi bien je suis si souffrante, qu'il aurait en moi une bien triste compagnie : mais point d'extravagances, entendez-vous. — Oh! non marraine; je ferai plutôt un point d'aiguille à ma bouche. — Quand nous sommes seules, vous savez que

je ne me fâche de rien, et que vous avez votre franc-parler depuis que ma perruche est envolée; mais ne voilà-t-il pas que vous vous envolez aussi. Dame, madame, c'est que je vais chercher notre monsieur. — Notre monsieur? belle expression. — Mais t'nez, je l'aperçois par la vitre : Monsieur, monsieur.... Ah! il m'a entendu : vous allez voir votre ouvrier. La comtesse s'avance avec l'air abattu : Monsieur, dit-elle, j'ai de la peine à parler...—Ah! madame, je ne l'entends que trop.—Et quand cela ne serait pas, reprend-elle, je ne saurais où trouver des paroles pour vous exprimer toute ma reconnaissance. — Madame, je n'ai fait que mon devoir : encore, si la circonstance était un peu moins contrariante. —Je vous dois de pouvoir la supporter; et, en vérité, sans vous...—Ah! oui, monsieur, sans vous, interrompt Martine, ma maîtresse resterait veuve, car elle allait pour se marier. Le comte sourit. —Qui est-ce qui vous a prié de parler, mademoiselle? — Je vous demande pardon, ma marraine, dit la pauvre petite toute honteuse, mais on m'a toujours dit que toutes les fois qu'on se mariait il n'y avait point de mal...... — Madame, je conçois combien vous devez être impatiente, et cependant je répondrais qu'il y a quelqu'un plus impatient que vous. — Il faut vous être obligé de ce que vous dites, même au hasard; mais parlons de nos voitures. — Madame, j'y ai fait travailler, j'y ai travaillé

moi-même depuis le point du jour. Le plus embarrassant c'était cette roue brisée; heureusement on en a trouvé une qui lui ressemble comme une sœur, et qui a pris la place. — Oui, monsieur, je le sais, et je dois vous en avoir autant d'obligation qu'à un estropié qui donnerait sa bonne jambe; mais les choses ne peuvent pas rester comme cela. — Il le faut bien, madame, sans quoi ce seraient les deux voitures qui resteraient. — Ah Dieu! monsieur, cela fait frémir. — J'aurais voulu, dit le comte, pouvoir en faire autant pour les glaces, mais on ne pourra les remplacer que dans la première grande ville. — Eh bien! d'ici là, répond-elle, les stores en serviront; tout sera bon, pourvu que je parte et que j'arrive. — Quoi! madame, c'est comme cela que vous traitez votre rhume?— Oh! je ne suis pas délicate. — Vous savez peut-être aussi qu'il vous manque un ressort, et que les ouvriers du lieu ne sont pas en état de le reforger. — Est-ce qu'on ne saurait s'en passer? — On pourrait à toute force mettre la voiture en état de gagner le premier gîte. — Monsieur, vous êtes si bon; tâchez que cela puisse être arrangé, bien ou mal, n'importe. Mais dites-moi au vrai; combien cela durera-t-il? — Madame, j'ai peur de le dire. — Encore. — Madame, on parle de trois jours. — Ah ciel! trois jours, et trois jours ici. — Trois jours, dit Martine en sautant : oh! les trois bonnes journées que nous allons passer!..

La comtesse la regarde d'un air sévère. — Je désirerais pour vous, madame, reprit le comte, que vous pussiez prendre la chose aussi gaiement que mademoiselle Martine. — Voyez, dit la petite, il sait déjà mon nom, et je ne sais pas le sien (encore un regard imposant de la comtesse). — Du moins, continua le comte, si vous pouviez vous armer d'un peu de patience. — De la patience, monsieur, répondit la comtesse en souriant, qui vous a dit que j'en manquais? — Madame, c'est à vous que j'en appelle. — Eh bien! je ne sais pas si vous vous en apercevez, mais il me semble, à moi, que j'ai déjà fait de grands progrès dans cette vertu-là depuis hier, et vous devinerez facilement à qui j'en ai l'obligation. — Je serais trop flatté que mon exemple y fût pour quelque chose; mais je puis vous assurer que j'en aurais donné de moins édifians à tout autre qu'à madame la comtesse de Blumm. — Ah! je ne croyais pas être connue. — C'est une première obligation que j'ai à mademoiselle Martine. — Ah! mademoiselle, dit la comtesse; je vous reconnais là. — Mais, madame, aussi comment voulez-vous que je ne réponde pas, moi pauvre fille, à M. le comte? n'est-ce pas lui qui m'a parlé le premier, là? Monsieur, dites vous-mêmes, et qui m'avez pris les deux mains, et qui m'avez demandé, avec un air que je vois encore : Ma jolie petite demoiselle : ah! oui, c'est bien comme ça

que vous avez dit; comment est-ce que vous appelez la charmante dame à qui je viens de donner la main? et moi j'ai dit : Monsieur, je l'appelle ma marraine : vous n'avez pas encore été content, là; ai-je tort? et vous avez encore demandé comment qu'on l'appelle dans le monde; ça n'est-il pas vrai? — Oui, mademoiselle, dit le comte, à quelques petites fautes de grammaire près. — — Oh non! vous n'avez pas parlé de ma grand-mère, mais bien de ma marraine. Quand vous disiez : Quelle taille! quelle noblesse! quelle démarche! quelle physionomie! et ces jolis pieds, et ces belles mains, et ces superbes tresses, et bien d'autres choses encore; et puis il a dit avec chagrin : *Ah! si....* — Voulez-vous bien finir vos folies, Martine; monsieur n'a jamais eu le temps de prendre garde à tout cela; vous faites parler monsieur. — Non, madame, dit le comte, c'est tout cela qui m'a fait parler. — Mais à propos, dit la dame pour changer de conversation, cette jolie petite personne qui a eu tant de soin de nous hier, où est-elle? est-ce qu'elle ne déjeûnera pas avec nous? — Non, madame, dit le comte, elle m'a confié ce matin.... — Ah! déjà des confidences.... — Que, pour vous laisser plus de place dans cette maison-ci, elle allait loger avec sa mère au château voisin, dont son père a la surintendance. — Les bonnes et braves gens! dit madame de Blumm; on ne trouve ces manières-là nulle part ailleurs. Mais

au moins cet honnête M. le bourguemestre qui nous a marqué tant d'empressement, ce digne homme, est-ce que nous ne le verrons pas? — Hélas! il est parti dès la pointe du jour. — Il faut donc parler à sa femme. — Elle est malade; mais il a sa fille que nous pouvons faire venir. — Pour nous amuser apparemment, car une fille de seize ans me paraît devoir être assez novice dans les fonctions de bourguemestre? Enfin, qu'a-t-il laissé à sa place? ne m'avez-vous pas dit que c'était vous? — Oui, madame, il m'a revêtu de toute sa dignité aux yeux de ses subordonnés; j'ai ses pouvoirs, j'espère n'en point abuser, mais au moins je remplirai ses dernières volontés en donnant tous mes soins à votre amusement (ce sont ses termes) et à votre prompt départ; j'avouerai pourtant que, si j'étais plus sûr du premier, vous me verriez moins de zèle pour le second. — Monsieur, dit la comtesse, de la part de tout autre que vous, ce ne seraient là que des politesses auxquelles les hommes ne nous ont que trop accoutumées, au lieu que de la vôtre elles ont un prix que je sais bien sentir. Il n'en faut pas moins que vous et moi nous partions. — Je ne le sais que trop, madame; cependant la nécessité. — Oh! la nécessité, pour moi, c'est de partir; et ma peine, c'est de ne vous avoir eu que pour compagnon de malheur, au lieu de vous avoir à présent pour compagnon de voyage; enfin, puisque la fatalité

nous lance tous les deux, je pars. — Quoi! madame, dans l'état où vous êtes!—Ma vraie maladie, c'est ce maudit retard.—N'attendez point que je le maudisse avec vous, quand vous-même vous devriez le bénir de ce qu'il vous donne au moins quelques instans de répit; car après la révolution terrible que vous avez dû éprouver, vouloir poursuivre obstinément votre route avec un mal de tête, un rhume, une fièvre, il faut être votre propre ennemie. — Encore une fois, M. le comte, tout cela est flatteur, mais, morte ou vive, il faut que je parte; à quoi bon rester ici! je ne m'en porterai pas mieux. Ne peut-on pas se plaindre, tousser, trembler dans sa voiture aussi bien qu'ailleurs : la place où l'on souffre n'est jamais bonne; au contraire, en m'arrêtant ici j'aurai un mal de plus, et, pour moi, le pire de tous, l'impatience. Madame, je l'éprouve pour vous. — Pour vous aussi sans doute. — Pas tout-à-fait si vivement. — Mais enfin nous sommes ici contrariés, arrêtés, et comme en captivité tous les deux; ainsi notre position est la même. — Ah! madame, avec cette différence que vous êtes avec moi, au lieu que moi je suis avec vous.

La journée se passa un peu plus tranquillement, grace à la conversation du comte, à ses attentions, à ses prévenances et aux naïvetés de Martine, si bien que la dame s'étonnait elle-même d'avoir su prendre autant sur elle. Vous en avez tout l'hon-

neur, disait-elle au comte, et c'est à vous que je dois d'avoir pu supporter si patiemment mon impatience. Cependant l'enrouement, l'oppression, le malaise dont elle se croyait débarrassée n'ont pas laissé de revenir vers le soir; le comte s'en est aperçu plus tôt même que la malade, et avec un intérêt qui la flattait plus que la maladie ne pouvait l'inquiéter : « Permettez-vous, lui dit-il, que j'entreprenne votre guérison après celle de votre voiture? Effectivement, dit-elle, j'ai bien trouvé en vous un charron, pourquoi n'y trouverais-je pas un médecin?—Cela étant, permettez-moi de vous offrir d'une espèce de thé, dont j'ai toujours un paquet avec moi. Il est dans une cassette que mademoiselle Martine trouvera facilement dans ma chambre; je n'en ai vu que de bons effets. Martine apporte la cassette; le comte en tire les simples en question; puis, après avoir montré à Martine la manière de les infuser, et dit à la comtesse comme elle doit les prendre, il se retire. Oh! ma fine, le drôle de médecin! dit Martine; ça vous ressemble plutôt à un jeune marié qu'à un docteur; ça ne vous a que vingt-cinq ans tout au plus; ça ne vous porte ni canne, ni perruque; ça vous marche comme un oiseau; ça vous rit, ça vous amuse, ça vous jase de tout, ça ne vous ignore de rien, et ça voudrait faire ni plus ni moins que si c'était un docteur.—Courage! Martine; donnez-vous-en bien pendant qu'il n'y a

personne. — Tenez, ma bonne marraine, n'allez pas prendre ce qu'il vous a donné, car je parie que ce n'est pas de la drogue, et que ça ne vous a seulement pas un goût de médecine. — Quel malheur! dit la comtesse en riant; mais au fait, mon enfant, qu'est-ce que tu diras si son thé me fait du bien? et je sens d'avance qu'il m'en fera. — Tenez, voyez-vous ça? dit la petite en toute simplicité; rien que l'odeur, rien que la pensée. Ce que c'est qu'un habile homme! Ces messieurs-là, c'est sans comparaison comme des sorciers.

Cependant le thé se fait, il est versé, il est bu : on le trouve excellent, et à peine la seconde tasse est-elle prise, que la comtesse est endormie, et ses maux, et tous ses chagrins, et toutes ses impatiences avec elle. Enfin, au bout de dix heures du sommeil le plus tranquille, Martine est appelée pour le lever de sa maîtresse. On lui demande, comme à l'ordinaire, des nouvelles du travail. — Oh! marraine, il avance, il avance; que c'est un plaisir! — C'est peut-être tant pis; je crains tout ce qui va si vite. — Les ouvriers sont là, dit la petite; entendez-vous comme ils tapent? — J'ai peur aussi qu'ils ne tapent trop fort, puisque taper y a, et qu'ils ne brisent le reste. — Mais dame aussi, marraine, c'est que ce n'est qu'en tapant qu'on avance; et puis monsieur le comte est avec eux, qui les réveille, dà, comme il vous a endormie

cette nuit; car il ne leux y plaint pas les *schnaps*. On dirait qu'il est quasiment aussi pressé que vous l'étiez hier; car qui vous aurait écoutée? vous seriez plutôt partie à pied, quoi, que de rester. — C'est que la fièvre donne de ces impatiences-là; mais je me sens plus calme aujourd'hui : le thé de ce bon comte m'a fait tous les biens du monde : si je ne l'avais pas rencontré, grand Dieu! qu'est-ce que je serais devenue?—Ma fine, c'est comme s'il avait mis du bonheur à la place de notre malheur. Mais, marraine, est-ce qu'ils sont donc tous comme ça les comtes? — Allons, point de niaiseries, petite bête; descendez, dites-lui que je crains qu'il ne se fatigue ou qu'il ne s'incommode en restant toujours au grand air, et que je suis très-pressée de le remercier de ma guérison. Vous ressouviendrez-vous bien de cela? — Ah! pardi, si je m'en souviendrai! Mais, t'nez, c'est ni plus ni moins que s'il vous avait entendue; car le v'là lui-même. — Ah! monsieur, dit la comtesse, il faut avec vous passer sa vie en remerciemens.—Souffrez plutôt que ce soit moi, madame, qui vous remercie. — Et de quoi? — De vous bien porter. C'est assurément un grand honneur que vous voulez bien faire à votre médecin, et auquel il est plus sensible qu'il ne pourrait vous le dire. — Je sens qu'avec votre thé je puis défier tous les maux. — Eh bien! madame, la boîte est là; permettez qu'on la place dans votre voiture. —

Non, s'il vous plaît. Et si vous alliez en avoir besoin dans la route, et que je vous en eusse privé! cette idée-là seule lui ferait perdre auprès de moi toute sa vertu. — Non, dit le comte, il vous a fait du bien; je le tiens quitte du reste : permettez-moi seulement de renvoyer chez moi un très-aimable compagnon de voyage, mais dont je doute que vous puissiez tirer grand parti. — Comment cela? — Parce que je crains qu'il ne parle pas votre langue. — De qui parlez-vous? dit la comtesse. — De Virgile, dit le comte en montrant un petit Elzévir qui se trouvait dans la cassette : j'en ai été charmé jusqu'à présent; mais j'ai peur après ceci, ajouta-t-il avec un regard qui expliquait parfaitement sa pensée, qu'il ne me trouve beaucoup moins d'attention. — Marraine, dit Martine en les interrompant, voilà les ouvriers qui disent qu'ils ont fini, et qui viennent vous demander pour boire. — Mais l'ouvrage est-il vraiment fini? répond la comtesse; est-il bien fait? puis-je partir en sûreté? qu'en pensez-vous, M. le comte? et puis le ressort en question est-il remplacé? — Non, j'ai déjà eu l'honneur de vous dire qu'il ne pourrait l'être que demain ou après. Cependant, pour obéir à votre impatience, on y a suppléé, du mieux qu'on a pu, avec une forte pièce de bois que nous avons adaptée à la soupente, et qui soutiendra la voiture de reste, mais qui la rendra un peu plus rude. — Plus rude! monsieur, ah!

voilà précisément tout ce que je crains; ainsi, attendons le ressort.—Je n'osais vous le proposer, dit le comte, de peur de vous paraître un conseiller intéressé.—D'ailleurs, ajouta-t-elle, j'avais la fièvre hier; et malgré toute la science de mon Esculape, elle pourrait revenir demain.—Madame, il le craint lui-même; et s'il avait quelque autorité sur vous, il ne vous permettrait certainement pas de rien brusquer.—D'un autre côté, ce qui me presse encore de partir, c'est que je vous arrête.—Rassurez-vous, madame; il y a telle personne qui pourrait m'arrêter toute la vie.—Aussi bien j'ai un jugement un peu hasardé à vous faire expier.—Hasardé? reprend-il, et à propos de quoi?—A propos de ce compagnon de voyage, dit-elle en montrant le Virgile, dont vous croyez que je ne pourrais tirer aucun parti.—Ah! madame, pardonnez si, au premier coup d'œil, je vous avais prise pour une femme.—Qu'entendez-vous par là, s'il vous plaît?—Oui, pour une personne charmante; mais auprès de qui mon ami perdrait son latin.—Voulez-vous, puisque vous me condamnez à garder la chambre, que nous prenions votre ami en tiers, et que nous en lisions quelque chose ensemble?»

Là-dessus elle ouvre le Virgile au hasard, et tombe précisément sur le quatrième livre de l'Énéide. Ah! dit-elle, c'est ici que les femmes apprennent à se défier des hommes.—Effective-

ment, dit le comte, nous devons tous rougir pour Énée; mais tout le monde n'a pas de si grandes affaires, ou du moins il faut espérer que les dieux ne se mêlent point des affaires de tout le monde. — Vous êtes étonné de ma science; mais sachez que ce qui m'a fait apprendre le latin, c'est que je ne pouvais pas supporter de lire Virgile en français. Quelle honte pour la France que le plus parfait des poètes n'ait eu jusqu'à présent que d'aussi pitoyables traducteurs! — En effet, dit le comte, il a toujours été en mauvaises mains jusqu'à l'abbé Desfontaines. — Inclusivement, ajoute la comtesse; comment voulez-vous qu'un pédant comprenne un poète? — Eh bien! soyez contente, il lui naît un vengeur comme pour sa Didon; et tel que vous me voyez...... — Comment! serait-ce vous qui vous chargeriez de l'entreprise? — Hélas! tant de gloire ne m'appartient point; mais je m'en repose sur un bon camarade de classe que j'avais au collège de la Marche, à Paris, l'année d'avant Mahon, un petit Auvergnat qui, à quinze ans, est devenu amoureux de la poésie de Virgile. — Un amoureux de quinze ans! c'est un peu jeune pour les muses. — Jusqu'à présent c'est le plus favorisé. Déjà tout le pays latin le voyait d'un œil d'envie; on aurait dit que Virgile lui-même l'avait déclaré son héritier. — Alors il sera bien riche. — Ce qui le prouverait, c'est qu'il est impossible de lire de suite quelques vers de

l'un comme de l'autre, sur le sujet le plus indifférent en apparence, sans être étonné de l'émotion qu'on éprouve. — Il faut donc que votre petit Virgile en herbe soit né aussi tendre que spirituel, aussi bon que fin? — Eh bien! quand il aurait été au couvent avec vous, au lieu d'être au collège avec moi, vous ne le définiriez pas mieux. — Il faut convenir, dit la comtesse, que l'esprit et la sensibilité sont deux beaux présens du ciel; sans cela point de poètes. — S'il fallait opter, dit le comte, lequel choisiriez-vous? — Il suffirait d'avoir de l'esprit, dit la comtesse, pour ne pas préférer l'esprit : l'autre me paraît d'une nature bien supérieure; et ne trouvez-vous pas, comme moi, que le sentiment est comme l'ame de la pensée?

Après la découverte intéressante qui vient d'être faite des deux côtés, qu'un homme du grand monde et une très-belle dame peuvent quelquefois être dispensés d'ignorance, on commence à se regarder avec d'autres yeux : ce n'est pas que ces yeux-là ne fussent déjà suffisamment prévenus; mais toute prévention triomphe quand elle se voit justifiée, et redouble quand elle triomphe. La connaissance devient donc, je ne dis pas de jour en jour, mais d'heure en heure, plus intime; et quoiqu'on n'en fasse pas tout-à-fait autant pour l'amour du latin que pour l'amour du grec, chacun remercie en secret Virgile du service qu'il

rend à tous les deux. Cependant l'heure de la retraite arrive; et notre belle enrhumée, après avoir pris son thé, congédie son répétiteur, et se couche à peu près résignée à tout ce qui pourra l'empêcher de se remettre en marche le lendemain.

« Marraine, dit Martine, en réveillant sa maîtresse vers neuf heures du matin, venez voir notre voiture par la fenêtre; comme ça vous est bien raccommodé : le ressort est arrivé; il n'y paraît plus. — Et not' bon monsieur, qui vous est toujours là! Quoi! depuis la pointe du jour! ah dame! on voit comme il vous aime, celui-là, et comme il a bien envie que vous partiez, et bien vite encore; car il vous a fait graisser les quatre roues pour que ça vous roule mieux. — Taisez-vous, petite imbécille, dit la dame avec impatience, et allez l'avertir. » Il arrive et rend compte de son travail; on le remercie, avec moins de vivacité, moins de franchise que la veille, et d'un ton un peu plus dolent. « Vous porteriez-vous moins bien? dit le comte. — Je ne sais, mais le ciel se couvre, l'air est refroidi; je suis si sensible aux changemens de temps!... et après être restée, comme j'ai fait, trois ou quatre jours sans sortir, je ne sais pas si je ferais bien de me hasarder. Vous riez, vous me trouvez sûrement bien timide? — Vous ne le serez jamais autant qu'on le serait pour vous, reprend le comte; peut-être même auprès de vous, ajouta-t-il en baissant la voix. — Et puis (continue

la dame, comme si elle n'y avait pas pris garde) ces glaces cassées, qui vont m'exposer à tous les les vents, enrhumée comme je l'étais encore hier, toujours, dit-elle, avec une petite toux qui venait, je crois, du cœur. — Oh! pour ça, dit Martine, les glaces ont été raccommodées avec du papier, si vrai, que c'est mademoiselle Katel qui les a collées elle-même comme des images. — Ce sera de joli ouvrage, dit madame de Blumm en haussant les épaules. — Eh pardi! marraine, puisque c'était ni plus ni moins que M. le comte qui lui montrait à le faire. — Je ne sais pourquoi elle m'ennuie, cette petite personne. — Ah! marraine, elle est pourtant bien gentille! et puis si vous aviez vu comme elle vous travaillait de bon cœur, comme elle vous regardait toujours M. le comte, pour bien examiner s'il était content; comme elle lui demandait souvent, avec sa petite voix toute douce, fais-je-t'y bien? et puis comme elle se dépèchait pour que vous puissiez partir tout de suite. — Elle est donc bien pressée? mais elle me donnera au moins encore un jour, car je sens que j'en ai besoin; et puis des glaces rapetassées avec du papier, cela ne tiendra pas, et moi les vents coulis sont ma mort. — Comment donc que nous allons faire, dit Martine, pour arriver à la noce? — Encore de vos niaiseries, mademoiselle? M. le comte, je rougis d'être si peureuse et si importune; mais vous encouragez toutes mes fai-

blesses en vous y prêtant. — Commandez, madame, vos ordres n'ont pas besoin de préambules. — Serait-il donc impossible de me faire venir trois bonnes glaces qui me garantissent parfaitement? Cela doit se trouver dans quelque ville à portée; et vous qui avez déjà tant de connaissances dans le pays.... » Le comte, au lieu de répondre, va prendre les mesures des glaces à remplacer; il expédie, l'instant d'après, le petit chariot qui doit les rapporter, et revient presque aussitôt ayant à peine laissé à la comtesse le temps de bien gronder Martine.

Voilà donc encore un jour, dirons-nous, de perdu ou de gagné! qu'en fera-t-on? On reprend Virgile, toujours plus ravissant à relire qu'à lire; on suit Énée et Didon dans leurs amours, si brûlans d'un côté, si froids de l'autre; on les suit même à la chasse, même dans la grotte fatale..... Mais on voit ensuite arriver Mercure; et quoique pour des amans il ne soit pas d'ordinaire un trouble-fête, le livre tombe des mains de la comtesse. « En voilà donc assez pour aujourd'hui, dit le comte, ainsi laissons là Virgile. — Point, lui dit la comtesse, mais son héros. Je ne saurais supporter l'idée d'une femme aussi malheureuse et aussi aimable, et encore moins celle d'un amant aussi aimé, aussi froid, aussi ingrat; je ne sais, mais cela me donne le frisson. »

Le comte prenait de tout ce qu'il entendait ce

qui lui en revenait; et devenu de moment en moment plus confiant : « Si vous vouliez d'autres livres, dit-il, il y a ici près une grande bibliothèque, dont le bourguemestre m'a laissé la disposition; mais, par malheur, le jour commence à baisser, en sorte que nous ne pourrions en profiter que demain, et demain, dit-il d'un ton léger... — Eh bien! demain, répond la comtesse, pourquoi pas? — Oui, mais si les glaces arrivaient dans la nuit. — Ah! si elles arrivaient, il faudrait partir. — Vous en brûlez d'envie, disait-il avec un regard qui semblait demander si cela était bien vrai. — Le voyez-vous sur mon visage? répond-elle en souriant. — Au moins je tâche de ne pas l'y voir; *ah! si....* Je n'en vais pas moins donner un coup d'œil à nos travaux, pour que tout soit prêt comme vous le désirez, et qu'il n'y ait plus, s'il est possible, que votre volonté qui vous arrête; et alors je vous proposerais...... — Quoi? de partir peut-être. Y pensez-vous? dans l'état où je suis. — C'est bien votre médecin qui vous conseillerait une pareille imprudence! non, mais pour essayer vos forces. — Eh bien! — Nous tenterions une petite partie de promenade, d'autant plus que tous les gens et tous les chevaux du château sont à mes ordres. — Voilà qui serait bien fait pour me tenter; mais... — Mais vous êtes si pressée, n'est-ce pas? — Encore le même refrain; on dirait que vous le désirez. — Allons,

je vais dire à la petite bourguemestre. — (Cette petite demoiselle-là me donne le cauchemar).—Je lui dirai donc que si vous n'êtes point partie demain matin, on vienne vous prendre en calèche; mais bon! vous êtes si pressée, répète-t-il encore d'un ton plus gai, pour ne pas dire plus leste, et avec l'air de chercher, ou plutôt avec l'espoir de trouver dans les yeux de la comtesse une réponse favorable. Néanmoins à cette seconde réponse elle parut où crut devoir paraître un tant soit peu plus sérieuse. Le comte, aussi attentif aux plus imperceptibles variations de cette charmante physionomie qu'il aurait pu l'être à chaque ligne du livre de sa destinée, eut peur d'avoir poussé la plaisanterie un peu loin; il pensait que la dame devait avoir trouvé dans son air, dans son ton, dans ses manières, je ne sais quoi d'avantageux, de sûr de son fait, que les dames les mieux disposées ne pardonnent que bien difficilement; il en est comme d'un vaisseau qu'on risque de submerger par le vent le plus favorable en déployant trop de voiles. Voilà donc ce pauvre comte occupé, sans qu'il y paraisse, à repasser dans sa mémoire jusqu'au moindre mot, au moindre signe, à la moindre mine qui aurait pu scandaliser la bonne comtesse. Il se la représente aussi sévère qu'il l'a vue facile jusque-là; il se fait des monstres de tout, il craint tout; car il n'y a pas de conscience plus timorée que celle d'une pas-

sion naissante, et l'amour vit de scrupules en attendant mieux; enfin que faire? continuer sur le même ton, serait trop hasarder; changer de ton, serait s'accuser; entrer en explication, serait une gaucherie, et il n'y a rien de pis; l'amour gauche est un sot enfant. Le comte jugea donc que le meilleur parti était d'avoir l'air de ne s'être aperçu de rien, de prendre bien respectueusement congé de la dame, et d'aller comme à l'accoutumée veiller au travail de la voiture.

La comtesse, de son côté, ne laissait pas que d'avoir ses petits remords des airs légers de M. de Gluksleben; elle sentait bien au fond du cœur qu'elle les lui pardonnait, mais elle ne savait pas trop si elle devait se les pardonner elle-même. Le comte avait pris des manières un peu plus gaies, un ton un peu plus confiant sans doute; mais de temps en temps un doux sourire, un doux regard, une douce parole ne l'y avaient-ils point autorisé? n'a-t-il pas vu clairement qu'il pouvait se le permettre, et ne doit-on pas même lui savoir gré des limites qu'il n'a point dépassées? Cependant le comte aura pu la croire coquette; mais elle sent bien qu'elle ne l'est pas, car la coquetterie n'est pas tendre. La coquetterie, avec l'air de se laisser aller, sait très-bien se maîtriser elle-même; et voilà ce que notre chère comtesse ne sait pas, du moins aussi bien qu'elle le voudrait. Mais que pensera le comte de ce changement de ton, de cette froi-

deur affectée à la fin de la conversation?... n'est-ce pas de quoi le refroidir par la suite?.... et quelle triste récompense de tant d'empressemens, de tant de soins! D'ailleurs pourquoi vouloir donner tant d'importance à ce qui n'en peut avoir aucune? c'est vraiment là de la pruderie. Ah! si le comte pouvait lire dans son ame, il verrait combien on est loin d'être une prude.

Voilà comme l'excellente personne se querellait en quelque sorte elle-même, et s'accusait pour excuser. Pendant qu'elle est ainsi livrée à toutes les oscillations d'un esprit hors de son assiette, la bonne et joyeuse Martine rentre en sautant, en riant comme à son ordinaire, et la comtesse, qui ne savait sur qui passer son humeur, s'en prend à la pauvre fille.... « En vérité, mademoiselle. — Tiens, moi! une demoiselle, à c'te heure! — Non, je ne ris pas, vous êtes si folle, si indiscrète, que j'en rougis toujours. — Mais d'où donc ça vient ça, ma bonne marraine; car je m'en suis déjà bien aperçue, surtout quand M. le comte est là; et même à présent que je l'ai nommé, v'là encore madame qui rougit; comme si ce n'était pas un beau monsieur, et bien honnête encore, et bien aimable encore, et qui aime bien ma maîtresse encore? — Quand je dis que je rougis, c'est pour vous, mademoiselle. — Oh! que non, madame, c'est ben pour lui; car v'là qui vient de plus fort en plus fort. — La petite sotte! vous ré-

pétez devant lui tous les propos en l'air qu'il a pu tenir en arrière de moi; vous arrangez tout cela à votre manière; vous lui prêtez votre langage, et Dieu sait encore s'il y a un mot de vrai dans tout ce que vous dites. — Ah! madame, que je sois une menteuse, si je mens! moi, mentir! et à ma marraine encore! il n'y a pas un vilain péché que je n'aimerais mieux faire que celui-là. — Heureusement, dit la comtesse en haussant les épaules, que c'est à moi qu'elle parle. — Ah ! si vous saviez! — Quoi? — Mais il ne faut pas le dire. — A la bonne heure. — J'ai été ce matin dans la chambre de M. le comte. — Comment dans sa chambre! fi donc! fi, mademoiselle! comme vous avez été élevée! — O madame ! il n'y était pas. — C'est presque encore plus mal. — Effectivement, j'aurais mieux aimé qu'il y soit; mais j'ai trouvé du moins une belle feuille de papier qu'il avait commencé d'écrire avant de monter à cheval; car c't homme-là il sait tout; il vous écrit comme un maître d'école; t'nez, regardez plutôt. — Fi donc! encore une fois, c'est très-vilain ce que vous avez fait là, je ne ris pas, mademoiselle, entendez-vous? c'est une mauvaise action; regarder dans les papiers de quelqu'un, les détourner, les lire!... — Oh! pour ce qui est de ça, madame, soyez bien sûre que je n'ai rien lu, puisque je ne sais lire que dans le moulé. — N'importe, l'action est toujours mauvaise; allez bien vite re-

porter cela où vous l'avez pris, et prenez bien garde seulement qu'on ne vous voie en y entrant; voilà qui vous montre ce que c'est qu'une mauvaise action, puisqu'il faut se cacher même pour la réparer. Mais non, continua-t-elle, après un moment de réflexion, vous feriez encore quelque étourderie; laissez plutôt cela ici, et allez bien regarder partout pour voir si vous pouvez remettre le papier sans qu'on le voie; allez, et regardez bien. Fi! que je serais honteuse! »

Des esprits malins pourraient soupçonner que la morale de notre aimable prêcheuse sur le chapitre de la curiosité était particulièrement destinée à l'usage de sa femme de chambre; car, dès que Martine a eu le dos tourné, on a fermé le verrou, de crainte sans doute que le comte n'entrât inopinément; et la chère dame aura eu d'autant plus de mérite à ne pas lire la lettre, qu'elle s'en sera procuré tout le loisir; quoi qu'il en soit, la voici :

Ce mercredi.

« Ma lettre de dimanche dernier vous a instruit, « mon bon père, assez en détail de mon accident, « de ma rencontre avec cette aimable voyageuse, « de nos embarras communs, de sa désolation, du « petit épisode comique de ce bon bourgue- « mestre, etc. Je croyais d'abord que j'en serais

« quitte, avec ma jolie compagne de malheur,
« pour quelques politesses à lui faire, quelques
« galanteries à lui dire, quelques petits services à
« lui rendre; mais il faut que j'ouvre ici mon ame
« à mon bon père, au tendre confident de mes
« plus secrètes pensées; je commence à craindre
« que l'accident n'ait des suites, et surtout à m'at-
« trister de ce qu'il n'en aurait que pour moi;
« vous m'avez souvent reproché un flegme, une
« indifférence avec les femmes, qui, dites-vous,
« ne conviennent pas mieux à mon âge que l'a-
« mour ne conviendrait au vôtre. Ah! mon père,
« que vous me trouveriez changé; mais aussi que
« vous seriez peu surpris en voyant l'auteur du
« prodige! Imaginez donc, non pas ce que vous
« avez jamais vu de plus frappant, mais, ce qui
« vaut bien mieux, de plus séduisant : une ame
« visible plutôt qu'une beauté; voilà ce qui m'a
« saisi au premier coup d'œil, et la physionomie
« m'empêchait en quelque sorte de distinguer la
« figure; mais cette figure a eu son tour; et quel
« regard s'arrêterait impunément sur ces beaux
« cheveux dont le blond argenté contraste si
« agréablement avec la couleur des sourcils et des
« paupières; sur ce teint délicat dont la blancheur
« ressemble à de la candeur; sur ces joues bril-
« lantes qu'on croirait toujours colorées par l'in-
« nocence?.... Et vous-même, mon père, si vous
« pouviez voir un moment ce front uni comme

« la simplicité ; et cette bouche expressive qui a « parlé avant que de s'ouvrir; et ces yeux couleur « de pensée, d'où il sort plus de rayons qu'ils « n'en reçoivent; et ce nez qui, par sa forme, sa « finesse, par je ne sais quelle physionomie qui « n'appartient qu'à lui, devient comme le point « de réunion de tous les charmes du visage; et « même jusqu'à ce menton, qu'on ne peut s'em- « pêcher de regarder aussi, à part du reste, et où « l'on croit voir commencer encore l'ensemble de « tous les traits?....

« Vous riez, bon père; oui, vous riez, je le vois « d'ici; vous dites, mon pauvre Adrien est fou; « mais vous dites aussi, comme tous les pères, « cela passera, et moi je dis que non. Si vous « vous voyiez madame de Blumm, ce charme ré- « pandu jusque sur les moindres détails de sa « personne; cette taille souple et ronde, qui a « tenu un moment tout entière entre mes deux « mains, quand je l'ai sortie de la voiture; et cette « contenance modeste, et cette démarche légère, « et ces formes sveltes et nobles que la peinture « réserve pour les déesses; oui, encore une fois, « vous seriez frappé comme votre fils de ce je ne « sais quoi, tout ensemble noble et champêtre, « élégant et simple, tranquille et animé dont son « air se compose; de ce corps presque aérien, où « la nature n'a employé de matière que ce qu'il « en faut pour montrer la grace et pour loger

« l'esprit.... Je m'enivre d'elle en vous en parlant,
« bon père; passez-le moi, je ne puis en parler
« qu'à vous; pourquoi faut-il que bientôt je la
« voie fuir pour aller chercher un mari que je
« déteste sans le connaître! et moi que je la fuie
« pour une femme que je hais de même! Ah! cher
« père, que j'ai de mérite à la servir avec tant de
« zèle, à lever, comme je fais, tous les obstacles
« qui l'arrêtent, à ne pas la suivre au bout du
« monde, à me souvenir de mes derniers enga-
« gemens! Vous m'entendez, mon père, *ah! si...* »

La lettre n'allait que jusque-là; encore une fois nous ne nous permettrons pas de dire que la comtesse se soit permis d'y jeter les yeux. On remarquera cependant qu'au bruit de Martine qui remontait, le verrou a été retiré, et que la comtesse est allée à sa rencontre la lettre à la main, et que la petite lui a trouvé un certain air plus gai, plus ouvert, plus accord que le moment d'auparavant, *honni soit qui mal y pense;* cela ne veut pas dire que la lettre ait été lue, mais cela ne veut pas dire non plus qu'elle ne l'ait pas été.

Eh bien! petite folle, dit la comtesse, le comte n'est-il pas chez lui? — Oh! non, marraine; t'nez, regardez plutôt là-bas, là-bas, au fond de la cour, vous le verrez autour de notre carrosse. — Et l'homme d'ici qui le sert ne serait-il pas revenu? Bon! il est allé au château. — La porte du comte

est-elle ouverte? — Toute grande. — N'y a-t-il rien de dérangé dans la chambre? — Pas une papillote. — Où était la lettre? — Sur la table. — Était-elle au bout, ou bien au milieu? — Au milieu; la place est encore marquée par la poudre; mais queuque ça fait ça, marraine? — Cela fait beaucoup, petite niaise; car vous voyez bien que, si le comte en rentrant trouve la lettre à une autre place, il verra que la lettre a été touchée, et il pensera que sûrement elle a été lue. — Comment, bonne marraine, est-ce qu'une lettre touchée ou une lettre lue c'est la même chose? — Mais, en vérité, à peu près, dit la comtesse en souriant, et en songeant apparemment à la curiosité des autres femmes. Allons, dépêchez-vous, car on peut revenir. Martine, remets la lettre. Est-ce bien comme cela qu'elle était? répète la comtesse en regardant de près sur la table. — Oh! oui, marraine, tout juste; mais t'nez, voyez-vous par la fenêtre M. le comte qui se retourne et qui revient? — Eh vite! eh vite! sauvons-nous. » Et les voilà qui s'envolent toutes deux comme des colombes effarouchées.

Le comte ne tarde pas à remonter, un peu inquiet de la réception qu'on va lui faire; mais au lieu d'un visage sévère, il en trouve un brillant de joie et d'amitié; il prend bonnement cet air gracieux pour la récompense des soins qu'il vient de se donner pour hâter le départ qu'au fond de

l'ame il redoute. Que de bontés! lui dit la comtesse, que de fatigues! et c'est moi qui en suis la cause; car je ne vous ai pas perdu de vue, et je disais en regardant par la fenètre : Encore s'il me donnait un moyen de reconnaître tant de soins. —Ah! madame, si j'osais, je vous en proposerais un bien doux pour moi. — Dites toujours. — Ce serait d'en profiter le plus tard que vous pourrez. — Je ne sais ce que vous en pensez, dit la comtesse, mais les choses s'arrangent presque d'une manière à vous le faire croire. — J'abuse peut-être d'une lueur de bonté, dit le comte, mais passez-moi une curiosité que chaque instant augmente, et que chaque regard justifie. — Il faudrait être bien ingrate ou bien dissimulée pour ne pas la satisfaire. — Vous êtes donc bien pressée? dit-il en la regardant avec une tendre inquiétude. — Bien pressée, répond-elle; c'est, grace au ciel, le premier mot que Martine vous a dit; au fait, comment voulez-vous que je ne le sois pas? il y va pour moi d'un si grand intérêt! — Eh! juste Dieu! reprend le comte, il y a de grands intérêts pour tout le monde; mais, ajouta-t-il avec un ton qui expliquait parfaitement sa pensée, ils n'emportent pas toujours la balance. — Eh bien! monsieur, les attentions flatteuses.... pour ne pas dire touchantes, que vous voulez bien avoir pour moi, vous acquièrent une véritable amie, et me font un devoir de vous parler

en toute confiance. Une affaire importante m'appelle à Prague. Vous souriez ! — Moi, madame ? et qui ne sourirait pas à tant de grace, et à cette aimable rougeur qui vous embellirait encore, si cela se pouvait. — Il n'y a là, reprend-elle, ni de quoi rire, ni de quoi rougir; Martine vous l'a dit, je vais me marier. « Là-dessus elle regarde le comte, le comte la regarde; puis, après un moment de silence des deux parts, qui ne signifiait sûrement pas qu'on n'eût rien à se dire : « Ah ! madame, reprend le comte en soupirant, je crains pour vous une mésalliance. — En quoi donc ? reprend la comtesse; si la naissance est quelque chose, si la fortune est quelque chose, l'égalité s'y trouve.—Voilà bien deux égalités, dit le comte, mais il y en aura toujours une qui ne se trouvera jamais, non jamais. Au moins êtes-vous aimée comme vous le méritez ? — Je ne suis pas même connue, et je ne me marie, le croiriez-vous ? que pour faire plaisir à une personne dont je ne veux plus me séparer; le modèle des amies, des sœurs ! — Quelle complaisance ! — J'ai été élevée avec elle dès la plus tendre enfance; nous avons sucé le même lait, car ma mère est morte en couches, et sa mère, la plus aimable des femmes de son temps, amie intime de la mienne, a voulu me nourrir en même temps que sa fille, qui est née le même jour que moi; nous avons depuis toujours été entre les mains des mêmes gouvernantes, et en

pension dans les mêmes couvens. — Je commence à concevoir votre résolution de continuer toutes les deux comme vous avez commencé. — Vous la concevriez bien mieux, si vous la connaissiez. Sachez donc que notre amitié, préparée avant notre existence, et comme née avec nous, a pour ainsi dire grandi avec nous jusqu'à l'âge de dix-huit ans, époque fatale où des raisons de famille nous séparèrent. Un excellent oncle, que j'avais pour tuteur, obligé de revenir dans le Palatinat, m'y mena avec lui, et m'y fit épouser un de ses meilleurs amis; c'était un homme très-riche, d'une grande naissance et d'un plus grand mérite, mais beaucoup plus âgé que moi, et d'une santé très-affaiblie, que j'ai soigné, servi et même regretté comme un second père. Il y a deux ans que je l'ai perdu, sans qu'il me soit resté aucun fruit de notre mariage : ces deux ans ont été consumés à des affaires, à des chicanes toujours renaissantes, presque toujours sans autre fondement que la grande fortune que mon mari avait trouvé le moyen de me laisser au grand chagrin des collatéraux; enfin, pour cette fois, la justice a prévalu; et dès que je me suis trouvée maîtresse de mon bien comme de ma personne, je n'ai plus songé qu'à me rapprocher de ma noble nourrice et de ma tendre amie. Mon amie, de son côté, pour être plus sûre que nous ne nous quitterions jamais, m'a proposé de m'unir avec son frère; il est d'un

premier lit, il a dix ans de plus qu'elle; il est assez avancé dans le service, il aura de grands biens, et il l'a persécutée pour me le faire épouser. — Et! — Et j'y ai consenti. Vous paraissez étonné; mais si vous connaissiez mon amie! — Je l'aurais épousée peut-être, mais à coup sûr je n'aurais épousé personne par amitié pour elle. — Elle me le peint comme un homme d'un extérieur imposant, qui a beaucoup de dignité dans les manières, beaucoup de fermeté dans le caractère, exact, rangé, sérieux, très-habile en affaire, toujours occupé de choses utiles, et qui paraît destiné à jouer un grand rôle dans le monde. Mais comme il faut un contre-poids à tout, et que mon amie ne sait rien déguiser, elle ajoute qu'il serait disposé peut-être à un peu de jalousie. — Eh quoi! madame. — Quoi! monsieur. — Mille pardons; je m'étais imposé la loi du silence, j'y reviens. — Ah! je vous entends à demi mot. Cette jalousie, n'est-ce pas? cela ne pouvait pas m'effrayer; je ne porte que mon amie dans mon cœur; et la douce pensée de rentrer sous le toit de l'amitié (moi qui n'ai, grace au ciel, jamais connu un autre sentiment), de passer ma vie entre celle qui m'a donné son lait et celle avec qui je l'ai partagé, a fait disparaître toutes les autres considérations.... — Non, je n'y tiens pas, dit le comte; comment l'amitié, que je croyais une lumière de plus pour la raison, l'amitié aurait aussi ses imprudences?

— Et quelles imprudences? — Quoi! madame, vous faire épouser un inconnu! — On se trouve si mal en pareille circonstance de ceux qu'on croyait le mieux connaître, que souvent le meilleur parti à prendre, c'est.... — En vérité, madame, c'en est un tout autre que celui que vous prenez. — Non, monsieur; c'est de laisser un peu agir le hasard, de s'armer au besoin de quelque adresse et de beaucoup de résignation; d'étudier le caractère de l'homme qu'on vous destine pour y accommoder le nôtre; de s'attendre à tout, de ne s'effrayer de rien; enfin, de penser qu'une ame tranquille, une humeur douce, une conduite irréprochable, doivent conjurer tous les orages.... (M. de Glukleben reste quelque temps sans parler.) —Vous ne répondez pas, monsieur?—Madame, j'écoute encore.—Et qu'est-ce que vous écoutez? — Les pensées qui naissent de vos paroles. — Vous me blâmez? — Oui, madame, autant que l'admiration en est capable. — Graces pour les complimens, expliquez-vous. — Vous le voulez? je commence par applaudir du fond de mon cœur à ce noble et doux sentiment qui règne sur toute votre existence, et qui vous inspire le généreux projet de payer de votre vie entière les soins donnés à vos premières années; mais devez-vous donc à la sœur d'épouser le frère, à la belle-mère de vous donner au beau-fils? Vous ne le connaissez pas ce frère, ce beau-fils, je ne le connais

pas non plus; mais, chère comtesse, dit-il avec un tendre intérêt voilé sous l'air du badinage, laissez-moi vous dire ce que j'en pense, et permettez-moi d'être ce qu'on appelle à Rome l'avocat du diable, pendant que vous vous disposez à faire un bienheureux. — Je vous l'abandonne d'ici à la signature du contrat. — Le croiriez-vous? je le juge d'après les propres paroles de sa sœur: *Un extérieur imposant*, dit-elle, *de la dignité dans les manières;* ces qualités-là me deviennent suspectes quand elles se font remarquer, et surtout par une sœur : il faut de cela sans doute, mais il n'en faut pas trop, et il n'en faut pas en famille. *Il est ferme*, dit-elle; mais une sœur n'a pas une autre expression pour parler de la rudesse de son frère; *il est naturellement sérieux* · *sérieux*, en pareil cas, est un synonyme de triste; *rangé*, c'est un éloge qui convient à tous les hommes parcimonieux; *ne pensant qu'à l'utile*, et dès lors méprisant l'agréable; *enclin à la jalousie....* à la jalousie! ai-je bien entendu, madame? — Hélas! oui, monsieur, dit la belle comtesse en souriant; mais encore une fois qu'importe pour qui n'a pas d'autre projet que de se conduire de son mieux? — Et vous croyez que cela suffit contre un caractère jaloux, chère comtesse? les vierges sages y perdraient leur peine : vous ne savez donc pas qu'on est jaloux, non point parce qu'on en a quelque sujet, mais parce qu'on

en a le défaut. Vous aurez beau être exemplaire avec un homme comme celui-là, il vous suffira d'être belle, d'être spirituelle, d'être franche, d'être aimable, d'être douce, que sais-je? d'avoir tous les défauts que je vous vois et tous ceux dont je vous soupçonne. — Vous me les feriez désirer. — La jalousie se sert de tout pour se tourmenter elle-même, excepté souvent de ce qui pourrait la justifier; car tout éveillée qu'elle paraît, elle a d'ordinaire les yeux fermés pour la réalité, et s'en tient à ses rêves. — En vérité, comte, vous devriez vous faire un scrupule d'inquiéter une pauvre femme sur un parti pris; et ce malheureux homme qu'est-ce qu'il vous a fait? — Comment! ce qu'il m'a fait, madame? je le regarde d'avance comme un ennemi personnel; il peut vous rendre malheureuse. — Je devrais peut-être me fâcher; mais je vous remercie. — Je voudrais me tromper, mais je crains. — Et sur quoi fondé? — Le voici : il ne vous a jamais vue; il sait seulement depuis quelque temps que vous jouissez d'une grande fortune; et c'est depuis ce temps-là qu'il persécute sa sœur pour vous parler de lui; et vous cédez, et vous consentez, et la chose est comme faite. — Comme vous y allez! il est vrai que tous les arrangemens sont pris, qu'il ne me reste qu'à me rendre auprès de mon amie le plus tôt que je pourrai, et que même le moindre retard pourrait tout faire manquer, puisque celui

dont nous parlons est absolument obligé de partir sans délai pour son régiment. — Eh bien ! attendez qu'il en revienne, dit le comte en riant. — J'attendrais long-temps, car il est cantonné aux extrémités de la Transylvanie. — Attendez toujours. — Il est destiné à faire la guerre en Turquie. — Attendez encore. — Non, vraiment, il n'y a pas un instant à perdre; et voilà pourquoi je pressais les postillons de tous mes moyens, craignant de ne pouvoir jamais leur promettre assez d'argent, ni leur faire boire assez d'eau-de-vie... et vous voyez ce qui en résulte. — Et vous, chère comtesse, vous voyez comme j'en suis touché. — Mais ce n'est pas la peine de vous dire, ajoute la dame, que ma confiance n'est pas tout-à-fait désintéressée, et qu'elle attend la vôtre. — En vérité, dit le comte, j'admire comme nos situations se rencontrent presque aussi juste que nos voitures, et vous serez étonnée de voir que mon histoire est à peu près l'androgyne de la vôtre. — Contez-la-moi, quelle qu'elle soit, ne fût-ce que pour me distraire des inquiétudes que vous venez de me donner.

Il allait commencer, lorsque Martine arrive en courant : Marraine, marraine, dit-elle tout essoufflée, venez, venez donc voir la jolie calèche et les beaux chevaux qui sont là-bas; j'ai demandé au cocher pour qui : il m'a répondu que c'était pour M. le comte et madame la comtesse. —

Voyez, ne dirait-on pas? — Oh! c'est vrai, dit Martine; il n'y a d'aucune chose comme ça qu'on dit d'abord, et où ce qu'on ne pense qu'après; ce n'est pas que ça ne serait bien joli, dà.... — Pardonnez-lui, M. le comte, reprend la comtesse; c'est une si bonne fille, et qui s'est tant dépêchée de vous aimer; mais que signifie cette calèche? — Je vais vous l'expliquer : je me suis déjà vanté auprès de vous de ma nouvelle charge. — Laquelle, s'il vous plaît? — Celle de bourguemestre. — Ah! le bon homme, je n'y pense pas sans reconnaissance, et je serais vraiment fâchée de partir sans le voir. — Il ne tient qu'à vous. — Je lui sais si bon gré de sa passion soudaine pour vous; elle me met à mon aise; mais cette calèche. — Sachez donc qu'en sa qualité d'homme de confiance et honoré de l'intimité du seigneur d'ici, il commande en souverain dans un château que vous voyez de vos fenêtres, à une demi-lieue d'ici, au-dessous de la grande avenue. — Eh bien! quel acte de souveraineté a-t-il fait? — Il a mis château, jardin, parc, forêt, domestiques, voitures, chevaux, garde-chasses, chiens de chasse, fusils, que sais-je, tout à ma disposition pour être mise à la vôtre. — Qui est-ce qui aurait pu s'attendre à cela? dit la comtesse; mais le seigneur en sera-t-il bien content? — C'est ce qui doit le moins vous inquiéter : il m'a répondu qu'il ne faisait que remplir les intentions du respectable comte qu'il a

l'honneur de représenter, M..... M..... On m'a bien dit son nom; mais j'ai beau le chercher.... — Comment oublie-t-on cela? — Que voulez-vous, quand on oublie tout? ce que j'ai le mieux retenu, c'est que c'est un homme de la vieille roche, autrefois passionné pour les dames, aujourd'hui leur adorateur désintéressé : il est malheureusement à cinquante milles d'ici, en Bohême, je crois, ou en Silésie; et quand il apprendra quelle déesse (c'est le galant bourguemestre qui parle) est venue briller un moment dans ces lieux, il ne se consolera point de ne s'y être pas trouvé pour l'adorer. — C'est dommage que le temps nous manque. — Si c'est dommage, dit le comte en souriant, le temps ne vous manquera pas? — L'ouvrage de la voiture est-il bien avancé? — Il avance. — Mais il n'est pas fini, n'est-ce pas? — Non; et même il durera tant que vous voudrez. — Mais je vous prie de croire que je suis très-pressée; n'allez pas vous y méprendre, vous l'êtes aussi. — Plus que je ne voudrais, moins que je ne devrais. — Eh bien! profitons de la calèche. Voulez-vous que nous partions sur-le-champ? — A vos ordres; permettez seulement que j'aille donner un coup d'œil à votre voiture. — Toujours, et toujours cette voiture! elle commence à m'ennuyer. — Moi, au contraire, vous n'imaginez pas comme je l'aime dans son repos. — Et vous ne cessez d'y faire travailler, qui plus est, d'y travailler vous-même,

pour la mettre plus tôt en campagne. — Si je m'en croyais, j'y travaillerais toute ma vie; quelquefois même la petite malice de Pénélope me vient dans la tête; mais si je cédais à la tentation, que dirait votre impatience conjugale? — Conjugale! répète la comtesse en haussant les épaules; j'essaierais de la dissimuler. Allons, partons.... » Les voilà dans la calèche, et en moins d'un quart d'heure ils arrivent à la lisière d'un bois, dont la sombre majesté les frappe et les arrête au premier pas. Jamais encore ce reste auguste des antiques forêts des Druides n'a connu les outrages ni du temps ni des hommes; et sa vigueur, que les siècles paraissent accroître, promet à vingt générations encore l'ombrage qu'il a déjà donné à vingt générations disparues comme ses premières feuilles.

Salut, vénérables contemporains de nos fiers aïeux, dit le comte hors de lui-même, qui n'avez comme eux obéi à aucune volonté; vos formes variées suivant les caprices mystérieux de votre nature, et vos racines qui touchent aux entrailles du monde, et vos cîmes qui se baignent dans les nues, et vos flottantes chevelures que jamais le fer n'a profanées, et ces membres robustes que l'art ni la force n'ont fléchis ni redressés, réveillent en moi le souvenir de ces nobles compagnons d'Arminius demeurés libres au milieu des nations

subjuguées, et défiant encore l'orgueil des Romains.

La comtesse applaudit à un enthousiasme qu'elle partage; puis, après avoir parcouru lentement ce bois jadis religieux, pénétrés tous les deux de ce respect inné dans l'homme pour tout ce que le temps a respecté, ils trouvent des jardins variés, des bosquets, des vergers, des potagers, des parterres, établis par terrasses sur la pente d'une riante colline exposée aux plus doux rayons du matin, entre une foule d'arbres rares et de jolis arbustes dont chacun retarde encore leur marche. Enfin on découvre les balustres de la plate-forme d'un château bâti à mi-côte sur un terrain aplani, mais irrégulier dans ses contours, et où l'art a toujours conservé quelque respect pour la nature. Ils y arrivent par des chemins tournans, entre des haies fleuries, et ne voient d'abord rien de magnifique; mais ils jugent bientôt que c'est pour que tout soit agréable; car le goût et le faste sont malheureusement presque toujours ennemis. L'architecture de l'édifice ne se montre qu'à moitié au milieu des roses, des lilas, des jasmins qui l'entourent, mais qui, en cachant une partie de son élégance, ne laissent pas de lui en prêter. Une infinité de sources, plus vives, plus pures les unes que les autres, viennent par différentes cascades se réunir dans un joli étang qui baigne

les murs du château, et continuent ensuite leur route vers une belle prairie où elles se divisent en mille rigoles, tracées de cette main invisible, qui vaut celle de tous les maîtres. Les regards se promènent au loin sur cette vaste étendue, entre des groupes d'arbres qui en varient l'aspect, et de nombreux troupeaux qui lui prêtent le mouvement et la vie, jusqu'à une chaîne de coteaux éloignés où des bois, des vignes, des clochers, des hameaux, des châteaux disposés, assortis pour ainsi dire à la fantaisie de l'œil, ne lui laissent rien à désirer.

La comtesse émue, comme toutes les belles ames, à l'aspect des touchantes beautés de la campagne, qui offrent en effet tant de poésie et tant de philosophie à qui sait les comprendre, demeure quelques momens comme ravie en extase, puis se laissant aller à son admiration : Convenez, dit-elle au comte, que tous les jardins anglais font pitié quand on a vu celui-là; c'est la nature, c'est le génie inconnu des choses qui a pris soin de l'arranger, ou plutôt qui l'a laissé s'arranger de soi-même ; les hommes à côté d'elle sont des enfans qui gâtent tout; leur main est à la fois faible et grossière; celle de la nature est la puissance et la délicatesse même. Ah! comme elle sait bien, comme elle prépare bien ce qu'il nous faut; mais, pour la plupart, nous n'y croyons pas; nous ne savons point, nous n'osons point nous

y attacher! — Il y a plus, dit le comte, c'est que nous la fuyons; c'est que nous inventons mille moyens, mille prétextes pour nous enchaîner loin d'elle; à la vérité, toutes ces chaînes-là sont imaginaires; mais notre servitude n'en est que plus réelle; c'est être soumis à des caprices, au lieu de l'être à des lois. — Gardez votre philosophie pour vous, mon cher comte; il n'appartient pas à une femme de s'élever si haut. Les mésanges ne suivent pas les aigles (ajoute-t-elle avec un peu de malice); mais qu'il ferait bon vivre ici! n'est-ce pas? — Qu'il y fait bon, dit le comte, puisque vous vous y plaisez! — Mais vous, pour votre compte, qu'en pensez-vous? vous soupirez, qu'avez-vous? — Je m'attriste en pensant à cette belle et bonne nature à qui vous rendez en ce moment un si pur hommage, et qui nous présente à tous tant que nous sommes les seuls vrais plaisirs, les seuls vrais biens; et nous la quittons pour courir après des chimères! nous ne nous attachons jamais à ce qui nous convient, et souvent nous ressemblons à une personne sensible.... (Il s'arrête et la regarde.) — Vous n'achevez pas.... — qui laisse tout, qui renonce à tout pour... — Pour? — Aller épouser un inconnu à qui elle croit bonnement qu'elle se doit. — Encore cet inconnu que vous avez la bonté de ne pas aimer. — Oh! moins que personne... A propos, vous me devez votre histoire; elle ne sera pas écoutée avec

moins d'intérêt que la mienne.—Vous le voulez, comtesse, au moins elle ne vous ennuiera pas long-temps. Sachez donc que moi, le détracteur des inconnus, je vais aussi épouser une inconnue. — J'imagine que c'est pour me flatter que vous le dites; un sage comme vous! — Ce sage, dont vous parlez bien à votre aise, en sa qualité de cadet d'assez bonne maison, a toujours été fort pauvre; mais un homme tout-puissant, un grand ministre, de tout temps ami intime de mon père, s'intéressait beaucoup à moi; il ne prenait pas moins d'intérêt à la veuve d'un premier commis auquel il avait fait faire une immense fortune; cet homme est mort, et sa femme, unique héritière de ses trésors, encore assez jeune, toujours très-jolie, à ce qu'on dit, a voulu avoir dans le monde un rang qu'elle avait toujours inutilement désiré: notre patron à tous les deux a vu d'un côté une fortune sans nom, de l'autre un nom sans fortune; il a voulu procurer à chacun ce qui lui manquait; et, muni d'un consentement que ni elle ni moi ne pouvions lui refuser, il nous a réciproquement engagés par un écrit signé de chacun de nous. — Et c'est là pourquoi, dit madame de Blumm, votre voiture est venue avec tant d'ardeur se précipiter sur la mienne! en vérité je ne vous le pardonne pas. — Vous conviendrez du moins, chère comtesse, que cette ardeur-là était bien réciproque: *Ah! si....* — A ce mot il rougit.

— Ah! si je ne vous avais pas rencontré! n'est-ce pas ce que vous voulez dire? — Je vous laisse le soin de l'expliquer, répondit-il en rougissant un peu plus fort. — Vous soupirez, parce que vous seriez déjà aux pieds de votre belle, n'est-ce pas? — Je ne dis pas que ce soit précisément pour cela. — Cependant n'y eût-il que la belle fortune, c'est un genre de beauté qui tourne bien des têtes. — La fortune pouvait me tenter il y a quelques mois, mais un vieux parent que je ne connaissais que de nom, et qui est mort au moment où je m'y attendais le moins, m'a laissé un superbe héritage qui m'a, de ce côté-là, mis au-dessus du besoin, et même du désir; en sorte que tous mes empressements se bornent à celui de tenir ma parole. — N'importe, c'est toujours une folie que d'épouser sans connaître. Ces paroles, M. le comte, sont tirées de votre dernier sermon. — Hélas! j'ai dû prêcher avec bien du zèle, car c'était pour votre bonheur. — Et moi, le croiriez-vous? je serais tentée de prendre la même liberté; car, ajouta-t-elle avec un regard de bienveillance, comment ne pas vous rendre intérêt pour intérêt? — Parlez, très-chère dame, parlez; toute mon ame vous écoute. — Tenez, cher comte, je ne connais ni votre ministre, ni votre dame, ni son premier mari, et surtout point assez le second; mais il me semble qu'entre voyageurs comme nous.... très-impatiens de se quitter.... n'est-ce

pas, comte? — Parlez pour vous, madame. — On est tenté de se dire :

Qui n'a plus qu'un moment à vivre
N'a plus rien à dissimuler.

Je vais donc me servir de vos armes, et vous prouver que je connais peut-être mieux votre prétendue que vous-même. — J'écoute. — Votre dame et son patron si déclaré me sont suspects ; on sait quel prix beaucoup de ces nobles protecteurs ont coutume de mettre à de pareils services. — Madame, ne jugez-vous pas un peu légèrement? — Et vous, monsieur, n'épousez-vous pas un peu légèrement? Je vois ici une jolie personne.... ne m'avez-vous pas dit qu'elle était très-jolie? — Je n'en sais que ce qu'on m'en a dit. — Eh bien! supposons-la très-jolie pour un moment; aussi-bien cela ne dure-t-il guère : un ministre très-puissant, et qui passe pour très-galant, fait épouser cette très-jolie femme à un de ses commis; ce commis, honoré (quel honneur!) de la faveur déclarée de son chef, est mis à portée d'acquérir des biens immenses; il meurt, et laisse tous ses trésors, bien ou mal acquis, à sa respectable veuve : le ministre ne la perd pas de vue (car je me figure que le crêpe et la batiste lui prêtent encore de nouveaux charmes). — Mais savez-vous que vous êtes aussi méchante que bonne. —

Laissez-moi achever. Votre digne ministre avise, dans sa sagesse, aux moyens de consoler cette excellente veuve, et trouve que le meilleur de tous est un noble mari, qui donne à cette vertueuse amie un état assez honorable pour vivre, non plus seulement dans l'intimité, mais dans la société de son cher protecteur. Après cela, regardez-vous vous-même au fond de votre pensée comme dans une glace merveilleuse qui vous montrerait votre destinée en traits symboliques, et jouissez d'avance des honneurs qui vous sont destinés. — Tout le monde ne voit peut-être pas cela des mêmes yeux que la plus aimable des femmes. — Pensez-y, croyez-moi, et rendez grace à mon postillon d'avoir au moins retardé de quelques jours une aussi grande folie. — J'aimerais peut-être mieux de quelques années. »

Tout cela se disait en calèche, pendant une promenade charmante dans un superbe parc attenant aux jardins du château; partout c'était la nature, mais la nature dans son plus beau moment et dans toute son action, même sur les ames qu'elle épanouit comme les fleurs ; tous les deux s'abandonnaient sans crainte à son empire : cette bonne nature est un tiers si discret, si favorable, si encourageant! les discours étaient plus confians, le silence plus expressif, et un témoin invisible aurait aisément lu dans les deux intérieurs plus que chacun n'y lisait soi-même.

On était de part et d'autre occupé de ces douces et secrètes pensées qu'un air pur et libre, un beau temps, une belle verdure, une température agréable, et l'haleine embaumée de la végétation, font germer dans les esprits; et déjà l'on ne voyait plus rien que ce qu'on pensait... lorsque le bruit de la calèche sur le pavé de la cour les tira l'un et l'autre de leur commune rêverie. La fille du bourguemestre les attendait dans le vestibule; elles les invite à voir les appartemens, qui, en effet, méritaient une attention particulière. La jeune personne dit avec timidité qu'elle est bien fâchée que sa mère soit malade, et qu'il n'y ait qu'elle, pauvre fille, au château pour recevoir M. le comte et madame la comtesse.... (A ces deux mots, si souvent réunis, tous les deux sourirent.) Elle ajouta qu'elle avait fait préparer une petite collation dont elle voudrait leur faire les honneurs; et pour les conduire à la salle à manger, elle prend le comte par une main, pendant qu'il donnait l'autre à la comtesse : le comte ne saurait s'empêcher de crier; la jeune personne, sans le savoir, a serré, quoique bien légèrement, une brûlure que le comte s'était faite en étouffant celle du bourguemestre; l'autre s'en aperçoit, elle pense au danger que son père a couru, et au bon monsieur qui l'en a délivré; et voilà cette pauvre fille au désespoir, qui se jette à genoux, et qui arrose la blessure de ses larmes : « Aimable et bon en-

fant, dit le comte en l'embrassant, c'est le baume le plus souverain qui puisse couler sur ma plaie; restez ici avec madame la comtesse, et dites-moi seulement où je trouverai votre digne mère, pour que j'aille un moment la féliciter d'avoir un si bon mari et une si bonne fille. »

Il revient au bout de quelques minutes; et dès qu'il se voit seul avec la comtesse : « Il me semble, dit-il, qu'il y a dans cet intérieur je ne sais quoi de triste et de mystérieux, qui, tout étranger que je suis, ne laisse pas que de m'affecter. Ce bon et honnête homme est parti le lendemain de notre arrivée, comme il me l'avait annoncé, pour une grande affaire qui l'a inquiété : il a été mandé auprès d'une assez jeune personne qui ne veut pas être connue, et qui paraît avoir des vues sur la terre. Ces braves gens craignent de changer de seigneur : celui qu'ils ont depuis long-temps est la vertu et l'honneur même; mais il y a toute apparence qu'il est dangereusement malade (on ne dit pas de quoi), et ce digne seigneur veut vendre sa belle possession, parce qu'il craint, dit-on, de mourir avant que d'avoir arrangé ses affaires. — Ah! les pauvres gens! dit la comtesse. — Je sais bien, dit le comte, que cela ne touche ni vous ni moi, ni de près ni de loin; mais ce bon père! mais cette bonne femme infirme! mais cette jolie personne! — Ah! oui, surtout cette jolie personne.... Messieurs les gens du monde, voilà les

vrais titres à votre charité. — Est-ce bien à vous, répond le comte, à me parler de ces titres-là? Voyez mes mains.... — Pardon, mille fois pardon, cher comte; je suis tentée d'en faire autant que la petite. Souffrez-vous toujours? — Non, je vous regarde. — Comte, je vois là un beau trictrac; y jouez-vous? — Prêt à faire votre partie. — Quel jeu jouez-vous? — Le vôtre. — Aimez-vous le gros jeu? — Je le crains. — Vous n'êtes donc pas de la grande force? — Si cela était, je le craindrais encore davantage. Au gros jeu, le plus faible ne sait pas qu'il donne la clef de son coffre; mais le plus fort se doute bien qu'il la tient. — D'après cela, ne nous exposons point de part ni d'autre, car vous n'avez pas l'air d'en vouloir à mon argent. — Arrêtez-vous à tout autre soupçon. — Jouons donc une discrétion à la volonté du gagnant. Je commence. Six cinq pour moi; vous de même : à moi sonnet; je bats les deux coins. Six points; à vous; deux et as : à moi, sonnet encore; six autres points. — La victoire est à vous, madame la comtesse, rien de plus juste; mais il m'est du moins permis de m'avouer vaincu, c'est toujours quelque chose. Il me reste à demander vos ordres. — Serait-ce être bien indiscrète que de vous condamner à m'écrire après votre départ? — C'est comme si j'avais gagné. »

Vient ensuite la revanche; on n'amène des deux parts que de petits dés. Le comte fait son petit-

jan, et remplit de deux façons par un bezette : il a gagné. « Allons, dit la dame, j'attends que mon vainqueur.... (Ce mot de *vainqueur* n'a pas été prononcé sans quelque embarras. Ce qu'il y a de pis, c'est qu'on a remarqué que le comte y prenait garde. Ces choses-là se voient bien vite entre deux personnes qui ne se quittent pas des yeux.) J'espère au moins, dit-elle aussitôt, que le vainqueur sera généreux. — Plus qu'il ne voudrait, dit le comte. — Souvenez-vous, reprend-elle, qu'en abusant de la victoire on risque de la perdre. — Cela se peut; mais en n'en profitant pas, c'est encore pis. Est-ce donc exiger une rançon trop forte que de demander, en toute humilité, ce beau cheveu blond que je vois serpenter sur cette robe? — Un cheveu! c'est bien fort. — Je le sais; mais la loi du combat.... Ainsi, croyez-moi, chère comtesse, ne le défendez point; que celui-là du moins ne soit pas pour l'inconnu. — Imbécille que je suis! j'allais le donner, tandis qu'il y en a tant et de si beaux qui vous attendent à Paris. — Ceux-là n'ont rien de magique. — Et quelle magie peut-il y avoir?—Madame, je ne sais que vous dire; un cheveu est un lien.... — Bien faible! ce qui ne tient qu'à un cheveu.... — Mais un cheveu a toute la force qu'on y attache. Vous qui possédez si bien vos auteurs latins, vous devez vous souvenir du cheveu fatal de Nisus : celui-ci sera de même pour moi; je sens que le fil

de ma vie y tiendra. — En vérité, dit la comtesse, je me trouverais plus que ridicule de mettre tant d'importance à un cheveu; et puisque celui-là ne tient plus à moi, je n'y tiens pas non plus. — Oh! pour moi, dit le comte, en le prenant et en le serrant soigneusement dans son porte-feuille, je le tiendrai si bien, qu'il ne me quittera pas. — Avant de partir, dit la dame, encore une partie, encore une discrétion; mais de peur, ajouta-t-elle avec malice, de risquer plus qu'on voudrait perdre, convenons que la discrétion sera cette fois à la volonté du perdant. La partie est décidée à peu près comme les autres, en quatre ou cinq coups de dés, et le comte a perdu par une école. Au moment de traiter de la discrétion, Martine accourt tout essoufflée: « Monsieur, dit-elle, voilà M. La Cour qui vient d'arriver au grand galop. — Qui est ce M. La Cour? dit la comtesse.—Mon valet de chambre, madame.—Oh! ma foi, reprit Martine, c'est ici que l'on peut bien dire: Tel maître, tel valet; car c'est bien le plus beau garçon, le plus joli homme après vous que j'aie jamais vu. — Allons, ma chère Martine, vous êtes une petite folle. — Oh! mais c'est que c'est vrai, madame, il a tout l'air de son maître. Oh! si je pouvais avoir comme ça de l'air de madame, je ne serais pas embarrassée de ma noce. — En vérité cette petite extravagante-là me fait toujours peur. — Il voulait venir ici, et dar, dar, dar, et patata, et

patata; mais moi qui voulais un peu causer avec lui, je lui ai dit, comme de fait, que monsieur et madame étaient à causer ensemble, et qu'il fallait bien prendre garde de les déranger. — Autre niaiserie. — Il a regardé les voitures, il a levé les épaules avec chagrin; mais quand il a su que celle de madame n'avait été refaite qu'avec les pièces de la vôtre, il a dit : Mais, mais, où mon pauvre maître avait-il donc mis tout son esprit? — Allons, mademoiselle, laissez-nous, et allez retrouver votre M. La Cour; et nous, monsieur le comte nous remonterons, si vous le voulez, en calèche. Mais non; restons plutôt encore un moment, nous nous éloignerions trop vite de ces lieux..... Dieux! si on pouvait y habiter avec un mari qu'on aimerait, comme on y oublierait le reste du monde! — Il y a bien un grand poète qui parle aussi d'une agréable retraite, où il lui serait si doux à la fois d'oublier le monde et d'en être oublié; mais vous n'auriez jamais que la moitié de cette douceur-là. — Expliquez-vous. — Et comment pourriez-vous compter sur l'oubli de personne?

On arrive à la maison du bourguemestre; le comte parle à son valet de chambre; la comtesse, de son côté, gronde sa petite étourdie, et voit en même temps, par la fenêtre, M. La Cour remettre à son maître un paquet que l'autre a l'air de lire avec une grande attention. Allons, mademoiselle, dit-

elle, cherchez-moi le chapeau que vous savez que j'aime. — Oui, madame, j'entends, qui vous va si bien; le blanc, avec la plume bleue céleste. Oh! comme M. le comte aura, pour le coup, la tête tournée. — Vous serez donc toujours la même? Allons, dépêchons-nous, et tirez-moi en même temps cette robe brodée en toutes petites, toutes petites fleurs. — Comment, madame, en *vergiss mein nicht?*—Oui, précisément.—Mais, madame, mais, madame, vous n'y pensez pas; elle est dans le fond d'une grand malle; il faudra tout déranger pour cela. — Faites-vous aider. — Ce n'est pas ma peine que je crains,... mais vous êtes si pressée de partir? — Qui vous l'a dit? — Pardi, ça s'entend de reste; quand on va se marier, on ne s'amuse pas en chemin. — C'est bon, faites ce que je vous dis. — C'est qu'en vérité je ne sais pas trop comment m'y prendre pour grimper sur la voiture, pour défaire les chaînes, pour détordre les cordes; encore si vous n'aviez pas un de vos gens en arrière et les autres en avant; mais non, quoi! il faut que nous voyagions ensemble toutes fines seules; ce n'est pas que ça me fait plaisir à moi, car je vous aime tant! je voudrais qu'il n'y aït que moi autour de vous, et M. le comte..... Ah! je sais ce que je m'en vais faire; je m'en vais prier ce beau M. La Cour de m'aider, en lui disant que tout ce que vous en faites c'est pour son maître.—Toujours de mieux en mieux! N'allez

pas vous aviser de cela, mademoiselle, entendez-vous? — Eh bien non, ce n'est pas la peine; M. La Cour fera bien quelque chose pour moi toute seule, car il m'a déjà regardée avec un air malin. — Ah! ah! — Quand je dis malin, c'est bon, en même temps. — A la bonne heure.

Cependant le comte, toujours occupé du radoub de cette voiture, et qui n'y avait épargné ni soins, ni peines, ni courses, ni argent, revient enfin annoncer que tout est réparé, que le ressort qui manquait est remplacé, qu'on a même trouvé des glaces qui s'ajustent parfaitement, enfin que la voiture est au moins aussi en état de faire la route qu'en partant de Paris. — En vérité, monsieur, dit la comtesse, je ne saurais vous faire trop de remerciemens, ni trop priser cet empressement flatteur à vous débarrasser de moi. — Me débarrasser de vous! me débarrasser de vous! répondit-il avec le ton de la douleur et de l'étonnement; ah! plutôt, plutôt me débarrasser de moi! moi à qui vous faites tout oublier, excepté vos ordres; moi qui ne suis occupé jour et nuit que des moyens de vous revoir, de vous revoir souvent, de vous aller trouver s'il le faut au bout du monde; moi qui donnerais toutes les années de ma vie pour en passer une avec vous...

La comtesse, émue jusqu'au fond du cœur, continue sur le ton de l'humeur, pour ne pas

prendre celui de l'attendrissement.... Passer la vie avec vous, ce sont des discours dont on berce toutes les femmes; mais faciliter, mais presser le départ d'une amie! — Une amie! — Du moins je le croyais; et lui dire après toutes ces jolies choses là, c'est lui creuser sa tombe pour avoir le plaisir d'y jeter des fleurs. — Oh! que je vous remercie de votre charmante injustice; mais au moins convenez-en; ne m'avez-vous pas fait jurer de donner tous mes soins pour que vous puissiez partir la première? — Cela se peut, monsieur; mais à présent, c'est moi qui jure de ne point partir avant vous. — Ah! v'là qui va bien, dit Martine; v'là M. le comte et madame la comtesse qui se font quasi quoi, comme des complimens à une porte. — Laissez-nous, mademoiselle, dit la comtesse, on se passera fort bien de vos réflexions. Non, monsieur, je vous le répète, je ne partirai point avant vous. — Ni moi avant vous, madame. — C'est dit. Nous verrons qui des deux tiendra le mieux sa parole. — Est-elle donnée, madame? — Oh! bien donnée, répond-elle. — Et encore mieux reçue, dit le comte. Or sachez maintenant que je viens de recevoir une lettre de mon père, qui me demande, ou plutôt qui me commande, quelque part que je sois, de ne pas poursuivre ma route, et de l'attendre. — Il vient, monsieur votre père? Oh! comme je m'en réjouis : le mien était mort avant mon mariage, et je n'ai point connu le

plaisir d'aimer un père. — Le mien n'a jamais eu de fille; mais quand il vous verra, il sentira combien il serait doux d'en avoir une comme vous; il vous connaîtra, il vous aimera, et vous parlera de son fils. — C'est moi qui lui en parlerai, cher comte. Elle allait continuer, et déjà ses yeux humides en disaient encore plus. Mais voyez comme sont les femmes, elle craint que le comte n'en tire avantage, et au moment où son imagination se perdait dans une mer de délices, la dame part d'un grand éclat de rire. Eh bon Dieu! eh bon Dieu! à quoi pensons-nous? dit-elle; et cette charmante personne, qui se promène sûrement soir et matin sur la route, où elle espère apercevoir celui dont la main doit lui ouvrir les portes de l'empyrée. — Et que devient, dit le comte un peu piqué, que devient ce héros délicat qui, méprisant tout autre intérêt, vous aime uniquement pour votre bien, et ne veut emporter en Turquie d'autre gage de votre tendresse que votre fortune? — Au fait, reprend la comtesse, ils sont faits l'un et l'autre pour attendre; moi, je me trouve assez bien ici; et vous, comte? — Moi, trop bien; ainsi que ce monsieur et cette dame prennent patience chacun de leur côté, ou, s'ils s'ennuient, qu'ils se marient, je donne mes pleins pouvoirs. Et vous, comtesse? — On m'a élevée à ne pas dire mon goût. »

J'aurais beau essayer de persuader à mes lec-

teurs que ces aimables gens-là ne s'aiment point, on ne me croirait jamais. Oui, sans doute, ils s'aiment, et jamais ils n'ont été si heureux; jamais peut-être ils ne le seront davantage. Ce n'est pas que chacun ne sente au fond de sa conscience l'embarras d'une promesse donnée qu'il faudra remplir tôt ou tard; ce n'est pas qu'en promenant leurs pensées dans l'avenir il ne leur semble voir l'immensité qui va les séparer; ce n'est pas que, soumis comme ils le sont l'un et l'autre aux saintes lois de l'honneur, ils ne se fassent quelques scrupules d'un retard qui, de nécessaire, est devenu volontaire; mais le scrupule, au rapport même des ames les plus timorées, devient quelquefois l'assaisonnement des plaisirs. Au fait, cette promesse, n'a-t-on pas la vie entière pour la tenir? et ce plaisir si imprévu, si aimable, n'est-il pas en même temps bien innocent? Un jour, et puis encore un jour, et d'encore en encore une semaine, sont des à-comptes si doux, si pardonnables à prélever sur sa destinée! c'est une goutte de malvoisie sur le vase; mais peut-être, hélas! qu'ensuite le reste semblera de l'absinthe! Quoi qu'il en soit, les intentions sont droites, les cœurs sont purs, la liaison innocente : chaque jour ressemble à la veille, mais ils n'en offrent et n'en offriront peut-être que plus de délices.

Faut-il donc que l'amour change sur sa route comme toutes les choses de la vie? D'où vient ne

conserve-t-il pas plus long-temps sa première forme, sa première grace, quand les cœurs mêmes où il est entré peuvent encore s'y tromper et le prendre pour l'amitié, semblable à un bel adolescent encore ignorant de lui-même, et qui laisse les premiers regards en doute sur son sexe? Au reste, je ne sais trop si notre comte et notre comtesse en sont encore là; ce que je vois, c'est une confiance mutuelle que l'estime ne produit pas si vite : c'est des deux côtés un besoin égal, une soif toujours croissante de se voir encore plus à mesure qu'on se voit davantage, et une même terreur à l'idée d'une prochaine séparation. On se couche tous les jours plus tard, on se lève tous les jours plus matin; une minute perdue paraît un diamant tombé dans la mer. Les jours se passent au dedans en lectures, en jeux, en conversations où l'un espère toujours être deviné, où l'autre espère toujours ne l'être pas; au dehors, ce sont tous les jours nouvelles parties à pied, à cheval, en calèche, en gondole.... On a vu et revu tous les environs à plus d'une lieue à la ronde; on les voit et revoit encore, et toujours avec un nouvel intérêt, parce qu'on si voit toujours l'un et l'autre, et que chacune de ces places-là rappelle encore qu'on s'y est déjà vu.

Si deux personnes de ma connaissance en étaient à ce point-là, et qu'elles craignissent d'aller plus loin, je leur conseillerais prudemment de s'abs-

tenir autant qu'elles le pourraient (hélas! ce serait peut-être comme si on le leur recommandait), je leur défendrais, dis-je, de se promener ensemble dans certains endroits champêtres, et surtout vers le soir d'une belle journée de printemps, parce que c'est précisément cette saison-là, ce sont ces endroits-là, ce sont ces heures-là que l'ennemi invisible choisit de préférence pour tendre ses pièges les plus sûrs; là tout est danger, tout est amorce : Craignez, dirais-je à nos deux soi-disant amis, jusqu'à ces oiseaux qui ne chanteraient pas s'ils n'aimaient point, et qui, sous la feuille qui vous les cache, deviennent pour vous autant de sirènes; craignez jusqu'à ces images fugitives du plaisir fugitif, jusqu'à ces fleurs dont le parfum vous enivre si doucement, et qui vous invitent à les cueillir, à les offrir, à vous en parer. Défiez-vous de ces beaux arbres qui vous protègent de leur ombre, et de ces tertres qui vous offrent leur mousse, et de ces eaux dont le murmure semble vous dire : Faites comme nous, suivez votre penchant : vous sentez, vous goûtez, vous savourez cet air vif et léger, qui est à l'air des villes ce que l'eau de la source est à celle de la mare. Il vous semble qu'il parvient jusqu'à votre ame, et qu'il chasse loin de vous toutes les idées qui vous obsédaient. Vous vous fiez bonnement à la paix rassurante des champs, à la solitude amie des amis, qui ne vous montre à tous les deux que

vous deux, et qui vous livre sans partage l'un à l'autre; à la nature enfin qui est là dans toute sa puissance, qui ne se plaît que là, qui vous parle sans cesse, et qui, si vous l'écoutez bien, ne vous parle que d'amour. Que sera-ce donc quand le jour baissera, quand tous les objets qui pourraient encore vous distraire s'effaceront peu à peu, et céderont de moment en moment vos regards à l'objet qui maîtrise votre pensée? Jamais vous n'aurez trouvé autant de délices secrètes à le contempler; jamais vous n'aviez remarqué dans sa voix un accent aussi tendre, aussi pénétrant; jamais vous n'auriez dans tout autre moment écouté avec un si doux, mais si dangereux intérêt, ces discours déjà plus familiers, et que tantôt l'embarras, tantôt la confiance rendent si persuasifs; jamais vous n'auriez si parfaitement compris ce langage du cœur, au cœur qui se passe si bien de paroles, et tant et tant de choses mystérieuses qu'on ne peut connaître si on ne les a senties, et qu'on n'essaiera jamais d'exprimer si on les connaît.

Mais où tend cet avant-propos? Le comte et la comtesse n'ont sans doute rien à craindre de ce danger si délicieux, puisque l'un et l'autre ont un engagement d'honneur, et que l'un et l'autre ont de l'honneur : ils peuvent regretter de l'avoir pris cet engagement; ils peuvent le maudire en secret, ils peuvent différer de le remplir; mais ils ne

peuvent point penser à le rompre. Cependant un jour qu'ils respiraient ensemble la fraîcheur d'une soirée superbe dans une belle allée de charmille qui mène du château à la ferme, le comte, plus enivré, s'il est possible, ou du moins plus encouragé que de coutume, entretenait la comtesse de la manière dont il comptait disposer du reste de sa vie, car le premier regard d'une vraie passion embrasse toute l'existence. D'abord, comme l'honneur marche avant tout, il acquittera cette fatale promesse qui, pour être imprudente, n'en est pas moins sacrée. Il épousera donc cette maudite jolie femme! il ne lui faut pour cela que trois ou quatre semaines; mais combien d'avance elles lui paraissent longues! Après quoi il est résolu de laisser, à ses risques et périls, sa jolie femme à Versailles (il espère qu'on lui en saura gré); quant à lui, son projet bien arrêté, c'est de voyager seul, non pour son plaisir, si on l'en croit, mais pour son bonheur; non pour sa santé, mais pour sa vie! et c'était dire assez de quel côté il devait voyager. Tout cela, dira-t-on, n'est pas bien moral; mais premièrement, il n'y a jusqu'ici rien de fait, et puis l'amour ne se pique point, à beaucoup près, de moralité; il ne s'occupe jamais que de lui, et c'est l'égoïsme en deux personnes. Ce n'est pas tout, on doit acquérir à tout prix la terre la plus voisine du château futur de la comtesse, et si elle doit passer les hivers dans une ville, quelle

qu'elle soit, fût-ce au Mexique ou à la Chine, on y achète une maison. La comtesse est le point de vue où toutes les lignes de ce beau plan se dirigent. — Ainsi, lui disait-il, chacun de mes jours me remontrera ce que je vois ici avec tant de délices, et le flambeau de.... de l'amitié, continua-t-il en bégayant un peu (lui qui prononçait si bien), luira sur toute ma vie.

Oui, l'amitié, reprend la comtesse, qui jusque-là s'était abstenue de l'interrompre, le flambeau de l'amitié, c'est une lumière si pure, une chaleur si douce! — Douce pour vous, peut-être, qui craignez de vous en approcher; mais vous ne me donnerez jamais votre prudence. — Ne me louez pas trop, cher comte, et croyez-moi, sur ce point-là même.... — Quoi! chère dame? — Oui, sur ce point-là même, je ne suis point tout-à-fait sans reproches à mes propres yeux. Je vous blâmais tout à l'heure bien hardiment d'épouser une inconnue. — Ah! comme vous aviez raison, chère comtesse; mais convenez que j'avais raison aussi. — Que trop, peut-être! Mais vous, cher comte, convenez en même temps qu'on devrait mettre les mêmes précautions au choix d'un ami; car un ami, c'est pour la vie, n'est-ce pas? dit-elle en le regardant.... comme.... comme ces amies-là regardent. — Pour la vie! pour mille vies, chère amie! dit le comte, ivre de joie : ah! Dieu; pardonnez, dit-il en se reprenant, un accès d'orgueil et de

délire! — Non, dit la comtesse, j'attendais ce titre-là pour vous le donner; mais, je le répète, nous sommes des imprudens; j'ai beau me le dire et me le redire, il semble que je ne m'en croie pas moi-même, et je serais quelquefois tentée de m'accuser de pédanterie.— En vérité, vous auriez plus raison que vous ne croyez. — Cependant, mon ami, nous aurons toujours l'un et l'autre un vrai tort. — Et quel tort? — C'est que nous ne nous connaissons pas assez; c'est que ce n'est point la raison qui a commencé notre amitié; et vous savez peut-être mieux que moi, qu'en fait de sentiment, ce qu'elle n'a pas lié ne tient pas. — En effet, dit le comte, ce n'est point à la raison que j'en ai l'obligation, c'est au hasard, ce premier ministre du destin. Je sais trop bien qu'il ne sait rien de ce qu'il fait; mais j'en suis si reconnaissant, que si j'ai jamais dans une de mes terres un jardin comme celui-ci ou autrement. — Ah! tâchez que ce soit précisément comme celui-ci; vous n'imaginez pas comme je l'aime! — J'en demanderai le plan à mon bon bourguemestre. — Mais je vous ai interrompu : qu'est-ce que vous voulez faire dans ce jardin? — Un temple. — Un temple! à qui? au dieu inconnu? — Non, au dieu qui ne connaît personne, au bon Hasard qui nous a rapprochés, et que je prie si dévotement de ne point nous séparer. — Quoi! dit la comtesse, ce hasard que tant de gens maudissent. — Moi, je ne serai jamais le détracteur

de mon bienfaiteur; je lui dois le bonheur de huit jours, et peut-être, peut-être le malheur de ma vie : n'importe, je lui élève un temple, je lui voue un culte, et dût-il, aveugle et bizarre comme on le peint, tourner toutes ses forces contre moi, je le défie, dès ce moment même, de me faire autant de mal qu'il m'a fait de bien. — Encore une fois, mon ami, il faut connaître davantage pour aimer autant. — Ah! croyez, ma nouvelle, ma seule amie, que nous nous connaissons mieux que beaucoup de soi-disant vieux amis! — Eh quoi! cher comte, vous prenez donc les jours pour des années? Oh! nous ne comptons pas de même : moi qui prendrais plutôt les années pour des jours. — J'aime à être interrompu comme cela, dit-il; mais je reprends mon apologie : une vingtaine de visites d'un quart d'heure chacune, quelques rencontres à des dîners, à des bals, à des promenades, suffisent dans le monde pour croire qu'on se connaît, et souvent même on prend le titre d'ami à moins que cela : ici les journées se passent entre deux personnes qui ne voient qu'elles, qui ne conversent qu'entre elles, dont l'une s'ennuie peut-être. — Le croyez-vous? — mais dont l'autre s'enivre à toute heure d'un bonheur toujours nouveau. — Dois-je le croire? — et pour qui, au milieu de son ivresse, les approches d'une séparation sont les affres de la mort. — De la mort! n'en parlons point, cher comte, n'en parlons

point; prenez sur vous, vous voyez trop que j'ai besoin d'un exemple de courage. — Cependant, chère comtesse, si l'ennemi de mon bonheur.... — Qui? dit-elle. — Celui qui vous attend, cet inconnu vers qui vous volez, emportant avec vous tout ce que je chéris, tout ce que je regrette. — Ah Dieu! cet inconnu! — Sans doute, il ne sent point, quel qu'il soit, il ne sent point assez toute la félicité qui lui est réservée; mais s'il ressemblait au portrait que je m'en fais, s'il vous déplaisait. — J'ai en effet bien peur qu'il ne me plaise guère; mais n'importe, c'est moins lui que ma bonne amie que j'épouse. — Enfin, si quelque incident, quelque hasard.... (vous connaissez ma dévotion au hasard). — Toujours ce hasard! — Oui, s'il dérangeait ce fatal projet qui va changer le reste de mes jours en nuits.... — Achevez. — Non; répondez à ce que je n'ose pas dire. — *Ah! si....* dit la comtesse; au reste, ajoute-t-elle en se reprenant, non sans quelque embarras, je ne m'engage à rien; car vous êtes attendu de votre côté, et sans doute le piège est trop bien dressé pour que vous l'échappiez. — Vous voyez au moins, dit le comte, que je ne m'y précipite point; vos réflexions demeurent gravées là. — J'en suis fière. — Faite comme vous êtes, pour égarer tant et tant de raisons, vous avez éclairé la mienne; mais l'honneur me commande. — Moi, je dis qu'il vous défend. — Enfin, mon père viendra tôt ou tard.

—Votre amie l'attend, et puis (vous l'avez dit), rien n'est impossible au hasard; et croyez-moi, comte, votre amie l'invoque aussi bien que vous. —Eh bien donc, chère amie, si?....—*Ah! si....*

Le bienheureux comte, hors de lui, se précipite aux genoux de la dame, lorsqu'au bout de l'allée ils voient tout à coup paraître la jolie fille de M. le bourguemestre, qui, craignant d'être arrivée mal à propos, disparaît sur-le-champ, et reparaît une minute après, quand elle croit qu'on a de part et d'autre repris ses esprits; elle fait signe au comte qu'elle a quelque chose à lui dire, il y va; la comtesse les observe, à quelque distance, se parlant avec une action qui ne lui fait aucun plaisir, avec des gestes qui l'étonnent, et qu'elle interprète à sa manière, mais pas tout-à-fait à sa fantaisie. Le comte revient au bout de deux minutes, et retrouve sa dame un peu plus froide qu'il ne l'avait quittée. « Vous me paraissez avoir ici des affaires très-intéressantes, dit-elle avec une certaine mine, un certain ton que mes lectrices, si j'en ai, sauront mieux prendre en pareille occasion que je ne saurais l'indiquer. — Madame, répond le comte sans avoir l'air de s'apercevoir de rien, quand on est, comme moi, revêtu soudain d'une haute dignité, et que pour la première fois on exerce les augustes fonctions de bourguemestre, le premier soin doit être de rendre accessible. — Oui, aux jolies demoiselles?

— A celles-là comme aux autres : la justice pour tout le monde; et où en seriez-vous si la beauté n'avait pas aussi quelque droit à la justice? — Mais qu'est-ce que cette petite créature-là peut avoir toujours à vous dire?.... — Ne suis-je pas le représentant de son père? Ne me doit-elle pas confiance et amitié? D'ailleurs n'y a-t-il pas des affaires à régler dans mon nouvel empire, ne fût-ce que les mémoires de nos ouvriers? — A propos, dit la comtesse un peu remise, avant de partir nous aurons beaucoup de comptes à solder. — Oui, sans doute, chère dame; mais je vous avertis qu'il me faut beaucoup de temps pour me mettre en règle. — Encore si j'étais sûre d'être la seule cause de vos lenteurs.... — Serait-ce trop peu pour mon amie d'être le seul objet de mes empressemens? — Pendant que nous parlons, dit la comtesse, le jour baisse; il faut qu'il soit tard, et l'air de la nuit est dangereux, surtout dans les berceaux de charmille. — Mais vous n'êtes pas seule. — Cela serait très-bon, M. le comte, si je ne craignais que de m'ennuyer; mais j'ai encore d'autres précautions à prendre. — Au moins, chère dame, avant de remonter en calèche, répétez ici même ces deux petits mots que ma bouche aime tant à prononcer, et qui, dans la vôtre, ont tant de douceur. — Quels mots? dit la comtesse avec une ignorance affectée. — *Ah! si...* dit le comte. — Eh bien! dit-elle avec un peu d'étouffement

qu'il n'aurait tenu qu'à lui de prendre pour un soupir, *Ah! si...* Puis, comme si elle se le reprochait, elle court à la calèche et retourne à la ville.

Elle n'a pas dit une parole dans le chemin, et s'est retirée sans vouloir souper. Ce mot, ce petit mot lui paraissait terriblement significatif de sa part; mais aussi le comte l'avait prononcé avec tant de grace, tant de feu, tant de passion..... avec je ne sais quel accent... j'ai pensé dire un timbre si pénétrant, qu'elle n'avait pu l'entendre sans le répéter. Il en était à peu près comme d'un instrument qui vibre de lui-même aux accens d'un autre. Faible femme! se disait-elle en répondant à sa pensée, cet instrument, ce n'était pas ta voix, c'était ton cœur; mais au fait, repliquait-elle intérieurement, il n'y a rien là que de vague, rien, rien même dont cet homme, tout dangereux qu'il pourrait être, puisse tirer le moindre avantage. Ai-je donc manqué à mes engagemens avec mon amie? Lui ai-je juré que personne ne me marquerait d'amitié, et que je n'en aurais pour personne? Il fallait donc promettre que je ne rencontrerais point M. de Glukleben, et que je serais insensible à l'impression qu'il me semble que je lui ai faite? Mais si j'étais de marbre, serais-je l'amie de mon amie? Est-ce une ame ingrate, un cœur féroce qu'elle veut faire épouser à son frère? Enfin ma promesse reste tout entière, et je n'ai pas même

pensé à l'éluder. *Ah! si...* Remarquez que tout ce qui a précédé ce dernier mot, l'aimable femme s'était contentée de le penser; mais que ces deux syllabes, en quelque sorte magiques, avaient comme forcé le passage de la voix : elle est étonnée, effrayée même de les entendre; elles lui montrent l'état au vrai de son cœur; mais en même temps elles lui rappellent et celui qui lui a comme appris à les prononcer, et cette grace, ce ton passionné, cet accent d'amour dont il les prononçait. De si douces pensées n'amènent que des rêves agréables; rapportons-nous-en sur ce point à l'imagination de la comtesse, et attendons son réveil.

Il arrive enfin ce réveil, et la première parole, écho de la première pensée, c'est : Que fait M. le comte? — M. le comte, madame? répond Martine tout embarrassée; madame ne saït donc pas... Quoi donc? — Hier, dès que madame a été couchée.... — Eh bien? — Il est venu une petite calèche. — Et qui est-ce qui était dans cette calèche? — Mademoiselle la bourguemestre. — Et puis? — Et puis elle est venue parler à M. le comte. — Le petit monstre! Et puis? — Et puis, madame, que voulez-vous que je vous dise? ils ont sauté tous les deux dans la calèche, et vogue la galère. — Et vite des chevaux! — Mais, madame, vous donnerez le temps de remballer vos robes que j'ai tirées des malles. — Des chevaux! vous dis-je. — Comment, ma-

dame? celle que j'ai sortie hier, pas plus loin qu'hier? que vous aviez emportée de Paris pour la veille de la noce? — Des chevaux! des chevaux! des chevaux! — Mais il faut le temps de plier, d'emballer, de charger. — Laissez tout plutôt; que m'importe? Des chevaux! des chevaux! — Madame donnera sûrement pour boire aux gens de la maison et de la ville, qui l'ont servie avec tant de zèle? — Voilà ma bourse, arrangez tout; mais surtout des chevaux. — Madame ne laissera-t-elle rien à cette jolie fille de M. le bougue-mestre? — Ma malédiction! — Elle paraît si attachée à M. le comte et à madame la comtesse; à M. le comte surtout. — Je vous défends de m'en parler. « Allons, des chevaux! des chevaux! disait-elle toujours quand Martine était déjà loin; que je fuie, que tout ceci s'éloigne de moi; que je disparaisse moi-même, s'il est possible, à mes propres yeux! » Enfin, à force de peines et de soins, et surtout avec l'aide de M. Lacour, qui rendait ce service-là bien à contre-cœur à Martine, la voiture est chargée, attelée et partie : à mesure qu'elle avance, la première agitation de l'aimable dame avait déjà fait place, sinon à un calme parfait, au moins à la mélancolie, qui ne console point sans doute, mais qui devient au chagrin ce que l'engourdissement est à la douleur, et qui permet à une personne bien née d'écouter tour à tour en juge tranquille, mais rarement impar-

tial, son affection et sa raison. Pauvre Louisa! disait-elle intérieurement, après une vie sans reproches, aurais-tu donc perdu ta propre estime en si peu d'heures? es-tu donc coupable? Quoi! la reconnaissance pour les procédés; quoi! la sensibilité, la tendresse même, cet attrait si naturel d'une ame pure vers une ame qu'on croit honnête seront des crimes! Non, Louisa, tu es encore innocente; mais conviens que tu es heureuse de l'être encore! Tu as été trompée, et qui ne l'aurait pas été! Non, Louisa, non, rassure-toi, le crime est au trompeur. Ah! les hommes! les hommes sont tous nos ennemis.

Pendant qu'elle s'occupait ainsi de son examen de conscience, et qu'elle s'abandonnait à ses réflexions, Martine, qui avait tenu constamment la tête à la portière, regardant, sans trop savoir pourquoi, du côté de M. La Cour, s'écrie tout à coup : Madame, madame.... — Eh bien! quoi? mademoiselle, vous savez que je n'aime point qu'on me parle quand j'ai la migraine. — Mais, madame, c'est une grosse poussière que j'ai vue bien loin, bien loin derrière nous, et, quoique nous allons bien vite, la voilà tout près. — Eh! que me fait cette poussière? — C'est un homme à cheval qui court, qui court : oh dame! il faut voir. — Levez la glace. — Madame, c'est M. le comte. — Baissez le store. — Madame, il a une lettre à la main; il crie au postillon d'arrêter. —

Mademoiselle, faites ce que je vous dis. » La bonne Martine se mettait en devoir d'obéir bien malgré elle, mais il n'était plus temps; la main du comte était déjà passée par la portière, présentant un paquet. — Revenez à vous, disait-il; revenez à moi, ô la plus aimée des femmes! et lisez. La comtesse ne daigne pas répondre, et reste enfoncée dans le coin de sa voiture avec un voile constamment rabattu sur son visage, ne fût-ce que pour cacher des larmes qu'elle reprochait à ses yeux; mais entrevoyant l'adresse du paquet qui lui présente une écriture chérie : Ah! mon amie; ma seule amie, dit-elle avec émotion, elle ne m'oubliera, elle ne me trahira, elle ne me chagrinera jamais celle-là! Puis, s'adressant au comte d'un ton de voix sec et poli : Mille graces, monsieur, pour les nouvelles que vous voulez bien m'apporter de celui que je vais épouser : vos projets vous appellent du côté opposé à la route que je prends, et ce n'est pas moi, ajouta-t-elle avec un peu d'altération dans la voix, qui peux avoir des titres pour vous arrêter. — C'est à moi que cette modestie-là conviendrait avec vous, dit le comte d'un ton affecté; aussi n'ai-je la prétention de vous retenir que le temps de lire cette lettre. — Mais oserais-je vous demander de qui vous la tenez? — De ce bon bourguemestre à qui elle est parvenue il y a huit ou dix jours, dans un paquet qui lui était adressé. — Le bourgue-

mestre! et quel rapport mon amie peut-elle avoir avec lui? Quant à ceux qu'il peut avoir avec vous, monsieur, je crois savoir à quoi m'en tenir. — J'espère que bien des choses s'éclairciront dans peu. — Oh! non, monsieur, il y a des choses si claires qu'on ne saurait les éclaircir. — En attendant, madame, l'amitié vous commande d'oublier un moment tout ce qui n'est pas elle, et de vous occuper de votre amie absente. — Vous permettez donc, monsieur, dit la comtesse en ouvrant le paquet. — Madame, si j'avais quelque pouvoir dans le monde, je ne défendrais que l'injustice. »

La comtesse lit à demi-voix : « Hâtez-vous, « chère Louisa, non pas de remplir un dessein « qui devait faire à jamais mon bonheur, mais de « venir consoler celle qui sera la plus malheu« reuse des femmes tant que je ne vous verrai « point. J'ai perdu mon père; il était infirme et « vieux : je le pleurais depuis long-temps; je le « pleurerai toujours : il était si vertueux, si tendre, « si bon! Hélas! pourquoi, pourquoi mon frère « lui ressemble-t-il si peu!.... Mais non, je n'ai « plus de frère : celui qui, du vivant de notre « père commun, ne savait quelles caresses me « faire, quels hommages rendre à ma mère (à « votre tendre nourrice), s'est tout à coup trans« formé en ennemi; et à peine la succession a-t« elle été ouverte, qu'il n'a plus songé qu'à nous « dépouiller, ma mère de ses reprises, et de ma

« légitime. Hélas! il ne savait pas qu'il pouvait « tout sur nous en continuant à nous aimer, ou « du moins à le feindre, et que nos sacrifices vo- « lontaires auraient été plus loin que ses préten- « tions; mais nous attaquer devant les tribunaux! « nous accuser d'avoir abusé de la confiance d'un « homme que ma mère et moi nous respections « et nous honorions comme un Dieu! oser affir- « mer en justice que ma mère, pendant l'agonie « de son mari, qu'elle n'a pas quitté une seconde « (vous la connaissez), oser dire qu'elle a profané « les heures sacrées de l'agonie de son époux en « retirant un coffre qui renfermait des richesses « immenses! » Ah Dieu! dit la comtesse, dans quel abîme j'allais tomber! — J'avais osé le craindre pour vous, madame. — Et que vous importe, monsieur, cet abîme-là pour moi ou un autre? Au moins me voilà sauvée; j'en remercie le hasard. — Le hasard, dit le comte en souriant. — Il y a des choses, dit la comtesse, à qui ce sourire-là déplaisait, qui ne sont pas toujours gaies, et des momens où la gaieté est bien déplacée! mais permettez que je continue : « Il a été ouvert par au- « torité de justice, ce coffre; et qu'y a-t-on trou- « vé? une correspondance de vingt-cinq ans. On « y a vu les mécontentemens que le digne homme « confiait à sa seconde femme, au sujet du fils de « la première; on y a vu les soins touchans que « celle-ci prenait d'excuser sans cesse un beau-

« fils, et rallumer pour lui une tendresse paternelle « prête à s'éteindre. Vous reconnaissez sûrement « bien là votre aimable nourrice, ma Louisa; mais « apprenez le reste. J'ai un oncle général, un frère « de ma mère que vous ne connaissez point, parce « qu'il a passé vingt ans, soit à la guerre contre « les Turcs, soit dans des quartiers au fond de la « Transylvanie, et qui, après des services hono- « rables, est revenu couvert de blessures achever « sa vie dans sa famille. Il loge avec nous; et « comme ce digne homme a conservé dans son « grand âge toute la délicatesse de sentimens et « toute la fermeté de caractère qui distinguent les « vrais braves, vous pensez bien qu'il n'a pas vu « de sang-froid tant de chicanes, tant de manœu- « vres, tant d'avarice, tant de duplicité. Il a été « en parler à mon frère, poliment, sans doute, « mais avec une franchise et une autorité qui con- « venait à son âge et à son grade. L'autre, qui est « naturellement rude et fier (hélas! j'espérais que « vous l'adouciriez), a mal pris la remontrance : « mon oncle, animé de son côté, y a mis plus de « force et même de raideur. Bref, on s'est échauffé « de part et d'autre, au point que mon frère (si « c'est là un frère) a parlé de se battre. Mon oncle, « que son âge, sa haute réputation, ses belles ac- « tions, ses blessures, son grade même, autori- « saient de reste à refuser le combat, a trop mon- « tré que l'honneur ne vieillit point dans les plus

« vieux guerriers. Il saisit son épée, malgré sa « goutte et ses blessures ; et mon frère, profitant « malheureusement de tous les avantages que sa « force et sa souplesse lui donnaient sur le plus « digne des hommes, le laisse étendu sur la place.

« Cette triste scène se passait à cinquante pas « de nous, dans notre jardin que vous connaissez. « Nous les avions d'abord observés, ma mère et « moi, des fenêtres du salon qui donnent, comme « vous le savez, sur le parterre, se promenant et « parlant avec une action qui nous étonnait. Nous « croyions même remarquer dans la marche et les « gestes de mon oncle une certaine vivacité que « nous ne lui avions jamais vue depuis son retour « parmi nous. Sa tête était aussi haute, sa conte- « nance aussi fière, son pas aussi délibéré que s'il « n'avait eu que trente ans : ils entrent, l'instant « d'après, tous les deux dans ce petit bois que « vous avez vu planter. A cette vue, ma mère et « moi, également frappées d'une terreur que « nous n'osions pas nous expliquer, nous des- « cendons plus mortes que vives, et la première « personne que nous rencontrons dans le jardin, « c'est mon frère.... Où est mon oncle? lui dis-je « en hésitant; où est mon frère? lui dit ma mère « en tremblant. Là, répond-il avec un air et un « ton sinistres, en montrant du doigt le bosquet « fatal, et il disparaît. Nous y allons.... et que « voyons-nous?.... Funeste argent! funeste hon-

« neur! mon oncle immobile et nageant dans son « sang!.... Les gens de l'art sont appelés; la blessure, qu'ils ont d'abord jugée mortelle, cède « au bout de deux ou trois jours à leur science « et à leurs soins. Enfin, ma chère (nous sommes « au 11), il est hors de danger, mais il n'en veut « pas moins mettre ses affaires en ordre, et il est « résolu, en conséquence, à vendre sur-le-champ « une belle terre immédiate qu'il possède en « Souabe, où il n'ira jamais, accablé d'infirmités « comme il l'est depuis long-temps, et avec une « blessure qui doit laisser de longues suites. J'irai « donc bientôt en Souabe pour la vente qu'il « désire. Dès que j'y serai, je vous le manderai; « et comme j'aurai franchi la moitié de l'énorme « distance qui nous sépare, si je puis encore, ou « si vous pouvez franchir l'autre, j'oublierai, « quelques momens du moins, cette horrible « époque de ma vie; et, après de si fâcheux « orages, je reverrai encore des jours sereins. « Adieu. »

Où irai-je maintenant? dit la comtesse; continuerai-je ma route, au risque de me croiser en chemin avec mon amie sans nous connaître, et de la trouver partie à mon arrivée? et puis, voir cet homme! ce bourreau qu'on me destinait! je ne m'en sens pas le courage. — Et penser, dit le comte, qu'on était sur le point d'épouser cet homme-là! — Il y en a peut-être, dit la comtesse,

qui, sous des formes plus douces, ne sont guère moins effrayans. — Enfin, madame, votre projet n'est sûrement point de rester au milieu des champs? — *Ah! si....* dit-elle en soupirant. — *Ah! si....* dit le comte. Ah! si madame la comtesse voulait achever ces deux mots, auxquels un cœur, s'il pouvait s'en trouver un digne du sien, répondrait avec tant de délices! ou si elle me permettait de les interpréter pour m'y conformer.... — Dispensez-vous-en, monsieur; le sens en est trop différent de celui que vous avez pu leur prêter. — Je vais donc essayer, d'après les nouvelles lumières que vous me donnez, de me les expliquer à moi-même : Ah! si je n'avais pas toujours sous les yeux un homme qui m'obsède. — Je n'ai pas dit, et n'ai pas voulu dire cela. — Qui m'ennuie, qui me déplaît, qui s'est attaché à moi comme une chenille à une fleur. — J'admire, dit la comtesse en souriant amèrement, comme vous me faites parler de vous et de moi. — Le comte poursuivant : Un homme qui ne me quittera pas, qui a juré de ne vivre que pour moi. — Tout cela serait charmant pour une personne qui ne saurait pas à quoi s'en tenir..... Elle allait, je crois, parler de la promenade nocturne avec la petite demoiselle, quand ils sont interrompus tout à coup, et toujours par Martine, qui semblait n'avoir point d'autre charge auprès de sa maîtresse. Elle avait tenu constamment la tête à la portière, faute de

pouvoir rien entendre de ce qui se disait. « Madame, madame, crie-t-elle sans se retourner, voilà une jolie voiture qui arrive; je ne vois pas ce qu'il y a dedans. Tiens! ne dirait-on pas que c'est la même où ce que M. le comte a emmené hier la fille de la maison?—M. le comte, dit la comtesse, rendue à sa première indignation, c'est trop vous gêner pour moi; vous devez bien penser, ajouta-t-elle, que j'en suis honteuse, et vous auriez peut-être sujet de l'être au moins autant : ainsi séparons-nous; oublions-nous; et recevez mes adieux pour la vie. Allons, postillon.—Là-dessus elle lève les glaces, tire les stores, abaisse son voile, et se renfonce de nouveau dans le coin de sa voiture. Madame, dit Martine la curieuse, qui ne partageait point ces caprices-là, et qui levait furtivement un coin du store pour regarder sur la route; madame, c'est que ce n'est point elle, c'est un vieux *monsieur* qui descend avec bien de la peine, et M. le comte, ah! il faut voir! qui saute comme un oiseau de dessus son cheval. Ma foi, vivent les jeunes gens pour avoir bonne grace à tout ce qu'ils font! Quoi! ma fine, je ne sais pas seulement à quoi les vieux sont bons.—Halte! postillon, crie la comtesse par la glace de devant. —Tiens, dit Martine, voilà M. Lacour qui est descendu de l'autre côté, et qui est venu prendre le cheval de M. le comte par la bride.... Tiens! tiens! mais, mon Dieu! queu drôle de chose!

Voilà ce vieux qui ne sait plus de quel côté qui descendra; mais, là, je vous demande, avec sa grande perruque toute dépoudrée d'un côté, son surtout de velours, et sa grande veste d'or et d'argent, et ses bas roulés, couleur de tabac, et ses souliers carrés... Il s'est d'abord mis en devant pour descendre, et pis apparemment que ça n'allait pas bien; mon Dieu! mon Dieu! tous ces vieux-là me font rire. — Fi, Martine; c'est fort mal fait de rire de la vieillesse; c'est insulter au fond de son ame à son père et à sa mère. — Ah! le voilà qui descend à reculons, et M. le comte qui le soutient par derrière, et le vieux qui se retourne, et M. le comte qui l'embrasse. Ah! mais, en v'là bien d'une autre! ce bon M. le comte, on dirait que c'est trop d'honneur pour lui, car il lui baise la main, ni plus ni moins qu'à vous, le dernier bonsoir qu'il vous a dit. Mais, chut! les voilà qui viennent. — Madame, permettez-vous que j'aie l'honneur de vous présenter le meilleur des pères? — Monsieur, vous savez le désir que j'avais de lui être présentée, et le bonheur que j'attachais à le connaître. — Madame, dit le vieux comte, je vois d'abord combien mon fils a eu raison, et je l'applaudis. — En tout, M. le comte? — Oui, madame, en tout. — N'êtes-vous pas bien indulgent? comment en tout?...... — Mais tout est compris dans une seule chose; il aime, et je vois qu'il ne peut plus qu'aimer; et si une passion comme il n'ap-

partient qu'à vous d'en allumer, une fidélité dont je me ferais garant, quand tout ce que je sais et tout ce que je vois ne le serait pas... — Ah! monsieur, la fidélité ne se connaît que par des épreuves, et quelquefois dès la première...... Au reste, brisons là-dessus. Je rends justice, plus que justice à M. votre fils; plus touchée peut-être que je ne le devais de ses attentions, la manière dont il m'a parlé de vous, monsieur, a, s'il se peut encore, ajouté à mon sentiment pour lui; aussi ai-je ambitionné, j'en conviens, le bonheur de joindre mes hommages aux siens pour un père tel qu'il aime à vous dépeindre, et de mériter de vous, à la longue, le nom de votre fille... — Ah! madame, je sens déjà combien ce nom-là serait bientôt prononcé du fond du cœur. — Et qui peut donc encore s'opposer au bonheur du fils et du père? — Monsieur, vous savez mieux que moi qu'un acte d'empire comme celui-là sur toute la suite de la vie demande beaucoup de réflexions. — Il n'appartient pas à mon âge, madame, de combattre une prudence au-dessus du vôtre; je m'en tiens à plaider la cause d'un fils dont la destinée heureuse ou affreuse est entre vos mains. — Cependant il m'a parlé de je ne sais quels engagemens... — Ils sont rompus, madame; une vieille femme artificieuse, comme on en voit plus d'une autour des gens en place, était venue à bout d'engager mon fils dans des nœuds, ou, pour

mieux dire, dans des filets que l'honneur m'a commandé de rompre, et je venais lui en porter la nouvelle. Hélas! s'il était arrivé quatre jours plus tôt, le mal était sans remède; et, sous ce rapport-là même, il doit rendre grace au ciel de la cause de son retard. — Si je pouvais me flatter d'y être pour quelque chose, je m'en applaudirais. — Hé bien, madame? — Hé bien, monsieur? j'en reviens toujours à dire que toute démarche précipitée porte avec elle sa punition. En si peu de temps on ne se connaît point assez; et quelquefois, ajouta-t-elle en soupirant, on se connaît trop. Joignez à cela, monsieur, que je me suis reconnu, à la vérité depuis peu, un défaut.... — Un défaut! vous, madame? — Oui, monsieur, entre beaucoup d'autres sûrement, mais qui pourrait faire le malheur de M. votre fils comme le mien. — Je l'attends encore ce défaut, madame. — C'est une sensibilité outrée, une inquiétude vague, une défiance, bien ou mal fondée, de ce qui me plaît le plus, une disposition au soupçon qui doit rendre à la longue une femme insupportable à son mari et à elle-même. — Ces accusations-là, madame, dit le vieux comte, me sont suspectes, et j'y vois seulement deux choses dont je ne suis rien moins qu'effrayé pour celui qui aura le bonheur de les braver; c'est un grand fonds de tendresse et de modestie : permettez donc que cela ne nous arrête point. —

Non, monsieur; s'il faut vous parler franchement, je n'épouserai point M. votre fils; et c'est dire en même temps que je ne me marierai jamais. Mon parti est pris; j'attends une amie, celle dont le comte m'a remis une lettre tombée, par je ne sais quel hasard, entre ses mains. Le même jour nous a vues naître, le même lait nous a nourries et élevées ensemble; jusqu'à l'âge de dix-huit ans, je n'avais connu qu'elle, elle n'avait connu que moi. Le sort nous a depuis établies l'une et l'autre aux deux extrémités de l'Allemagne; mais toutes deux également affectées de notre séparation, et nourrissant toutes deux le projet de nous rejoindre tôt ou tard, et pour la vie. Voici un moment où elle a eu de grands chagrins; j'ai peut-être les miens, nous les oublierons en nous revoyant : l'amitié est le baume du cœur. — Ah! madame, l'occupation où je suis de mon fils, et le charme attendrissant de votre conversation m'auraient presque fait oublier de vous remettre une lettre dont on m'a chargé ce matin pour vous; elle pourrait bien être de cette même personne que vous attendez et qui va être si heureuse La voilà, ouvrez-la tout de suite, et pardonnez-moi de ce que vous la lisez si tard.

« Eh bien ! me voici, ma Louisa; me voici près « de toi. Donne-moi un rendez-vous où tu vou« dras; dans le premier endroit venu : tous les « lieux conviennent quand on s'aime comme nous

« nous aimons, et celui où l'on se rencontre de-
« vient un paradis.

« Mon oncle est en pleine convalescence, ma « mère le soigne; nos affaires sont arrangées; à « la vérité c'est à force de sacrifices; mais il nous « restera toujours de quoi être plus heureuses « que celui qui s'enrichit à nos dépens. »

M. le comte, dit la comtesse, sommes-nous encore loin de la première station? — On la voit d'ici, madame. — Auriez-vous la bonté de venir avec moi jusque-là, pour que je puisse faire une réponse à mon amie et vous en charger? — Je vous avertis d'avance, madame, que ce n'est qu'une espèce de grange où vous ne trouverez point de gîte. — Je ne m'arrêterai point. — Au lieu qu'à l'autre station vous pourriez attendre votre bienheureuse amie, et mon fils et moi nous passerions du moins encore quelques momens....... — Mille graces, M. le comte, dit-elle au digne homme; mon parti est pris, bien pris; et vous voyez, et vous savez sans doute pourquoi. Mes chagrins céderont peut-être au temps; mais il y a des souvenirs que le temps n'efface point; et celui que vous laissez, M. le comte, est du nombre. »

On arrive à la poste; la comtesse écrit en hâte; le vieux comte prend le billet; les chevaux se trouvent mis plus tôt qu'on ne s'y attendait; la voiture est là; Martine est placée : la dame, prête à monter, se retourne : Adieu, messieurs, dit-

elle. Mais quoi! M. votre fils serait-il déjà loin? ai-je donc mérité un pareil procédé de sa part? malheureuse! je devais m'attendre à tout. — Madame, sans doute la douleur d'une séparation, peut-être éternelle... — Éternelle! ah Dieu! N'importe, M. le comte, recevez mes adieux pour vous et pour lui. — Le comte veut lui baiser respectueusement la main. — Non, permettez, lui dit-elle en l'embrassant et en l'inondant de ses larmes, que j'use un moment des droits d'une fille avec le père que j'aurais tant désiré. Allons, postillon, et la voiture s'éloigne.

Comment rendre maintenant ce qui se passait dans l'ame de cette excellente personne, au moment d'une aussi douloureuse séparation? C'est moi pourtant qui l'ai voulu, se disait-elle intérieurement, c'est cette jalousie insensée, cette funeste fille de la haine et de l'amour qui m'a égarée; j'allais être heureuse; à présent tout a fui, mon cœur est déchiré: encore s'il n'y avait que le mien! mais ce digne père d'un tel fils que j'ai navré de tristesse. Ah! ce que je craignais, je le méritais; et qu'avais-je à craindre? Est-ce un homme comme cela qui aimerait un enfant dont l'esprit ne pourrait pas le comprendre, dont le cœur ne pourrait pas lui répondre? est-ce lui qui violerait l'hospitalité? est-ce lui, qui est l'honneur même, qui voudrait ravir l'honneur à une innocente créature, lui à qui son rang interdit de le rendre?

est-ce lui qui me trahirait, qui m'outragerait, lui que je vois encore, que j'entends encore me jurer un amour si respectueux et si tendre? Non, non; s'il en était capable, il aurait mis à son crime d'autres formes, et surtout plus de mystère. Cette même publicité qui l'accuse le justifie. Ah! je suis la seule coupable; ingrate! et je désire peut-être de n'être pas la seule punie. Mais enfin, je verrai mon amie; il la connaît; mais d'où la connaît-il? n'importe, elle pourra lui parler, lui porter mes regrets... fol espoir! il est déjà bien loin, il a fui indigné; plus de bonheur, plus de retour, plus de remède : au moins mon amie me reste; mais moi, que suis-je pour elle? Au milieu des angoisses, des regrets, des remords, y a-t-il vraiment dans mon ame une place pour l'amitié?

Ainsi gémissait en silence la sensible Louisa, sans prendre garde à rien de ce qui se passait autour d'elle, tout entière à son accablement, et défiant pour ainsi dire le ciel et la terre de l'en arracher. Il n'en était pas ainsi de Martine; la bonne petite fille observait depuis long-temps que la voiture avait quitté la route de poste, et qu'elle changeait à chaque instant de chemin, tantôt une traverse, tantôt une avenue, tantôt sur des bruyères, tantôt à travers champs; elle en avertissait de temps en temps sa maîtresse, qui la faisait toujours taire, parce que la distraction déplaît encore plus, s'il est possible, à la douleur

qu'au plaisir. Cependant la pauvre fille, qui n'était pas aussi entièrement désintéressée d'elle-même que sa triste maîtresse, prend sur elle de s'adresser au postillon. Où sommes-nous? — Ici, répond le postillon d'un ton bourru. — Sommes-nous encore loin? — Vous le verrez. — Mais ce n'est point là le chemin? — Je sais ce que je fais. — Pour ça vous êtes bien grossier; hu! le malhonnête! Tenez, madame, ct' homme-là me fait peur avec sa vilaine houpelande plus sale, plus déchirée, où il s'encapuchonne, son vilain visage tout barbouillé, ses vilains cheveux d'ours qui tombent jusque sur son nez.... Vous diriez d'un loup-garou qui veut nous mener au sabbat: ah! que j'ai peur! et puis v'là qu'il se fait tard, on n'y voit quasiment plus goutte, et le voilà qui passe et repasse encore; on dirait qu'il est saoul comme déjà ct' autre; oh! mon Dieu! mon Dieu! mais il se met à sonner; nous sommes quelque part où ce qu'il doit y avoir des maisons. Eh bien! qui est-ce qui dirait qu'un malotru comme ça sonne si gentiment; et puis le v'là qui est descendu, apparemment qu'il va voir si on va ouvrir c'te porte qui me semble que v'là devant: oui, frappe, cogne: ah! v'là qu'on vient; et pis, lui, v'là qu'il remonte. Enfin, enfin, nous voici donc quelque part: oh! quelle triste journée! mais peut-être que la nuit sera meilleure. Allons, ma bonne maîtresse (en lui baisant les mains), es-

suyez vos beaux yeux, qu'on ne les voie pas tout rouges : à quoi sert-il d'être si belle, si ça n'empêche pas d'avoir du chagrin? Ah pardi! une autre qui aurait votre ressemblance! il faudrait voir comme elle serait contente; mais dame je leur en souhaite.

La voiture arrête dans un grande cour, au pied d'un escalier obscur; une femme arrive, un bougeoir à la main, ouvre la portière et donne la main à la comtesse. — Où me menez-vous, la bonne? dit-elle. — Dans votre chambre, madame : à quelle heure madame ordonne-t-elle son souper? — Ah! ma chère, répond-elle en soupirant, il me serait impossible de manger! — Pauvre Louisa! dit la femme. — A ce mot, prononcé d'un ton et d'un son de voix qui frappe la comtesse, elle soulève son voile, et fixant attentivement..... Ah! ma Gustel, ma chère, mon unique amie; toi que j'ai tant regrettée, tant désirée pendant ces huit longues années... — Ah! bien longues, bien tristes, ma Louisa; mais oublions-les comme un mauvais rêve de huit ans, et recommençons la vie. — Ah! que demandes-tu, ma sœur? et quelle déplorable compagne tu retrouves! — Il y a remède à tout, Louisa, il ne faut désespérer de rien, puisque nous nous revoyons; mais suis-moi..... A l'instant une porte s'ouvre, un homme s'avance, offrant la main à la comtesse; c'est le vieux comte, à qui elle croyait avoir fait d'éternels adieux : rien ne

la retient, elle vole à lui; et se jetant dans ses bras : Ah! mon père! s'écria-t-elle, mon père! puis reprenant : Ah! monsieur, pardonnez. — Que je vous pardonne, ma fille! je ne vous pardonnerais pas tout autre titre. — Ah mon père! ah mon amie! je te reconnais au bonheur que tu me ramènes!.... Mais je m'égare, je déraisonne; ayez tous les deux pitié d'une folle que ses idées tourmentent et ravissent tour à tour; répondez-moi, où suis-je? — Chez Votre Excellence, madame la comtesse, répond un gros homme qu'elle n'avait pas encore aperçu dans l'enfoncement de la chambre, et qu'elle reconnaît pour le bourguemestre.—Comment, chez moi!—Oui, chez vous, ma fille...— Oui, chez toi, ma Louisa... Oui, chez votre excellence, madame la comtesse, ajoute le bourguemestre, et en voici la preuve dans un contrat en bonne forme, auquel est joint un mot de la main de Son Excellence M. le comte. Elle lit:

« La plus aimable des femmes, et la plus belle « des joueuses, a peut-être oublié une dernière « partie de trictrac où nous avions joué une dis- « crétion qu'il lui a plu de mettre au choix du « perdant : j'ai perdu, et je remplis une obliga- « tion bien douce pour moi, en offrant à ma- « dame la comtesse un séjour où elle a paru se « plaire un moment, et dont mon esprit ne peut « s'éloigner. »

Je n'entends rien à cela : veut-on achever la

ruine de ma faible raison? c'est sans doute une plaisanterie; mais trop de chagrin et trop de joie m'empêchent de m'en amuser.—Non, Votre Excellence, ce n'est point une plaisanterie qui puisse l'offenser; c'est une acquisition en belle et bonne forme, et soldée en belles et bonnes lettres foncières que M. le comte m'a bien et dûment remises en sa qualité de votre fondé de pouvoir.—Mais je ne lui avais point remis de fonds.—Sans doute M. le comte aura fait les avances; c'est à Votre Excellence à voir comment elle veut s'acquitter envers lui. Il ne me paraît pas pressé.... —Qui sait? dit madame Gustel en riant.... —Et que sont-elles devenues ces lettres foncières, M. le bourguemestre? —Madame, je les ai fait passer sur-le-champ, par ma fille, en Silésie, à M. le général Rheeborn; elle a profité pour cela du retour de la voiture qui avait amené madame votre amie.—Mais qu'est-ce que j'apprends là? dit la comtesse; quoi! monsieur, c'est mademoiselle votre fille qui est chargée de cette commission-là? —Oui, madame.—Et quel rôle avais-tu là-dedans, mon amie? —Un bien important; c'est moi qui ai vendu la terre.—Et cette jolie petite personne est partie?—Oui, dans la voiture que je renvoie à ma mère.—Ah! que je l'aime! dit-elle tout haut; et tout bas: Mais que je me hais! Et comment s'appelle cet endroit-ci?—Mais rappelle donc une fois tes esprits, bonne Louisa; com-

ment! tu ne vois pas que tu es à Flussenhausen? —Pardonnez-moi tous: je suis si troublée, si agitée, mes pensées se perdent dans leur foule; mais cependant, reprit-elle, je ne suis pas encore assez dépourvue de mémoire et de raison pour consentir à une folie qui me dégraderait à mes propres yeux: non, M. le comte... — Madame; je ne réponds plus à ce nom-là. — Eh bien donc mon père! (mais bon Dieu! dit-elle à voix basse, où est donc son fils?) mon père donc (puisque vous m'y encouragez), j'espère que vous ne m'en croyez pas capable, et que vous allez employer ici votre autorité pour rappeler la raison de M. votre fils. —Madame, j'ai ratifié l'acquisition, et je ne suis point accoutumé à me rétracter. Mon fils était maître de ses actions, c'est à vous à traiter avec lui; mais je crois entre nous que l'amitié vous ordonne de garder ce que l'honneur lui défend de reprendre. — Mais où est-il? reprend la comtesse, oubliant tout ce qui était là; où est-il? on cherche en vain à me bercer d'un espoir qui redouble ma peine; il n'a pas même reçu mes adieux; il a disparu, disparu pour jamais!...

Martine arrive: « Madame, madame, vous avez là un drôle de postillon. Va te promener avec ton argent, m'a-t-il dit avec sa grosse voix. Et qu'est-ce qu'il te faut donc? lui ai-je dit, vieux ours mal léché; que je le dise à ma maîtresse. — Dis-lui qu'il

me faut, qu'il me faut du service dans sa maison. — Ah bien oui! lui ai-je dit, moi, elle aurait là un fameux serviteur; mais attends du moins qu'elle ait une ménagerie, tu y auras une loge. Là-dessus, il m'a pris, il m'a fait faire la pirouette, et me voilà. — Mais tenez, je l'entends de l'autre côté qui joue un petit air. — Comment! dit la bonne demoiselle Gustel; mais je n'ai rien entendu comme cela dans toute la Bohême où il y a de si bons cors! un air de Mozart! entends-tu, Louisa? — Oui; mais que me font les airs de Mozart? — Allons, écoute, suis les paroles; il semble que l'instrument les prononce:

Ah! laissez-vous, laissez-vous attendrir.

Permettez-vous qu'il entre, ma chère fille? dit le vieux comte. En même temps il sort, et dès que l'air est fini, il revient suivi en effet du même postillon qui venait de faire la course, mais qui, débarrassé de ses moustaches postiches, de sa redingotte tout usée et de son bonnet de poil, n'offre plus aux yeux de la comtesse que l'homme qui lui a fait faire tant de chemin en si peu de temps.... — O mon père, ô mon père, disent-ils à la fois, mon père! bénissez-nous!

MÉLANGES.

SUR L'ERREUR.

Vous me demandez si l'erreur est utile aux hommes; il fallait le demander de la vérité. L'une n'a jamais que des choses agréables, et l'autre que des choses tristes à nous dire. Sommes-nous heureux; l'erreur nous fait croire que cela durera, et la vérité nous prouverait que cela va finir. Sommes-nous malheureux; la vérité nous fait voir que c'est par notre faute, et pour toujours; l'erreur, au contraire, nous persuade que cela est injuste et passager. Entre deux glaces, dont l'une vous montrerait plein de graces et l'autre plein de défauts, laquelle choisiriez-vous?

La vérité, qui ne change point, est par là même étrangère à l'homme, qui change toujours. L'erreur, au contraire, varie à l'infini et s'accommode mieux à notre nature variable. Remarquez même qu'elle a toujours quelque chose de conforme à notre volonté; car notre jugement est surtout égaré par nos passions; et nos erreurs finissent toutes par se plier à nos goûts. L'ambi-

tieux espère tout ce qu'il desire; l'avare jouit de tout ce qu'il se refuse; l'amant rêve qu'il est aimé; chacun se trompe à sa fantaisie.

Comment ne nous tromperions-nous pas? tout y concourt: l'erreur est en nous et hors de nous; nos perceptions sont fausses, nos jugemens sont surpris, et nos connaissances sont le résultat de nos illusions. L'erreur est à la réalité ce qu'un tableau de paysage est à une carte topographique. Dans la carte, rien n'est à sa place apparente; dans le paysage, rien n'est à sa place réelle; mais l'un plaît, et l'autre ne fait qu'instruire.

L'erreur est encore plus utile qu'elle n'est agréable; c'est elle qui soumet les peuples au joug, en leur persuadant qu'ils sont plus faibles que leurs maîtres; elle établit la paix et l'union dans les sociétés et dans les familles, en cachant à l'un qu'il est méprisé, à l'autre qu'il est haï, à l'autre qu'il est trompé; tous les états, tous les âges lui doivent leur bonheur. Mais remarquez que moins on se raidit contre elle, et mieux on s'en trouve; jugez-en par la joie naïve du peuple qui se livre à l'erreur, et par la tristesse du philosophe qui la combat. Jugez-en par les deux plus douces saisons de la vie, l'enfance et la jeunesse: dans l'une on ne connaît rien; dans l'autre on est trompé sur tout. Voulez-vous mieux, ici-bas, que l'assaisonnement de tous les biens et le contre-poison de tous les maux? nous les devons à l'erreur: d'une main elle

enivre le riche sur la pourpre; de l'autre elle console le misérable sur la paille: c'est la fée protectrice de l'homme; heureux ou malheureux, elle ne l'abandonne jamais; elle le berce à sa naissance, elle le flatte pendant sa vie, et lui sourit encore sur les marches de la tombe. Tout n'est qu'erreur: l'enfant baise sa poupée avec transport; le jeune homme estime la courtisane qui le corrompt; le père de famille caresse des enfans étrangers; le vieillard aime encore; le moribord sème son parc et trace le plan d'une nouvelle demeure. Sans l'erreur, toute la vie serait triste, parce qu'on verrait toujours la mort devant soi; c'est l'erreur qui nous la cache et qui nous fait jouir en nous persuadant que nous en avons le temps.

SUR LA RAISON.

EXTRAIT D'UN LIVRE SUR LE LIBRE ARBITRE.

Il n'appartient qu'à la raison de se connaître; et pour la définir, c'est elle qu'il faut invoquer. De tout temps le mot raison, en métaphysique ainsi qu'en morale, a reçu plus d'une acception; quelquefois c'est la somme et l'enchaînement de toutes nos idées; quelquefois c'est l'usage de notre intelligence; quelquefois c'est la faculté d'employer nos connaissances à nous en procurer de nouvelles; quelquefois c'est la considération de notre intérêt et de tout ce qui s'y rapporte; enfin quelquefois le mot raison ne sert qu'à désigner la pensée en vertu de laquelle on a pris tel ou tel parti, c'est-à-dire le motif de la détermination..... Tous ces aperçus conviennent à la chose; l'un exprime l'étendue de la raison humaine; l'autre l'usage auquel cette raison même nous invite à l'employer; l'autre son office habituel; l'autre ses applications particulières : mais on voit plutôt là des commentaires sur la raison que sa défini-

tion ; et pour tout renfermer en deux paroles, ne suffirait-il point de dire que la raison dans un être quelconque est *sa faculté délibérative?* En effet, tout homme est doué de cette faculté à un degré plus ou moins éminent, comme il est doué de celle de sentir; imperceptible dans la première enfance, on la voit se développer avec l'organisation, et se fortifier par son propre exercice, prête à s'enrichir de toutes les acquisitions de l'entendement; en sorte que la raison peut être regardée comme le résultat toujours croissant de l'expérience et de la logique tellement combinées, que la première sert de base à la seconde, et celle-ci de supplément à la première. La raison n'est pas la logique, mais la logique est l'instrument de la raison; la raison n'est pas la science, mais la science est une extension de la raison; la raison n'est pas la morale, mais la morale est un conseil de la raison; la raison n'est pas la philosophie, mais la philosophie est la perfection de la raison; enfin la raison n'est pas la sagesse, mais la sagesse est l'union de la raison et de la vertu, élevées l'une par l'autre à leur dernier période. La base de la raison c'est la connaissance, qui est la somme des perceptions remarquées; son travail c'est la comparaison, qui est l'observation des différences; son moyen c'est l'attention, qui est le regard de l'esprit; son but c'est l'utilité, qui est le vœu de tout ce qui respire.

La raison est-elle autre chose que l'instinct, ou n'en est-elle que le perfectionnement? Grande question que la nature semble résoudre en élevant quelquefois la bête jusqu'à l'homme, et en abaissant plus souvent l'homme jusqu'à la bête. La marche de l'instinct est généralement plus uniforme en proportion de ce que les chances auxquelles il est applicable sont moins nombreuses et plus constamment les mêmes; mais s'il vient à s'en présenter de nouvelles, on verra l'instinct s'amender lui-même et donner de nouveaux conseils. La fondation d'une colonie dans une contrée jusqu'alors déserte y rend au bout de quelque temps le gibier plus sauvage. On a reconnu que depuis nos établissemens dans le Canada les castors ont changé le choix de leurs positions ainsi que les plans de leur architecture. L'invention de la poudre a sans doute fait époque chez les animaux, puisque plusieurs d'entre eux se laisseraient beaucoup plus approcher par le voyageur qui n'aurait qu'un bâton à la main, que par le chasseur qui porterait un fusil. L'instinct est donc susceptible de s'éclairer et de s'étendre : le voilà bien près de la raison; disons le mot, la nature de l'un ou de l'autre est la même, toute la différence est dans les mesures; mais ces mesures comment les comparer? et ce qui paraît surpasser d'un côté qu'on voit ne pourrait-il pas être surpassé d'un côté qu'on ne voit pas? Remarquons

à présent que les animaux, n'ayant que de vrais besoins, ont ordinairement assez de leur instinct pour y satisfaire; au lieu que les besoins factices de l'homme, exigeant une prévoyance beaucoup plus étendue, n'ont cessé de provoquer le développement indéfini de son intelligence; et cette intelligence, à son tour, en se développant, à fait naître à chaque instant de nouveaux besoins, auxquels bientôt elle n'a pu suffire. D'une part, ce sont des êtres simples qui, contens de ce qui est nécessaire à leur conservation, satisfaits de la vie, telle que la nature la leur présente, suivent fidèlement leur loi, et n'en sont écartés que malgré eux; de l'autre part, ce sont des êtres ambitieux qui ont étendu leurs rapports à tout l'univers, qui ont voulu créer à leur manière un nouvel ordre de choses, et qui, ennuyés de l'uniformité de la bonne nature, ont imaginé la machine compliquée de leur société; trop bornés pour pressentir qu'au lieu d'assurer et de faciliter leur bonheur ils le rendaient plus précaire et plus difficile, et que, sans pouvoir se soustraire à la nature (dont au fond on ne déserte point l'empire), ils s'étaient soumis à l'empire de l'homme, qu'on ne secoue pas non plus, et qui finit par peser alors même qu'on l'exerce; enfin il paraît que la bête a toujours assez de son instinct, et que l'homme n'a jamais assez de sa raison; comparez les deux lots : d'un côté, c'est l'opulence, si

l'on veut, mais qui ne suffit pas au faste; de l'autre, c'est la médiocrité qui satisfait à la modération.

Quoi qu'il en soit, tout homme a une raison, comme tout marchand a une balance, comme tout orfèvre a une pierre de touche; il ne s'agit plus que de l'usage qu'on en fait; or le véritable, et pour mieux dire le seul mais continuel usage de notre raison, doit être l'étude de notre véritable intérêt; car la raison ne se contente point d'observer seulement au dehors, elle regarde aussi au dedans; ce serait peu de comparer les choses entre elles, elle les compare aussi avec nous, avec nos besoins, avec nos moyens, avec nos positions, et les évalue surtout d'après notre utilité; car l'utilité, ou du moins ce que nous prenons pour elle, est, en dernière analyse, le but visible ou caché, réel ou fantastique, auquel tendent, soit directement, soit indirectement, toutes les opérations de notre esprit et toutes les actions de notre corps. C'est d'après cette base tout à la fois immuable et variable que le prix de tout est tarifié au dedans de nous, et la nature elle-même nous la montre sans cesse comme la mesure primitive à laquelle toutes les autres mesures morales doivent se rapporter.

On a souvent observé que le moyen d'établir parmi les hommes beaucoup plus de sûreté dans le commerce, d'égalité dans les échanges, et de

perfection dans les travaux, serait la fixation difficile d'une mesure invariable qui devînt celle de toutes les autres, en comprenant sous le nom de mesure non-seulement la détermination des grandeurs et des poids, mais aussi l'estimation sûre et précise des valeurs et des qualités, ou de la grossièreté, de la pureté ou du mélange, de la rareté ou de l'abondance réelle des matières, ainsi que des difficultés et de la perfection du travail... Mais certes, si l'homme, dans tout ce qui tient à son économie morale, pouvait une fois parvenir à une indication certaine, à une connaissance précise de son premier intérêt; si quelque génie propice lui offrait une règle infaillible pour déterminer le juste prix qu'il doit mettre aux choses dans toutes les circonstances possibles; si dans un nouveau genre de balance il apprenait, par exemple, à peser ce que promet la fortune contre ce qu'elle donne, et ce qu'elle donne contre ce qu'elle coûte; si dans ce miroir que les poètes et les peintres ont mis à la main de la vérité, les trésors, les rangs, les dignités, les honneurs, jusqu'aux diadèmes, se montraient à lui avec leurs avantages et leurs inconvéniens; si, dans ce miroir allégorique il voyait le mérite méprisé à côté de la sottise, l'un comme un diamant dans la boue, l'autre comme de la boue dans un écrin, combien il en résulterait de consolation et de tranquillité pour chacun! combien de paix et par conséquent de félicité pour

tous! Voilà pourtant ce que la raison cherche, dont elle approche, et qu'elle trouverait si nous la laissions apurer ses calculs, régler nos comptes, et nous montrer l'aperçu de notre véritable intérêt; voilà les dons qu'elle nous offre, et que tous, plus ou moins, nous craignons d'accepter.

Platon et Swedembourg, qui seraient étonnés de leur rapprochement, ont été tous deux également fondés à dire, l'un, que l'homme est un petit monde, l'autre, que le monde est un grand homme. Chacun a vu des deux côtés un assemblage harmonieux des parties constituantes dont l'accord annonce un but, et qui leur semblaient disposées ou se disposant d'elles-mêmes au gré d'une puissance administrative d'un principe d'ordre, que pour le monde on appelle Providence, et que pour l'homme on nomme raison; heureux encore si cette Providence humaine était, ainsi que l'autre, armée de toute l'autorité nécessaire pour assurer l'exécution de ses décrets! L'un et l'autre philosophe ont vu des deux côtés le mouvement, et n'ont pas vu le moteur, mais ils l'ont supposé; ils ont aperçu, l'un en petit, l'autre en grand, une organisation merveilleuse; ils ont pensé que cette organisation annonçait un rapport entre deux choses distinctes qui tendent à une sorte d'union, comme des chemins annoncent un commerce. Maintenant, à travers les ténèbres qui nous cachent encore presque tout le dédale de

l'organisation humaine, on a cru démêler que beaucoup d'opérations s'exécutent au moyen d'esprits animaux que leur ténuité dérobe à notre perception, mais qui, entre beaucoup de qualités peu connues dont ils doivent être doués, annoncent surtout une mobilité aussi impossible à nier que difficile à déterminer, et qui sont comme les messagers de l'ame, comme les agens du commerce entre l'esprit et la matière : or, Swedembourg voyant de pareils messages exécutés en grand dans l'univers, il a pu être induit à penser que tous les êtres animaux pourraient bien être appelés à remplir dans ce grand corps les fonctions que les esprits animaux remplissent dans le nôtre; et parce que les esprits animaux, toujours attentifs à la pensée, en sont non-seulement les premiers participans, mais aussi les premiers exécuteurs, il a de même cru voir dans tous les êtres doués de volontés particulières autant de ministres plus ou moins zélés de la volonté générale.

Hobbes, de son côté, par une fiction assez analogue aux rêveries de Swedembourg, nous représente une nation assemblée pour délibérer sur des questions de politique, sous la forme d'un grand individu égal en masse à la somme totale des individus de cette nation, doué d'une organisation correspondante à la leur, composant son intelligence de la réunion de toutes les intelligences de chacun, et méditant sur tout ce qui

lui est utile, comme un particulier sur ses propres intérêts; la marche est la même, les formes sont presque les mêmes, et dans chacune des opinions favorables ou contraires à l'objet proposé, Hobbes voit en action chacune des pensées que nous passons en revue avant d'asseoir un jugement; en sorte qu'un homme ne serait que l'abrégé d'une multitude, et qu'une multitude ne serait que le développement d'un homme. Ce développement prétendu peut au moins servir à nous montrer plus distinctement beaucoup d'opérations ou de changemens qui ont souvent lieu dans notre intérieur sans que nous y prenions garde, et il fera l'office d'un microscope, dont, hélas! nous aurions de temps en temps besoin pour apercevoir notre raison.

Ainsi donc, depuis le majestueux aréopage jusqu'aux plus tumultueuses cohues, toutes les délibérations dont chacun de nous peut être le témoin, lui offre l'image en grand de celles dont il est le théâtre.

Si l'assemblée pouvait n'être composée que de vrais sages, toutes les opinions, mûries d'avance aux rayons de la méditation, conçues dans la paix de l'ame, dans la sincérité du cœur, dans la sécurité de l'esprit, épurées du ferment des passions comme du levain de l'intérêt, énoncées avec dignité, modestie, franchise et précision, recueillies avec ordre, retenues avec fidélité, comparées avec

soin, fourniraient un foyer de lumières dont notre faible imagination elle-même est forcée de détourner ses regards. Tous les avis cependant auraient pu sembler différens au premier aperçu, mais seulement comme autant de manières différentes d'envisager la vérité qui finissent par se concilier dans la vérité même; il semble voir une foule d'excellens peintres copiant à la fois le même modèle autour duquel ils sont rangés : toutes ces copies sont exactes, toutes néanmoins diffèrent entre elles, et cela par leur conformité même au modèle commun que chaque peintre a saisi sous un point de vue différent. Maintenant qu'un sculpteur aussi habile que ces peintres entreprenne de faire une statue d'après tous leurs dessins, et qu'il y réussisse comme eux, la statue représentera sous toutes les faces le premier modèle qu'ils avaient copié. Les opinions de nos sages étaient les dessins, et le décret de l'assemblée est la statue. C'est ainsi que des différences apparentes auraient caché, auraient même indiqué un rapport intime qui finirait par se manifester entre toutes les pensées particulières de ces rares législateurs, et que de toutes ces pensées particulières aisément accordées naîtrait la pensée publique, c'est-à-dire la justice, première conception, comme premier lien des hommes réunis, la justice, dont toutes les sociétés ont besoin, comme tous les édifices ont besoin de ciment, et qui n'est pas seulement

une émanation de la vérité, mais la vérité même en action.

Cependant comme le sage n'est nulle part, comme rien n'est parfait chez les hommes, comme chacun de nous porte en lui le principe de l'erreur, et comme par conséquent beaucoup de nos pensées ne sauraient s'accorder avec la réalité, on est toujours obligé, en y réfléchissant plus mûrement, d'en rejeter soi-même une grande partie, et de n'admettre que celles qui, par un accord apparent, semblent du moins se prêter les unes aux autres une sorte d'appui; et ce que des hommes ordinaires font dans leur particulier se répétera dans une assemblée composée d'hommes ordinaires. Ce ne sont donc plus des Apelles rangés en cercle autour du modèle dont j'ai parlé, ils ont été remplacés par des artistes comme il y en a beaucoup, et qui ont dessiné chacun du mieux qu'il a pu. Quel parti prendra le sculpteur qui, d'après ce premier travail, se propose de faire une statue? Que cet homme soit ou non de la première force, il suffira qu'il ait les premiers élémens de son art pour ne point s'arrêter aux fautes grossières, aux incorrections frappantes que des écoliers ignorans ou distraits auraient pu laisser dans leur travail, et cet artiste ne consultera que les dessins qui, par un certain ensemble dans les traits, une certaine correspondance dans l'indication des formes, lui présente-

ront l'idée de l'objet offert à l'imitation; de même dans une assemblée délibérant de bonne foi, les avis incohérens dont le premier énoncé manifeste, ou l'ignorance absolue, ou la démence profonde, sont rejetés, et ceux qui se rapportent mieux avec d'autres sont rapprochés; alors il s'en forme des masses distinctes qui se grossissent de tout ce qui s'éloigne le moins de l'avis dominant dans chacune. A mesure que ces masses augmentent, le nombre en diminue, et la discussion finit tôt ou tard par se concentrer entre deux propositions contradictoires; alors chaque opinion étant comptée pour une force égale dans l'action de ces raisons collectives, le nombre supérieur l'emporte, puisque l'équilibre a été rompu moins promptement, si l'on veut, mais aussi évidemment qu'il le serait par une combinaison où tout aurait été mis d'un côté et rien de l'autre. Voilà notre marche à tous tant que nous sommes; toutes nos idées ne peuvent à beaucoup près nous servir; beaucoup d'entre elles ne sont pas exactement conformes à notre avis, il y a partout du pour et du contre. Ce n'est pas l'homme tout entier qui veut, c'est d'ordinaire la plus forte partie de lui-même qui entraîne la plus faible avec plus ou moins d'efforts, malgré plus ou moins de réclamations, et pour plus ou moins de temps. On voit donc clairement, dans cette seconde esquisse d'assemblée, que ce ne sont plus des

sages qui siègent, hélas! ce ne sont que des hommes, mais au moins des hommes de bonne foi qui ne voient pas clairement le bien, mais qui l'entrevoient; qui ne le trouvent pas, mais qui le cherchent; qui n'y arrivent point, mais qui s'en approchent; des hommes ni entraînés par leurs mouvemens ni retenus par leurs réflexions, trompés par leurs passions, détrompés par leur expérience, errans à l'aventure dans le labyrinthe de la vie au faible crépuscule de leur lumière naturelle, mais observant de leur mieux, et se montrant entre eux les indices faux ou vrais qui peuvent leur marquer la bonne route. Voilà, convenons-en, l'homme tel qu'il est communément, tel que la nature le produit, tel que la société l'a formé, à moins que sur les ailes d'un génie transcendant il ne se soit élevé au-dessus des faiblesses humaines, ou que des passions fougueuses, triomphant en lui de toute expérience et de toute théorie, n'aient étouffé jusqu'au dernier murmure de la conscience et du bon sens; et néanmoins ce dernier et déplorable état de l'homme abandonné à toutes les absurdités de la perversion, nous en trouverons encore une représentation gigantesque en contemplant de sang-froid, s'il était possible, ces multitudes en délire, qui, dans leur principe, rassemblées au nom de l'utilité commune, ont montré chez plus d'un peuple, et en plus d'une époque, une bien triste vérité, c'est

que les êtres collectifs ont souvent une raison plus faible, des passions plus folles, une dépravation plus hideuse, un aveuglement plus humiliant, une frénésie plus téméraire que les hommes les plus insensés et les plus perdus; alors plus la mer est vaste, plus la tempête est forte; alors, au lieu de la sagesse qui parle et de la sagesse qui écoute, on n'entend plus qu'une éloquence insidieuse ou furibonde combattue par d'autres ruses ou d'autres fureurs; alors toutes les passions animées les unes par les autres, et les unes contre les autres, ne se réunissent que contre la modération et la justice; alors tout se divise à la voix de la haine, et tout se rallie à la voix de la peur; alors il naît une foule de factions ennemies promptes à se diviser en factions plus ennemies encore; alors un bruit confus d'injures, de menaces, de vociférations insensées, s'élève de toutes parts, et le déchaînement remplace la liberté; alors la raison, foulée aux pieds de la violence, est non-seulement privée de ses armes, mais forcée de les tourner contre elle-même, d'inventer à toute heure de nouveaux sophismes, et de revêtir le crime et l'absurdité des formes de la sagesse et de la justice; alors tout se désorganise, tout se corrompt, tout change d'objet, tout change de nature, les noms restent, les choses ne sont plus, la richesse publique n'est plus qu'une proie, le peuple qu'une

arme, la nation qu'une victime, et le bien que le prétexte du mal; alors l'honnête homme pleure d'être né, le philosophe rougit d'être homme, et le témoin le plus impassible de ces vastes orgies s'épouvante à l'aspect des calamités que doit produire la folie humaine ainsi multipliée par elle-même, et comme élevée à sa millionième puissance.

Mais après avoir essayé de décrire combien la raison peut ennoblir l'homme, et combien à son tour l'homme peut avilir la raison, après l'avoir pour ainsi dire montrée dans les deux fortunes, reine chez le sage, esclave chez l'insensé, il faut toujours en revenir à son essence première, et nous en faire, s'il se peut, une idée par sa destination. Pourquoi nous a-t-elle été donnée? pour assurer notre conservation, pour être le supplément et comme le prolongement de notre instinct, pressentir nos besoins, juger de notre intérêt, mesurer nos moyens, apercevoir nos ressources, pacifier nos passions, et nous enseigner l'art du bonheur. Elle est dans notre entendement ce que la lumière est pour les choses, et ce que la vue est pour la lumière, et c'est à la fois l'astre et l'œil de l'esprit. Mais pourquoi cette lumière éclaire-t-elle si mal? pourquoi cet œil se ferme-t-il si souvent? c'est que la raison n'exerce sur l'homme que l'autorité que l'homme lui accorde : elle a toujours le droit de lui parler; mais il a, de son côté, le droit,

ou, pour mieux dire, le pouvoir de ne pas l'écouter. Les Latins, dont la langue atteste une philosophie profonde bien antérieure à l'époque de leur gloire, avaient appelé la raison *consilium*, dénomination qui s'accorde parfaitement avec les termes de notre définition de la raison, *faculté délibérative*. Remarquez en effet que la raison n'ordonne pas (on serait trop heureux), elle ne fait que conseiller, elle montre les avantages et les inconvéniens, elle offre des calculs, donne des avis, et l'on peut la regarder comme la conseillère des désirs; car elle n'est rien moins que leur ennemie: au contraire, elle les écoute tous, elle prend même sa part de la joie des uns et de la peine des autres, elle ne les combat que lorsqu'ils se combattent entre eux, et ne les contrarie que pour les accorder. Nous entendons ici par désir tout élan spontané du principe actif vers un état meilleur; nous comprenons sous cette dénomination tout ce qui peut se rapporter au souhait ou à la crainte, comme fantaisie, caprice, appétit, répugnance, aversion, effroi: le souhait et la crainte dérivent également du désir; le souhait est le désir d'avoir ce qu'on croit un bien, et la crainte est le désir d'être garanti de ce qu'on croit un mal; l'un est le désir positif, l'autre le désir négatif. Or, le désir, quel qu'il soit, parle toujours le premier; il semble voir un faible enfant qui souhaite ou qui craint, et qui s'adresse à plus sage et plus fort que lui pour ob-

tenir ou pour être préservé; mais cet enfant n'est pas seul; la famille, au contraire, est très-nombreuse, ils parlent souvent tous à la fois; chacun veut être servi le premier; souvent ils se querellent entre eux : l'un écarte l'autre qui revient bientôt à la charge; celui-ci se plaint, celui-là gémit, un autre s'impatiente; dans la petite troupe on voit des boudeurs, des espiègles, de petits pétulans, quelques-uns plus tranquilles, mais plus malins; chacun a ses moyens, le sourire, les pleurs, les caresses, les promesses : le malheureux qui doit en avoir soin ne sait auquel entendre; sa tendresse l'oblige à se partager entre tous; mais en partageant, comment satisfaire celui qui veut tout avoir? et quel enfant a jamais connu les bornes, et quel désir peut s'en imposer à lui-même ? La raison n'a d'autres ressources que de les mettre aux prises les uns avec les autres pour être plus tranquille pendant qu'ils se combattent; mais les enfans grandissent, les désirs deviennent des passions, et ces passions, comme nous le verrons, deviennent pour la raison des rivales redoutables, qui, instruites à son école, empruntent quelquefois ses armes pour la subjuguer.

TRADUCTIONS
LIBRES
D'OVIDE ET DE SÉNÈQUE.

CÉIX ET ALCIONE.

TRADUCTION

D'UNE DES MÉTAMORPHOSES D'OVIDE.

Céix, effrayé des prodiges menaçans qui poursuivaient le malheureux Pélée, veut s'adresser aux oracles, recours ordinaire des ames inquiètes. Il se propose d'aller à Claros, car l'impie Phorbas et les Plégiens infestaient le chemin de Delphes.

Avant tout cependant, il confie son dessein à la fidèle Alcione. Aussitôt un froid mortel la saisit, une pâleur livide se répand sur son visage, et ses joues sont inondées de pleurs. Trois fois elle essaie de parler, trois fois sa bouche s'y refuse; et d'une voix entrecoupée de sanglots: Par quel crime, lui dit-elle, ô le plus cher des époux!

ai-je perdu ton amour? où sont tes soins accoutumés? Déjà tu pourrais vivre loin d'Alcione délaissée! déjà le projet d'un long voyage te séduit! déjà tu m'aimes mieux absente! Mais il est, je crois, un chemin par terre, pourquoi ne pas le prendre? Je m'affligerais, mais sans frémir, et la terreur au moins ne se mêlerait point à mes regrets. Céix, les flots m'épouvantent, l'aspect de la mer m'attriste; depuis peu j'ai vu des débris sur le rivage, j'y ai lu des noms écrits sur des tombes vides : ne te fie point imprudemment au pouvoir d'un beau-père qui enchaîne les vents et qui dissipe les orages. Quand les vents déchaînés règnent sur les ondes, rien ne les arrête, ils ravagent la terre et les mers; ils bouleversent les nuages dans les airs, et leurs chocs bruyans allument la foudre dans les cieux : crois-en la fille d'Éole; plus je les connais, plus je les crains. Mais si aucune prière ne peut changer ton dessein, s'il est trop sûr que tu pars, emmène Alcione; notre sort sera commun; je ne craindrai que ce que je souffrirai; et, courant les mêmes mers, nous courrons les mêmes dangers.

Céix, aussi tendre que son épouse, n'est point insensible à de si touchantes prières; mais il ne veut ni exposer Alcione, ni renoncer à son dessein. En vain par ses discours il essaie de la tranquilliser; il fallut y joindre une douce promesse à laquelle seule elle se rendit. Toute absence, dit-

il, sera trop longue; mais je te jure, par l'astre à qui je dois le jour, que, si les destins le permettent, avant que la lune ait deux fois rempli son disque, tu reverras ton époux.

Après avoir ainsi rassuré sa triste épouse, Céix fait lancer à l'eau le navire qui doit le porter. Alcione, à cette vue, frémit de nouveau, comme pressentant l'avenir: elle répand encore des pleurs; elle tient son époux embrassé, elle prononce l'adieu fatal d'une voix mourante, et tombe évanouie.

Déjà les matelots, pressés par Ceix, ramènent les doubles rames à leur poitrine nerveuse, et fendent les flots d'un mouvement cadencé; Alcione soulève ses paupières humides, et voit Céix, debout sur la poupe recourbée du navire, qui lui tend les bras; elle lui tend les siens : bientôt l'éloignement ne lui permet plus de le reconnaître; mais ses regards suivent toujours le vaisseau qui fuit : déjà le bordage est caché derrière l'horizon; mais le pavois flotte encore au haut des mâts, ses yeux ne le quittent point; enfin tout a disparu. Alors éperdue, elle revient au palais, elle s'approche du lit nuptial : mourante, elle s'y étend; mais ce lit trop vaste, ce palais désert la rappellent à sa douleur : tout lui parle de Céix, tout lui montre qu'elle est privée de la plus chère moitié d'elle-même.

Cependant le vaisseau s'éloignait de la côte, et

l'air commençait à siffler dans les cordages. Le pilote fait rentrer les rames, élever les vergues, et présenter toutes les voiles au vent qui le favorise. Déjà l'on était loin de toute terre et presque au milieu du trajet, lorsque tout à coup la mer blanchit sous l'écume des vagues enflées, et le fougueux vent d'orient redouble de violence. Longtemps le pilote crie : Abattez les vergues, serrez les voiles... vains efforts : la tempête s'oppose à ses ordres, et sa voix se perd dans le bruit des flots. Les matelots cependant travaillent d'eux-mêmes; les uns courent aux rames, les autres garnissent le bord, d'autres détachent les voiles; l'un rejette l'eau du navire, un autre abaisse la vergue; mais pendant qu'ils s'agitent sans ordre, l'orage augmente, de tous côtés les vents déchaînés se font la guerre et confondent les flots mugissans : le pilote même frémit; il avoue son trouble; et dans son égarement il ne sait ce qu'il doit ordonner ou défendre, tant le péril a triomphé de son art. Les cris des hommes, le sifflement des cordages, le choc des vagues, les éclats du tonnerre retentissent à la fois : la mer soulevée semble monter jusqu'au ciel et perdre ses flots dans les nues abaissées ; tantôt elle prend la couleur du sable rougeâtre qu'elle découvre, ou bien elle se montre plus noire que le Styx, et les vagues aplaties blanchissent sous une écume bruyante. Il en est ainsi du vaisseau de Trachine :

quelquéfois il s'élève et semble du haut des airs planer sur les gouffres de l'Océan; bientôt il retombe environné de montagnes humides, et l'on dirait qu'il implore le ciel du fond des abîmes infernaux. La nef, assaillie par les flots, résonne comme les portes d'une ville sous les coups redoublés du bélier. Tel qu'un lion furieux s'élance contre les traits qu'on lui oppose, tel le navire enlevé par les tourbillons semble fondre d'en haut sur les flots amoncelés : déjà le pont succombe, déjà les membres déjoints ouvrent un passage aux ondes ennemies; les voiles sont trempées, les vagues et la pluie se confondent; de nouvelles nuées s'écoulent en larges torrens : est-ce la mer qui s'élève au ciel, ou le ciel qui se fond dans la mer? Les ténèbres s'augmentent; mais la foudre y brille par intervalles et semble enflammer les eaux : déjà les flots ont rompu les obstacles. Comme autour d'une ville assiégée un soldat plus terrible que toute une cohorte, après mille efforts, gagne enfin de l'espoir, et, seul entre mille, parvient au haut des murs : ainsi, quand les vagues pressées ont de toutes parts assailli les flancs du navire, une dernière, plus impétueuse, s'élance, et ne cesse de battre la nef ébranlée qu'elle n'y entre comme d'assaut.

Quelques malheureux essaient encore d'embrasser le mât; les autres sont dans les flots; tout s'agite comme entre des murs sapés et défendus;

l'art est en défaut, le courage manque; chaque nouvelle vague semble apporter une nouvelle mort. D'un côté ce sont des sanglots, de l'autre un effroi stupide. Celui-ci envie le sort de ceux qu'attend le tombeau; celui-là invoque les dieux et tend des mains suppliantes vers un ciel qu'il ne voit point : l'un regrette son père, l'autre sa maison, ses enfans; chacun pense à tout ce qu'il a quitté. Céix n'est touché que d'Alcione; le nom d'Alcione est seul dans sa bouche; mais en la regrettant il s'applaudit au moins de ce qu'elle est absente. Les derniers regards voudraient se tourner vers les rives de sa patrie, vers la demeure d'Alcione; mais où la chercher, car la mer bouillonne en tous sens, et l'épaisseur des nuages dérobe l'aspect du ciel et double l'horreur de la nuit. Un nouveau tourbillon fracasse le mât; le gouvernail est brisé; une vague écumante fond sur le navire comme sur sa proie. Victorieuse, elle s'élève au-dessus des autres vagues : comme si l'Athos ou le Pinde, arrachés de leurs fondemens profonds, étaient lancés dans le gouffre des mers; la nef cède à la masse et aux battemens redoublés, et s'enfonce avec fracas : des victimes qu'elle renfermait, la plupart descendent avec elle dans l'abîme pour n'être jamais rendus à la lumière; quelques-uns embrassent des éclats de bois fracassés; Céix lui-même, de cette main qui jadis tenait le sceptre, saisit un débris de son

vaisseau. Ainsi porté sur les ondes, il nomme en vain son père et son épouse, mais plus souvent encore sa tendre Alcione; son esprit la voit, sa bouche l'appelle; son dernier vœu, c'est d'être porté par les flots sous les yeux d'Alcione, et que de fidèles mains le descendent dans la tombe. Toujours nageant, il prononce ce nom chéri, autant que les flots permettent à sa bouche de s'ouvrir; il le fait même encore résonner sous les eaux; enfin une lame élevée en voûte noire sur la surface des mers se brise sur sa tête et l'engloutit. Le précurseur du jour ne brilla point dans cette fatale nuit, aucun œil ne l'aurait distingué; et s'il ne put fuir de la voûte des cieux, au moins un nuage épais lui servit de voile.

Cependant la fille d'Éole ignore son infortune; elle compte les nuits, elle se presse d'achever les vêtemens dont elle et Céix doivent se parer au jour désiré d'un retour que l'infortunée se promet en vain. Elle invoque tous les dieux; mais c'est à Junon surtout qu'elle porte son encens; c'est dans ses temples qu'elle va demander, pour un époux qui n'est plus, qu'il vive, qu'il revienne, qu'il ne préfère aucune femme à son épouse. Hélas! de tant de vœux, le dernier pouvait seul avoir son effet. La déesse, fatiguée de prières inutiles, veut éloigner de ses autels des mains dévouées aux mânes; et se tournant vers Iris : Fidèle messagère, dit-elle, vole vers la cour tran-

quille du Sommeil, et dis-lui que, sous l'image de Céix naufragé, il envoie vers Alcione un songe qui l'instruise de la vérité. Elle dit; et ceinte de son écharpe nuancée Iris a déjà lancé dans les airs les traces de son arc lumineux jusqu'aux lieux que le dieu du Sommeil a choisis pour son séjour.

Près de Cimmérie s'élève un mont solitaire dont les flancs caverneux servent de retraite et de sanctuaire à la pesante divinité. Dans ces cavités inaccessibles aux rayons de l'astre du jour, la terre exhale d'épaisses vapeurs, et ne reçoit que la lueur douteuse du crépuscule; jamais les chants de l'oiseau crêté du matin n'y appellent le jour; ni le chien vigilant, ni l'oie plus inquiète encore, ne troublent le silence de ces lieux. On n'y entend ni le bruit des feuilles, ni les cris des bêtes, ni la voix des hommes; là, tout se tait, hormis un faible bras du Léthé qui sort du pied de la roche, et roule sur le gravier avec un murmure assoupissant. Autour de la caverne fleurissent de tranquilles pavots et d'autres plantes sans nombre, dont la Nuit exprime le lait pour répandre le sommeil sur la terre obscurcie; point de portes qui roulent sur des gonds bruyans, point de gardes qui veillent à l'entrée. Au milieu de l'antre, un lit de duvet placé sur des pieds d'ébène est surmonté d'un sombre pavillon; c'est là que le dieu repose ses membres nonchalans; autour de lui sont étendus çà et là, sous diverses formes, tous

les songes divers, aussi nombreux que les épis des moissons, les feuilles des forêts et les grains de sable des rivages.

La déesse s'avance, écartant de ses mains les songes qu'elle rencontre; l'éclat de ses vêtemens répand dans la demeure sacrée une lueur inconnue. Le dieu entr'ouvre avec peine ses paupières appesanties; il se soulève et retombe; il se relève encore, et son menton sans appui revient frapper sa poitrine : il se réveille enfin; et, soutenu sur son coude, il demande à la déesse (car il la reconnaît) le sujet de son message. O vous! lui répond-elle, le plus tranquille des dieux, Sommeil, repos des êtres, paix de l'ame, vous devant qui fuit l'inquiétude, vous dont les soins journaliers adoucissent les peines de l'homme et lui rendent les forces pour ses travaux, ordonnez (Junon vous le demande) que le plus ressemblant des songes aille, sous les traits de Céix, trouver Alcione dans la ville d'Hercule, et lui peigne le naufrage de son époux. Après avoir rempli son ordre, Iris part; elle n'eût pu résister plus longtemps à la vapeur qu'exhalaient ces lieux, et déjà le sommeil s'emparait de ses sens. Elle fuit et retourne dans l'Olympe par le cercle qu'elle venait de tracer.

Le père des songes appelle, dans la foule de ses enfans, Morphée, l'habile imitateur : nul autre ne sait mieux contrefaire les traits, la démarche, les

vêtemens, tout, jusqu'au son de la voix et aux discours même de ceux qu'il représente. Mais celui-là ne prend jamais que des formes humaines; un autre se transforme en quadrupède, en oiseau, en serpent à longs replis : c'est lui que les dieux ont nommé *Cyclos*, tandis que le commun des hommes l'appelle *Phobétor*. Un troisième, c'est *Phantase*, a un emploi différent; il représente la terre, l'onde, la pierre, le bois; enfin, tous les corps inanimés. Le dieu ne s'adresse, entre tous, qu'à Morphée pour remplir les ordres de Junon; et déjà sa tête appesantie retombe avec langueur et se replonge dans le duvet.

Le songe agile fend les ténèbres d'un vol discret, et bientôt arrive à Trachine : là, il dépose ses ailes pour prendre la figure de Céix et tous ses traits; puis il se montre au pied du lit de sa malheureuse épouse, pâle, hideux, dépouillé; l'eau découle encore de sa barbe et de ses cheveux trempés. Il s'avance sur le lit, il inonde Alcione de ses pleurs, et lui dit ces mots : Tu vois Céix, femme infortunée; la mort a changé mes traits; cependant, considère-moi, tu me reconnaîtras; mais au lieu de ton époux, tu trouveras son ombre. Alcione, tes vœux ont été vains; j'ai péri. Rejette un espoir trompeur : le vent orageux du midi a brisé mon vaisseau sur la mer Égée; il l'a précipité dans l'abîme, et les flots ont rempli cette bouche qui t'appelait encore. Ce n'est point un auteur suspect

qui vient te faire ce récit, ce n'est point un bruit vague que tu entends, c'est moi-même qui, des gouffres des mers, viens t'annoncer mon naufrage. Lève-toi, Alcione, ceins tes habits de deuil, livre-toi à ta douleur, et ne laisse point ton époux descendre aux enfers privé de tes larmes.

Morphée prononça ces paroles d'une voix impossible à méconnaître; ses yeux paraissaient mouillés de pleurs véritables, et ses mains imitaient les gestes de Céix. Alcione, encore endormie, pleure, sanglotte; elle étend ses bras pour serrer son époux, et n'embrasse rien. Demeure, ah! demeure, dit-elle; où fuis-tu? nous irons ensemble.... Elle se réveille enfin troublée de cette image et de cette voix : ses esclaves effrayés sont accourus au bruit; ils ont apporté de la lumière : elle regarde autour d'elle; mais celui qu'elle vient de voir n'y est point. Après de vaines recherches, elle meurtrit son visage, frappe sa poitrine, déchire ses vêtemens, arrache ses cheveux, et quand sa nourrice lui demande le sujet de sa douleur : Alcione n'est plus, répond-elle, elle a péri avec Céix : point de consolation; il a fait naufrage; je l'ai vu, je l'ai reconnu, mes bras, étendus vers lui, l'ont cherché, mais l'ombre a fui. Ce n'était point un fantôme vain, c'était l'ombre même de mon époux. Il n'avait point, il est vrai, son air accoutumé; son ancien éclat avait disparu : malheureuse! je l'ai vu pâle, nu, les cheveux encore hu-

mides; il était là l'infortuné (et en même temps elle cherche s'il en reste quelque trace). Ah! Céix, Céix, je l'ai craint, je l'ai pressenti! je t'ai conjuré de ne pas fuir ton épouse pour te confier à des vents perfides, ou du moins de m'emmener à la mort qui t'attendait! O mon époux! que de maux épargnés, si je t'avais suivi! Aucun jour de ma vie ne se fût écoulé sans toi, et la mort ne nous eût point séparés. A présent je péris loin de moi, loin de moi mon corps flotte sur les mers, et d'ici je me vois la proie des flots. Ah! mon cœur serait plus barbare que la mer, si j'essayais de respirer encore et de survivre à tant de maux! Non, je ne combattrai pas; non, malheureux époux, non je ne t'abandonnerai point : à cette heure du moins tu retrouveras ta compagne; et si nous ne sommes pas réunis dans la même urne, au moins la même inscription nous rapprochera; mes os ne toucheront pas les tiens, mais mon nom touchera ton nom. — La douleur l'empêche de continuer, les sanglots étouffent ses paroles, et de sa poitrine gonflée il ne sort que des gémissemens.

Le jour se lève, elle court au rivage; elle retourne au lieu d'où elle avait vu le fatal départ. Ici, disait-elle, il s'est arrêté; ici, son vaisseau fut détaché; ici, j'ai reçu son dernier baiser.... Tandis qu'elle se retrace jusqu'au moindre signe, jusqu'au moindre geste, et que ses regards par-

courent l'étendue des mers, elle aperçoit un objet qui flotte sur les eaux : d'abord on ne peut rien distinguer; mais le flot l'approche, et l'on entrevoit confusément un corps humain. Alcione se sent émue; c'était assez qu'il eût fait naufrage, et le pleurant sans le connaître : Que je te plains, dit-elle, qui que tu sois! Ah! si tu as une épouse...

Cependant le corps s'avance poussé par les vagues. Plus Alcione le fixe, plus sa raison s'égare : déjà il est près du rivage; déjà on peut le reconnaître; elle le voit, c'est son époux. C'est lui, s'écrie-t-elle; et déchirant à la fois son visage, sa chevelure, ses vêtemens, et tendant à Céix des mains tremblantes : C'est donc ainsi que tu reviens à moi, dit-elle, chère et malheureuse moitié de moi-même!

En avant du rivage s'élevait un môle opposé à la fureur des vagues et à la violence des courans. Elle y monte, et de là s'élançant... mais, ô prodige! l'air soutient Alcione revêtue de ses plumes soudaines qui se déploient et rasent en sifflant la cime des flots. Pendant son vol, sa bouche, changée en un bec aigu, rend des accens qu'on prendrait encore pour des plaintes; mais, dès qu'elle est parvenue à ce corps froid et privé de vie, on la voit étendre ses naissantes ailes sur cet objet si cher et lui donner mille baisers. Le peuple douta d'abord si Céix les avait sentis, ou si le seul mouvement de l'onde avait soulevé sa tête;

il les sentait en effet, et tous deux enfin, par la pitié des dieux, furent changés en oiseaux. Leur amour conservé leur fait encore courir les mêmes destins; ils s'unissent, ils se multiplient, ils se transmettent leur première tendresse, et les alcions sont restés les modèles de la fidélité conjugale. Tous les hivers Alcione passe sept jours tranquilles à couver son nid flottant. Alors la navigation est sûre; Éole tient les vents renfermés, et les enfans de sa fille règnent paisiblement sur la surface des mers.

TRADUCTION

DE

L'HISTOIRE DE BIBLIS,

TIRÉE

DES MÉTAMORPHOSES D'OVIDE.

Les malheurs de Biblis apprendront aux jeunes filles à régler leurs vœux. Éprise de Caunus, elle l'aima comme une sœur ne doit point aimer; abusée dans le principe, elle ne sent point le danger des caresses et des baisers qu'elle prodigue, et son cœur aime à prendre le crime pour devoir. Peu à peu l'amour se décèle : lorsque Biblis se pare, c'est pour Caunus; elle veut être trop belle à ses yeux! et si quelque autre est plus belle, elle en est jalouse. Cependant elle ignore encore son état; aucun désir n'a trahi sa flamme; mais elle brûle au-dedans; mais déjà elle l'appelle son maître; mais déjà le nom de frère lui déplaît;

mais déjà elle aime mieux qu'il la nomme Biblis que sa sœur. Sa raison néanmoins ne s'est encore permis aucun espoir criminel; mais souvent dans la nuit un songe enchanteur lui offre celui qu'elle aime; elle se voit unie à lui, et, quoique endormie, elle en rougit. Le sommeil cesse, et longtemps Biblis en silence recherche dans son esprit l'image que le songe lui a présentée; enfin son ame inquiète s'exprime ainsi : « Malheureuse! qu'ai-je vu dans cette nuit tranquille? ah! que ne dure-t-elle encore! Mais pourquoi ces songes? sans doute Caunus plairait aux yeux même de la haine; sans doute il me plaît, et s'il n'était pas mon frère..... il en serait trop digne; mon malheur est d'être sa sœur : ah! puisse revenir souvent, mais seulement dans mon sommeil, ce qui m'a tant charmée! Le sommeil est sans témoins, mais il n'est pas sans plaisirs : ô Vénus! ô Amour! quelles délices! tant de ravissemens ne sont que trop vrais, tous mes sens me l'attestent! le souvenir seul me charme; mais mon bonheur n'a point assez duré, et la nuit jalouse a précipité sa course.

« O cher Caunus! s'il m'était donné, sous un autre nom, d'aspirer à toi, que j'aimerais à me voir la bru de ton père! que j'aimerais à te voir le gendre du mien! Puissent les dieux avoir rendu tout commun entre nous, hors les aïeux! eh! que de bon cœur je te céderais l'avantage du rang!

Hélas! j'ignore, ô le plus beau des mortels, quelle sera ton heureuse épouse! mais moi, à qui mon malheur a donné les mêmes parens qu'à toi, tu ne seras jamais que mon frère. Vain titre! cruel obstacle! ce qui nous unit nous sépare.

« Mais que m'annoncent donc ces visions? quel est le sens de mes songes? et les songes ont-ils en effet un sens! O félicité des dieux! il en est qui ont possédé leur sœur. Opis fut la sœur et l'épouse de Saturne; Thétis de l'Océan; Junon du maître de l'Olympe. Les dieux ont leurs droits; vainement je chercherais des exemples au ciel, d'autres pactes, d'autres lois gouvernent la terre. Non, ou cette coupable flamme sortira de mon sein, ou, si je ne le puis, que plutôt je périsse, et qu'étendue morte sur le bûcher, j'y reçoive les derniers baisers de mon frère. L'amour exige des aveux; quand je m'y abandonnerais, Caunus en aurait horreur. Les Éolides pourtant n'ont point fui l'hymen de leurs sœurs. Les Éolides? D'où les ai-je connus, et pourquoi toujours des exemples? Où suis-je entraînée! Fuyez loin de moi, feux criminels, aimons Caunus; mais, hélas! comme on aime un frère.

« Si cependant il eût le premier senti ce que je sens, j'eusse pu céder à ses transports; eh bien! puisque je ne l'eusse point repoussé, je le préviendrai. Infortunée, pourras-tu convenir?... l'amour m'y forcera, je pourrai tout; ou si la honte me

ferme la bouche, une lettre secrète dévoilera des feux trop long-temps cachés. »

Ce moyen lui plaît et fixe tous ses doutes. Soulevée à l'aide du bras gauche, et s'appuyant sur son coude : « C'en est fait, dit-elle, déclarons une flamme insensée; hélas! quelle peine, quel projet et quel amour! » Déjà Biblis médite sa lettre, et voilà que ses tremblantes mains se préparent; l'une tient le fer et l'autre la cire; elle commence, elle hésite, elle écrit, elle repousse ses tablettes, elle note, efface, change, condamne, approuve; cent fois les tablettes sont quittées et cent fois reprises; incertaine, égarée, elle frémit de sa témérité; la honte et l'audace sont peintes à la fois sur son visage : le mot *sœur* était écrit, la réflexion le fit effacer, et sur les feuilles souvent corrigées il resta ces paroles : « Une amante te souhaite un bonheur qu'elle ne peut avoir que de toi. Elle rougit, hélas! elle tremble de tracer son nom; je voudrais, s'il faut le dire, que ce nom fatal ne parût point dans ma cause, et que tu ne reconnusses Biblis qu'en l'exauçant. Tu n'as vu que trop d'indices d'une ame blessée : ma pâleur, mon abattement, mes regards, des yeux souvent humides, des soupirs dont je cachais la cause, des caresses, des baisers, qui, si tu l'as remarqué, n'étaient point fraternels. Cependant moi-même, les dieux m'en sont témoins, quoique brûlée audedans, j'ai tout fait pour me guérir : long-temps

je me suis débattue pour échapper aux armes puissantes du fils de Vénus ; va, j'ai plus souffert, plus résisté que tu ne peux le croire d'une simple fille ; mais, vaincue enfin, je suis forcée d'avouer ma défaite et d'implorer mon vainqueur. Tu peux seul conserver, tu peux trancher les jours d'une amante ; choisis... ce n'est point une ennemie qui te supplie, c'est celle que les plus étroits liens unissent à toi, et qui voudrait les resserrer encore. Abandonnons l'étude de la morale aux sages qui recherchent les limites du bien et du mal, et qui veillent au maintien des lois : pour nous, un amour téméraire convient à nos jeunes années ; nous ignorons ce qui est défendu ; croyons que tout est permis, et suivons l'exemple des plus grands dieux. Ni la dureté d'un père, ni le soin de notre honneur, ni les autres craintes des hommes, ne peuvent nous arrêter ; notre amour ne trouvera point d'obstacles ; les doux noms de frère et de sœur en assurent le mystère. J'ai la liberté de te parler en secret ; les plus tendres caresses nous sont permises en public. Hélas ! que je sais trop ce qui nous manque ! prends pitié d'une faiblesse que tu n'eusses jamais connue sans l'excès de mon amour. »

Elle eût continué, mais les tablettes étaient remplies, et la dernière ligne ne trouva de place que sur la marge. Elle veut fermer cette coupable lettre ; ses lèvres étaient desséchées, il fallut mouil-

ler son cachet à ses larmes. Elle appelle un esclave en rougissant, et après l'avoir encouragé par de douces paroles : Porte, lui dit-elle, cette lettre à mon..... et long-temps après elle ajouta *frère*. Les tablettes tombèrent de ses mains en les remettant : elle fut troublée du présage ; cependant la lettre partit.

L'esclave saisit un moment commode, et remplit son ordre. Le petit-fils de Méandre, enflammé d'un courroux soudain, jette loin de lui l'écrit fatal sans l'achever, et contenant à peine sa fureur contre l'esclave effrayé : Fuis pendant que tu le peux, dit-il, vil ministre du plus infame crime ; si ta mort n'eût été un indice de notre honte, tu ne respirerais plus. L'esclave fuit, et rapporte à sa maîtresse la terrible réponse. Biblis pâlit au récit de l'esclave, et le froid de la mort saisit ses membres tremblans ; mais bientôt ses sens reviennent et ses transports avec eux. « Je l'ai trop mérité, dit-elle. Téméraire, pourquoi me découvrir ? pourquoi confier si tôt au hasard d'une lettre ce que peut-être j'eusse dû cacher toujours ? Il fallait auparavant sonder son esprit par des mots à double sens ; il fallait m'assurer du vent avec une partie des voiles : imprudente ! je les ai toutes déployées pour donner dans des écueils où j'échoue sans espoir de salut. Un présage trop certain eût dû m'arrêter : quand ces funestes tablettes échappèrent de mes mains, n'annonçaient-elles

pas le même sort à mes espérances? Il fallait changer le jour ou la résolution : c'était le jour qu'il fallait changer; un dieu me le disait, les signes étaient trop clairs; mais j'étais aveugle : au moins il fallait, sans recourir à cette fatale écriture, il fallait moi-même ouvrir mon ame; il eût vu mes pleurs, il eût vu mon trouble : je pouvais dire plus que la lettre; je pouvais, malgré lui, me jeter à son cou, embrasser ses genoux, étendue à ses pieds, lui demander la vie, et, repoussée, au moins mourir à ses yeux. Il n'est rien que je n'eusse tenté; et quand chacun de mes efforts eût été trop faible, j'aurais triomphé en les réunissant : peut-être aussi est-ce la faute de l'esclave; il s'y sera mal pris; il l'aura peut-être abordé à contre-temps; il devait attendre que l'instant et l'humeur fussent favorables. Caunus n'est point né d'une tigresse; il n'a point sucé le lait d'une lionne; son cœur n'est ni de rocher, ni de fer, ni de diamant.... Essayons encore, il cédera. Tant que le souffle me restera, je ne me découragerai point : ah! sans doute si je pouvais revenir sur le passé, le mieux serait de ne point commencer; le mieux à présent, c'est d'achever. Quand je renoncerais à mon espoir, pourrait-il oublier mon audace? M'arrêter, ce serait lui dire que j'ai peu désiré; il pourrait même croire que j'ai voulu le tenter et lui tendre un piège, ou bien que j'ai cédé à une erreur passagère des sens, et non à

ce dieu inévitable qui me consume tout entière. Enfin je ne puis plus être innocente; j'ai écrit, j'ai demandé, ma volonté est souillée : en m'arrêtant, je n'effacerai rien; ce qui me reste à faire est peu pour mon crime et tout pour mes vœux.»

Elle dit; et tel est le désordre de son esprit, que, ce qu'elle regrette d'avoir tenté, elle le tente de nouveau : l'insensée passe toutes les bornes et s'expose à mille rebuts. Caunus enfin, désespérant de la guérir, fuit à la fois le crime et la patrie, et va fonder de nouveaux murs dans une terre étrangère.

Alors la triste fille de Milet perd tout usage de sa raison. Furieuse, elle déchire ses vêtemens et se meurtrit le sein : déjà sa folie est publique, et l'on en dit hautement la coupable cause; elle maudit une contrée et une maison odieuse, et fuit sur les traces de son frère expatrié.

Tel qu'on entend les bacchantes ismariennes que le fils de Sémélé a frappées de son tyrse redoutable renouveler de trois en trois ans leurs bruyantes fureurs, tels les habitans du Bubace ont entendu retentir dans leurs vastes campagnes les hurlemens de Biblis. En s'éloignant, elle parcourt la Casie, la Lycie et les demeures des belliqueux Lélèges; déjà elle a laissé derrière elle les sommets du Cragus, les murs de Limire et les rives du Xanthe; déjà elle a passé les monts fumans où la triple chimère offre la tête d'une lionne et la

queue d'un serpent. Malheureuse Biblis! bientôt l'ombre des forêts va te manquer! mais voilà qu'épuisée de cris et de fatigues, tu succombes, couvrant la terre de ta longue chevelure, et serrant entre tes dents les feuilles desséchées... Plus d'une fois les nymphes de Thrace lui offrirent de tendres secours; plus d'une fois elles lui donnèrent d'utiles conseils; Biblis est sourde aux consolations; elle reste immobile, muette, et pressant l'herbe des prés de ses faibles mains; les naïades, voyant couler ses larmes en torrent sur sa couche, leur creusèrent un lit qui ne tarit jamais: hélas! elles ne pouvaient rien donner de plus à la triste Biblis.

Aussitôt, comme les gouttes qui sortent par les fentes de l'arbre qui donne la résine, comme le bitume collant qu'un feu caché distille, comme l'onde que le froid a durcie se fond aux regards de Phébus et au souffle de Zéphire; ainsi Biblis fondue dans ses larmes se transforme en une fontaine qui sourdit au pied d'un chêne ombrageux, et qui porte encore le nom de Biblis dans le vallon qu'elle arrose.

TRADUCTION

DE DIFFÉRENS MORCEAUX

DE

LA TRAGÉDIE D'HIPPOLYTE

DE SÉNÈQUE [1].

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

HIPPOLYTE, après avoir ordonné des apprêts de chasse, adresse l'invocation suivante à Diane.

DESCENDS à mes vœux, déesse vierge qui partages avec ton frère le soin d'éclairer le monde,

1. Ceux qui ont lu Sénèque verront facilement qu'on a retranché de cette pièce des descriptions inutiles, de froides réflexions et des détails dégoûtans. Mais on croit avoir conservé tout ce qui était essentiel à la marche et à l'intérêt de la tragédie.

tes inévitables traits vont chercher les animaux sauvages qui s'abreuvent dans l'Araxe glacé et ceux qui s'abattent dans l'Ister tranquille. Tu frappes les lions de Gétulie, tu poursuis les cerfs de Crète, et tes rapides flèches percent les daims agiles; les tigres bigarrés, les buffles sauvages, l'orox indompté, succombent sous tes coups; tout ce qui parcourt les plaines dépouillées du Garamanthe, les riches forêts d'Arabie, les âpres cimes des Pyrénées, les rochers d'Hyrcanie et les champs incultes du Sarmate errant, tout épouve ton adresse redoutable. O Diane! si, dans l'ombre des bois, tu daignes écouter les vœux du chasseur, les animaux demeurent enfermés dans les toiles, jamais leurs efforts ne rompent les filets, et à son retour le char gémit sous une noble proie: alors toute la meute élève gaiement ses têtes ensanglantées, et l'air retentit des chants d'une longue file de chasseurs qui reviennent triomphans à leurs foyers. Mais elle m'entend: les cris aigus de mes chiens m'annoncent sa présence, les forêts m'appellent, je pars et j'évite les détours des chemins battus.

SCÈNE II.

PHÈDRE, LA NOURRICE.

PHÈDRE.

O REINE des mers! vaste Crète, qui de chacun de tes rivages envoies d'innombrables vaisseaux jusqu'aux plages d'Assyrie! pourquoi souffres-tu que la fille de ton roi demeure en otage dans une cour odieuse, et qu'épouse de ton ennemi elle passe ses beaux jours dans la tristesse et dans les larmes? Il est parti mon volage époux. Thésée garde à sa femme sa fidélité accoutumée. Compagnon d'un audacieux adultère, il erre dans les demeures éternelles d'où jamais mortel n'est revenu; il essaie, pour son ami, d'arracher la déesse des enfers à son austère époux: ni crainte ni pudeur ne l'arrête, et jusqu'aux rives de l'Achéron, le père d'Hippolyte va porter l'offense et le déshonneur.... Ah! malheureuse, mon sein renferme de plus cruels troubles. La tranquillité de la nuit, les charmes du sommeil ne peuvent rien sur moi; tel que les feux qui couvent dans les antres de l'Etna, mon mal se nourrit, s'accroît et me brûle au-dedans; l'art de Pallas est abandonné, les fuseaux tombent de mes mains: on ne me voit plus orner les autels de mes offrandes; ma voix ne se

mêle plus dans les temples aux chants des Athéniennes; je ne porte plus le flambeau dans leurs assemblées secrètes; je n'adresse plus de prières ni d'hommages purs à la déesse dont les soins gouvernent la terre..... Je ne sais, il me semble que j'aimerais à devancer la course des bêtes fugitives, et mes faibles mains brûlent de lancer des traits mortels.... Où vous égarez-vous, mon esprit? et d'où vient cet amour des bois?..... Ah! je reconnais les maux de ma déplorable mère: l'amour et le crime nous attendent dans les forêts. O ma mère! que je vous plains! embrasée d'une étrange flamme! vous osâtes aimer le chef sauvage d'un troupeau: il était farouche, fougueux, indompté, mais au moins il aima. Moi, malheureuse, quel dieu, quel génie pourrait aider à me consoler? Non, le père d'Icare, qui nous apprit à renfermer un monstre dans d'obscurs détours, m'offrirait en vain le secours de son art. Vénus irritée déteste la race du Soleil, et se venge sur nous des chaînes de Mars et des siennes. Elle plonge dans l'opprobre et le crime toute la race de Phébus: une fille de Minos n'est pas faite pour brûler d'une flamme ordinaire, il faut qu'il s'y joigne des forfaits.

LA NOURRICE.

Femme de Thésée, brillante fille de Jupiter, éloignez de vous ces pensées, étouffez cette flamme honteuse, et ne vous livrez point à un funeste espoir. Celui qui résiste à l'amour naissant peut

seul s'en défendre et triompher; mais celui qui se nourrit au-dedans de ce poison délicieux essaie trop tard de secouer le joug, il est déjà vaincu. O reine! je le sais trop bien, l'orgueil du trône connaît peu la dure vérité, et résiste aux sages conseils; mais quels que soient les dangers que je cours, je les affronte. Que craindrai-je à mon âge? la mort va me rendre libre.... Où courez-vous, malheureuse Phèdre? vous ajoutez à l'opprobre de votre maison : vous surpassez votre mère; son amour monstrueux était moins coupable; car votre crime vient de vous, et le sien fut celui des dieux.... Éteignez, je vous en conjure, des feux inconnus jusqu'ici même parmi les peuples barbares, et dont les déserts des Gètes, les sauvages rochers du Taurus, les champs des Scythes vagabonds n'ont point vu d'exemple. Que votre ame, rendue à elle-même, se rappelle Pasiphaé, et qu'elle craigne de nouvelles horreurs. Quel affreux mélange méditez-vous? quel fruit naîtra de votre flamme incestueuse? Ah! renversez la nature, renouvelez les prodiges, repeuplez le labyrinthe de nouveaux monstres, et que l'univers frémisse toutes les fois qu'une Crétoise aimera!

PHÈDRE.

Tes discours sont trop vrais; mais, hélas! mon destin m'entraîne; mon esprit sait qu'il court à sa perte, et se retourne inutilement vers de sages conseils. Ainsi, quand les flots battent un vaisseau

déjà ouvert de toutes parts, c'est en vain que le pilote et les matelots luttent contre leur destinée. La raison parle, mais la fureur domine : un dieu puissant est mon maître; c'est lui qui plane sur les mers; il commande à Jupiter, il triomphe de Mars, il enflamme le dieu qui forge la foudre dans les fournaises de l'Etna; et Phébus lui-même, aux traits de qui rien n'échappe, est atteint des flèches de cet enfant volage, aussi redoutable pour le ciel que pour la terre.

LA NOURRICE.

Une imagination déréglée et favorable au vice a placé l'Amour dans le ciel. Ainsi, dit-on, Vénus envoie son fils parcourir l'univers; ainsi la faible main de cet enfant lance du haut des cieux des traits redoutables, et le moindre des dieux est le maître de tous. Mais ces fantômes sont nés d'un esprit insensé, et c'est à quoi Vénus doit sa puissance, et l'Amour ses traits.... Souvenez-vous des lois que votre rang vous impose; respectez votre maître dans votre époux, et craignez son retour.

PHÈDRE.

Ah! je n'ai d'autre maître que l'Amour, et je ne crains point le retour de mon époux : quiconque est descendu dans les pâles demeures n'est jamais revenu de l'éternelle nuit à la lumière du jour.

LA NOURRICE.

N'espérez point en Pluton; en vain il aurait fermé son royaume; Cerbère en vain redoublerait de vigilance, Thésée saura trouver des chemins inconnus.

PHÈDRE.

Eh bien! l'excès de mon amour sera mon excuse.

LA NOURRICE.

Auprès de lui, qui n'a pas même épargné la fidèle Antiope! Mais je veux encore que vous puissiez fléchir sa colère, qui fléchira l'esprit intraitable de cet ennemi de votre sexe? Digne fils des Amazones, il fuit tout hymen, il passe une jeunesse solitaire loin des amours et des plaisirs.

PHÈDRE.

Je le suivrai dans les neiges, dans les rochers, dans les monts, dans les forêts.

LA NOURRICE.

Croyez-vous qu'il s'arrête à votre voix, et que son cœur s'amollisse? Quittera-t-il Diane pour Vénus? Vous immolera-t-il cette haine pour les femmes, que vous seule peut-être lui avez fait concevoir?

PHÈDRE.

Les prières sont-elles donc sans vertu?

LA NOURRICE.

C'est un barbare.

PHÈDRE.

L'amour triomphe de la barbarie.

LA NOURRICE.

Il fuira.

PHÈDRE.

Je le suivrai, fût-ce à travers les mers.

LA NOURRICE.

Souvenez-vous de votre père.

PHÈDRE.

Je me souviens aussi de ma mère.

LA NOURRICE.

Il abhorre votre sexe.

PHÈDRE.

Au moins je ne crains point de rivale.

LA NOURRICE.

Votre époux reviendra.

PHÈDRE.

Il est avec Pirithoüs.

LA NOURRICE.

Et votre père?

PHÈDRE.

Il a pardonné à ma sœur.

LA NOURRICE.

Ah! je vous en conjure, par ces cheveux blanchis à votre service, par ce corps épuisé de fatigue, par ces mamelles qui vous furent chères, retenez ces transports, et vous-même secourez-vous. Le désir de guérir est un pas vers la guérison.

PHÈDRE.

Non, toute pudeur n'est pas bannie de mon ame. Oui, chère nourrice, je t'obéirai et je terrasserai cet amour que je n'ai pu régler, je veux au moins sauver ma renommée : je n'ai qu'un moyen, qu'une ressource, c'est de suivre mon époux, et ma mort préviendra mon crime.

LA NOURRICE.

Arrêtez, ô ma fille! cette nouvelle fureur, reprenez vos esprits : plus vous vous trouvez digne de mourir, plus je vous vois digne de vivre.

PHÈDRE.

Mon trépas est résolu, je n'en cherche que les moyens. Périrai-je par le nœud fatal? me servirai-je du glaive? ou me précipiterai-je du haut de la tour de Pallas? C'en est fait, j'armerai mes chastes mains contre mon déshonneur.

LA NOURRICE.

Ainsi donc, au déclin de ma vie, je vous verrai trancher la fleur de vos jours. Ah! renoncez à ce triste projet.

PHÈDRE.

Non, rien ne peut arrêter qui veut et doit mourir.

LA NOURRICE.

Unique joie de mes vieux ans, chère maîtresse! si ce fatal amour ne peut sortir qu'à ce prix de votre ame, méprisez plutôt la renommée : elle n'est pas toujours juste; souvent elle accuse le

mérite et justifie les fautes. Je vais sonder cette ame froide et inflexible; c'est à moi d'attaquer la première ce jeune barbare, et d'essayer d'amollir sa rigide innocence.

LE CHOEUR.

Fille de l'onde écumante, ô Vénus! mère des amours, tu te plais à voir ce fils brillant et folâtre abuser de son arc et de son flambeau. D'une main trop incertaine il porte des blessures invisibles qui déchirent nos cœurs et font circuler dans nos veines un feu dévorant; nulle trève avec cet enfant. Des plages de l'orient aux contrées de l'Hespérie, des nations brûlées du midi jusqu'aux peuples errans du pôle glacé, tout éprouve ses ravages; il allume les brûlantes ardeurs de la jeunesse; il ranime les feux éteints du vieillard débile; il embrase la vierge innocente d'une flamme inconnue, et fait descendre ici les dieux sous des formes empruntées. Voyez le blond Phébus conduire en Thessalie de vils troupeaux, et le dieu de la lyre les rappeler au son d'un pipeau rustique. De plus étranges déguisemens ont caché le maître du ciel et des tempêtes; tantôt imitant les derniers accens du cygne, il déploie ses ailes argentées; tantôt c'est un taureau qui semble se prêter aux jeux des nymphes; mais bientôt, chargé de la belle Europe, il traverse l'empire de son frère, tremblant pour sa proie. Ses larges pieds lui servent de rames mobiles, et de son poitrail

nerveux il sillonne les flots. La tranquille déesse des nuits a connu l'amour. Elle abandonne à son frère le soin de son char. Phébus apprit à plier les coursiers de sa sœur dans un cercle plus étroit. Le char appesanti roula moins rapidement, et la terre attendit le jour plus long-temps que de coutume. Le fils d'Alcmène laisse son carquois et sa dépouille sauvage; il souffre que des anneaux brillans parent ses doigts endurcis, que ses cheveux hérissés soient rassemblés en boucles, et que de riches liens entourent ses jambes nerveuses. La main qui porta la massue tourna mollement le fuseau; et la riche Lydie a vu ces épaules qui naguère soutenaient les cieux rejeter la dépouille du lion de Némée pour se couvrir d'une étoffe délicate. Non, non, cette flamme est sacrée, trop de victimes l'attestent. Cet enfant superbe règne sur l'étendue que l'Océan environne et dans les espaces que les astres parcourent. Ses traits enflammés vont chercher les filles de Nérée au fond des mers bleuâtres, et les enfans de l'air au-dessus des nuages. Voyez les taureaux que Vénus aiguillonne se disputer des troupeaux entiers par de sanglans combats : le timide cerf devient audacieux pour défendre ses amours, et les bois retentissent de sa fureur; alors le tigre redoutable porte ses ravages chez les pâles Indiens; le sanglier écumant aiguise ses armes; le fier lion agite son panache, et l'écho des déserts répond à ses

longs mugissemens. Les monstres des mers orageuses, les sauvages buffles de Lucanie connaissent l'amour. La nature réclame ses droits sur tous les êtres; rien n'en garantit; la haine même, dès que l'amour a parlé, s'éteint et fait place à d'autres feux; et pour tout dire enfin, une marâtre peut aimer.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE CHOEUR, PHÈDRE, LA NOURRICE.

LE CHOEUR.

PARLEZ, fidèle nourrice, qu'est-il arrivé de nouveau? Où est la reine? y a-t-il quelque adoucissement à ses maux?

LA NOURRICE.

Nul espoir de soulagement; le mal qu'elle souffre n'en admet point. Elle cache et trahit le feu qui la consume; ses yeux étincellent et son visage abattu fuit la lumière; incertaine, irrésolue, rien ne lui plaît, et son maintien change au gré de sa vague inquiétude; tantôt elle essaie d'avancer d'un pas défaillant, et son corps épuisé succombe sous son propre poids; tantôt elle cherche le repos, mais le sommeil la fuit. La nuit se passe en gémissemens; tour à tour elle se lève, se recouche; elle fait rassembler ou lâcher sa chevelure, et, toujours mécontente, elle change tou-

jours. Déjà tout soin de sa nourriture et de sa vie est oublié; sa force la quitte, ses membres chancellent, son éclat s'efface, son corps souffrant ne se soutient plus; elle perd ses charmes avec ses forces, et ses yeux ne rappellent plus comme autrefois le dieu du jour dont elle descend : les larmes coulent sans cesse sur ses joues pâlies, comme au printemps les neiges s'écoulent sur les sommets blanchis des collines...... Mais les portes du palais s'ouvrent, c'est elle-même que nous voyons et qui dans son transport déchire ses vêtemens.

PHÈDRE.

Esclaves, éloignez de moi cette pourpre et cet or; éloignez ces vêtemens précieux que les Serres ont tissus; qu'une courte ceinture relève ma robe légère; point de collier qui m'enchaîne : délivrez-moi du poids de ces perles et de l'odeur importune de ces parfums; que mes cheveux épars sur mes épaules voltigent dans ma course au gré des vents; que mon carquois, rejeté de côté, laisse à ma main droite l'usage du javelot thessalien : telle fut la mère de l'austère Hippolyte, lorsque, abandonnant les côtés de la mer Glaciale, elle vient couvrir l'Attique de ses escadrons; ses cheveux, renoués d'un simple nœud, flottaient librement; une cuirasse légère défendait son corps sans offenser son sein; une pelisse sauvage était toute sa parure. C'est ainsi que je veux parcourir les forêts.

LA NOURRICE.

Ah! reine, oubliez ces vagues idées et ces vains transports; songeons plutôt à gagner la faveur de Diane. — O toi! reine des forêts, déesse qui parcours nos montagnes et que nos bergers adorent, change en augures favorables ces tristes présages; triple Hécate, divinité si chère aux habitans des bois; astre serein du ciel, flambeau de la nuit, dont la clarté console l'univers de la perte du jour, favorise nos desseins, et fléchis la rigueur du sombre Hippolyte; que son cœur amolli connaisse l'amour, qu'il écoute, qu'il parle à son tour le langage des amans, et que ton pouvoir généreux ramène sous le joug de Vénus cette ame rebelle et féroce; qu'ainsi ton disque soit toujours brillant, que jamais la nue sombre ne dérobe le jour de ton croissant; que jamais l'impure magie n'arrête la course de ton char dans les airs, et que la voix du berger ne suspende plus tes nobles emplois... Mais déjà la déesse semble nous écouter; je le vois lui-même, sans gardes et sans suite, offrant un secret sacrifice: ne balançons pas, le temps et le lieu sont favorables, usons de tous nos moyens. Mais quoi! je tremble... Le crime est encore difficile à commettre même quand il est résolu: mais si nous songeons à la faveur, oublions la vertu; le scrupule ne convient point à qui veut plaire à ses maîtres.

SCÈNE II.

HIPPOLYTE, LA NOURRICE.

HIPPOLYTE.

Nourrice, pourquoi pressez-vous ainsi vos pas appesantis par l'âge? D'où vient ce trouble et cette tristesse? Mon père serait-il en danger, craindriez-vous pour Phèdre ou pour ses deux enfans?

LA NOURRICE.

Rassurez-vous; le royaume est florissant, et toute la maison de Thésée jouit d'un sort prospère; mais vous, ne soyez pas insensible au bonheur: souvent une tendre inquiétude me tourmente pour vous; je vous plains de ce qu'ennemi de vous-même vous vous imposez de dures lois. Pourquoi, abandonnant Vénus et méconnaissant la nature, passez-vous dans les bois une jeunesse farouche? Croyez-vous donc que l'unique soin qui convient aux hommes soit de dompter des chevaux fougueux et de se préparer aux travaux sanglans de Mars? L'éternel auteur du monde, prévoyant trop bien les avantages des Parques, a donné Vénus au genre humain pour le renouveler, pour le perpétuer et pour opposer les traits du plaisir à ceux de la mort: sans elle bientôt l'univers croupirait dans une honteuse inaction; plus

de flottes sur les mers, plus d'oiseaux dans les airs, plus d'animaux dans les forêts. Que de germes de mort traînent avec eux les pauvres humains! Mais quand leur destin serait moins sévère, quand un chemin plus court, plus doux, nous mènerait au Styx, si la jeunesse, à votre exemple, fuit les nœuds de l'hymen, l'univers, borné à la courte durée d'une génération, s'en retournera dans le chaos. Suivez donc l'attrait de la nature; ne dédaignez point le séjour des villes, le commerce des hommes.

HIPPOLYTE.

Qui peut mener une vie plus libre, plus innocente, plus rapprochée des mœurs antiques que celui qui abandonne les villes pour les forêts? L'avarice, l'ambition, la faveur inconstante du peuple, la venimeuse envie, ne le poursuivent point sur l'âpre sommet du rocher: loin du luxe des cours, il préfère l'onde qu'il boit dans le creux de sa main aux vins précieux qui lui seraient offerts dans l'or travaillé. Quand le sommeil le presse, ses membres endurcis ne cherchent point un lit délicat; il ne s'environne point d'une triple enceinte, il cherche l'air et la lumière, et vit sous les yeux du ciel. Ainsi vécurent les premiers hommes que la terre en son printemps vit naître parmi les dieux. Ils ne connurent point la soif de l'or? de fatales bornes ne divisaient point leurs champs; les vaisseaux téméraires ne fendaient point

encore les ondes; les traits légers n'étaient point encore armés de fer; le glaive recourbé n'était point encore suspendu aux flancs du guerrier; le panache n'ombrageait point le casque, et la colère seule fournissait des armes. Mars inventa l'art ignoré des combats, et montra la mort sous mille formes nouvelles: le sang détrempa la terre et rougit les flots: bientôt la Discorde eut l'empire du monde, et tous les crimes furent connus. Le frère tomba sous les coups du frère; le père mourut de la main du fils, l'époux sous le fer de l'épouse; et, sans parler des marâtres, les mères impies s'armèrent contre leurs propres enfans. Non, les bêtes sauvages sont plus douces que les hommes; mais la source des maux, l'infatigable artisan des crimes, c'est la femme; c'est pour elle que fument encore tant de villes déshonorées par leurs débauches; c'est pour elle que tant de nations armées s'entre-déchirent et renversent les royaumes. Entre toutes, il suffit de la seule femme d'Egée pour rendre son sexe odieux.

LA NOURRICE.

Quoi! toutes sont-elles coupables du crime de quelques-unes?

HIPPOLYTE.

Je les déteste toutes, je les abhorre, je les fuis; soit raison, soit instinct, soit fureur, je me plais à les haïr : les ondes s'uniront plutôt avec les feux, les tourbillons de Scylla offriront plutôt de

sûrs asiles aux vaisseaux, Téthys fera naître plutôt le jour des confins de l'Hespérie, et les daims seront plutôt tranquilles au milieu des loups que je ne soumettrai ma raison au joug d'une femme.

LA NOURRICE.

L'amour combattu fut souvent vainqueur et triompha de la haine. Voyez la puissante Vénus régner jusque dans l'empire de votre mère; et vous-même en êtes la preuve.

HIPPOLYTE.

Ma seule consolation de n'avoir plus de mère, c'est de pouvoir haïr toutes les femmes.

LA NOURRICE, à part.

Il résiste à mes discours comme un dur rocher résiste aux flots qui le battent de toutes parts...... Mais voici la reine accourant d'un pas précipité : que va-t-il arriver? que devons-nous attendre? que devons-nous craindre? Hélas! les forces lui manquent, son corps ne se soutient plus; une pâleur mortelle est sur son visage... Reine, il en est temps, regardez et parlez; c'est Hippolyte qui vous soutient, vous êtes dans ses bras.

SCÈNE III.

PHÈDRE, HIPPOLYTE, LA NOURRICE.

PHÈDRE.

Qui me rend à ma douleur? qui rappelle dans mon ame tous ses troubles que l'approche de la mort avait dissipés. Mais pourquoi fuir la lumière qui m'est rendue? Osons, essayons, achevons l'entreprise, parlons avec courage; demander timidement, c'est engager au refus; le crime est à moitié commis, la honte n'est plus de saison. Ma flamme est odieuse, et peut-être, si je poursuis, le flambeau de l'hymen en ferait disparaître l'horreur. Le crime fut souvent justifié par le succès. Prince, accordez-moi, je vous prie, une oreille favorable, et que votre suite se retire.

HIPPOLYTE.

Nul témoin ne reste en ces lieux.

PHÈDRE.

Mes paroles ne sauraient trouver de passage; je ne sais quel pouvoir me force à parler, et quel autre me retient. Dieux du ciel, je vous prends tous à témoins de mes vœux.

HIPPOLYTE.

Quel embarras trouvez-vous à vous expliquer?

PHÈDRE.

Les faibles douleurs s'expriment, les grandes sont muettes.

HIPPOLYTE.

O ma mère! confiez-moi ces douleurs.

PHÈDRE.

Que ce nom de mère est touchant! mais qu'il va mal à l'état de mon ame! Hippolyte, appelez-moi votre sœur, ou votre esclave..... plutôt votre esclave; rien pour vous ne me paraîtra dur. Faut-il errer dans les neiges éternelles, gravir sur les sommets glacés du Pinde, me précipiter dans les flammes, au milieu des traits ennemis, offrir mon sein à mille morts? je suis prête. Recevez le sceptre que votre père m'avait confié, et prenez-moi pour sujette; c'est à vous d'ordonner, à moi d'obéir. Le sceptre du grand Thésée est trop lourd pour la main d'une femme : vous qui brillez de l'éclat du bel âge, montrez-vous égal à votre père dans l'art de régir les peuples. Recevez dans votre sein une humble suppliante, et prenez pitié d'une faible veuve.

HIPPOLYTE.

Que le ciel détourne ce présage! mon père reviendra victorieux.

PHÈDRE.

Non, le maître sévère du sombre royaume et du morne Styx ne permet point de retour vers la lumière des astres qu'on a quittée; et Pluton, à

moins d'être favorable à l'adultère, fera-t-il grâce au ravisseur de son épouse?

HIPPOLYTE.

Les justes dieux nous ramèneront Thésée. Mais tant que durera notre incertitude, mes frères seront traités avec l'amour que je leur dois, et mes soins essaieront de vous faire oublier que vous êtes veuve : je veux être pour vous un autre Thésée.

PHÈDRE.

Espoir crédule, trompeur amour, en a-t-il assez dit? redoublons les prières. Ah! prince, soyez sensible à la pitié, écoutez des vœux secrets que je ne puis vous cacher ni vous dire.

HIPPOLYTE.

Quelles sont donc vos peines?

PHÈDRE.

Elles sont telles que vous ne pouvez jamais les imaginer de la part d'une belle-mère.

HIPPOLYTE.

Pourquoi ce mystère et ce trouble? parlez ouvertement.

PHÈDRE.

Le délire et la fureur règnent dans mon ame et sur mes sens; un feu caché circule dans mes veines et dévore mes entrailles, comme la flamme promène ses ravages sous des toits embrasés.

HIPPOLYTE.

Sans doute c'est votre chaste amour pour Thésée.

PHÈDRE.

Oui, Hippolyte, c'est Thésée que j'aime; c'est lui tel qu'il me parut autrefois lorsque, dans la première fleur de l'âge, il vint affronter la demeure ténébreuse du monstre de Crète, et qu'à l'aide de ma sœur il se retrouva dans les détours du labyrinthe. Qu'il était beau! je crois voir encore ce front ceint de bandelettes sacrées; son visage était coloré d'une aimable pudeur; une peau délicate couvrait ses membres nerveux; il ressemblait à Diane ou à Phébus mon père, ou plutôt à vous. Oui, je le revois; je vois cette fierté qui, dès le premier abord, charma son ennemie : une beauté plus vive et plus naturelle encore éclate en vous. Ce sont tous les traits de votre père; mais le sang de votre mère y mêle je ne sais quoi de farouche qui leur donne un nouveau charme, et joint la fierté scythe à la beauté grecque. Si vous eussiez paru près de Thésée sur les rives de Crète, c'est à vous qu'Ariane eût remis son fil. O ma sœur! c'est vous que j'invoque, de quelque coin du ciel que vous lanciez vos rayons! Ma sœur, que nos destins se ressemblent! vous brûlâtes pour le père, et moi pour le fils. O Hippolyte! vous voyez la fille d'un dieu prosternée à vos genoux! nul crime, nul soupçon ne l'ont encore souillée. Pour vous seul j'abjure la vertu, pour vous je descends à la prière, et ce jour mettra fin à ma peine ou à ma vie.

HIPPOLYTE.

Maître des dieux, vous entendez, vous voyez, et vous êtes tranquille! Ah! si le ciel est encore serein, quand lancerez-vous la foudre? Ah! que le monde ébranlé s'écroule! que le jour disparaisse dans les ténèbres du chaos! que les astres épouvantés fuient la voûte des cieux! Et toi, roi de l'empyrée, ô soleil! vois la honte de ta race, et cache ta lumière. Maître des dieux et des hommes, pourquoi ta main tarde-t-elle? pourquoi la triple foudre n'a-t-elle point tout embrasé? Tonne sur moi, perce-moi de tes traits brûlans : je suis coupable, j'ai mérité la mort, j'ai fait naître des feux impurs. Étais-je donc fait pour l'inceste? et si ce crime devait être connu, grands dieux! devais-je en être l'objet? Est-ce là le prix d'une vie austère? O toi qui surpasses les crimes de ton sexe, tu as vaincu même ta mère; tu as plus osé : elle seule fut souillée de son crime; le forfait et la honte furent long-temps cachés, et n'éclatèrent qu'à la naissance d'un monstre, assemblage bizarre de l'homme et de l'animal féroce. O mille fois heureuses les victimes de la haine et de la trahison! O mon père! je vous porte envie; les belles-mères de Colchos sont moins à craindre que celles de Crète.

PHÈDRE.

Je ne sais que trop la triste destinée de ma maison. J'ai cherché ce que je devais fuir; mais

rien ne m'arrêtera plus : je te suivrai au travers des rochers, des fleuves, des mers, des flammes; partout où tes pas se porteront, insensée j'y volerai. Laisse-moi encore une fois me traîner à tes genoux.

HIPPOLYTE.

Éloignez, éloignez du chaste Hippolyte vos mains impures. Quels efforts! quelles horribles caresses! ah! qu'à l'instant ce glaive punisse tant de crimes. Déjà ma main a saisi les cheveux de cette infame : ô Diane! quel sang a mieux mérité de couler sur tes autels?

PHÈDRE.

A présent, Hippolyte, à présent tu combles mes vœux; à présent tu guéris mes maux : oui, mon bonheur passe mon espoir; je mourrai sans crime et de ta main.

HIPPOLYTE.

Éloigne-toi : je te laisse vivre pour que tu n'aies rien obtenu de moi; mais que ce glaive souillé de ton approche reste à jamais loin de mes flancs. Non, le Tanaïs, la Méotide, l'Océan lui-même, ne me rendront jamais ma pureté : ô forêts! ô Diane!

LA NOURRICE.

Vous voilà découverte, faible femme; qu'attendez-vous? rejetons sur lui le forfait; accusons-le de violence : le crime seul peut voiler le crime : le parti le plus sûr dans le danger, c'est l'audace.

La chose est secrète; nul témoin ne dira quel est le coupable de nous ou de lui. Paraissez, peuple d'Athènes; arrivez, fidèles esclaves : l'incestueux Hippolyte presse la reine, il la menace de la mort, il fait étinceler le fer; mais il fuit à votre approche, et dans son trouble il oublie son glaive. Ah! nous tenons une preuve du forfait. Rappelons d'abord à la vie cette reine infortunée, mais que ces cheveux arrachés, que ces vêtemens déchirés restent comme ils sont; qu'Athènes voie les vestiges d'un aussi grand attentat. O ma maîtresse! reprenez vos sens; pourquoi vous déchirer vous-même et fuir tous les regards? Quoi qu'il arrive, le crime n'est que dans la pensée.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

THÉSÉE, LA NOURRICE.

THÉSÉE.

Me voici donc enfin hors de la région ténébreuse. J'ai quitté la vaste et sombre demeure des mânes, et mes yeux affaiblis s'ouvrent à la lumière désirée. Déjà quatre fois Éleusine a partagé les dons de Triptolème, quatre fois la balance a égalé le jour à la nuit depuis qu'une destinée bizarre m'a enchaîné parmi tous les maux de la mort et de la vie. Malheureux, il ne me reste qu'une partie de cette vie, et je languirais encore au Tartare sans le secours d'Hercule, qui triompha de Cerbère et me fit voir le jour. Mais mon corps abattu n'a plus la même force : quelle fatigue pour traverser les espaces immenses qui séparent le Phlégéton du séjour des vivans! quelle peine de fuir la mort et de suivre Hercule!.... Mais qu'entends-je? dites, quelle voix lamentable a

frappé mes oreilles? les plaintes, les gémissemens, les sanglots retentissent dans ce palais. N'ai-je donc point quitté les enfers?

LA NOURRICE.

Phèdre est résolue à périr! elle méprise nos larmes et court à la mort.

THÉSÉE.

D'où vient ce dessein, au retour de son époux?

LA NOURRICE.

Ce qui devrait la retenir est ce qui la presse.

THÉSÉE.

Je ne sais ce que cachent ces paroles mystérieuses; parlez clairement. D'où naît sa douleur?

LA NOURRICE.

Elle ne la confie à personne: triste, sombre, elle veut mourir avec son secret.

THÉSÉE.

Accourez, accourez, le moment presse, ouvrez les portes du palais.

SCÈNE II.

THÉSÉE, PHÈDRE.

THÉSÉE.

O compagne chérie! est-ce donc ainsi qu'après une longue absence vous revoyez l'époux que vous avez tant regretté? Quittez ce glaive, re-

venez à moi, et dites ce qui vous rend la vie odieuse.

PHÈDRE.

Illustre Thésée, je vous en conjure par votre sceptre auguste, par vos tendres enfans, par votre retour que je n'osais me promettre, par mes cendres que vous recueillerez bientôt, souffrez que je meure.

THÉSÉE.

Qui vous force à la mort?

PHÈDRE.

Si j'en dis la cause, j'en perds le fruit.

THÉSÉE.

Nul autre que moi ne l'entendra : craignez-vous les oreilles de votre époux? parlez, votre secret restera dans mon cœur fidèle.

PHÈDRE.

Cachons les premiers ce que nous voulons que les autres cachent.

THÉSÉE.

Tous les moyens de mourir vous seront refusés.

PHÈDRE.

La mort ne manque jamais à qui la désire.

THÉSÉE.

Mais quel crime cette mort doit-elle expier?

PHÈDRE.

Le crime est de vivre.

THÉSÉE.

Quoi! mes larmes ne vous touchent point?

PHÈDRE.

Elles adoucissent mes derniers momens.

THÉSÉE.

Elle s'obstine au silence; mais les fers et les tourmens arracheront le secret de la nourrice. Qu'on la lie, et que....

PHÈDRE.

Arrêtez, je parlerai moi-même.

THÉSÉE.

Pourquoi détourner vos tristes yeux? pourquoi ces larmes que votre voile essaie en vain de me cacher?

PHÈDRE.

Père des dieux, je vous prends à témoin; et vous, brillant flambeau des cieux, Phébus, auteur de ma déplorable famille : j'ai résisté aux prières; les menaces et le fer n'ont point abattu mon courage; mais la violence a triomphé, et la tache sera lavée de tout mon sang.

THÉSÉE.

Ah! parlez : quel fut l'infame adultère?

PHÈDRE.

Celui que vous soupçonneriez le moins.

THÉSÉE.

N'importe, je veux le connaître.

PHÈDRE.

Interrogez ce fer; l'infame a fui au bruit du

peuple accourant à mes cris, et, dans son trouble, il a laissé ce témoin de son forfait.

THÉSÉE.

Cieux, quel crime! quel monstre! Je le reconnais ce glaive; je vois sur cet ivoire l'antique symbole de ma race. Mais où est le traître?

PHÈDRE.

Les esclaves l'ont vu troublé et fuyant rapidement.

SCÈNE III.

THÉSÉE, LE CHOEUR.

THÉSÉE.

O maître du ciel! et vous dominateur des flots, d'où vient le germe de cette horrible dépravation? Est-ce de la Grèce même, ou de la barbare Scythie, ou de l'infame Colchide? Non, il retrace trop bien les pervers auteurs de sa mère. Son crime accuse sa vile origine. Cette race sauvage ne peut souffrir les liens de Vénus, et la plus infame prostitution succède à un long célibat. Sang corrompu, que l'influence d'une plus douce région n'a pu corriger, les bêtes elles-mêmes fuient de pareilles horreurs! un pudique instinct les éloigne de l'inceste. Où donc est ce noble visage, cette majesté composée, ce grave maintien; ces

mœurs austères, ces manières à la fois rudes et antiques? O trompeuse sagesse! que tu caches de vices, et de quelle apparente beauté tu masques un homme perfide! Tu donnes à l'infame les traits de la pudeur; le séditieux paraît tranquille, le scélérat pieux, le perfide sincère. Le voilà, ce sauvage habitant des bois, c'est un infame débauché. Cette innocence, cette rigueur n'ont servi qu'à couvrir l'affront que me réservait un fils incestueux: c'était pour l'épouse de ton père que tu gardais tes premières ardeurs. Je rends mille fois graces aux dieux de ce qu'Antiope est tombée de ma main, de ce qu'en descendant vers les antres du Styx je ne t'ai point laissé de mère. Fuis, malheureux, porte tes pas fugitifs vers des peuples inconnus. Quand tout l'Océan te séparerait de la terre que j'habite, quand tu souillerais de ta présence un monde opposé au nôtre, quand tu te cacherais dans les derniers recoins de l'univers, au-delà du séjour des frimas et des neiges, et de l'empire de l'impétueux Borée, ma fureur et ma vengeance te suivront partout; attaché à tes pas, je te trouverai dans les plus obscures retraites: ni l'éloignement, ni les obstacles, ni les antres, ni les monts, ni les forêts ne te déroberont à ma vengeance; mes malédictions iront où mes armes ne pourront atteindre. Tu sais mon origine, tu sais que Neptune, mon père, m'a donné trois vœux à former, et qu'il a juré par le Styx de les

remplir. Maître des ondes, remplis ta promesse; qu'Hippolyte ne voie plus la lumière du jour, et qu'il emporte chez les mânes la haine de son père. O Neptune, quel horrible secours j'implore! sans l'excès de mes maux, je n'abuserais pas du dernier don que m'a fait ta bonté; dans les détours des enfers, dans les abîmes du Tartare, au milieu des menaces de Pluton, je n'eus pas recours à ton pouvoir: remplis ta promesse, ô mon père! Pourquoi ce retard? pourquoi n'entends-je pas mugir les ondes? pourquoi les nuages chassés de toutes parts ne viennent-ils pas répandre la nuit et voiler les astres?

LE CHOEUR.

Auguste mère des dieux, Nature! et toi, souverain du brillant Olympe, toi dont la main puissante régit les astres, prescrit leur tâche et meut l'univers! pourquoi le soin éternel de changer incessamment les choses, afin que tantôt les frimas glacés dépouillent les forêts, que tantôt les arbres se parent de verts ombrages, que l'aspect brûlant du lion jaunisse les épis, et qu'après l'automne, l'année épuisée répare ses forces? pourquoi, toujours occupé de maintenir l'équilibre entre les mondes roulans, négliges-tu le soin des hommes, et laisses-tu la vertu sans soutien et le crime sans vengeance? La fortune régit capricieusement les choses humaines: aveugle, elle laisse tomber sans choix ses dons et ses coups. Le vice

prospère, la vertu succombe; le crime est assis sur le trône; le peuple volage se choisit des maîtres indignes. Les lois sont armées contre l'innocence, la chasteté fuit dans les déserts, et l'adultère triomphe dans les cours. Vaine pudeur! faux éclat! Mais qui vient à pas précipités avec l'air du désespoir?

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

L'EXPRÈS, THÉSÉE.

L'EXPRÈS.

Triste condition ! fâcheux devoir! pourquoi m'appeler pour vous annoncer des malheurs inouïs?

THÉSÉE.

Ne crains rien ; les désastres n'ont plus rien qui m'étonne.

L'EXPRÈS.

Ah! la douleur étouffe ma voix.

THÉSÉE.

Parle; quel nouveau coup vient me frapper?

L'EXPRÈS.

Hippolyte n'est plus.

THÉSÉE.

Je savais que je n'avais plus de fils, je suis vengé; mais raconte-moi son trépas.

L'EXPRÈS.

Il fuyait désespéré et résolu de s'éloigner à ja-

mais; il court à ses superbes coursiers; pendant qu'il les soumet au joug, et qu'il suspend les rênes à leur bouche docile, on l'entendait parler seul, et dans ses discours sans ordre il maudissait le trône paternel, il attestait son père, il invoquait tous les dieux; puis, montant sur son char, il abandonne ses chevaux à toute leur vitesse. Le ciel était serein, l'air tranquille, l'onde calme; à l'instant la mer bouillonne d'elle-même; elle s'enfle, et s'élève jusqu'aux nues; jamais les autans, jamais les aquilons n'ont soulevé de telles vagues. Les rochers semblent ébranlés du choc, et le sommet de Leucate est blanchi d'écume; les eaux se courbent en vaste montagne, et roulent vers le rivage; à travers l'onde impétueuse qui s'élance on croit entrevoir une colline, qui bientôt découvre son sommet. Est-ce une autre Cyclade? est-ce le prodige d'Épidaure? sont-ce encore les rochers de Scyron, ou de nouvelles contrées qui s'élèvent du fond des mers? Pendant notre surprise et nos questions un long mugissement sort du sein des flots, et l'on distingue un monstre écumant, plus effroyable cent fois que toutes les baleines du vaste Océan. Tour à tour il pompe et lance des fleuves d'eau salée; la vague immense qui le couvrait s'écoule en bouillonnant. Le péril succède à la terreur, le monstre avance dans les terres, et les flots roulent à sa suite.

THÉSÉE.

N'omets aucun détail; peins-moi tout ce que tu as vu.

L'EXPRÈS.

Ah! mes yeux voient encore cette tête hideuse, colorée d'un vert livide, qui s'élève au-dessus d'un cou bleuâtre; je vois ce front marqué de taches obscures, ces oreilles mobiles, ces cornes effroyables dont la couleur changeante convient à la fois aux chefs des troupeaux et aux habitans de l'onde : ses larges naseaux s'ouvrent et se referment avec un horrible ronflement; une huile épaisse semble dégoutter de son large poitrail, ses vastes flancs sont teints d'une couleur fauve, et son corps est terminé par une queue énorme, semblable à celles des baleines qui dans les mers lointaines soulèvent et submergent les vaisseaux. A cet aspect la terre a tremblé; les troupeaux se dispersent, les bergers épouvantés ne songent point à les suivre; les animaux des forêts sortent de leurs retraites; les chasseurs eux-mêmes restent glacés d'effroi; le seul Hippolyte n'est point ému; sa main retient ses chevaux effrayés, et sa voix les encourage. Vous connaissez le chemin d'Argos, sur le sommet des collines escarpées dont la mer bat le pied. C'est là que le monstre s'arrête et semble s'apprêter au combat : dès qu'il a repris haleine et qu'il s'est assuré de ses forces,

il avance rapidement, effleurant à peine la terre de ses pas, et se présente menaçant aux coursiers effrayés. Votre fils, sans pâlir, se lève, et d'une voix de tonnerre : Ne crois point, dit-il, étonner mon courage; des monstres n'épouvanteront point le fils de Thésée. A l'instant les chevaux indociles entraînent le char loin de la route, et volent où l'effroi les emporte. Tel qu'un pilote au fort de la tempête manœuvre pour soutenir son vaisseau contre les vents, et oppose les ruses de l'art à la furie des flots, tel le héros gouverne toujours ses chevaux emportés. Tantôt il les retient, tantôt il les frappe; le monstre infatigable les suit toujours, tantôt courant à côté du char, tantôt le devançant, et revenant par un circuit s'offrir à sa rencontre. La fuite devient inutile : l'animal furieux s'élance à la tête des chevaux, ouvrant une gueule effroyable : les coursiers oublient et leur maître et leur frein; ils s'agitent, se débattent, se cabrent, et renversent le char : Hippolyte tombe; dans sa chute les rênes se nouent autour de son corps et le retiennent : plus il fait d'efforts, plus les nœuds se serrent; les coursiers sentent le char vide; ils ne connaissent plus la main qui les régissait, et fuient au hasard. Tels les chevaux du jour, indignés d'être conduits par un autre que Phébus, précipitèrent Phaéton du haut des cieux. Déjà les champs sont rougis du sang d'Hippolyte; sa tête brisée frappe et retentit contre les rochers;

sa chevelure reste dans les chardons et dans les ronces; les cailloux aigus déchirent son beau visage; ses charmes malheureux disparaissent; le rapide essieu brise ses membres mourans; enfin sa poitrine s'enfonce sur les éclats d'une souche à demi brûlée. Le char s'arrête un instant, et les chevaux, faisant un nouvel effort, entraînent et brisent le corps de leur maître; les buissons et les épines achèvent de le déchirer; à chaque obstacle nouveau il reste une partie d'Hippolyte. Ses tristes esclaves errent dans les champs; aidés de ses chiens fidèles, ils suivent la longue trace du sang, et recherchent ses précieux restes; mais leurs pitoyables soins n'ont pu tout rassembler. O fatale beauté! le voilà ce brillant collègue, ce digne héritier de son auguste père, qui naguère semblait l'astre de cet empire : aujourd'hui ses membres épars ne seront pas même tous réunis sur son bûcher, et une partie d'Hippolyte manquera dans son tombeau.

THÉSÉE.

O puissante nature! le courroux d'un père ne saurait briser tes nœuds; j'ai demandé la mort du coupable, et je le pleure.

L'EXPRÈS.

On ne doit point s'affliger de ce qu'on a voulu.

THÉSÉE.

Eh! le comble du malheur est pour moi d'avoir été contraint à le vouloir.

L'EXPRÈS.

Si votre haine dure encore, pourquoi ces larmes?

THÉSÉE.

Je pleure son meurtre, et non sa perte.

LE CHOEUR.

O incertitude des choses humaines! Cependant la fortune est moins cruelle pour les petits, et la faiblesse est frappée plus faiblement; l'obscurité est plus tranquille, et l'on dort mieux sous le chaume : les monts qui touchent aux nues sont plus battus des vents et de la tempête; l'humble vallée est moins frappée de la foudre; le Caucase et l'Ida retentissent des traits redoutables de Jupiter. Il craint encore pour l'Olympe, et frappe tout ce qui s'élève; l'humble toit du simple pasteur est à l'abri des secousses qui renversent les trônes des rois.

Nous attendons le temps mobile, sans savoir ce qu'il nous apporte; et la fortune légère peut tout donner, hors la confiance. Tel arraché aux ténèbres de la mort et revenu à la lumière des cieux pleure aujourd'hui son triste retour, et retrouve ses foyers plus tristes que les enfers. O Pallas! divinité chérie des Grecs! c'est par ton secours que Thésée, arraché aux marais du Styx, revoit aujourd'hui le séjour de la vie. Mais tu ne dois point pour cela une autre victime à Pluton;

son empire n'est point diminué. Dieux! quelle triste voix retentit dans le palais, et que médite la déplorable Phèdre avec le fer qui brille dans ses mains?

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

PHÈDRE, THÉSÉE, LE CHOEUR.

THÉSÉE.

Où vous emportent le désespoir et la fureur? Pourquoi ce glaive? pourquoi ces cris? pourquoi ces larmes répandues sur ces restes odieux?

PHÈDRE.

C'est moi, c'est moi qu'il fallait frapper. Cruel dieu des flots, appelle contre moi tous les monstres des gouffres profonds et des mers lointaines. O Thésée, toujours errant et toujours funeste! tantôt un père, tantôt un fils, paient votre retour de leur sang; également fatal aux vôtres par votre amour ou par votre haine pour vos épouses. O déplorable Hippolyte! que vois-je? et qu'ai-je fait? Quel monstre, quel Procuste, quel informe Minotaure ont ainsi dispersé tes membres mutilés? Qu'est devenue cette beauté pour moi si funeste? où sont ces yeux, les astres de ton amante? Tu es étendu sans vie : reprends un moment tes sens,

écoute-moi; mes discours ne sont plus criminels: de cette main je vais te venger et percer mon sein coupable. Phèdre va s'arracher au jour et au crime. Éperdue, je te suivrai jusque dans les ondes, dans les abîmes du Tartare, au travers des flots enflammés du Styx. Ah! que du moins ton ombre reçoive ces tristes dépouilles et cette chevelure coupée sur un front déchiré de mes mains; nos cœurs ne pouvaient être unis, mais nos destins le seront. Phèdre, s'il te reste quelque pudeur, meurs pour ton époux, sinon meurs pour ton amant. De quel œil verrais-je cette couche que j'ai voulu profaner? Il ne manquait à mon crime que de jouir de l'amour de Thésée après avoir immolé son fils. O mort! seule consolation d'un malheureux amour, seul recours de la pudeur offensée, c'est vers toi que je fuis; ouvre-moi ton sein propice. Écoutez, Athènes; et vous, père plus cruel qu'une marâtre, écoutez: Mon récit était faux; j'ai calomnié l'innocence, je lui ai imputé mon crime: père barbare, ton fils expire victime de l'inceste et de la calomnie; il fut chaste, il fut vertueux. O Hippolyte! reprends ta gloire; déjà le fer est plongé dans mon sein impie! et tout mon sang coule pour tes mânes. Thésée, apprends d'une marâtre ce que tu dois à ton fils, et meurs.

THÉSÉE.

Pâle flambeau des enfers, gouffre du Tartare,

marais éternels du Cocyte, et toi Léthé, fleuve si cher aux malheureux, emparez-vous d'une impie, et préparez-lui d'éternels tourmens; accourez, monstres des mers, si dociles à ma voix, arrivez des antres profonds de Protée, entraînez-moi sous les ondes : et toi, père trop favorable à mon courroux, toi dont la cruauté inventive a couvert les rivages des membres d'Hippolyte, tourne sur un père coupable tous les coups que tu viens de porter à un fils calomnié. Où me cacher? les cieux, les enfers, les mers sont témoins de mon crime : où me cacher? Et voilà pourquoi j'ai quitté les enfers! Un double deuil, un double assassinat m'attendait. Privé de mon fils et de mon épouse, je vais du même flambeau allumer deux bûchers. O mon libérateur! ô Hercule! rends à Pluton sa victime, rends-moi aux mânes. En vain j'invoque la mort dont j'ai triomphé; maintenant Thésée rassemble, surpasse les cruautés des brigands que ta main a punis...... Terre, ouvre-toi; chaos, reçois-moi : laissez-moi rejoindre les ombres par un chemin permis; je suis mon fils. Roi des mânes, ne crains rien de Thésée; c'est mon fils que je cherche, c'est lui que je veux joindre dans l'éternelle demeure. Mais les dieux sont sourds : ils ne le seraient pas si mes vœux étaient criminels.

LE CHŒUR.

Thésée, toute la vie vous reste pour vos re-

grets ; songez en ce moment au tribut que vous devez à votre fils. Recueillez au plus tôt ses membres dispersés, et souillés par son indigne trépas.

THÉSÉE.

Approchez de moi ces restes précieux, ce corps informe ; c'est Hippolyte. Ah ! je reconnais ma rage : ouì, je suis ton assassin, et, pour ajouter à mon crime, pour n'être pas le seul coupable, j'ai rendu mon père complice de ma fureur. Le voilà ce secours paternel ! O vieillesse triste et solitaire ! je n'ai plus de fils : que j'embrasse au moins ses membres et que je les réchauffe dans mon sein ! Est-ce là ce visage brillant de l'éclat des astres, dont les regards auraient charmé la haine ? qu'est-elle devenue cette beauté ? O cruel destin ! aveugle faveur des dieux ! voilà les vœux d'un père ! voilà le retour d'un fils ! Et vous, restes chers et glacés, laissez-vous réchauffer par mes baisers et par mes larmes, en attendant la pieuse flamme qui doit vous consumer..... Peuple, ouvrez ce palais sanglant ; remplissez la ville de vos lamentations, et préparez un magnifique bûcher. Mais éloignez-en ce cadavre impur ; qu'il soit précipité dans une fosse profonde comme les enfers, et que, s'il se peut, la terre accable de tout son poids sa tête criminelle.

RÉPONSE

AU DISCOURS DE RÉCEPTION

DE M. L'ABBÉ BARTHÉLEMY

A L'ACADÉMIE FRANÇAISE,

LE 25 AOUT 1789[1].

MONSIEUR,

DANS ce mélange continuel, et souvent trop inégal, des biens et des maux qui sont le partage du genre humain, l'académie éprouve quelquefois des joies vives; mais elle est condamnée à n'en point connaître de pures; sa destinée est de n'acquérir qu'en perdant : aussi commence-t-elle par jeter un regard de tristesse sur le vide de la place qu'elle donne; et même en y admettant un homme que de tout temps elle avait désiré d'y voir, elle y cherche encore un homme qu'elle aurait voulu toujours y conserver.

1. Boufflers était alors directeur de l'académie française.

L'utile académicien que vous remplacez, monsieur, n'a plus besoin d'éloges; le premier juge en fait de monumens vient de lui en élever un immortel. Tout ce que j'oserais dire après vous serait à peine entendu; et quand vous avez fini de parler, c'est encore vous que l'on écoute. Ce n'est donc point pour rien ajouter à l'honneur de M. de Beauzée, mais pour satisfaire à mon devoir, que j'essaierai de fixer encore un moment l'attention sur cet homme estimable qui la méritait si bien, qui l'ambitionnait si peu.

S'il est, comme dit Horace, une récompense assurée à la vertu discrète, comment la refuser (et surtout dans des temps où cette vertu devient si rare), comment la refuser, dis-je, à un homme simple, droit, et toujours semblable à lui-même; qui, dans la guerre éternelle des passions, des opinions, des cabales, des intrigues, a su conserver sa franchise et sa neutralité; qui, libre de soins insensible à l'éclat, indifférent pour la richesse, préférait à tout l'étude, la paix, l'amitié, la vertu, et s'occupait en silence, non du bien qu'il pouvait acquérir, mais du bien qu'il pouvait faire?

Tel fut le caractère de M. Beauzée. La fortune lui avait tout refusé, mais il ne lui demanda rien; et pendant qu'il se contentait du modique fruit de ses travaux littéraires, il vit au moins que ses amis ne partageaient point pour lui sa résignation.

Beaucoup de secours lui furent offerts ; presque tous ont été refusés. En vain essayait-on d'exiger son secret pour obtenir son aveu. S'il accepta quelquefois le service, il refusa toujours la condition. Il voulut honorer ceux qu'il avait choisis pour ses bienfaiteurs en s'honorant de leurs bienfaits ; et dans sa manière de leur devoir, il leur disputa le prix de la générosité. Du reste, plaçant tous ses plaisirs dans la satisfaction intérieure, et sa gloire dans l'estime de ses amis, on l'a, dans tous les temps, vu tranquille au milieu du tumulte qu'il fuyait, isolé au milieu du monde qu'il aimait, étendre ses idées, borner ses vœux, trouver le bonheur en lui-même, et joindre à chaque instant son consentement à sa destinée.

La jeunesse de M. Beauzée fut consacrée à l'étude des sciences exactes : il y puisa le mépris de tout ce qui n'est pas vrai, et leur dut peut-être cette justesse de conception, cette rectitude de jugement qui nous ont été souvent d'un grand secours dans nos travaux académiques. Il fut porté depuis vers l'étude de la grammaire par cet attrait particulier qu'on peut regarder comme l'instinct de l'esprit ; et, malgré le désavantage d'écrire après tous les hommes éclairés qui ont réfléchi sur cette matière abstraite, il y répandit des lumières et la soumit à des principes inconnus avant lui ; et également judicieux, soit qu'il suive ses devanciers, ou qu'il les abandonne, il ne paraît point s'égarer

lorsqu'il s'écarte de leurs traces, et lorsqu'il raisonne comme eux, on voit encore qu'il parle d'après lui.

En effet, dans l'histoire du monde, rien n'est plus obscur, mais en même temps rien n'est plus intéressant que la formation des langues. L'esprit, toujours impatient de son ignorance, voudrait s'élever à toutes les origines et descendre dans toutes les profondeurs. Il aime quelquefois à se transporter vers ces temps inconnus à l'histoire, perdus pour la tradition, et presque inaccessibles à la pensée, où les hommes, jusque-là condamnés à tous les ennuis et à tous les dangers, excédés du pénible soin d'une subsistance toujours mal assurée, las d'être seuls quand ils pouvaient être plusieurs, honteux d'être faibles quand ils pouvaient accroître leurs forces, et tristes de ne voir que des rivaux sous des traits qui semblaient leur annoncer des amis, essayèrent, dit-on, de s'unir pour se défendre, et de s'entendre pour se réunir.

Dans ces rencontres, d'abord inquiétantes, on devint par degrés plus hardi; la ressemblance des traits, l'analogie des organes produisirent bientôt la confiance, ensuite la familiarité, ensuite l'imitation. Les premiers cris suggérés par la nature, entendus au loin, diversement modifiés, et fidèlement répétés, servirent aux premières conventions; et après beaucoup d'essais, un signe sonore, facile à produire en tout temps, à renou-

veler au besoin, à varier dans l'occasion, à reconnaître jusque dans l'éloignement et dans l'obscurité, fut jugé propre à l'indication et à l'échange des affections et des pensées: cette découverte fut décisive pour le genre humain; les suites en étaient et en sont encore incalculables. Dès ce premier pas, l'esprit entrevit confusément l'immensité de son inculte domaine : alors seulement, et pour jamais, notre espèce fut distinguée du reste des hôtes des champs et des bois, et nos ancêtres furent des hommes.

Mais qui put exposer à des êtres si bornés un aussi vaste projet? de quels signes se sont-ils servis pour en établir d'autres? quel génie supérieur a pu leur offrir le tableau rapide des suppositions, des convenances, des relations, des particularités que la théorie de tous ces idiomes, depuis celui de l'Attique jusqu'à ceux de la Guinée, embrasse également? En un mot, qui leur a tracé le plan de toutes les opérations de l'esprit, auxquelles un système grammatical doit se rapporter, comme la contexture des nerfs à tous les mouvemens du corps? Et quand la discussion des moindres questions de la grammaire exige les connaissances les plus rares et la métaphysique la plus subtile, comment la conception du système général et raisonné de tout ce qui tient au langage appartiendrait-elle à des hommes qui ne savaient pas encore parler?

Ces recherches, peut-être utiles, peut-être frivoles, et qui nous ramèneraient jusqu'à la première limite, s'il en est une entre l'état de nature et l'état social, auraient exigé l'application infatigable de l'académicien que nous regrettons; mais elles peuvent être aussi soumises aux lumières et à la sagacité du savant écrivain qui le remplace.

Eh! qui en effet aurait plus de droits à notre foi sur de tels mystères que celui qui d'un vaste monceau de ruines a su tirer les premiers élémens de l'écriture et du langage d'un peuple depuis long-temps oublié; que celui pour qui l'histoire n'a rien d'obscur, même dans ses lacunes; qui semble évoquer les hommes de tous les pays et de tous les siècles, les interroger dans leur langue, et les entendre à demi-mot? tels sont, monsieur, les utiles et surprenans travaux auxquels, depuis long-temps, vous vous êtes dévoué. Également fait pour avancer à pas de géant dans toutes les carrières, vous avez préféré celle qui vous ramenait vers la sage antiquité; et, moins occupé de vous faire le grand nom que vous méritez que de rappeler tous les hommes des anciens âges à la mémoire et à l'attention de celui-ci, vous vous êtes surtout consacré à l'étude de la science numismatique, à la recherche et à la discussion des monumens de cet art inventé par le désir de nous survivre, de cet art que les faibles mortels, peu

contens de la renommée présente, et se défiant à juste titre d'une tradition toujours variable, ont invoqué, pour donner à la pensée la solidité de l'airain; pour fixer au moins l'empreinte de la beauté fugitive; pour éterniser le souvenir, trop prompt à s'effacer, des hommes illustres, en confiant leurs traits et leurs noms à des pièces de métal, qu'on espérait opposer comme autant d'égides aux coups de la destruction. Mais les médailles elles-mêmes n'ont point échappé aux ravages des années; la plupart dispersées, enfouies, mutilées, désespèrent l'observateur le plus attentif; et celles qu'un destin plus heureux avait soustraites à ces désastres, défigurées à la longue par leur propre vieillesse, semblent attester que rien n'est pur sur la terre; que, jusque dans les choses inanimées, il y a toujours un combat intérieur, une fermentation secrète, un ennemi caché de tout ce qui existe, et que les matières même que nous regardons comme l'emblème de la solidité renferment, ainsi que nous, le principe de leur dissolution.

Enchaîner l'action toujours imprévue mais toujours certaine du hasard, qui se plaît à bouleverser tout ce que le travail des hommes avait entrepris d'assurer; lire à travers la rouille des siècles et la confusion des choses, interroger jusqu'aux moindres traces, rapprocher des débris

informes, suppléer des traits effacés, remettre en lumière ce qu'une nuit sans lendemain était sur le point d'ensevelir, arracher à l'oubli ses plus regrettables conquêtes, et présenter les hommes d'autrefois aux regards de la postérité ; c'est ce que vous avez fait, monsieur; et c'est ainsi que, bienfaiteur à la fois du passé, du présent et de l'avenir, vous avez en effet rendu à l'art numismatique les services que cet art osait promettre à l'humanité.

C'en était assez pour votre gloire sans doute; mais il arrive à la gloire elle-même, comme à d'autres objets de nos poursuites, de se refuser souvent à ceux qui brûlent pour elle, et de trouver quelquefois des indifférens dans ceux à qui elle s'attache. Mais, encore une fois, ce n'était point la gloire qui vous charmait; c'était toujours cette auguste antiquité, ces restes précieux d'hommes plus grands, d'êtres meilleurs, dont les moindres vestiges nous inspirent un secret mépris pour nos plus hardis travaux, et qui nous ont laissé leurs mesures dans des chefs-d'œuvre en tous genres qui découragent nos talens, et dans des monumens de génie qui effraient notre raison. Tels furent en effet ces maîtres de tous ceux qui les ont suivis, ces Grecs si chers à la pensée de l'homme instruit; ces Grecs dont vous semblez n'avoir si bien étudié l'idiome que pour vivre plus intimement avec eux, et leur consacrer tant d'heures

précieuses que vos compatriotes leur ont plus d'une fois enviées.

S'il s'agissait de prouver à l'homme combien sa main est faible contre la main du temps, il suffirait de promener ses regards sur chacune de ces contrées autrefois libres, où maintenant un esclave règne en despote; sur cette patrie des arts où l'algue et la mousse couvrent aujourd'hui les marbres qui jadis avaient reçu la vie des mains de Leucippe et de Phidias. Que sont devenus ces ruisseaux et ces fontaines dont les noms sont encore aussi doux à l'oreille que les murmures de leurs flots argentés, quand ils coulaient entre les arbustes et les fleurs? Maintenant leur cours est arrêté par d'informes amas de voûtes écroulées, de dômes abattus, de fondemens arrachés, de socles et de chapitaux roulés pêle-mêle, avec les urnes, les trépieds, les autels, et les membres mutilés des dieux. Et qui le croirait? l'Ilissus, le Céphise, le Pénée et tant d'autres fleuves inutilement cherchés, ne promènent plus qu'un limon infect dans les vallons de l'Attique et de Tempé. Ces riantes prairies, ces campagnes fertiles, cette terre favorisée du ciel, où les arts trouvaient à peine de la place pour leurs chefs-d'œuvre toujours renaissans, depuis long-temps privées de l'ame qui respirait en elles, ressemblent au cadavre qui, après avoir perdu la vie, perd successivement jusqu'aux traits et aux formes qui l'avaient autre-

fois distingué. La Grèce est le pays qui atteste le moins que ce fut autrefois la Grèce; le voyageur qu'une curiosité audacieuse a conduit loin de sa patrie vers ces rivages désolés n'y retrouve pas même la nature; et, pour unique fruit de tant de fatigues et de dangers, il ne remporte qu'une grande leçon, c'est que, pour les pays comme pour les peuples, la liberté est un principe de vie, et le despotisme un principe de mort.

Mais quel autre Orphée, quelle voix harmonieuse a rappelé sur ces coteaux dépouillés les arbres majestueux qui les couronnaient, et rendu à ces lieux incultes l'ornement de leurs bocages frais, de leurs vertes prairies et de leurs ondoyantes moissons? Quels puissans accords ont de nouveau rassemblé les pierres éparses de ces murs autrefois bâtis par les dieux? Tous les édifices sont relevés sur leurs fondemens, toutes les colonnes sur leurs bases, toutes les statues sur leurs piédestaux; chaque chose a repris sa forme, son lustre et sa place; et, dans cette création récente, le plus aimable des peuples a retrouvé ses cités, ses demeures, ses lois, ses usages, ses intérêts, ses travaux, ses occupations et ses fêtes. C'est vous, monsieur, qui opérez tous ces prodiges : vous parlez, aussitôt la nuit de vingt siècles fait place à une lumière soudaine, et laisse éclore à nos yeux le magnifique spectacle de la Grèce entière au plus haut degré de son antique splendeur.

Argos, Thèbes, Corinthe, Sparte, Athènes, et mille autres villes disparues, sont repeuplées. Vous nous montrez, vous nous ouvrez les temples, les théâtres, les gymnases, les académies, les édifices publics, les maisons particulières, les réduits les plus intérieurs. Admis, sous vos auspices, dans leurs assemblées, dans leurs camps, à leurs écoles, à leurs cercles, à leurs repas, nous voilà mêlés dans tous les jeux, spectateurs de toutes les cérémonies, témoins de toutes les délibérations, associés à tous les intérêts, initiés à tous les mystères, confidens de toutes les pensées; et jamais les Grecs n'ont aussi bien connu la Grèce, jamais ils ne se sont si bien connus entre eux que votre Anacharsis nous les a fait connaître.

Dans ces tableaux mouvans, parlans et vivans, tous les objets s'offrent à nous sous tous les aspects. Les hommes et les peuples, toujours en rapport, toujours aux prises les uns avec les autres, nous découvrent à l'envi leurs vices et leurs vertus. L'enthousiasme, la haine et l'impartialité tracent alternativement le portrait de Philippe. Les tristes hymnes des Messéniens accusent l'orgueil de Lacédémone. Les Athéniens laissent entrevoir leur corruption au travers de leurs agrémens. Le suffrage ou le blâme distribués tour à tour par des partisans ou par des rivaux, tous les témoignages favorables ou contraires, soigneusement recueillis, fidèlement cités, sagement appréciés, suspendent

et sollicitent des jugemens que vous laissez modestement prononcer à votre lecteur; il tient la balance, mais vous y mettez les poids.

Il vous appartient, monsieur, plus qu'à personne, de converser avec ces hommes étonnans de leur législation, de leur religion, de leurs sciences, de leur morale, de leur histoire, de leur politique. S'agit-il de leurs arts, quel pinceau pouvait mieux retracer l'élégance de leurs chefs-d'œuvre? Quand vous faites parler leurs orateurs et leurs poètes, votre style rappelle toute l'harmonie de leur langue. Exposez-vous les dogmes faux ou vrais de leurs philosophes; c'est en donnant à la vérité tous les caractères qui la font triompher; c'est en prêtant à l'erreur tous les prestiges qui excusent ses partisans. Enfin est-il question de la première et de la plus noble passion des Grecs, de leur patriotisme; en nous les offrant pour modèles, vous nous rendez leurs émules. Mais que dis-je? en fait de patriotisme, les exemples des Grecs nous seraient-ils nécessaires? Non, non; ce feu sacré, trop long-temps couvert, mais jamais éteint, n'attendait ici qu'un souffle d'en-haut pour tout embraser : la patrie a parlé, ses enfans l'ont entendue; déjà un même esprit nous vivifie, un même sentiment nous élève, une même raison nous dirige, un même titre nous enorgueillit, et ce titre, c'est celui de Français. Nous savons, comme les Grecs, qu'il

n'est de véritable existence qu'avec la liberté, sans laquelle on n'est point homme, et qu'avec la loi, sans laquelle on n'est point libre. Nous savons, comme eux, qu'au milieu des inégalités nécessaires des dons de la nature et de la fortune, tous les citoyens sont du moins égaux aux yeux de la loi, et que nulle préférence ne vaut cette précieuse égalité, qui seule peut sauver du malheur de haïr ou d'être haï. Nous savons, comme eux, qu'avant d'être à soi-même on était à son pays, et que tout citoyen lui doit le tribut de son bien, de son courage, de ses talens, de ses veilles, comme l'arbre doit le tribut de son ombre et de ses fruits aux lieux où il a pris racine.

Au reste, monsieur, la peinture naïve des Grecs ne fait point tout le mérite de votre ouvrage; et celle de l'auteur, qui se voile et se trahit sans cesse, y répand un intérêt encore plus attachant. On est toujours tenté de substituer votre nom à celui de ces sages si aimables auxquels vous donnez vos traits sans vous en apercevoir. On sent en vous lisant que leurs maximes sont vos principes, que leurs lumières sont dans votre esprit, que leurs vertus sont dans votre cœur, et que vous vivez avec eux, pour ainsi dire, en communauté de biens, également riche de ce que vous leur empruntez et de ce que vous leur prêtez. C'est vous que l'on retrouve encore mieux que les Grecs dans cet hommage pur qu'à chaque instant vous

vous plaisez à rendre à l'amitié. Nulle part on ne reconnaît mieux sa divine inspiration, ses doux accens, son influence pénétrante; c'est l'amitié qui, de sa main fidèle, traça l'image de Phédime [1] avec la délicatesse, avec la pureté de l'ame de Phédime elle-même; c'est elle qui fait reparaître un instant cet Arsame [2] si justement, si généralement pleuré. On voit avec attendrissement le grand homme qui n'est plus survivre encore mieux à lui-même par l'amitié que par la renommée, et trouver dans le cœur d'un ami vertueux, non un mausolée, mais un temple.

C'est ainsi, monsieur, qu'en réunissant l'exercice et la récompense de vos vertus, vous avez passé pendant long-temps et vous passerez encore la vie la plus douce et la plus utile entre la noble élite des premiers personnages des anciens temps et de ceux de votre siècle. En vain cependant, content d'un sort aussi désirable, auriez-vous tenté de vous dérober entièrement aux regards du public : la société avait aussi ses droits à réclamer, et l'obscurité à laquelle on vous a vu toujours inutilement aspirer aurait fait trop de tort à vos contemporains; ils connaîtraient moins ce caractère simple comme l'enfance, sage comme l'antiquité; cet art précieux et sublime de mêler

1. Madame de Choiseul.
2. M. de Choiseul.

toujours la grace à la vérité, l'indulgence à la censure, la bienveillance au conseil, et l'amusement à la leçon; de prêter son esprit au lieu de le montrer; de se servir de sa raison pour féconder celle des autres; d'instruire les plus instruits, et de s'instruire encore avec les plus ignorans; de plaire à tous, et de se plaire avec tous; enfin nous ne saurions pas que Platon, Aristote, et surtout Socrate, vivent encore, et qu'en ce moment l'académie française ne peut porter aucune envie à celle d'Athènes.

ÉLOGE HISTORIQUE

DE

M. L'ABBÉ BARTHÉLEMY,

L'UN DES QUARANTE

DE LA CI-DEVANT ACADÉMIE FRANÇAISE,

PRONONCÉ

A UNE SÉANCE PUBLIQUE DE LA 2e CLASSE DE L'INSTITUT,
LE 13 AOUT 1806.

MESSIEURS,

Nous avons vu, en 1789, M. Barthélemy, déjà sur le déclin de son âge, et trop tard au gré de nos vœux, paraître pour la première fois au milieu de l'académie française; et certes il était loin alors de s'attendre à lui survivre; mais aussi, quand il l'a pleurée avec tous les hommes de lettres, et, nous osons le dire, avec tous les hommes de bien, il pouvait encore moins prévoir qu'un jour viendrait où ce même corps dont

il avait reçu le dernier soupir lui rendrait les derniers honneurs... Eh! qui m'aurait dit à moi, quand le sort m'a désigné pour recevoir parmi nous un confrère si désiré, que je serais, après un si long intervalle, invité de nouveau par un choix trop flatteur à solenniser sa mémoire? N'est-ce pas ici l'occasion de nous rappeler les uns aux autres ce vers touchant de Virgile, que tant de voix sont prêtes à répéter?

O Mœlibée! un dieu nous a fait ces loisirs.

Maintenant, par où commencer, et comment finir en essayant de faire connaître tout le mérite et tous les mérites d'un homme dont la longue et belle vie présente à la fois un cours d'étude et de morale; d'un homme dont notre France peut s'enorgueillir, et dont le nom suffit pour répondre aux détracteurs de son siècle; d'un homme enfin que la science, suivant l'expression d'un grand poète, *avait marqué pour sien*, et que l'antiquité recommande à la postérité? On me dira que la Renommée s'était d'avance occupée de mon travail, et que je n'ai eu qu'à écrire sous sa dictée; comme si tant de célébrité ne devenait pas en même temps pour l'orateur un écueil de plus! Je dois, en quelque sorte, exposer ici une image encore présente, et toujours chère à bien des mémoires, et je n'ignore pas com-

bien le sentiment est juge difficile en fait de ressemblance. Ce que je pourrais faire de mieux, ce serait de dire ce que chacun se dit avant moi, ce serait d'exprimer ce que chacun pense; je crois le lire; mais comment le rendre? et mes regards ne tombent en ce moment sur personne près de qui je ne me sente l'infériorité d'un traducteur.

Ajoutez à cela que, pour payer complètement ce tribut si mérité, on se verrait obligé, en suivant M. Barthélemy dans sa longue carrière, de s'y arrêter à chaque pas, car il n'en a point fait d'inutiles : dans tous les traits qui le caractérisent, on ne peut choisir qu'avec embarras, on ne peut laisser qu'avec regret; aussi, en m'acquittant selon mes forces d'une tâche aussi douce que difficile, suis-je loin de penser que je la remplisse : j'ai connu M. Barthélemy, et je me connais; mais au moins l'admiration et l'amitié me conseilleront; ainsi le portrait de notre confrère, ou plutôt l'esquisse que je vais vous soumettre, présentera successivement deux parties dont la réunion compose tout l'homme; SON ESPRIT ET SON CŒUR.

PREMIÈRE PARTIE.

Les plus nobles cités de cet empire pourraient envier à la petite ville d'Aubagne, modeste voisine de Marseille, l'honneur d'avoir donné le jour à M. Barthélemy; il y naquit, en 1716, dans une maison déjà connue par les vertus héréditaires de ceux qui l'habitaient. Il y reçut, au sein de sa famille, ces tendres soins que l'enfance paie de tant de plaisirs, et ces premières leçons qui préparent l'esprit à recevoir toutes les autres. Mais à peine eut-il atteint l'âge de douze ans, que M. Joseph Barthélemy, son père, connaissant les sacrifices que les heureuses dispositions d'un fils commandent à l'amour paternel, le conduisit au collège des Oratoriens de Marseille, et l'y déposa comme un diamant qui attend son éclat du travail du lapidaire.

Une raison prématurée, une aptitude singulière à tous les genres d'instruction, et surtout une passion impérieuse pour l'étude, qu'on ne tarda pas à remarquer dans le jeune Barthélemy, lui donnèrent de bonne heure, entre les enfans de son âge, le rang qu'il a conservé depuis entre ses contemporains. Avec tous ces avantages on devient bientôt à soi-même son meilleur instituteur; cependant, jusqu'à la fin de sa vie, notre illustre confrère aimait à se rappeler ce qu'il croyait de-

voir à des maîtres en plus d'un genre, qu'il avait surpassés avant de les quitter, et qui, pour la plupart, presque entièrement oubliés du reste du monde, ne conservaient d'autres titres à la célébrité que celle de leur disciple.

Du collège des Oratoriens on le conduisit à celui des Jésuites : c'était passer dans un camp ennemi; heureusement encore trop jeune, et déjà trop sage pour prendre parti dans de pareilles guerres. Condamné, chez ces nouveaux maîtres, à l'ennuyeuse étude d'une philosophie encore barbare et d'une théologie accusée de subtilité, il regretta beaucoup d'heures précieuses dont il eût aimé dès lors à faire un autre emploi. Le temps qui lui restait, c'est-à-dire celui de ses récréations et de ses nuits, consacré à l'étude du grec et des langues orientales, lui servit, sans qu'il en eût le projet, à préparer sa gloire; mais sa complexion, encore délicate, souffrit beaucoup d'un genre d'excès bien rare à pareil âge; sa vie même fut en danger, et peu s'en fallut qu'on ne le perdît, éteint pour jamais avant que d'avoir éclairé.

En sortant de chez les Jésuites, il est placé au séminaire, où il trouve un peu plus de loisir pour ses occupations favorites, que d'incroyables progrès lui facilitaient de jour en jour; car il paraît que la science est comme une montagne escarpée seulement à son pied : on s'essouffle d'abord en essayant de la gravir, quelquefois on s'arrête,

souvent même on retombe ; mais on dit que ceux qui ne se rebutent point ne tardent pas à trouver une pente plus douce, et qu'à mesure qu'ils avancent ils gagnent de l'haleine et de la vigueur.

Cependant Barthélemy a déjà cessé d'être l'exemple des écoliers ; il ne tardera pas à devenir celui des maîtres. On le voit à Marseille déjà connu, déjà recherché, et comme secrètement pressenti par les hommes éclairés que cette fille de l'ancienne Grèce comptait alors dans ses murs. Le président de Mazangues, ami des lettres, et M. Cari, versé dans la connaissance des médailles anciennes, s'empressèrent de lui ouvrir, l'un sa bibliothèque, et l'autre son cabinet. Barthélemy puisa dans la première cette érudition, ces principes et ce goût qui devaient un jour le placer parmi les plus grands écrivains ; et, dans le cabinet des médailles, initié par le maître lui-même à la science numismatique, il entra dès lors en commerce avec les anciens, et commença du moins à les connaître de vue.

Notre jeune littérateur avait déjà fait remarquer, par des essais en plus d'un genre, une imagination vive et en même temps docile, un esprit fin, un goût délicat, un style pur, élégant, léger, harmonieux, également propre à tout ce qui aurait exigé de la force ou de la grace, de la noblesse ou de la gaieté. Ainsi doué par la nature, l'éloquence et la poésie n'avaient point de genres

si éloignés, si opposés même entre eux, qui ne lui promissent des palmes; d'un autre côté, un amour presque effréné pour l'étude, qui la changeait pour lui en volupté; une mémoire aussi vaste que fidèle, où tout se fixait, où tout se classait, où tout se montrait au premier ordre; une logique saine, une sagacité attentive, un esprit hardi dans ses aperçus et sage dans ses réflexions, paraissaient l'appeler à des travaux plus sérieux. Comment choisir dans cette affluence de dons si rares, et qu'il montrait sans les voir? Il a fait mieux que choisir; il s'est laissé aller, et a cédé, comme vaincu par une force irrésistible, à cette curiosité toujours plus insatiable à mesure qu'elle était satisfaite, qui l'entraînait à la recherche des anciens monumens; mais il s'attacha particulièrement à ceux des Grecs, ce peuple instituteur de l'univers, ces lumières à jamais vivantes des nations policées qui les ont suivies. On sait qu'une colonie grecque, autrefois établie en Provence, y a fondé Marseille et les villes qui l'entourent; et l'on eût dit que ce beau sang, qui sans doute coulait dans les veines de Barthélemy, lui parlait en faveur de ses premiers auteurs.

Si les sciences, les arts et les lettres n'avaient jamais cessé d'être en honneur, on n'aurait pas besoin d'antiquaires; l'antiquité elle-même serait toujours là; elle parlerait à tous les yeux; l'instruction irait toujours croissant, et chaque siècle,

héritier de ceux qui l'auraient précédé, transmettrait aux siècles qui le suivraient un plus riche patrimoine. Mais rien n'est comme il fut ni comme il sera, et tout ce qu'on admire est condamné à disparaître: la nature le veut ainsi; elle a besoin de tout, même de nos chefs-d'œuvre, pour en faire autre chose; les plus cruels fléaux servent à ses desseins impénétrables : il semble qu'elle ordonne aux tremblemens de terre, aux volcans, aux inondations, aux pestes, aux ravages de tout genre, de changer incessamment la face du monde; mais (qui le croirait?) elle y emploie surtout les hommes, et jamais la faux du Temps n'est plus active qu'entre leurs mains; voilà près de mille ans que des barbares s'étudient à briser les derniers fragmens des statues et des colonnes de la Grèce, tandis que le Vésuve, depuis dix-sept cents ans, conserve des villes intactes, et jusqu'à des manuscrits.

Aux grands désastres qui rendent les pays tout à coup méconnaissables succède d'ordinaire une plus funeste apathie; la misère suit la dévastation et produit l'abrutissement, qui se complaît dans l'insouciance : dès lors une ignorance générale étend un voile tous les jours plus vaste, tous les jours plus épais, sur les vestiges des temps meilleurs. Les générations abâtardies, également indifférentes et à la gloire de leurs ancêtres et à la félicité de leurs neveux, laissent tout finir, tout

s'effacer, tout s'enfoncer dans le néant; elles y travaillent elles-mêmes, comme si elles craignaient jusqu'au moindre indice qui pourrait les accuser devant les races futures. Hélas! ces tristes lacunes tiennent malheureusement trop de place dans les annales du monde, et les beaux momens sont trop fugitifs! Que de siècles barbares contre un siècle poli! et combien, pour l'esprit humain, les nuits sont plus longues que les jours!

Ce n'est donc que de loin en loin, et dans les intervalles lucides des nations, qu'on voit paraître des Hérodote, des Varron, des Spanheim et des Barthélemy. Alors les esprits, réveillés de leur longue léthargie, essaient de ramasser les débris de leur ancienne fortune, de relire les titres de leur gloire, de plonger, pour ainsi dire, dans le Léthé, pour ravir quelque proie, sinon à la mort, au moins à l'oubli, cette seconde mort que les grandes ames craignent plus que la première.

On s'est quelquefois permis d'accuser ce genre de travail de porter sur des objets dont peu de personnes peuvent sentir l'importance; on a pensé qu'il entraînait dans des conjectures, des discussions, des recherches, où la réflexion ne s'engage qu'avec inquiétude, où l'on fatigue plus son esprit qu'on ne l'exerce, et sans rien entrevoir au premier aperçu qui promette assez d'avantages ou assez de gloire pour payer tant de veilles. Mais honneur à la science que la futilité seule ose trou-

ver futile! Ma première réponse à ces vagues objections serait de nommer Barthélemy et les savans qui marchent aujourd'hui avec tant d'honneur sur ses traces. J'ajouterai que toute étude est bonne, parce que c'est déjà un grand pas de fait vers la vérité que de la chercher. Il y a des vérités partout; heureux qui en trouve! Une vérité isolée peut d'abord paraître inutile; mais il n'y en a point d'indifférentes, et chacune tient à une grande famille où elle vous introduit. La pensée de l'homme a besoin de chercher et de trouver; le présent est trop étroit pour elle, l'avenir est trop obscur; elle se plaît souvent à errer dans le passé : il est pour elle, ainsi que l'avenir, une région sans limites; on n'y voyage à la vérité que dans la nuit, mais cette nuit n'est pas sans étoiles, mais la région a été habitée, mais on y peut apercevoir quelques traces de ceux qui l'ont parcourue; on peut en reconnaître quelques-unes à la clarté douteuse qui les montre, inventer quelques moyens de les interroger, et vivre en quelque sorte dans d'autres âges, ne fût-ce quelquefois que pour nous dérober à nos contemporains.

Et, si de pareilles recherches étaient si peu intéressantes, pourquoi n'auraient-elles jamais été plus en honneur que dans les siècles les plus instruits? Il en arrive apparemment des trésors de la pensée comme des autres; l'on en devient plus avide à mesure qu'on est plus riche; et c'est

quand l'intelligence a la vue plus perçante, quand l'imagination se sent de plus grandes ailes, que toutes deux s'engagent avec le plus d'audace dans ces romanesques aventures. Aussi voyez l'activité toujours croissante des esprits qui s'y dévouent; voyez comme, de tous les points du globe, ces éclaireurs de l'antiquité s'avertissent de ce qu'ils ont aperçu, se font part de ce qu'ils ont recueilli, voyez l'ordre et l'assortissement qu'ils sont parvenus à mettre entre toutes les pièces de cet immense butin; voyez comme, de proche en proche, une découverte reflète sur une autre un jour qui l'éclaircit, et qui de là, se répandant au loin alentour, assure la marche de l'archéologue, en prêtant à chaque instant une vraisemblance de plus à ses conjectures. A quel point M. Barthélemy ne l'a-t-il point portée cette espèce de divination qui consulte tout, qui entend tout, qui supplée à tout! Il ne lui faut qu'une partie pour concevoir un ensemble, qu'un point pour reconnaître une lettre, que cette lettre pour rappeler un mot, que ce mot souvent pour recomposer plusieurs lignes, et que ces lignes quelquefois pour faire revivre des faits et des vérités auxquelles il ne restait que cette chance improbable pour reparaître dans la mémoire des hommes.

Méditez sur ces merveilles qui en facilitent, qui en présagent de plus étonnantes encore, et vous serez tentés de croire que, pour ces êtres

extraordinaires, le temps rebrousse chemin, et que le passé se rapproche d'eux à chaque pas qu'ils font vers l'avenir.

Cependant ces vastes excursions de la pensée exigent de grands préparatifs et d'immenses provisions; et, si nous en jugeons par M. Barthélemy, ainsi que par ses successeurs, à combien de sciences, à combien d'arts ne faut-il pas avoir été initié pour mériter d'être compté seulement dans les derniers rangs de ce corps d'élite! Tous les historiens, depuis les plus fameux jusqu'aux plus ignorés, on doit les avoir lus, médités, comparés, et mis, pour ainsi dire, aux prises les uns avec les autres; encore doit-on rendre grace au hasard si, à force d'observer ce qui échappe le plus à l'attention des autres lecteurs, on est parvenu à tirer quelque lumière de beaucoup de fumée, quelques vérités de beaucoup de mensonges, et surtout quelque intérêt de beaucoup d'ennui!

Notre observateur avancerait peu dans ses recherches, si à toutes ses lectures il ne joignait la connaissance des médailles anciennes, qu'on peut regarder comme les sceaux de l'histoire; car on est fondé à penser qu'au moment où elles ont été frappées, les faits qu'elles annoncent étaient récens, et les portraits qu'elles représentent ressemblans; et, à tout prendre, on doit plus croire encore aux médailles qu'aux livres, parce qu'il paraît plus aisé de mentir sur le papier que sur

le bronze. Cette étude, convenons-en, offre une double difficulté, en ce qu'elle est à la fois immense et minutieuse; mais aussi combien d'attraits elle a pour l'esprit! et, sans parler des lumières qu'elle donne, comment pourrait-on voir indifféremment tous ces nobles personnages dont tant de siècles nous séparent, et qui tous ambitionnaient les regards de la postérité?

L'antiquaire, en lisant l'histoire, cherchera sur la géographie actuelle de chacune des contrées où son esprit s'arrête l'ancienne géographie de cette contrée, ou, pour mieux dire, cette collection de cartes géographiques que les siècles y ont vues faire place les unes aux autres, soumises, comme tout le reste, à cette immuable loi de changement qui déplace tout ce qui peut être déplacé, et qui, en cela même, est si bien servie par l'instabilité des hommes.

Pour voyager avec fruit il faut entendre la langue de ceux qu'on se propose de visiter. L'amateur des anciens se sera donc, à l'exemple de notre confrère, attaché particulièrement à l'étude des langues mortes : mais ce serait peu pour lui d'en posséder le vocabulaire, la grammaire, et même les élégances; il faut encore qu'il étudie l'histoire de ces langues, qu'il les suive dans leurs phases, qu'il sache distinguer les dialectes, les locutions, les caractères, les orthographes, les formules qui ont appartenu à telle ou telle division ou à telle ou

telle époque des pays qu'il observe, et qu'il reconnaisse, pour ainsi dire, les provinces à leur accent, et les siècles à leur écriture.

Les religions successives de ces peuples évanouis, leurs liaisons politiques ou commerciales, leurs législations, leurs mœurs, leurs usages, leurs costumes, et jusqu'à leur mode (car l'empire de la mode est, je crois, aussi ancien et aussi vaste que le monde); tous ces objets, dis-je, fixeront l'attention de l'antiquaire; sans quoi l'antiquité n'aurait laissé après elle que des énigmes dont elle aurait gardé les mots.

Que dirons-nous maintenant de l'architecture, ce faisceau de tous les arts, cette science qui se compose de tant d'autres, et qui varie aussi dans ses principes, ainsi que dans ses formes, suivant les temps et les lieux? Ce ne sont point des dessins corrects, des profils, des élévations, des perspectives, des plans en relief, qui sont présentés à l'antiquaire : c'est par des vestiges douteux, des ruines informes, des débris de débris, que souvent il lui faut juger des plus magnifiques édifices; c'est au milieu des bouleversemens qui les ont dispersés; c'est sous les attérissemens qui les couvrent, qu'il en recherchera les mesures, l'ordonnance, la disposition, la décoration et la première beauté; c'est de la poudre de la destruction, c'est des ténèbres de l'ignorance que son génie fera renaître aux yeux de la pensée ces monumens dont nos

plus grands artistes s'effraient à force de les admirer ; chefs-d'œuvre énormes et finis qui sembleraient attester des arts plus avancés alors qu'on ne les a vus depuis, des conceptions plus vastes, des calculs plus hardis, des procédés plus sûrs, enfin, que sais-je, des bras plus forts, et en même temps des mains plus délicates. Mais ne nous décourageons point, nous autres Français surtout, à la vue de ces triomphes des anciens ; celui qui nous a fait effacer leurs exploits saura aussi nous faire surpasser leurs travaux.

Hé bien, ce rassemblement, aussi effrayant qu'incomplet, des élémens dont se compose le véritable mérite d'un antiquaire, est une faible esquisse de l'érudition, des connaissances et des travaux de M. Barthélemy. Si l'on veut lire attentivement et ses mémoires à l'académie des inscriptions, et ses dissertations insérées dans le Journal des savans, et plusieurs observations ajoutées à divers ouvrages de ses confrères, et ce qui reste d'une correspondance soutenue pendant plus de cinquante ans avec tous les hommes de l'Europe les plus versés dans ce genre d'étude, on verra que chaque page, chaque ligne de ces écrits, ont nécessité la lecture, l'analyse, la confrontation de plusieurs volumes. Passons maintenant à toutes les langues vivantes et mortes qu'il a dû se rendre familières ; joignons-y ces idiomes qu'on ne savait pas même avoir jamais existé, et

dont il ne restait de vestiges que sur quelques éclats de pierres brisées. Ces caractères, étrangers à toute autre écriture, étaient devenus le sujet d'un défi entre tous les savans de l'Europe, qui jusque-là n'avaient pas même osé hasarder une conjecture, lorsqu'au grand étonnement du monde lettré, M. Barthélemy en présente à la fois l'alphabet et l'explication. C'est ainsi qu'un autre de nos confrères, dont je ménage la modestie, frappé de quelques débris d'ossemens qui ne pouvaient appartenir à aucune classe connue du règne animal, a su les rapprocher, les assortir les uns aux autres, et que, jeune encore, il est parvenu à reconstruire onze espèces disparues de notre globe, rétablissant, pour ainsi dire, de sa main, sur le tableau de la création, ce que le temps avait essayé d'en effacer.

Je me rappelle encore avec admiration ces renseignemens précis, ces détails presque minutieux que M. Barthélemy avait su recueillir sur l'ancienne géographie, l'ancienne topographie, et même les anciens aspects de ces contrées fameuses où il n'avait jamais porté ses pas, mais où sa rêverie se plaisait. De pareilles connaissances feraient honneur à qui les rassemblerait sur le pays qu'il habite, et pourraient même faire soupçonner notre savant d'avoir moins besoin de guide autour d'Athènes ou de Lacédémone que dans les environs de Paris.

Plus d'une fois en Italie, dans des terrains où les regards de ses compagnons auraient à peine aperçu des traces de ruines sous les herbes et les broussailles qui les couvraient, on l'a vu s'arrêter tout à coup, et reconnaître, comme par ressouvenir, des camps, des temples, des cirques, des hippodromes, des édifices publics ou particuliers; en sorte que, conversant intérieurement avec les illustres mânes qui semblent toujours errer autour de la capitale du vieux monde, on l'eût pris pour un citoyen de l'ancienne Rome voyageant dans la moderne.

Parlerai-je de ce tact exercé en peinture, en sculpture, en gravure; de cet œil de lynx qui portait la lumière sur tout ce qu'il observait? Un trait jusqu'alors inaperçu par tous les connaisseurs, un reste de signe effacé pour tout autre, lui indiquait le sujet, l'époque, la raison d'un monument, et jusqu'au nom de l'artiste; vous eussiez dit que le génie invisible de l'antiquité, à l'exemple du démon de Socrate, le suivait partout, et n'avait point de secrets pour lui.

Voilà certes une longue liste de titres, sinon à notre reconnaissance, au moins à notre admiration ; il me serait aisé d'y ajouter sans doute; mais, en y ajoutant, je serais toujours sûr d'en oublier; et, pour en donner la preuve, je n'ai point encore parlé d'environ quatre cent mille

médailles [1], qui toutes ont passé par ses mains, toutes examinées de l'œil de la science, toutes pesées au poids du sanctuaire, toutes appréciées suivant le triple tarif de l'authenticité, de l'importance et de la rareté.... Quatre cent mille médailles! Il semble voir le contrôle et les signalemens de l'armée de Darius, ou de cette vaste multitude d'ennemis qui, des confins de l'Europe, accouraient naguère à notre perte, et que notre armée, portée sur des ailes d'aigle, a moissonnés au lieu de les compter.

Tant de travaux, et ceux dont ils sont le résultat, ne semblent-ils pas exiger les siècles d'un patriarche du premier âge du monde, au lieu des années d'un de nos contemporains? Que M. Barthélemy paraît jeune en comparaison de ce qu'il a fait! Il prouvait du moins une grande vérité, encore plus évidemment démontrée par de récens prodiges; c'est que l'emploi des momens les multiplie; c'est que l'activité trouve plus que des jours dans des heures; c'est que ceux qui ont mesuré la vitesse de la lumière n'ont point encore calculé tout le chemin que peut faire l'esprit dans un temps donné.

1. A toutes ces médailles il faut en ajouter une que M. Barthélemy ne connaissait pas; c'est la sienne: on peut se la procurer à l'Hôtel de la Monnaie, et sans doute elle fera autant de plaisir à ceux qui la verront qu'elle fait d'honneur à l'artiste qui l'a gravée, M. Dumarest, membre de l'Institut.

On serait tenté de croire que les hommes qui amassent le plus de matériaux ne sont pas ceux qui les mettent le mieux en œuvre. Et en effet, ce n'est point dans les travaux des carrières de Paros qu'on aurait espéré trouver un Praxitèle; mais Anacharsis fera changer d'opinion.

Sans doute, il n'est personne ici qui n'ait lu, qui n'ait relu avec transport ce livre dont chaque page nous instruit, dont chaque ligne nous intéresse; ce livre où notre admiration, continuellement excitée, hésite entre la conception et l'exécution, l'ensemble et les détails, le dessin et le coloris. Jamais peut-être le savoir et le talent, jamais l'exactitude et la grace ne s'étaient montrés dans un aussi aimable accord, et n'avaient produit un aussi heureux effet. Que de choses, ou qu'on ne savait pas, ou qu'on n'avait pas encore si bien sues, qui se tiennent, qui se lient, qui témoignent les unes pour les autres, qui s'éclaircissent réciproquement, et qui s'entr'aident à plaire! Un rayon de soleil a dardé sur l'ancienne Grèce; il a dissipé soudain le nuage ténébreux qui la couvrait, et vous invite à la parcourir. Quel délice de revoir dans leur ancienne fraîcheur, et les ombrages du Tégète, et les bords du Pénée, et les vallées de l'Hémus, et l'Attique, et l'Élide, et l'Argolide, et la Messénie, et l'Achaïe, et tant de contrées autrefois superbes, autrefois délicieuses, qui, sous le sceptre de l'ignorance, le plus horrible des

fléaux, ont perdu leurs ornemens, ont perdu leurs charmes, mais sur qui luira toujours au loin la gloire de leurs immortels habitans, comme pour annoncer au monde que l'esprit survit à la matière! On aimerait à se promener, que dis-je? on se promène à son aise dans ces belles habitations des Grecs avec un interprète, ou plutôt un ami toujours prêt à satisfaire votre curiosité. A chaque station, vous observerez ensemble d'autres lois, d'autres mœurs, d'autres intérêts, d'autres préjugés. Athéniens, Spartiates, Thébains, Corinthiens, Macédoniens, Sybarites, passeront en revue sous vos yeux; temples, théâtres, lycées, bibliothèques, archives, gymnases, ports, arsenaux, vous seront ouverts; vous assisterez à toutes les solennités des Grecs, à leurs fêtes, à leurs spectacles, à leurs jeux, à leurs courses, à leurs combats. Admis dans l'intérieur des maisons qu'il vous plaira de choisir, chacun vous prendra bientôt pour confident; et ne vous en étonnez pas, car presque partout on se cache plus du voisin que de l'inconnu. Les personnages de tout rang, de toute profession, commerçans ou guerriers, prêtres ou magistrats, répondront à vos moindres questions; pas un artiste qui ne brigue votre suffrage; pas un peintre, pas un sculpteur qui ne vous appellent dans leurs ateliers. Vous verrez Polyclète divinisant le marbre, et Pamphile corrigeant les premiers traits de crayon du jeune

Apelle. Désirez-vous aussi connaître ceux qui ont excellé dans les travaux de l'esprit? là, comme ailleurs, les auteurs ne demanderont pas mieux que de vous lire leurs ouvrages; ils se persuadent tous que les applaudissemens de l'étranger portent d'avance leurs noms au-delà des bornes de leur patrie, et ce sont pour eux des arrhes de célébrité. Vous rencontrerez tantôt un rhéteur, tantôt un grammairien, un critique ou un rhapsode, et vous ne pourrez pas leur refuser votre attention; plus loin, vous entendrez des sophistes, des gymnosophistes, des hiérophantes, exposer chacun leur système, attaquer ceux de ses rivaux, et se livrer entre eux des combats philosophiques, où chacun frappe si bien et se défend si mal, qu'il ne reste personne debout.

Mais vous préférez sans doute l'honorable familiarité des vrais philosophes, des héros et des sages. Réjouissez-vous; Platon, Xénophon, Épaminondas, Phocion, vous recevront dans leurs saintes demeures, et vous prouveront, à mesure que vous les connaîtrez mieux, tout ce qu'un homme peut laisser d'intervalle entre lui et le reste du genre humain. L'illusion est complète; vous êtes chez les Grecs, vous les voyez, non tels qu'ils sont, mais tels qu'ils étaient; vous les reconnaissez à leur esprit, à leur grace, à leur instruction, à leur politesse, à toutes leurs manières, et presque à leur accent; car, même en

vous parlant votre langage, ils conservent toujours l'harmonie du leur.

Tel est le prestige dont on ne peut se défendre en lisant ce chef-d'œuvre : ce n'est point un roman, car tout est vrai; ce n'est point un poëme, car tout est sage; ce n'est point une histoire, car tout se montre à la fois; c'est un tableau peint avec les choses mêmes, une mosaïque d'un nouveau genre, où le sujet a fourni de quoi éterniser son image. Disons mieux; on rêve la Grèce : un songe nous la montre; songe bienfaisant que le ciel nous envoyait dans des temps d'agitations et d'alarmes où nous en avions trop besoin. En effet, nous nous en souvenons tous, quand cet ouvrage, si long-temps attendu, parut enfin, une fermentation secrète agitait déjà cet empire : le volcan ne lançait point encore ses flammes, le sol ne tremblait point encore; mais des mugissemens souterrains imprimaient partout la terreur et nous annonçaient une grande catastrophe.... Anacharsis paraît; et chacun de nous, pour un moment du moins, distrait de ses craintes, de ses projets, de ses affaires, de ses querelles même, a pu se croire transporté loin de son pays et de son temps. Le voyageur scythe, attirant et fixant sur lui tous les regards, établissait en quelque sorte un armistice au milieu de nos guerres intestines. Tous les partis réunis, sans s'en apercevoir, par un égal enthousiasme, avaient comme abandonné la

France pour se reposer en Grèce; on voulait aussi avoir vécu, ne fût-ce qu'un jour, dans l'heureuse Arcadie.

SECONDE PARTIE.

Ce ne serait point assez pour moi ni pour vous, messieurs, que j'eusse essayé de peindre M. Barthélemy comme la postérité le verra; j'aimerais encore à vous le présenter comme ses amis l'ont connu, c'est-à-dire au moins aussi aimable dans son commerce qu'étonnant dans ses travaux, et prêtant autant de charmes à la vertu que de graces à la science: heureusement que ces deux bienfaitrices de l'homme ne peuvent être rivales! Qui sait même si, pour atteindre chacune à leur plus haut période, si, pour remplir toute leur tâche, elles n'ont pas quelque besoin l'une de l'autre? car, sans la pureté du cœur, la science resterait en arrière, retenue ou détournée par de fausses considérations et de méprisables intérêts; et, en même temps, sans cette clarté plus vive que tous les genres d'instruction répandent dans tout l'esprit, la vertu risquerait souvent de s'égarer, ou du moins d'hésiter dans sa marche, faute de pouvoir discerner le mieux d'avec le bien. M. Barthélemy a constamment prouvé ce que l'une peut pour l'autre: il doit à la vertu de n'avoir pas eu d'autre passion que la science; il doit à la science

d'avoir mieux connu la vertu; et, sous ce dernier rapport, sa vie entière paraîtrait une longue suite d'efforts au-dessus du commun des hommes, si la douceur de son caractère, l'aménité de ses mœurs, la touchante simplicité de ses manières, n'avaient répandu sur toutes ses actions un air de facilité qui en cachait le mérite. Heureux celui que la nature a d'avance incliné vers les devoirs qui l'attendent, et qui, dans la route de la perfection, n'aura qu'à suivre ses penchans, au lieu d'être obligé, comme tant d'autres, de les surmonter! doublement heureux, si de sages parens se sont empressés à profiter de ces premières données pour tracer, avant qu'il s'en aperçoive, une direction invariable à tout son avenir! semblable à un lit creusé pour y recevoir un fleuve tranquille, qui, de sa source à son embouchure, serpentera toujours entre des fleurs et des vergers, ne dépassant jamais ses rives, et roulant doucement de l'or dans ses eaux.

Mon imagination trouve je ne sais quel plaisir mélancolique à se représenter un homme en deuil[1] conduisant tristement un enfant de quatre ans par la main, et s'arrêtant avec lui dans un endroit solitaire où il n'aura que cet innocent témoin des pleurs qu'il a besoin de répandre : hélas! il vient de voir moissonner dans sa fleur

1. Cette petite anecdote est rapportée par M. Barthélemy lui-même.

une compagne aimable et vertueuse qui du moins lui a laissé ce tendre gage; et il essaie d'expliquer à son fils quel bien c'eût été pour lui qu'une mère, et quel malheur c'est de l'avoir perdue. De pareils discours passent de beaucoup la portée de la faible créature qui les écoute, mais l'accent les explique. Et qui pourrait se représenter tout ce que le nom de mère fait germer de pensées dans une imagination enfantine? et puis, quel est l'enfant qui ne comprend pas les larmes? Celui-ci s'accoutume de bonne heure à aimer encore, à aimer toujours cette mère que la tombe lui cache; et ses yeux ont appris des yeux de son père à la pleurer; moment décisif, et qui, souvent renouvelé, doit influer sur toute la vie. Cette leçon pieuse reçue par ce tendre enfant avant l'âge d'en comprendre d'autres, ce culte incompréhensible qu'il rend en bégayant à un être qu'il ne verra plus, ont développé les plus précieuses facultés de son ame. Disciple de la douleur de son père, le voilà, dès sa première aurore, initié aux mystères, aux peines, aux douceurs de la sensibilité; il sait plaindre, il saura aimer, et cet enfant... sera M. Barthélemy.

De cette petite scène solitaire des environs d'Aubagne ma pensée se transporte à un exercice public d'un collège de Marseille, où les personnes les plus distinguées de la ville se trouvaient rassemblées. J'y vois un jeune écolier retiré dans

un coin de la salle, n'osant porter les yeux sur personne, et se dérobant aux regards qui paraissent le chercher : appelé à haute voix par ses supérieurs, il obéit avec peine, et voudrait encore se cacher derrière ses compagnons, comme s'il s'attendait à des réprimandes publiques ; ce sont des applaudissemens qu'il fuit. Il est question d'une description de tempête en vers latins : l'auteur de la pièce a quatorze ans ; elle a charmé tout le collège ; on en parle dans toute la ville ; et pendant que les maîtres en sont fiers, l'écolier rougit : cet écolier c'est M. Barthélemy.

Je me suis peut-être arrêté avec trop de complaisance à considérer l'homme dans l'enfant ; mais j'aimais à voir germer et croître ces deux qualités primitives qui ont le plus distingué celui dont je parle, et qui, portées l'une et l'autre au même degré, ont toujours fait (qu'on me passe l'expression) les deux moitiés de son caractère ; la sensibilité, dont la chaleur douce prépare toutes les vertus ; et la modestie, qui, en leur servant comme d'enveloppe, les préserve de toute altération. Elles se sont tellement approprié cet homme rare, elles l'ont rendu tellement étranger à lui-même, qu'elles auraient pu défier la fortune de le séduire, et la gloire de l'enivrer.

Jetons néanmoins encore un dernier coup d'œil sur son jeune âge pour l'observer dans une des circonstances les plus embarrassantes de la vie

humaine, celle où l'homme, à l'entrée de la carrière virile, doit se décider sur l'adoption d'un état, choisir la bannière sous laquelle il veut marcher, et se marquer à lui-même sa place dans une société qu'il n'a fait qu'entrevoir; moment critique où le calcul des pères et mères a peut-être encore plus de danger que l'inexpérience des jeunes gens. La place de M. Barthélemy paraissait marquée dans le clergé; ses parens l'y avaient destiné; c'était le but où ses études avaient tendu; et même, si dans Marseille il a quitté les Oratoriens, auxquels il est resté toute sa vie attaché, pour les Jésuites, qu'il n'a jamais aimés, c'est que l'évêque de cette ville, M. de Belsunce, n'avait consenti à lui conférer les ordres qu'à cette condition; partialité peut-être condamnable; mais, après la peste de Marseille, qui oserait accuser l'immortel Belsunce, ce héros consolateur, dont l'humanité audacieuse ne devait trouver d'émules que dans les murs de Jaffa.

M. Barthélemy était entré dans le clergé par obéissance pour ses parens; mais, lorsqu'il fut question des fonctions du ministère ecclésiastique, il crut devoir ne prendre conseil que de lui-même; et, malgré les perspectives les plus séduisantes, malgré les dispositions, les qualités et les mœurs les plus assorties à cet état, il n'osa point s'engager plus avant, *quoique pénétré* (ce sont ses paroles) *des sentimens de la religion;* et il ajoute :

Peut-être même parce que j'en étais pénétré. — Remercions-le tous d'avoir donné cet utile exemple de délicatesse, et de s'être voué tout entier à la belle profession de savant. Anacharsis nous a prouvé que c'était là sa véritable vocation.

Il vint à Paris, et, par un de ces hasards qui décident les destinées, il est d'abord adressé à M. de Boze, garde du cabinet des antiquités. La froideur glaciale de l'un, l'embarras presque invincible de l'autre, firent bientôt place à la plus étroite union; et bientôt le savant M. de Boze, en demandant M. Barthélemy pour adjoint, montra qu'il n'était pas moins connaisseur en hommes qu'en médailles.

Peu d'années après, M. Burette laisse une place vacante à l'académie des belles-lettres; les deux concurrens sont M. Le Beau et M. Barthélemy. Puisse cette académie n'avoir jamais à prononcer entre de moins dignes émules! M. Le Beau devait l'emporter, parce qu'il était alors plus connu; mais il connaissait M. Barthélemy, et il se retira cette fois pour le laisser passer. La même académie avait pour secrétaire perpétuel M. de Bougainville, le frère d'un Nestor de nos jours, plus sage, plus brave, plus savant, et malheureusement moins grand parleur que celui d'Homère : cet utile académicien pensait depuis quelque temps à se démettre de sa place. Il demande au ministre d'y nommer M. Barthélemy, son ami

intime. Le ministre y consent; M. Barthélemy refuse, et obtient de l'un et de l'autre de lui préférer M. Le Beau...... Quelle école que cette académie!

Les savans ne sont immortels qu'après leur mort : on les voit tomber, ainsi que le reste des hommes; mais ceux-ci comme des feuilles séchées, ceux-là comme des fruits mûrs. La place de M. de Boze est vacante, et sans doute beaucoup de gens n'avaient pas attendu cette époque pour la désirer; mais dix ans d'un travail assidu consacrés à la disposition et à l'accroissement de cet immense dépôt, et les soins d'une piété vraiment filiale prodigués pendant ces dix années au respectable M. de Boze, donnaient un double titre à M. Barthélemy; le cabinet devenait pour lui en quelque sorte une conquête et un patrimoine. Louis XV lui-même l'avait senti, et, au premier bruit de la mort de M. de Boze, il avait nommé son successeur, non sur le rapport du ministre, mais, comme il convient pour de tels hommes, sur celui de toute l'Europe. Voilà M. Barthélemy grand-prêtre de ce temple dont il était déjà l'oracle, et devenu, pour ainsi dire, le trésorier de l'antiquité. Jamais avare ne fut aussi occupé de conserver et d'augmenter son trésor, preuve que ce trésor ne lui appartenait pas; et cependant, jusqu'à lui, jamais l'approche n'en avait été aussi facile : M. Barthélemy savait trop ce qu'on gagne au commerce des an-

ciens pour ne pas y admettre quiconque aurait voulu s'y associer : la vraie science n'a que des idées libérales. Il avait donc établi que, pour voir le cabinet des médailles, il suffirait de l'en prévenir, et personne n'a été refusé ; mais alors il regardait comme un devoir sacré d'en faire lui-même les honneurs ; et, ce qui le fait encore mieux connaître, il ne montra jamais de regret à une dépense de temps que la plupart des curieux ne pouvait pas évaluer ; car le prix du temps varie suivant les personnes ; et dans le même sablier qui marque à tous les yeux la fuite des heures, c'est moins que du sable qui se perd pour un oisif ; pour un homme studieux c'est plus que de l'or.

L'histoire d'un homme comme M. Barthélemy ne peut rien offrir qui ne doive intéresser; mais il ne faut pas s'attendre à y rencontrer beaucoup de faits remarquables par eux-mêmes. L'ami de la science et de la sagesse ne travaille qu'à tranquilliser sa vie : à moins que d'être bien mal, il se trouve toujours à peu près bien, et demande surtout au sort d'être envers lui avare d'événemens. Il survient cependant quelquefois telles circonstances où les plus tranquilles se trouvent engagés sans avoir pu les prévoir; et c'est alors que se montre l'ame de ceux dont on ne connaissait que l'esprit.

Une grande partie de cette assemblée a pu en-

tendre parler d'une parodie assez maligne de la belle scène de Cinna; elle avait été arrangée dans la gaieté d'un souper où quelques gens aimables s'étaient amusés, comme il arrive quelquefois, aux dépens de quelques gens estimables. Dans le nombre de ces derniers il se trouvait un homme assez puissant à la cour, contre qui les traits les plus piquans étaient particulièrement dirigés. L'injure invite à la vengeance : mais sur qui se venger? On suppose que le coupable doit être un homme de lettres; or M. Marmontel, rédacteur du Mercure, était de la partie. On le soupçonne, mais à tort; on l'interroge, il nie; on le somme de déclarer l'auteur, il s'y refuse; et, en conséquence, on lui retire le Mercure, qui alors faisait les délices de la France. C'était punir le public de la fermeté d'un honnête homme, et c'était faire plus de tort au Mercure qu'à son rédacteur, car Marmontel du moins s'en est relevé. On demandera quel rapport entre cette affaire et notre savant. Le voici. On cherchait un écrivain qui pût consoler tous les amateurs du Mercure d'être privés de Marmontel, et l'on croyait avec raison l'avoir trouvé dans M. Barthélemy. Celui-ci refuse d'abord, hésite après, accepte enfin. Mais, dira-t-on encore, pourquoi accepter? Ne nous pressons pas de confondre M. Barthélemy avec le commun des hommes : il accepte en effet cette place, dont le produit, dans ce

temps-là, s'élevait au-dessus des vœux ordinaires d'un homme de lettres; mais c'est d'abord pour qu'un autre n'y soit pas nommé; c'est ensuite pour se procurer par-là un accès auprès de la personne offensée, pour acquérir le droit de parler en faveur de l'honnête homme puni, et tâcher d'obtenir la grace de lui remettre son bien. Jamais droit aussi clair n'eut un aussi digne défenseur. Mais ce n'est ni le premier ni le dernier exemple d'une bonne cause perdue par un bon avocat. Barthélemy, obligé de renoncer à sa noble entreprise, renonce en même temps au Mercure. On exige qu'il y conserve au moins une pension, et il obtient de la partager entre des hommes de mérite qui ont long-temps ignoré d'où partait le bienfait. Observons, messieurs, qu'à cette époque Marmontel n'était point l'ami de l'auteur de la parodie; ajoutons que l'abbé Barthélemy n'avait eu jusque-là aucune liaison particulière avec Marmontel; et glorifions-nous de les avoir eus tous les deux pour confrères.

Il faudra néanmoins, pour bien juger du cœur de M. Barthélemy, toujours en revenir à ses ouvrages; c'est là que l'homme paraît ce qu'il est. Il y a dans le choix des sujets, dans le point de vue sous lequel on les présente, et jusque dans le style et dans le ton, quelque chose plus aisé à sentir qu'à définir, mais qui ne trompe jamais. Les lecteurs en ce point sont souvent plus fins

que les auteurs. Toujours quelque gêne, quelque embarras démasque l'hypocrite, ou du moins montre son masque, et c'est assez. Mais suivez Anacharsis chez les Grecs, voyez de quelles couleurs il sait peindre les vertus et les vices! quel attrait il sent pour les bons! quelle répugnance pour les méchans! et en cela même il trahit encore la bonté de son caractère : car, après avoir montré comme il aime franchement les premiers, on voit seulement qu'il haïrait les autres, s'il pouvait haïr.

Une chose assez remarquable, c'est que M. Barthélemy avait conçu de bonne heure le projet de peindre les Romains aussi-bien que les Grecs, et qu'il nous reste même de lui une ébauche précieuse d'un voyage d'Italie. Ce pays, qu'il avait vu de ses yeux, lui offrait sans doute plus de facilité que des contrées qu'il ne connaissait que par les yeux des autres. Pourquoi s'en est-il tenu à écrire sur les Grecs? Si je l'ai bien démêlé, c'est uniquement son cœur qui a décidé son choix. La Grèce avait plus d'un titre à sa prédilection : il y trouvait tous les talens, tous les arts, toutes les sciences à leur source; il y observait des mœurs plus aimables, une société plus douce, une civilisation plus amie du reste du globe; il y voyait des peintres, des sculpteurs, des architectes, des poètes, des historiens, des orateurs, des philosophes, des généraux dont les Romains n'étaient que les dis-

ciples. Il comptait chez les Grecs, entre des limites beaucoup plus rapprochées, dans une période beaucoup plus courte, sur une population beaucoup moindre, infiniment plus de chefs-d'œuvre et de grands hommes en tous genres que de l'autre côté; enfin les premiers lui paraissaient faits pour éclairer le monde, et les autres seulement pour le conquérir.

Un ouvrage moins connu pourrait encore mieux faire juger de son caractère : c'est un plan d'institution, ou pour mieux dire, un petit traité de morale écrit pour le jeune d'Auriac, neveu du sage Malesherbes. La morale y est présentée sous la forme la plus attrayante, c'est-à-dire comme une production spontanée du cœur humain, comme un enchaînement des corollaires de toutes nos affections naturelles, comme l'émanation d'une sensibilité d'abord aveugle, bientôt éclairée, qui souffre du mal d'autrui, qui craint de nuire, qui s'attriste d'affliger, qui a autant besoin de faire du bien que d'en éprouver; qui s'alimente de sentimens délicats et de nobles jouissances, et qui, de la tendresse filiale, ce premier-né des amours, s'étend de proche en proche à la passion d'être utile au genre humain. Le style, proportionné à l'âge du lecteur, n'en a pour cela ni moins d'élégance, ni moins de charmes; c'est Orphée qui chante à demi-voix.

Cette belle ame se montrait encore tout en-

tière lors de sa réception à l'académie française. Depuis long-temps cette académie l'enviait à celle des belles-belles, et l'ont eût dit qu'elle se trouvait incomplète tant qu'elle ne pouvait le compter parmi les siens. Il paraît enfin cet illustre vieillard annoncé par la joie de ses confrères, par les applaudissemens des amis des lettres, par les acclamations de la plus imposante assemblée! Il paraît! mais toujours semblable à cet écolier dont j'ai parlé plus haut, qui, environ soixante ans auparavant, se cachait derrière les bancs de ses condisciples, pour se dérober aux premiers rayons de sa gloire. Oh! comme alors son embarras contrastait avec notre triomphe, et comme son remerciement, dicté par une amitié éloquente, portait en même temps l'empreinte d'une modestie à l'épreuve de toute admiration!

Suivons-le maintenant dans le commerce habituel, dans les devoirs, dans les délassemens de la société, dans ses rapports avec les gens qui lui ressemblent le moins, et il va nous inspirer, s'il est possible, encore plus d'intérêt. Alors il oubliera ce qu'il sait, et, du plus instruit des hommes, il deviendra le meilleur homme du monde, ne mesurant les autres ni à leur rang, ni à leur importance, ni même à leur savoir, mais les jugeant d'après leur ame, ou plutôt d'après la sienne; partout même obligeance, même franchise, même gaieté, même soin de plaire, même crainte d'of-

fenser : tantôt une confiance amicale, tantôt des attentions flatteuses, souvent même une plaisanterie fine, mais dont les traits presque imperceptibles portent toujours avec eux de quoi guérir leurs blessures. Il permettait au premier venu de lire dans sa pensée, et toute sa dissimulation se bornait à cacher deux choses : son mérite et son ennui. Il regardait la conversation comme un jeu de société ; mais il avait la délicatesse, bien rare pour un homme aussi riche, de ne pas mettre à ce jeu-là plus que les autres ; en sorte que tout le monde pouvait se croire en état de faire sa partie, et que personne ne l'a jamais quitté mécontent de lui ni de soi. Tout son extérieur peignait son ame ; il semble voir encore ces traits qui portaient à la fois l'empreinte de la modération, de la douceur et de la gaieté, et cette physionomie expressive et tranquille, toute attention quand il vous écoutait, toute bienveillance quand il vous parlait. Chacun se rappelle cette haute stature qui paraissait courbée par la complaisance et la modestie long-temps avant que d'avoir cédé au poids des années, symbole de cet esprit transcendant et flexible qui se baissait de lui-même au niveau de tous les esprits. Sa démarche, s'il vous en souvient, était ordinairement lente et incertaine, à moins qu'il ne fût aiguillonné par l'espérance de quelque bien à faire. Si vous l'approchiez sans qu'il en fût prévenu, son

air distrait et pensif s'éclaircissait tout à coup, et semblait vous remercier de l'interrompre. Ses manières n'étaient celles de personne autre. Ceux qui le voyaient pour la première fois auraient pu s'amuser un moment d'une sorte de gaucherie, qui pourtant n'était point sans grace; mais ceux qui le connaissaient y voyaient l'urbanité des Grecs mêlée à la politesse française. Enfin plus d'un indice découvrait à son insu autre chose que le peu qu'il voulait montrer, et laissait entrevoir un sage sous les dehors d'un homme ordinaire.

Ne nous étonnons pas que cette humeur facile, cette heureuse disposition à se mettre en harmonie avec tous les esprits et tous les caractères, aient servi comme de talisman au bon M. Barthélemy, et l'aient constamment garanti des orages qui troublent si souvent la tranquillité dont les hommes de lettres auraient tant de besoin. On eût dit qu'il répandait autour de lui la paix de son ame. Il n'a jamais su ce que c'était qu'un ennemi; et comment haïr un homme qui n'aurait jamais pu rendre haine pour haine? douce récompense que la bonté cependant n'obtient pas toujours! Il a conjuré (et ce n'est pas son moindre prodige); il a conjuré l'envie, et le démon de la critique même a laissé son mérite impuni.

Une vie utile et tranquille, l'étude, la bonne conscience, la bienveillance publique, en voilà sans doute assez pour n'être pas malheureux;

mais tant de vertus méritaient encore un prix plus flatteur; l'amitié s'en est chargée; c'est elle qui a complété le bonheur de M. Barthélemy, et le choix de ses amis achève son éloge. J'en nommerai quelques-uns, selon que ma faible mémoire me les présentera. Je commence par M. de Bougainville, secrétaire perpétuel de l'académie des sciences, qui aux connaissances et aux talens les plus distingués joignait les principes les plus sévères, mais que son rigorisme ne rendait pas insensible aux charmes de l'aménité; M. de Fonsemagne, ce parfait modèle du bon goût et du bon ton, celui de tous les sages qui a le plus sacrifié aux Graces, et qu'elles ont le plus favorisé; cet immortel M. de Malesherbes, la lumière, l'honneur et les délices de son temps, M. de Malesherbes qu'on ne peut assez louer ni assez pleurer; M. le président de Cotte, qui, plus et mieux que personne, a su jusqu'à la fin lire dans l'esprit et le cœur d'un ami dont il aime toujours à s'hônorer, et que la destinée se plaît à conserver pour nous faire aimer les hommes d'alors.

J'ai trop tardé peut-être à parler de M. de Choiseul, qui, jusqu'à la fin de sa vie, et même après sa mort, a occupé une si grande place dans les affections de M. Barthélemy. M. de Choiseul a eu beaucoup d'amis et beaucoup d'ennemis; peut-être que les uns et les autres lui font honneur : espérons que les avis contraires dont se

compose d'abord la réputation d'un homme qui a joué un si grand rôle seront débattus par une postérité absolument sans passion, qui saura le mettre à sa vraie place; mais, en attendant, on ne doit pas oublier qu'au milieu des succès, des honneurs, des affaires, des intrigues, M. de Choiseul, jeune encore, et qu'on aurait cru fait pour l'être toujours, attacha ses regards sur un homme qui ne les cherchait point, et qu'à travers le nuage brillant qui l'environnait il a été frappé du sublime de la simplicité. On doit savoir gré au pouvoir de faire le premier pas vers le mérite. Leur amitié ne s'est jamais démentie, parce que l'un et l'autre y ont fourni chaque jour un nouvel aliment. M. de Choiseul, le plus Français des hommes, cachait autant de vraie capacité sous sa grace que M. Barthélemy, le plus aimable des Grecs, cachait de grace toujours nouvelle sous sa profonde érudition. J'ose me donner ici pour témoin entre eux, que le premier, malgré sa toute-puissance, ne prit jamais le ton d'un protecteur, et que le second, en gardant scrupuleusement toutes les mesures prescrites par la hiérarchie sociale, n'eut jamais l'attitude d'un protégé, mais qu'il montra constamment l'indépendance de l'homme de lettres dans son jour le plus clair et le plus doux. En effet, qui ne désire rien ne dépend de personne; et M. Barthélemy donnait

aux autres amis du ministre un exemple que tous n'ont point suivi, celui de ne lui rien demander. Tous deux se portaient, se devaient entre eux une égale considération; à cela près, que bien souvent le respect dont jouit l'homme en place lui est retiré avec sa place, au lieu que la dignité d'homme de lettres est inamovible. M. de Choiseul n'eut point occasion de remarquer cette différence, et les hommages qu'il reçut dans son exil justifièrent ceux qu'on lui avait rendus pendant sa faveur.

M. Barthélemy alla plus loin, et ne voulut point conserver sa place de secrétaire des Suisses quand M. de Choiseul eut donné sa démission de la charge de colonel général. Partagé dès lors entre son cabinet et Chanteloup, il continuait, d'un côté, à passer des heures délicieuses entre les plus beaux génies des temps anciens, et pouvait, de l'autre, comparer cette élite avec celle de son temps, rassemblée en foule autour du plus aimable et du plus heureux des exilés. C'est là qu'il apprit à connaître plus particulièrement le charme de la société intime de madame de Grammont, digne sœur de son noble frère, et qui, également douée du caractère qui subjugue et de l'esprit qui plaît, aurait trouvé aussi peu de rivaux de son courage que de rivales de ses agrémens.

Il aimait surtout à contempler toutes les per-

fections de l'esprit et du cœur réunies dans une autre personne incomparable que les plus aimables Athéniennes eussent enviée, que les dames romaines les plus sévères eussent honorée. Madame de Choiseul avait à peine dix-huit ans lorsqu'il la connut; mais, déjà digne de recevoir et capable de décerner le prix du vrai mérite, elle conçut bientôt la plus tendre estime pour le plus estimable des hommes; et, fidèle toute sa vie à ses sentimens comme à ses devoirs, le modèle des épouses le fut aussi des amis.

Envions donc le bonheur de ce digne homme jusqu'à l'époque où la mort lui enleva M. de Choiseul; alors ses larmes, mêlées à celles d'une épouse et d'une sœur également éplorées les rendirent moins amères; et il éprouva que l'office de consolateur est doux même pour un affligé: ajoutez que, dans ces tristes momens, la douleur de M. Barthélemy se complut à elle-même en traçant ce beau portrait d'Arsame et de Phédime, où il était impossible à la prévention même de ne pas reconnaître M. et madame de Choiseul; monument préférable à tous les chefs-d'œuvre des arts imitateurs, et fait pour fixer les jugemens de l'avenir : c'est le génie qui peint comme l'amitié voit; l'un et l'autre peuvent quelquefois embellir, mais ne fardent jamais.

Ils sont arrivés trop tôt ces jours d'égarement et de tumulte, où, semblable à un maniaque

acharné à briser tout ce qu'il y a de plus précieux, la France, déchaînée contre elle-même, paraissait avoir résolu de n'épargner ni grandeurs, ni talens, ni vertus ! M. Barthélemy, comme les autres, perd à la fois ses revenus, ses places, ses pensions. Il aurait pu vivre sur ses épargnes, si sa générosité lui en avait laissé. Voilà donc qu'il connaît l'adversité ; mais que peut l'adversité contre un tel homme? Le philosophe privé de ses biens ressemble à l'athlète dépouillé pour le combat. On va plus loin, des forcenés l'arrachent à son humble retraite et l'entraînent en prison. A l'arrivée de ce nouveau captif, tous les infortunés qui attendaient leur arrêt dans ce vestibule du temple de la mort oublient qu'ils y sont, et ne s'étonnent que d'y voir M. Barthélemy ; triomphe d'un nouveau genre, mais qui ne dura guère. Bientôt, semblable à l'ange de l'amitié descendu du haut des cieux dans ce lieu d'horreur, M. de Choiseul accourt et annonce à son ami qu'il est libre. Jusqu'aux satellites mêmes chargés de ces absurdes forfaits, comme frappés d'une lumière imprévue, et pareils aux lions qui lèchent les pieds de Daniel, passent de l'offense à l'excuse, de l'insulte à l'hommage. A peine M. Barthélemy est-il ramené dans ses foyers, qu'en réparation du sacrilège, la direction en chef de la bibliothèque nationale lui est offerte par le ministre Paré avec une politesse qu'on eût applaudie même dans d'autres temps.

M. Barthélemy refuse, content de chercher ses distractions dans l'étude, et son repos dans l'obscurité.

Hélas! cette même philosophie qui offre à l'homme tant de ressources contre son propre malheur, est bien loin de s'affermir de même contre le malheur des autres. L'ame de notre confrère, ébranlée par toutes les secousses de la France, ne peut supporter l'aspect de cette terre souillée de carnage, et ses yeux n'ont point assez de larmes pour les pertes successives de tant d'amis si chers, de tant d'illustres personnages que leur innocence, que leur richesse, que leur vertu menaient tous les jours à l'échafaud. C'est en vain qu'il cherche des diversions dans le travail; son corps, plus faible que son esprit, succombe par degrés à la fatigue de la tristesse, et va mourir des maux de sa patrie.

Ce n'est pas qu'avant sa fin il n'ait pu entrevoir pour la France une première aurore de jours moins malheureux : l'orage n'était plus dans toute sa violence; la pluie de sang avait cessé au-dedans, la guerre avait pris au-dehors un aspect moins farouche; si l'on n'était pas las de combattre, on l'était de haïr; on recommençait à voir dans ses ennemis des hommes, et bientôt les traités de Bâle prouvèrent que nous pouvions avoir des amis. L'abbé Barthélemy vivait encore quand cette première bonne nouvelle vint rani-

mer l'espoir des hommes de bien; et ce qui la rendait encore plus consolante, c'est qu'on la devait à son neveu, son élève sans doute. C'est lui qui, joignant à ses talens politiques la modération, la sagesse, l'aménité de son oncle, ramenait alors à la France l'estime de tous les peuples, en leur prouvant mieux que personne qu'il y avait toujours des Français. Hélas! ils ne l'étaient point encore assez, et celui qui les avait si bien servis, rejeté par eux au-delà de l'Océan, devait acquérir un nouveau droit à leur estime par le calme qu'il opposerait à leur ingratitude.

Mais les jours de cet homme regrettable sont écoulés; il ne lui reste plus que des heures; celles-là même ne seront pas oisives : ses regards, pour qui tout va disparaître, s'arrêtent une dernière fois sur une page d'Horace, peut-être à ces paroles qui convenaient si bien au moment : « Je ne mourrai pas tout entier ; » et le livre tombe de ses mains défaillantes.....

C'est dans ces momens de silence et de mystère où le corps fait un dernier et vain effort pour arrêter l'ame prête à rompre ses liens; c'est alors, dit-on, que la pensée tout à coup ranimée, et semblable au dernier éclair d'une lampe tarie, inonde la mémoire d'une lumière plus vive, et présente à l'homme le tableau soudain de sa vie entière. Ah! s'il est ainsi, puisse M. Barthélemy avoir une fois contemplé toute la sienne! et sans

doute, à la vue des travaux et des exemples qu'il laissait après lui, à la vue de cette longue suite d'années si pleines, et dont pas un moment n'a été perdu pour le bien, il avait plus de droit que personne de dire en mourant : J'ai vécu.



ÉLOGE HISTORIQUE

DE

M. DE BEAUVAU,

L'UN DES QUARANTE

DE LA CI-DEVANT ACADÉMIE FRANÇAISE,

PRONONCÉ

A UNE SÉANCE PUBLIQUE DE LA 2e CLASSE DE L'INSTITUT,
LE 12 THERMIDOR AN XIII.

MESSIEURS,

LORSQUE après une longue et pénible léthargie l'ancienne académie française a, pour la première fois, entendu la voix qui lui ordonnait de renaître, ses yeux reconnaissans se sont d'abord tournés vers celui qui venait de les rouvrir; puis, jetant autour d'elle un regard douloureux, elle a cherché inutilement plusieurs hommes recommandables, qu'à son dernier soupir elle comptait encore parmi ses membres. Hélas! ils ne se sont

point relevés avec elle! et alors, nous qui leur survivons, nous avons cru entendre les mânes de ces confrères, depuis si dignement remplacés, réclamer du fond de la tombe les honneurs que chacun d'eux avait rendus à celui qui l'avait précédé. Le temps est venu d'acquitter cette dette religieuse, et de remplir envers ces ombres négligées un devoir plus cher à nos cœurs que nécessaire à leur mémoire.

Vous m'avez choisi, Messieurs, pour vous parler de M. de Beauvau; c'était deviner mon vœu, mais présumer de mes forces. Cette tâche honorable aurait même offert moins de difficultés à tout autre qu'à moi; et, pendant mon travail, le même sentiment qui me pressait m'a plus d'une fois retenu. Aujourd'hui cependant, prêt à payer solennellement ce tribut d'une piété presque filiale envers un homme à qui son indulgence pour moi, et ma vénération pour lui, m'attachaient encore plus que les nœuds de la parenté la plus rapprochée, j'éprouve, avec une sorte de surprise, qu'il y a des jouissances pour la tristesse, et que les mêmes souvenirs qui ont produit de longs regrets peuvent aussi les adoucir.

Nous trouvons je ne sais quel charme à parler de ceux que nous avons pleurés. En nous peignant vivement ce qu'ils étaient, nous oublions quelquefois qu'ils ne sont plus, et nous croyons les voir reparaître, évoqués par l'amitié. Que ne

puis-je me flatter de produire ici la même illusion, et de faire revivre, pour un moment du moins, au milieu de cette assemblée, un homme qui aurait eu tant de plaisir à s'y trouver, qui regardait ses confrères (vous le savez) comme autant de frères, et qui reconnaîtrait encore parmi vous, Messieurs, des amis heureux de l'y revoir!

Quelques événemens de sa vie, auxquels j'ajouterai quelques traits de son caractère, suffiront à son éloge; et la vérité, que sans doute vous me recommandez, servira mieux ma tendresse que l'exagération.

M. de Beauvau, fils de M. de Craon et de mademoiselle de Ligneville, naquit à Lunéville en 1720; il y fut élevé au milieu d'une famille nombreuse, à la cour et sous les auspices de Léopold, le meilleur et le plus sage des princes de son temps. Ce grand homme, appelé à régner sur un pays ravagé, sut en écarter le fléau de la guerre; et, pendant que l'Europe autour de lui était en armes et en feu, on vit refleurir ses états à l'ombre des ailes de son génie. Aussi n'a-t-il besoin ni de monumens, ni d'historiens, puisqu'il vit et qu'il vivra toujours en Lorraine sous le nom du *bon duc*, et que, d'âge en âge, les fils y apprennent de leurs pères à ne prononcer ce nom qu'avec l'accent de la reconnaissance et du regret.

Un enfant élevé au sein d'une famille animée de l'esprit d'un tel protecteur, aurait pu concevoir

des inclinations pacifiques ; mais l'enfant de M. de Craon savait qu'il était destiné au métier des armes, ou plutôt il le sentait. Il entrait dans sa quatorzième année lorsqu'il vit partir M. de Ligneville, frère de sa mère, pour une campagne qui, en le couvrant de gloire à Colorno, devait terminer sa vie. Ce noble guerrier, l'honneur de son pays, ressemblait aux héros des romans, et il ne lui manqua que de vivre pour égaler ceux de l'histoire. Le jeune Beauvau, épris des graces chevaleresques de son oncle, enflammé du désir d'égaler ses exploits, sent redoubler son ardeur en le voyant voler à de nouveaux périls, et veut tout quitter pour le suivre. Ce fut la première fois que ses parens eurent besoin de leur autorité sur un fils jusque-là si tendre et si docile. Ses maîtres lui sont devenus odieux, les études sont abandonnées, les leçons oubliées, les livres fermés, et l'enfant est sourd à tout ce qui ne lui parle pas de guerre.

M. de Beauvau n'a pas besoin que je lui fasse honneur du premier élan d'une passion si commune à cet âge, où l'on ne voit ordinairement dans la guerre qu'un exercice du corps et un délassement de l'esprit, et où tout écolier voudrait toujours courir à l'ennemi pour fuir son précepteur. Le chagrin ne dura que ce que durent des chagrins de quatorze ans. D'agréables distractions, des voyages instructifs le firent oublier, et la

guerre de 1740 va bientôt prouver que la première passion du jeune Beauvau n'avait fait que croître avec lui.

Il venait d'être nommé colonel du régiment des gardes du roi Stanislas de Pologne, devenu beau-père de Louis XV, et duc de Lorraine; mais comme ce régiment devait rester à Lunéville auprès du roi, M. de Beauvau ne voulut point perdre, dans un service tranquille, de belles années qu'il était pressé de mieux employer. Il pensa que Stanislas, dans sa jeunesse, aurait préféré les hasards au repos; il fit ce que Stanislas aurait fait, et il aima mieux l'imiter que le servir.

On lui permit de faire la campagne comme volontaire attaché à la personne de M. le maréchal de Bellisle, qui commandait en Bohême conjointement avec le M. le maréchal de Broglie. Notre armée, d'abord victorieuse, était, à cette époque, renfermée par l'habileté du prince Charles de Lorraine dans cette même ville de Prague qui avait été peu auparavant le théâtre de notre gloire, et s'y voyait menacée des plus tristes extrémités. M. de Bellisle, presque uniquement occupé des moyens de la faire vivre et de la sauver, n'offrait, à la volonté de son jeune aide-de-camp, que bien peu d'occasions de signaler; M. de Beauvau prit le parti de se faire aide-de-camp de tout ce qui marchait à l'ennemi. Cette ardeur entraînante, cette taille avantageuse; cette figure noble et as-

surée qu'on remarquait toujours dans les premiers rangs des combattans, l'eurent bientôt fait connaître de toutes les troupes; elles ne voyaient encore qu'un soldat, mais ce soldat annonçait un chef, et valait un drapeau; cependant les Autrichiens commençaient à serrer la place, et leurs progrès décidèrent enfin les maréchaux à commander une sortie vigoureuse. On fait un détachement de tous les grenadiers de l'armée, on y joint le corps des carabiniers qui combattait à pied, et qu'on appelait le bataillon sacré; ces deux troupes émules étaient prêtes à donner ensemble : tout à coup, en avant du front, un guerrier, semblable à ceux du Tasse ou de l'Arioste, fixe tous les regards; c'était M. de Beauvau : on s'élance à sa suite dans les tranchées, on encloue, on renverse les batteries, on détruit en un instant les travaux d'un mois, et l'ennemi, forcé à la fuite, laisse trois mille hommes sur le champ de bataille; jour glorieux au milieu d'un temps de crise, et qui prouva du moins que nous étions toujours des Français. Le prince Charles, de son côté, ne se décourage point, et continue le siège. L'obligation imposée à nos généraux de se concerter entre eux entravait leur marche; leur inquiétude réciproque s'opposait à tous les grands partis, l'ennemi en profitait, et le siège avançait. Enfin, les maréchaux, accordés de nouveau par la nécessité, commandent une sortie plus nom-

breuse que la première; elle se fait en plein jour. Il serait inutile de dire que tout réussit; les Français étaient cette fois menés à la française; ils reviennent donc triomphans: cependant on remarque de l'abattement sur le visage des carabiniers; on leur en demande la cause; ils répondent, en montrant M. de Beauvau sur un brancard porté par leurs camarades, *c'est que le jeune brave est blessé.* Plus les Français méritent ce nom, plus il est beau de le mériter entre eux. La blessure était grave, le traitement fut long, mais le temps n'en fut point perdu; des lectures utiles, des conversations intéressantes, des études suivies trompèrent l'impatience du blessé; toutes ses occupations, tous ses entretiens avaient l'art militaire pour objet, et ce n'était qu'en apprenant son métier, qu'il pouvait se consoler de ne le point faire.

La campagne finie, M. de Beauvau revient à Paris, brillant de toutes les graces de la jeunesse auxquelles sa réputation ajoutait encore plus d'éclat. Paris offrait alors, peut-être même offre-t-il encore aux officiers français presque autant de dangers que la guerre, et la fleur de nos camps y rencontrait plus d'une Armide : il paraît qu'il n'en fut pas ainsi pour le jeune officier dont je parle; il ne méprisait point les plaisirs, mais il savait les allier avec l'étude, et songeait plus à son instruction qu'à son amusement. De toutes les connaissances qu'il fit à cette époque inquié-

tante de sa vie, ce fut celle de M. de Montesquieu qui l'intérressa le plus; leur âge était bien différent; mais l'immortel Montesquieu avait accoutumé son esprit à lire dans l'avenir; il prévit M. de Beauvau, et le distingua de ses jeunes contemporains, comme, parmi les fleurs d'un verger, un œil connaisseur distingue celles qui porteront des fruits.

Revenons avec lui dans les camps dont il ne s'est jamais éloigné qu'à regret; il va s'y montrer enfin, à la tête d'un régiment, celui des gardes de Stanislas, que ce bon roi se serait reproché de retenir plus long-temps auprès de sa personne, lorsqu'il pouvait être utile au roi son gendre. M. de Beauvau se rend d'abord en Allemagne; il y voit de trop près à Dettingen les sages mesures du maréchal de Noailles dérangées par la fougue imprudente du duc de Grammont. D'Allemagne il passe en Italie, où, d'un côté, la maison d'Autriche avec le roi de Sardaigne, de l'autre, la France avec l'Espagne, soutenaient d'anciennes querelles sans jamais les terminer. On sait que de tout temps les puissances belligérantes de l'Europe avaient choisi cette belle contrée pour servir comme d'arène à leurs sanglans tournois; mais la renommée, dont toutes les voix suffisent à peine à répéter les derniers prodiges de nos armées en Italie, semble avoir oublié tous les autres faits d'armes que jusqu'alors on y avait admirés;

je me permettrai cependant de rappeler à votre mémoire Oneille, Villefranche, le Col-de-Tende, Mont-Alban, la Turbie, Pierre-Longue, Desmon, Coni......, sans compter beaucoup d'autres postes qu'on disait inaccessibles jusqu'à ce que nous les eussions emportés l'épée à la main; j'ajouterai seulement que dans toutes ces occasions l'exemple de M. de Beauvau rendit son régiment l'exemple de l'armée, et que l'armée elle-même, au milieu des succès balancés de cette guerre, montra dès lors à l'Italie qu'elle serait digne d'y reparaître un jour sous les drapeaux du premier des capitaines.

L'hiver, qui alors, et surtout dans les Alpes, séparait les combattans les plus acharnés, permit à M. de Beauvau de retourner à Paris. Ce fut pour lui l'époque d'un premier mariage, qui, en l'unissant à une épouse aussi aimable que vertueuse, le rendit le plus heureux des pères.

Le printemps revient et ramène en Italie les horreurs de la guerre au milieu des beautés de la nature; on se propose de passer la Bormida; il faut pour cela se rendre maître du pont Cassal-Bayane, et M. de Beauvau est honoré de la commission; le pont était défendu par de bons retranchemens, beaucoup de troupes et une artillerie formidable. M. de Beauvau se ressouvient de la tranchée de Prague; ce n'est plus un volontaire, c'est le chef lui-même qui, accompagné du jeune chevalier de

Beauvau, son aimable et valeureux frère, s'élance par les embrasures des canons; quelques officiers, quelques grenadiers le suivent de près, et l'armée passe la Bormida.

Cependant la fortune de la guerre, qui ne voyait point encore parmi nous l'homme fait pour la fixer, se retourne du côté du roi de Sardaigne. Un changement de règne en Espagne paraissait avoir influé sur la politique et refroidi notre alliance; joignez à cela quelques mésintelligences trop ordinaires entre des armées combinées, quelques discordes entre les généraux, en voilà plus qu'il n'en faut pour perdre des batailles; mais dans ces temps nébuleux l'étoile de M. de Beauvau brille encore par intervalles. Son brave régiment ferme presque toutes les arrières-gardes, arrête les poursuites, rétablit quelquefois le combat et change du moins les déroutes en retraites.... De plus beaux jours ne tarderont point à luire, et c'est en partie à lui qu'on les devra. Bientôt vous le verrez chargé d'une grande expédition, faire passer le Pô à quinze milles hommes sous les yeux de vingt-cinq mille ennemis réduits à admirer sa manœuvre. Elle a été suivie de la bataille de Parme, où le régiment de M. de Beauvau, commandé sous ses yeux par son brillant frère, paya la victoire de presque tout le sang de ses officiers et de ses soldats. Que la victoire est belle, mais qu'elle est chère!

La paix revient enfin en 1748 : l'Europe respire; elle en a souvent besoin. Le père et la mère de M. de Beauvau, attachés à l'empereur, étaient restés en Toscane, tremblans, au milieu des honneurs qui les environnaient, sur les destinées d'un fils pour qui chaque feuille des annales de ces guerres augmentait leur tendresse, leur orgueil et leur inquiétude. Ses intérêts le rappelaient à Versailles, son cœur le ramène à Florence : il y trouve M. de Craon son père, un des hommes les plus instruits et peut-être le plus aimable homme de son temps, entouré des plus beaux esprits d'Italie, les Serati, les Venuti, les Nicolini, les Buon-Delmonte. M. de Beauvau ne parut pas plus déplacé parmi ces hommes illustres, que parmi ses compagnons d'armes : tous l'avaient connu pendant un premier voyage qu'il avait fait en Italie; tous avaient annoncé son mérite, et tous voyaient avec transport leurs prophéties accomplies. En effet, au milieu de tous les devoirs et de toutes les distractions de la guerre, M. de Beauvau ne perdit jamais les belles-lettres de vue. On a pu juger qu'il n'avait que des loisirs bien courts à leur donner; mais le temps de ces loisirs, il le passait entre Cicéron, Tite-Live, Tacite, Montagne, Virgile, le Tasse, l'Arioste, Racine, Boileau, Voltaire. Il faisait, de la plupart de ces lectures, non un délassement, mais une étude; et qu'on ne croie point que ces

paisibles occupations, au milieu de cette vie tumultueuse, amollissent les cœurs; non, le guerrier qui cultive son esprit polit ses armes. Les premiers hommes d'Italie virent aussi que le métier des armes ne nuit point aux graces de l'esprit; et, malgré la résistance de M. de Beauvau, ils l'obligèrent à prendre une place dans la première de leurs Académies : c'était celle Della-Crusca, dont le Dictionnaire, fruit de longues méditations et de discussions profondes, prouverait aux ignorans (si on pouvait leur prouver quelque chose) que le travail d'un corps littéraire pourrait bien ne pas être absolument inutile.

De retour en France, après avoir passé à Paris et à Versailles le temps nécessaire pour n'y être point oublié, il revient enfin en Lorraine avec cette émotion douce que tout homme honnête éprouve à l'aspect de son pays natal lorsqu'il l'a quitté jeune encore, et qu'il y reparaît pour la première fois après une longue absence. Comment revoir avec des yeux indifférens cette terre sacrée qui nous a reçu des mains de la nature, et ces murs paternels, et ce toit nourricier, et ces champs, ces bois, ces prés, ces montagnes, ces ruisseaux, et tous ces objets divers sur qui nous avons essayé nos premiers regards? Comment ne pas être attendri en nous retrouvant parmi les témoins de nos jeux, les compagnons de nos plaisirs innocens et ces hommes de toutes

classes qui, peut-être, ont caressé notre enfance? Tels étaient les sentimens que de M. de Beauvau a toujours conservés et qu'il a constamment prouvés à une patrie dont il fut toute sa vie l'idole; il y était rappelé alors par un père et une mère revenus depuis peu dans leurs foyers, et qui auraient payé un jour de sa présence, d'une année de leur vie. Il se retrouvait au sein d'une famille assez aimable pour lui faire oublier le reste du monde, sans compter une société d'hommes et de femmes que Paris même aurait enviée à la Lorraine, et dont aucun autre pays, aucun autre âge, peut-être, n'offriront un second exemple. Heureuse contrée! où l'immortel Stanislas coulait enfin des années sereines après tant d'années orageuses...... Une voix plus éloquente vous a parlé dans cette même enceinte de sa grandeur d'ame, de sa vertu, de son économie, de sa magnificence, des monumens qu'il a élevés, des dons qu'il a répandus, de cet amour sans bornes, de cette sollicitude sans terme, qui s'étendaient jusqu'à la dernière postérité de ses nouveaux sujets. Je me contenterai donc d'attester ce que nous avons tous applaudi, car je ne pourrais que le répéter ou l'affaiblir.... mais, j'ai vu dans Stanislas plus d'un grand homme; et, après avoir contemplé avec vous le prince dans son conseil, il me resterait à vous peindre le sage dans ses foyers. Que ne puis-je vous le montrer entouré plutôt d'enfans adop-

tifs que de courtisans, souriant à nos hommages, à nos soins, aux efforts que nous faisions pour embellir ses jours, les plus beaux des nôtres....... Vous nous verriez nous-mêmes dans le tableau plus attendris encore qu'empressés, essayant tous à l'envi de lui plaire, non parce que nous dépendions de lui, mais (le dirai-je) parce qu'il nous plaisait, parce que nous l'aimions, parce que nous sentions qu'il nous aimait. Sans doute l'intérêt rassemble des hommes de tous rangs auprès de tous les princes, la reconnaissance les retient auprès de quelques-uns; auprès de celui-là on était distrait de l'intérêt, on l'était même de la reconnaissance, et sa bonté faisait oublier jusqu'à ses bienfaits. Hélas! nous jouissions d'un bonheur que nous n'avons mesuré qu'en le perdant. Chacun se croyait chez soi, et nous étions chez lui.... Il ne m'est point permis de nommer tout ce qui ajoutait aux charmes de cette cour patriarcale; mais Voltaire, Montesquieu, Saint-Lambert, le président Hénault, madame du Châtelet, madame de Grammont, M. de Tressan, et des hommes et des femmes dignes d'entrer dans cette brillante élite, y formaient comme un cercle rayonnant de lumière, dont le plus aimable des sages était le centre; et la réunion de tant de nobles délices avait fait de Lunéville un séjour si différent du reste du monde, qu'en y pensant, je crois plutôt me ressouvenir de quelques pages d'un roman

impossible à oublier, que de quelques années de ma vie.

C'est dans cette cour sans intrigues, sans jalousie, et même sans affaires; c'est dans cette école du goût, de la grace, du bon esprit, dans cet asile de la bonhomie et de la paix, que M. de Beauvau aimait à se délasser quelquefois de Paris et de Versailles, lorsque la guerre de sept ans interrompit ses occupations et ses loisirs. Elle a commencé par le siège de Mahon, où M. de Beauvau, chargé de l'attaque la plus décisive, celle du centre, partagea la gloire de l'assaut avec nos plus vaillans soldats. Il en était estimé (car le soldat est bon juge), et il avait su, peu auparavant, leur marquer l'estime qu'il leur rendait. Le fait est connu; cependant il est bon de le rappeler, et d'en donner l'honneur à qui il appartient. Le vin, dans l'île de Minorque, est très-fort et à très-bas prix; à ces deux titres, il plaisait doublement à nos troupes; mais l'indiscipline, compagne de l'ivresse, allait toujours croissant, et pouvait même influer sur le succès de l'expédition; les reproches, les défenses, les punitions étaient sans effet; M. de Beauvau, consulté là-dessus par M. de Richelieu, lui conseilla de mettre à l'ordre que ceux qui s'enivreraient ne monteraient point à l'assaut. Le conseil fut suivi, et, de ce moment, on ne vit plus un homme ivre dans le camp; preuve évidente que les moins sobres

de nos soldats aiment encore mieux la gloire que le vin.

Profondément affecté d'un passe-droit qu'il éprouva peu après la prise de Mahon, M. de Beauvau refusa de l'emploi dans l'armée d'Allemagne, pour ne pas s'y trouver aux ordres d'un général qu'il aurait dû commander. S'il est permis de céder, en pareille circonstance, aux caprices impérieux de l'honneur, c'est à celui qui en a toujours si rigoureusement accompli toutes les lois. Il cherche des consolations à une armée que nous avions alors en Bretagne, et où il obtint d'être employé en qualité de maréchal-des-logis. Bientôt après, cette armée n'ayant point été mise en activité, son zèle, plus fort que son chagrin, le ramène à l'armée d'Allemagne; mais, fidèle à sa résolution de n'y accepter d'emploi qu'après avoir repris son rang, il y reparaît en qualité de simple volontaire, et voici à ce sujet le témoignage d'un juge irrécusable. M. le maréchal de Broglie, au bas d'une lettre qu'il écrivait au roi sur le champ de bataille de Corbach, ajoute : « M. de « Beauvau est arrivé au moment du combat; c'est « un aide-de-camp d'une nouvelle espèce; il est « aussi bon pour le conseil que pour l'action. » On peut juger, d'après ces lignes écrites d'une main victorieuse, que, dans toutes les vicissitudes de cette guerre, M. de Beauvau ne manqua pas l'occasion d'un bon conseil ou d'une bonne action;

mais les bons conseils ne sont guère utiles qu'à ceux qui pourraient eux-mêmes les donner, et les belles actions ne servent pas plus dans les batailles perdues, que l'or dans les naufrages.

Enfin, en 1762, la France envoie à l'Espagne un secours de douze mille hommes contre le Portugal, et M. de Beauvau le commande. Sourire trop passager de la fortune! il arrive avec des connaissances qui étonnent, et des plans qui effraient le cabinet de Madrid; et comme, par ses instructions, il était malheureusement assujetti à la plus scrupuleuse subordination envers un général qui se défiait de la supériorité de son inférieur, il trouve partout des obstacles, partout des dégoûts; l'ardeur du général français, enchaînée au flegme du général espagnol, éprouve le supplice de Mézence, et la vertu de M. de Beauvau lui devient d'autant plus nécessaire que ses talens lui sont plus inutiles.

Il espérait néanmoins être consolé de tant de contradictions par une armée de vingt-cinq mille hommes qu'il devait commander, la campagne d'après, dans les Algarves, et qui, entièrement à sa disposition, ne se serait point ressentie de la paralysie de la campagne précédente. Tel était son espoir, lorsque la paix, changeant de nouveau la face des choses, vint fermer pour lui une carrière où son ame s'élançait par un attrait irrésistible, et où il croyait modestement n'avoir fait

que préluder. Je ne réponds pas qu'il n'ait éprouvé quelques regrets en voyant disparaître ce beau fantôme de gloire vers lequel il s'était toujours avancé, et qui semblait enfin s'avancer vers lui; mais comment s'affliger du bien du monde? Non, il reconnaît bientôt que, si un homme d'honneur se permet rarement de désirer la paix pendant la guerre, un homme de bien doit encore moins regretter la guerre au moment de la paix.

Un tel homme n'était point de ceux qui demeurent oisifs. On avait trop besoin des services qu'il pouvait rendre, il avait trop besoin du bien qu'il pouvait faire. Il fut donc nommé d'abord au commandement de Guienne; cette province s'attendait, sur la réputation de M. de Beauvau, à voir seulement un guerrier ou un courtisan; elle voit un administrateur, un magistrat, un ami rigide du bon ordre, un réformateur austère de divers abus qui l'indignaient d'autant plus qu'il n'eût tenu qu'à lui d'en profiter. A peine a-t-il paru, que mille usurpations secrètes sont abolies; les permissions de port d'armes cessent d'être une branche de revenu pour qui les accordait, et les dons que les villes avaient coutume d'offrir à chaque nouveau commandant y sont appliqués à des établissemens de charité. Quant au reste, le commerce délivré de beaucoup d'entraves, les préposés assujettis à un service plus régulier, le parlement lui-même, averti des limites

où il doit se renfermer, suffisent aux deux ou trois mois que M. de Beauvau passa dans ce commandement; il le quitta pour celui de Languedoc, emploi de confiance encore plus que de faveur, et qui, en ouvrant un champ plus vaste à ses talens pour l'administration, lui présentait en même temps des devoirs plus importans et plus épineux.

Les guerres de religion étaient étouffées, les haines ne l'étaient point. Les cendres des Cévennes fumaient encore; l'esprit de persécution d'un côté, l'esprit de vengeance de l'autre, se servaient réciproquement de motifs, et ressemblaient à deux poignards qui s'aiguisent par le frottement. Eh! quel exemple offrit alors M. de Beauvau! Qu'il est beau de voir un homme de guerre devenu un homme de paix occupé à calmer d'une part les esprits trop échauffés, à combattre de l'autre des principes trop sévères, et à plaider en secret la cause d'une classe d'infortunés dont les pères, échappés aux massacres et aux proscriptions, ne leur avaient laissé pour tout héritage que l'industrie, la croyance et le malheur de leurs ancêtres; mais aussi, en les défendant à leur insu des vexations dont un zèle, soit trompé, soit trompeur, est toujours prodigue, il savait mesurer sa protection pour qu'elle ne devînt pas un titre à des préventions prématurées, ou à de vagues projets de représailles. Je l'ai vu remplir ce rôle

sublime, je l'ai vu placer l'égide de la sagesse entre l'intolérance et l'indignation. La persuasion était à la fois le supplément et l'adoucissement de son autorité; il n'ordonnait point, il inspirait; et le respect que ses vertus commandaient devenait une religion commune aux deux partis.

Un événement remarquable dans la vie de M. de Beauvau, fut la disgrace de M. de Choiseul son proche parent et son ami particulier, cet homme célèbre, sur qui l'on peut avoir deux avis, mais dont le nom, prononcé même par la critique, rappellera toujours un esprit étendu, un caractère noble, un ministre passionné pour la gloire de son pays.

Divers troubles intérieurs, que l'ascendant de M. de Choiseul avait comprimés, ne tardèrent pas à éclater après sa retraite. Les parlemens déplaisaient au ministère; un lit de justice les cassa. Dans cette imposante cérémonie, M. de Beauvau, quoique particulièrement attaché à la personne du monarque, et par un dévouement bien connu et par sa place de capitaine des gardes, pensa (ce qui était rare pour le temps) qu'il appartenait à la France avant que d'appartenir à la cour, et qu'il se devait aux véritables intérêts du roi plus qu'aux passions de ses conseillers. Il refusa son assentiment à la dissolution du seul corps qui pût, dans ces temps d'inquiétude, rassurer la nation contre le ministère, et il résista

comme un homme clairvoyant que des aveugles essaieraient d'entraîner.

Après une pénible inaction, pendant laquelle sa santé, cruellement dérangée, et de longues douleurs ne donnèrent que trop d'exercice à son courage, M. de Beauvau, environ un an avant sa promotion à la première dignité militaire, fut nommé par Louis XVI au gouvernement de Provence, où, contre l'usage presque général du royaume, le gouverneur avait quelques fonctions à remplir. Il s'y dévoua selon sa coutume, et il fit pour cette province moins qu'il n'eût voulu sans doute, mais plus qu'on n'aurait osé espérer. Divers projets relatifs à l'administration, à la culture, au commerce, à la navigation, aux communications, à l'embellissement du pays, furent présentés, lus, discutés, adoptés; quelques-uns même reçurent un commencement d'exécution; et souvent, dans ces occasions, des fonds refusés, ou trop lentement versés par le gouvernement, étaient offerts et fournis par le gouverneur. A des qualités aussi grandes, à des intentions aussi paternelles, que manquait-il? Rien, sinon d'être soutenues par un pouvoir moins chancelant, et surtout de se montrer dans des jours moins voisins du plus effrayant des orages....

Il est passé, l'orage : ne renouvelons point nos douleurs en nous rappelant nos misères; contentons-nous de plaindre un aussi bon Français

d'avoir assez vécu pour voir l'agonie de la France, et trop peu pour jouir de sa résurrection.

Arrêtons-nous ici, messieurs, et jetons un coup d'œil rapide sur l'homme dont vous avez voulu consacrer la mémoire. Qui ne serait frappé de ce long enchaînement de devoirs tous remplis au-delà de leur mesure, de cette suite non interrompue de services importans, mais toujours trop faibles au gré de son zèle? Ne le voyez-vous pas dans toutes ses actions d'accord avec lui-même, d'accord avec les temps, d'accord avec les circonstances? Impatiente à son début, sa valeur, d'année en année, devient plus utile sans être moins brillante. Sa raison prématurée s'éclaire avec l'âge; une courageuse prudence assure sa marche au-delà du milieu de la route, la sagesse et la constance le soutiennent à son déclin....; conformité remarquable avec sa figure même, qui a successivement offert à tous les regards comme une suite de modèles pour tous les âges : agréable dans la première jeunesse, noble et calme dans les années qui ont suivi, grave et douce dans l'âge mûr, respectable, mais toujours belle dans la saison plus avancée.... et la vieillesse même, au lieu de la déformer entièrement, n'a fait qu'y graver, pour ainsi dire, l'empreinte auguste de la sagesse, et comme l'histoire d'une belle vie.

Je viens de dire ce qu'il a fait, je vais dire ce qu'il a été; et, après avoir raconté l'histoire de sa

vie; je révélerai les secrets de son cœur. L'homme moral n'est point dans ce qu'il fait; il est dans ce qu'il veut. Souvent les traits qu'on a le plus exaltés perdraient bientôt leurs admirateurs, si une lumière redoutée en dévoilait tout à coup les vrais motifs; car, hélas! le bien même n'a pas toujours été fait pour le bien. Ici, au contraire, les actions les plus simples recevraient du sentiment soutenu qui les inspirait un prix qui ne pourrait que s'accroître avec les lumières des juges. Eh! quel juge plus sévère pourrait-on donner à cet homme si rare, que son propre cœur; que cet amour de la perfection qui n'était pas encore satisfait après le devoir rempli; que cette crainte généreuse de trop présumer de lui, qui le montrait toujours à lui-même au-dessous de ses véritables proportions, et qui, dans sa tendance au bien, sans arrêter son élan, l'excitait à redoubler son effort! Ajoutez à cela le besoin d'être toujours juste, qu'il sentait plus vivement que le commun des hommes ne sent le besoin qu'on soit juste envers eux; cette bienveillance innée pour tous ses semblables, que jamais un être faible ni un être souffrant n'ont réclamée en vain; cette noble disposition aux sacrifices les plus difficiles, qui souvent lui faisait goûter le plaisir peu connu de prononcer contre lui dans sa propre cause; cette inquiétude héroïque pour tous les hommes confiés à son autorité, qui, à le guerre, le rendait aussi économe du sang de

ses soldats que prodigue du sien, et semblait lui faire ambitionner le privilège exclusif du danger.

En méditant sur un homme aussi différent de ceux qu'on appelait improprement ses pareils, je me suis quelquefois demandé à moi-même à qui nous devons nos mérites ou nos démérites. Est-ce à la nature ou à l'éducation? On leur attribue trop à toutes les deux. La nature a déposé d'avance, dans tous les hommes, les principes invisibles de la sensibilité et de la raison; l'éducation les a plus ou moins développés : la première est une mère qui a donné à tous ses enfans un patrimoine; la seconde, une tutrice qui a essayé de mettre ce patrimoine en valeur. Mais attendons le moment de l'émancipation, le moment où l'homme entre en possession de lui-même; c'est alors seulement que sa vie morale commence, et c'est dès lors que M. de Beauvau prépara non ce qu'il devait un jour devenir, mais ce qu'il devait valoir.

Trois qualités que rarement on a réunies à un si haut point, la sensibilité, l'émulation, la modestie, le mirent dans le chemin de toutes les vertus. La sensibilité le portait à faire tout le bien qu'il pouvait, l'émulation le pressait de faire du mieux qu'il pourrait, et la modestie lui persuadait qu'il n'avait jamais assez bien fait. De là cette observation continuelle de son intérieur, cette censure de lui-même qui se tournait en exhortation secrète vers tout ce qui lui paraissait honnête

et utile; mais ce qui a le plus caractérisé M. de Beauvau, ce sont ces notions de justice intérieure, étrangères à tant de gens qui en parlent, et qui, chez lui à chaque instant, plus éclaircies par une pratique soutenue, lui montraient la justice aussi belle qu'elle est nécessaire; elle fut pour lui une divinité dont son cœur était le temple, et qu'il servit, non par intérêt, non pas même par devoir, mais par une vraie passion. Ce n'est qu'après l'avoir long-temps étudiée, long-temps exercée contre soi-même, qu'on parvient à connaître ces délices cachées pour le commun des hommes, car la justice est une science qui n'est bien enseignée que par la vertu.

Je voudrais dire ces choses d'après moi, je les dis d'après lui; je montre ce que j'ai vu, et un exemple entre mille prouvera plus que tous mes éloges.

Je suivais M. de Beauvau dans une reconnaissance qu'il faisait sur les côtes du Languedoc, dont il venait de tenir les états; les lumières que je lui voyais recueillir à chaque pas montraient évidemment celles qu'il avait acquises, et chacune de ses questions annonçait un homme qui saurait juger de la réponse. Pendant qu'il observe tout, qu'il pourvoit à tout, donnant des ordres, recevant des mémoires, écoutant des rapports, prenant des notes, nous entrons dans Aigues-Mortes, et nous allons descendre de cheval au pied de la tour de

Constance; nous trouvons à l'entrée un concierge empressé, qui, après nous avoir conduits par des escaliers obscurs et tortueux, nous ouvre à grand bruit une effroyable porte sur laquelle on croyait lire l'inscription du Dante.... Les couleurs me manquent pour peindre l'horreur d'un aspect auquel nos regards étaient alors si peu accoutumés; tableau hideux et touchant à la fois, où le dégoût ajoutait encore à l'intérêt! Nous voyons une grande salle privée d'air et de jour; quatorze femmes y languissaient dans la misère, l'infection et les larmes; le commandant eut peine à contenir son émotion, et pour la première fois ces infortunées aperçurent la compassion sur un visage; je les vois encore à cette apparition subite tomber toutes à la fois à ses pieds, les inonder de pleurs, essayer des paroles, ne trouver que des sanglots; puis, enhardies par nos consolations, raconter toutes ensemble leurs communes douleurs. Hélas! tout leur crime était d'avoir été élevées dans la même religion que Henri IV. La plus jeune de ces martyres était âgée de cinquante ans; elle en avait huit lorsqu'on l'avait arrêtée allant au prêche avec sa mère, et la punition durait encore. Vous êtes libres, leur dit d'une voix forte, mais altérée, celui à qui, dans un pareil moment, j'étais fier d'appartenir; mais comme la plupart d'entre elles étaient sans ressource, sans expérience, sans famille peut-être, et que ces pauvres captives éton-

nées de la liberté, comme des yeux opérés de la cataracte pourraient l'être du jour, risquaient d'être exposées à un autre genre d'infortune, leur libérateur, ému d'une nouvelle compassion, fit sur-le-champ pourvoir à leurs besoins.

Dirai-je le reste? M. de Beauvau avait obtenu, comme une grace singulière, avant que de quitter Versailles, la permission de délivrer trois ou quatre de ces victimes; il en délivre quatorze, crime énorme, selon certaines jurisprudences : et voici le compte qu'il en rend au ministre. « La justice et l'humanité parlant également en faveur de ces infortunées, je ne me suis pas permis de choisir entre elles; et, après leur sortie de la tour, je l'ai fait fermer dans l'espérance qu'elle ne s'ouvrira plus pour une semblable cause ». Le ministre blâma cette conduite, qu'il traitait d'abus de confiance, et enjoignit au commandant de réparer sur-le-champ le bien qu'il venait de faire, faute de quoi il ne lui répondait pas de la conservation de sa place. La réponse du commandant fut que le roi était le maître de lui ôter le commandement que sa majesté avait bien voulu lui confier, mais non de l'empêcher d'en remplir les devoirs selon sa conscience et son honneur. Les choses en restèrent là.... Conscience et honneur! que ces mots sont puissans dans une bouche qui a droit de les prononcer! L'une est une connaissance lumineuse de tous ses devoirs, l'autre

est le besoin impérieux de les remplir. La conscience est la loi vivante, et l'honneur est à cette loi ce que la piété est à la religion.

Ce n'était point assez, comme on le voit, pour M. de Beauvau, des douces impulsions de son ame sensible; il appelait aussi sa raison à son aide, et toutes deux d'accord tendaient au même but, l'une en cherchant le chemin de la perfection, l'autre en le montrant. Cependant cette défiance salutaire de lui-même, dont les éloges et les succès n'avaient pu le corriger, le portait à ne pas s'en tenir à ses propres lumières, et c'était dans les belles-lettres qu'il en cherchait tous les jours de nouvelles, sachant bien qu'elles renferment sous leur brillante enveloppe, non-seulement l'esprit, mais la raison de tous les hommes, et qu'elles offrent, à qui sait les consulter, les exemples des sages et les conseils des siècles. Ne croyons pas en effet qu'elles tirent toutes leurs richesses des trésors de l'imagination, elles puisent aussi dans le cœur, et savent y porter leurs lumières; en vain répéterait-on cent fois qu'elles ne nous rendent pas meilleurs; nous ne savons heureusement pas ce que nous serions sans elles: toujours est-il vrai que, sans affecter aucune autorité, sans se prévaloir d'aucune mission, toutes nos erreurs, elles nous les montrent; toutes nos fautes, elles nous les reprochent; toutes les vérités, elles nous les disent; toutes les vertus, elles

nous y exhortent; toujours est-il vrai qu'elles éclaircissent l'esprit, qu'elles épurent les sentimens, et qu'à force de nous présenter dans tout son jour ce qui est bon et ce qui est beau, elles contribuent à l'amélioration de ceux qui les connaissent, à la perfection de ceux qui les cultivent, et par là au bonheur de ceux mêmes qui les ignorent.

Ce n'est pas dans cette assemblée qu'il pourrait s'élever des réclamations contre des vérités dont je ne vois que des témoins ou des preuves. Qu'on objecte ailleurs qu'on a quelquefois abusé des lettres; c'est le crime de quelques écrivains, non celui des lettres. Les abus ne prouvent point contre les choses, mais contre les hommes.

Je ne crains point de le dire à l'honneur de ceux qui ont bien voulu me compter dans leur nombre, cette sagesse de jugement, cette droiture éclairée, cette justice ingénieuse qui distinguaient particulièrement M. de Beauvau, et qui donnaient, en quelque façon, le fini à son mérite, il en est en grande partie redevable au commerce des hommes de lettres. Ce fut à leur amitié, mais à leur amitié méritée, à leur amitié éclairée, qu'il dut une satisfaction bien douce au moment où ils lui ouvrirent les portes de l'académie française. Je ne sais si, dans le temps, l'envie ou l'ignorance osèrent attribuer ce choix à une pure complaisance de l'académie pour un homme que ses places appro-

chaient de la personne du monarque, mais, pour peu qu'il y ait encore ici quelqu'un à détromper, je m'en reposerai sur un homme célèbre que nous avons tous connu, que nous connaissons aujourd'hui mieux que jamais, M. Marmontel, et je lirai quelques lignes d'une lettre touchante qu'il écrivait à madame de Beauvau à l'époque où elle a perdu le bonheur de sa vie.

« Oui, madame la maréchale, nous pleurons « avec vous celui dont la seule présence recom- « mandait dans nos assemblées la décence, l'u- « nion, la modération, l'amour de l'ordre et du « travail. Je ne parle point des lumières qu'un « goût sévère et pur, un sentiment exquis des « convenances du langage répandaient habituel- « lement sur nos travaux; le moindre mérite de « M. de Beauvau, même aux yeux de l'Académie, « fut d'être un excellent académicien. »

En effet, messieurs, nous l'avons vu porter dans la discussion cette clarté qui la fait finir, et dans la critique cette aménité qui la fait passer; nous avons reconnu en lui, ainsi que M. Marmontel, ce bon goût, plus pur souvent dans l'homme éclairé qui se borne à lire, que dans l'écrivain de profession, parce que l'un n'est que juge, et que l'autre est juge et partie. Nous avons été frappés, en l'écoutant, de ce bon ton que le bon goût lui-même se plaît à consulter, mais qui se dérobe à toute recherche; l'un est le législateur invisible

de la littérature, l'autre de la conversation; personne, je crois, ne fut jamais plus fidèle à l'un et à l'autre que M. de Beauvau, et, après avoir montré hors de l'académie tout le fruit qu'un homme du monde peut retirer de la société des gens lettres, il a fait voir dans nos assemblées que les gens de lettres peuvent aussi trouver quelque avantage dans leur liaison avec les gens du monde.

M. de Beauvau s'est distingué surtout par un zèle soutenu pour l'objet dont l'académie française était spécialement chargée, et auquel l'auteur de notre nouvelle existence imprime en ce moment une nouvelle activité; je veux parler de ce dictionnaire toujours critiqué, toujours consulté, toujours fait, toujours à refaire; destiné à devenir le tableau fidèle et complet de la langue française, si on ne la voyait changer à mesure qu'on croit la saisir. Nous ne savons que trop combien l'homme qui essaie de retenir est faible contre le temps qui entraîne; mais ici n'est-ce donc rien que de déterminer le vrai sens des mots, d'indiquer leurs diverses acceptions, d'éclaircir les doutes, de réformer les erreurs, de consacrer les bons usages, de proscrire les abus, de souscrire, puisqu'il le faut, à quelques novations, mais d'en prévenir, s'il se peut, de nouvelles, bien sûrs que ceux qui changent la langue ne sont pas ceux qui la savent? Au reste, ce n'est pas pour nous que nous travaillons, c'est pour

que les chefs-d'œuvre qui ont enseigné notre langue à tout l'univers l'enseignent à tous les siècles; c'est pour que les Racine, les Boileau, les Massillon, les Bossuet, les Fénélon, les Montesquieu, les Buffon, les Rousseau, les Helvétius, les Voltaire, et ceux qui les vaudront, ne deviennent point des Gaulois; pour que leur langue, s'il se peut, soit celle de toutes les générations qui les liront, et que dans leur pays du moins ils n'aient pas besoin de traducteurs. Nous n'avons en vue que la gloire de nos maîtres et l'instruction de nos neveux..... Voilà ce qui excitait le zèle de M. de Beauvau, voilà ce qui motivait cette exactitude à nos séances, plus louée alors qu'imitée, et qui nous a plus aidés qu'on ne le pensait à notre tâche académique. J'ose donc en appeler ici au petit nombre de ses confrères qui, avec moi, lui ont survécu; répondez; si votre choix n'a pas été le prix de ses travaux, son travail, au moins, n'a-t-il pas justifié votre choix?

J'ai raconté sa vie, j'ai peint son ame, et, si j'ai pu attirer sur lui une partie de l'intérêt qu'il a mérité, il me semble que ceux d'entre vous qui n'ont connu M. de Beauvau que par ce que j'en ai dit, auraient une question à me faire..... A-t-il été heureux? on pourrait aussi-bien en douter que le croire; car les avantages les plus désirés, le rang, les dignités, le pouvoir, la richesse, ne font pas plus au bonheur que la parure à la santé.

La fortune, j'en conviens, ne lui a pas été absolument contraire, mais elle l'a moins secondé que quelques-uns de ses égaux; qui sait cependant si cette même fortune, en favorisant moins M. de Beauvau, ne l'aurait pas mieux servi, puisqu'elle l'a laissé montrer ce qu'il pouvait être sans elle; il aurait pu avoir plus de faveur, plus d'éclat, plus de succès, mais non plus de vertus...; celui dont chaque instant a été marqué par un devoir rempli, par une belle ou une bonne action, par un sentiment délicat, par une noble pensée; celui qui a constamment fait le bien, et voulu le mieux, qui s'est toujours plus occupé de sa perfection que de son élévation, qui a repoussé loin de lui l'orgueil comme une bassesse, l'affectation comme une vile imposture, et qui a laissé l'envie à ses rivaux; celui qui, dans chaque position, aurait été digne de plus et content de moins, et qui, toujours le même au milieu des changemens, a trouvé dans son ame de quoi niveler les inégalités de la vie; celui-là, dis-je, n'a-t-il pas été heureux du bonheur le plus vrai, de cette félicité qui se cache dans l'ame du sage, et qui trompe l'œil de l'envieux.

Pénétrons à présent dans son intérieur, vous verrez l'homme d'ordre, l'homme instruit, l'homme actif, l'homme aimable, qui, avare seulement de son temps, le partage entre ses affaires, ou plutôt

celles des autres, ses livres et ses amis; qui, soigneux de plaire aux personnes qu'il rassemble, aime à voir régner chez lui une abondance honorable, une sage magnificence, une liberté décente, et tout ce que le bon goût peut offrir d'agrémens, et tout ce que la sagesse permet de plaisirs. On ne l'y voyait paraître que par intervalles, avec cette dignité prévenante qui attirait et captivait toutes les attentions, avec je ne sais quelle gravité douce qui se prêtait à la gaieté, qui s'en amusait, qui l'encourageait, et qui, en même temps, sans qu'on s'en aperçût, lui marquait ses bornes; il portait, dans la conversation, une simplicité élégante, des observations fines, des plaisanteries délicates, et le talent de bien écouter, qui ne se rencontre pas toujours avec le talent de bien dire; ses manières étaient nobles et franches comme lui, et l'on y admirait en même temps cet art, j'ai presque dit ce bonheur, de contenter tout le monde par des égards ingénieux, par une politesse agréable, dont, mieux que personne, il connaissait les nuances, et même les finesses; mais que, par cet esprit de justice qui ne l'a jamais abandonné, il mesurait plutôt sur le mérite que sur le rang.

Cependant, après avoir quitté, avec une sorte de plaisir, la retraite pour la société, il revenait à la retraite avec plus de plaisir encore, et c'est

là qu'il passait les plus douces heures de ses dernières années, entre sa fille, sa sœur et son ami[1]... Cette fille, après avoir embelli des charmes de son sexe l'image de la jeunesse de son père, lui montrait l'empreinte vivante de sa raison, de son esprit, de sa bonté, et souvent elle trompa la modestie de M. de Beauvau, en l'obligeant, à son insu, de s'applaudir lui-même dans sa ressemblance.

Oserai-je parler ici d'une sœur consacrée au ciel dès son enfance, qui, après avoir long-temps caché un esprit juste et une raison aimable dans l'ombre du cloître, s'est vue forcée de chercher un asile chez le plus aimé des frères, et d'y laisser entrevoir au monde un mérite étonné d'être aperçu.

Je n'oublierai pas non plus M. de Saint-Lambert, dont les talens admirés de M. de Beauvau dès sa jeunesse, étaient joints à des qualités qui les attachèrent l'un à l'autre pour la vie. Unis de bonne heure par des liens que rien n'a relâchés, que la mort seule pouvait rompre, ils ont offert, pendant cinquante ans, un exemple trop rare de ces longues amitiés qui font à la fois deux éloges.

Si donc la fortune avait paru quelquefois traiter M. de Beauvau avec trop d'indifférence, voilà

1. Madame de Poix, madame l'abbesse de Saint-Antoine, M. de Saint-Lambert.

des dédommagemens qui pouvaient lui suffire. Mais une puissance plus clairvoyante sans doute lui avait dès long-temps décerné un prix digne seulement du plus digne, je veux parler de cette compagne, autrefois si heureuse, aujourd'hui si touchante, à qui il était réservé d'embellir, d'éclairer, d'adoucir, d'aplanir la dernière et la plus pénible moitié de la carrière de son époux. Il l'aima, et il l'aima plus que s'il eût été moins sage. Dès lors, plus un moment de vide dans la vie de M. de Beauvau, plus une pensée qui ne rencontrât la pensée qui lui répondait, plus un sentiment qui ne trouvât le sentiment qu'il cherchait. Leurs ames étaient inséparables, et c'est dans cet accord parfait que se sont écoulés même les jours de sa vieillesse, entre des soins et des consolations près desquels le reste du bonheur n'est rien.

Je laisse retomber sur elle ce voile de modestie et de douleur qu'un mouvement plus fort que moi m'avait commandé de soulever. Je crois avoir assez prouvé que celui dont je viens de vous entretenir a été plus heureux qu'il n'aurait osé le désirer. Il a souffert sans doute; eh! qui ne souffrait point alors? Il a langui, il a fini; mais cet esprit toujours lumineux, cette ame toujours grande, cette humeur toujours égale, ce caractère toujours bon ne se sont pas démentis un instant. Pensée consolante, au milieu des idées tristes dont elle est environnée! Un homme chargé d'ans

et de mérites, qui achève ainsi le stade de la vie, offre à l'esprit qui le contemple une preuve comme visible d'une ame immortelle. Semblable à un astre bienfaiteur, il éclairait, il échauffait encore à son couchant. Nos regards avides de sa lumière ont essayé de le suivre au-delà de l'horizon... et quand il a disparu..... on est sûr du moins qu'il n'est pas éteint.

PIÈCES FUGITIVES

DE MADAME DE B...S, MÈRE,

DE MADAME DE B.....N, SA FILLE,

ET DE PLUSIEURS PERSONNES

DE LA FAMILLE DE L'AUTEUR.

PIÈCES FUGITIVES.

CHANSON POUR MADAME D***.

Air : *Que ne suis-je la fougère !*

Dimanche je fus aimable,
Lundi je fus autrement;
Mardi je pris l'air capable,
Mercredi je fis l'enfant;
Jeudi je fus raisonnable,
Vendredi j'eus un amant;
Samedi je fus coupable,
Dimanche il fut inconstant.

QUATRAIN.

Nous ne sommes heureux qu'en espérant de l'être;
Le moment de jouir échappe à nos désirs :
Nous perdons le bonheur faute de le connaître,
Nous sentons son absence au milieu des plaisirs.

CHANSON.

AIR : *Quand vous entendrez le doux zéphyre.*

POUR un instant
On sort du néant,
Et dès qu'on vit on est las de vivre;
On hait son sort,
Et l'on craint la mort
Sans estimer la vie.

Dieu tout-puissant,
Qu'on dit bienfaisant,
Tous les mortels pleurent de vos présens;
Et soit qu'ils meurent,
Ou qu'ils demeurent,
Tous sont mécontens.
Rien n'est un bien,
Le passé n'est rien,
Et le présent passe comme un songe;
De l'avenir
Ne crois pas jouir,
L'espoir est un mensonge.

COUPLET.

Air : *Lison dormait dans un bocage.*

En amour toujours infidèle,
Toujours fidèle en amitié,
Vous abandonnez une belle
Sans jamais en être oublié;
Mais sur le choix de vos maîtresses
Toujours le nombre l'emporta :
Même à présent, par-ci, par-là,
Vous leur faites des politesses,
Et vous serez encor vingt ans
Plus poli que nos jeunes gens.

AUTRE.

Air : *Réveillez-vous*, etc.

Votre triste pédanterie
Partout vous rend fort ennuyeux;
Votre froide plaisanterie
Vous coûte plus, ne vaut pas mieux.

CHANSON

A MONSIEUR ***, SUR SA FEMME.

Air : *Ah! ma voisine, es-tu fâchée?*

Tout doit ici rendre les armes
A ses beaux yeux;
Sans regret nous vantons les charmes
De ses beaux yeux;
Comme vous, plus d'un cœur soupire
Pour ses beaux yeux;
Mais vous seul avez droit de lire
Dans ses beaux yeux.

QUATRAIN.

Iris craint qu'un amour nouveau
Pour une autre m'engage;
Mais Iris est dans le bateau,
Et voit fuir le rivage.

CHANSON.

AIR : *Vive le vin, vive l'amour.*

J'AI toujours cherché le bonheur,
J'ai vu qu'il n'est que dans le cœur :
L'on est trompé par l'apparence.
Heureux qui sent plus qu'il ne pense,
Qui ne prévoit point l'avenir !
Il ne faut pas se presser de jouir,
Le plaisir est dans l'espérance.

AUTRE.

AIR : *Du haut en bas.*

De la vertu
Brutus eut toujours la manie,
De la vertu ;
Mais après avoir combattu
Pour détruire la tyrannie,
Il meurt disant : Quelle folie
Que la vertu !

CHANSON

A UNE DAME

REVENANT DE L'AMÉRIQUE SEPTENTRIONALE.

Air : *Charmante Gabrielle.*

Sur ce charmant rivage
On chante vos attraits,
Dans un climat sauvage
On vous fit des couplets :
Pour chanter ce qu'on aime
    Rien ne retient,
Et dans un désert même
    La rime vient.

Près de vous l'on s'empresse,
Mais on n'y gagne rien;
Vous parle-t-on tendresse,
Vous changez d'entretien;
Nous voulons tous vous plaire
    Sans le pouvoir;
Vous plaisez au contraire
    Sans le vouloir.

COUPLET.

EN ENTENDANT MONSIEUR *** ARRIVER.

AIR : *Du haut en bas.*

C'EST lui, c'est lui,
Car j'entends le bruit d'un carrosse;
C'est lui, c'est lui,
Il doit arriver aujourd'hui :
De son laquais j'entends la rosse,
J'entends son postillon qu'on rosse;
C'est lui, c'est lui.

CHANSON.

AIR : *Votre cœur, aimable*, etc.

L'HOMME est né pour la tristesse,
Son état est la douleur;
Esclaves de la faiblesse,
Tyrannisés par l'erreur,
Nous nous égarons sans cesse
Pour arriver au malheur.

CHANSON

DE L'ABBÉ PORQUET

SUR L'AUTEUR,

DONT IL AVAIT ÉTÉ LE PRÉCEPTEUR.

Messieurs et dames, du silence :
Célébrons l'heureuse naissance
De notre aimable chevalier ;
Et faisons-lui la révérence,
L'abbé Porquet tout le premier.

Il parle mieux qu'un chancelier,
Il écrit mieux qu'homme de France,
Il est de plus grand chevalier :
Faisons-lui donc la révérence,
L'abbé Porquet tout le premier.

Modeste amant et fier guerrier,
Il excelle dans tout métier ;
(Exceptons-en pourtant la danse :)
Faisons-lui donc la révérence,
L'abbé Porquet tout le premier.

O l'être heureux et singulier!
Son maître, dans chaque science,
Est devenu son écolier :
Faisons-lui donc la révérence,
L'abbé Porquet tout le premier.

CHANSON

D'UNE MÈRE ÉLOIGNÉE DE SA FILLE

PENDANT LE RÈGNE DE LA TERREUR.

SUR L'AIR DE LA ROMANCE DE JEAN-JACQUES :

Je l'ai planté, je l'ai vu naître.

Est bien à moi, car l'ai fait naître
Ce beau rosier : plaisirs trop courts!
Il a fallu fuir, et peut-être
Plus ne te verrai de mes jours.

Beau rosier, cède à la tempête,
Faiblesse désarme fureurs,
Sous les autans courbe la tête,
Ou bien c'en est fait de tes fleurs.

Étais ma joie, étais ma gloire,
Et mes soucis et mon bonheur;

Ne périras dans ma mémoire,
Ta racine tient à mon cœur.

Bien que me fis, mal que me causes,
En ton penser s'offrent à moi;
Près de toi je n'ai vu que roses,
Ne sont qu'épines loin de toi.

Rosier, prends soin de ton feuillage;
Sois toujours beau, sois toujours vert,
Afin que voie après l'orage
Tes fruits égayer mon hiver.

FABLE

DE MADAME DE ***

A SA FILLE,

Qui lui avait envoyé un camée d'un Amour qui voulait attraper un papillon pour lui couper les ailes.

L'Amour, voyant un papillon
Voltiger sur des fleurs nouvelles,
Prétendit corriger cet insigne frelon,
Et le fixer en lui coupant les ailes.
Aussitôt dit, aussitôt fait :
Le papillon, perdant le charme dont il brille,
De léger devient lourd, de joli devient laid,
Il ne reste qu'une chenille..

Quand l'Amour par hasard fixe certains amans,
On rit de la métamorphose :
Va, ma fille, crois-moi, des papillons constans
Fatigueraient bientôt les roses.

VERS

D'UN TRÈS-JEUNE HOMME,

Au sujet d'un petit sorbier donné par lui à madame la princesse de Radziwille, pour son Arcadie.

Petit sorbier, va croître en Arcadie,
Va dans ces lieux par le goût décorés;
Tu ne dois pas regretter ta patrie,
Car tu seras toute ta vie
Le plus heureux des émigrés.

VERS DE L'ABBÉ P.....

POUR ÊTRE MIS AU BAS D'UN PORTRAIT DU ROI STANISLAS, DUC DE LORRAINE.

Il n'est point de vertus que son nom ne rappelle.
Philosophe, guerrier, monarque, citoyen,
Son génie étendit l'art de faire du bien :
Charles [1] fut son ami, Trajan fut son modèle.

1. Charles XII, roi de Suède.

BOUTS RIMÉS

DE MADAME ***

ADRESSÉS AU PRINCE HENRI.

La raison de chacun est chez vous en *ôtage;*
Vous joignez les talens aux vertus du *héros;*
Des grands hommes passés vous avez l'*héritage*,
Ce siècle-ci n'est plus que celui des *zéros;*
Dans les conseils des rois, votre *prépondérance*
 Aurait plus fait que leur *canon;*
Le soldat dans les camps déplore votre *absence*,
La victoire pour vous n'aurait jamais dit *non*.

CHANSON DE MADAME DE ***.

Air : *de la sarabande d'Issé.*

Le bal était maussade,
 Le père bourru;
La mère était malade,
 Le tendron bossu,
Et le gendre c....

FABLE

DE MADAME DE ***,

POUR SON FILS.

LE PAPILLON ET LA CHANDELLE.

Mon cher enfant, ton âge m'autorise
A te parler du papillon,
Mais sans que ta raison pourtant s'en formalise,
Car ceci n'est qu'exemple, et non comparaison.
Quand le zéphyr a fait taire la bise,
Le papillon, qui ne vit qu'un été,
Des grands soins d'ici-bas ne s'embarrasse guère;
L'affaire de la volupté
Est sa plus importante affaire;
Il ne veut rien, rien que jouir
Sans raisonner, sans réfléchir;
Chaque instant le conduit à des amours nouvelles
Qui n'ont jamais de lendemain :
En une heure il a pu charmer toutes les belles
D'un jardin,
Sans en rencontrer de cruelles :

Mais d'un pareil bonheur on peut prévoir la fin.
Un soir que, retiré dans l'ombre et le silence,
Il réparait les fatigues du jour,
Il voit une lueur, et pense
Que c'est le flambeau de l'Amour :
Il se lève aussitôt, bat de l'aile, s'avance,
Tourne, retourne, et passe à chaque fois plus près
D'un objet si plein d'attraits :
Son éclat l'éblouit, sa chaleur le pénètre,
Et, dans l'ivresse du plaisir,
A tout prix il prétend connaître
Ce fantôme brillant qui lui donne la mort.

Mon cher enfant, ceci ressemble fort
Aux douces erreurs du bel âge;
Plus qu'on ne veut le cœur s'engage :
Quand il n'est plus temps d'y songer,
Ce n'est qu'alors qu'on en voit le danger;
Mais de tout la raison sait tirer avantage,
Et reçoit même une leçon
D'un papillon.

FIN DU SECOND VOLUME.

TABLE

DES

ARTICLES CONTENUS DANS LE SECOND VOLUME.

FIN DE LA TABLE.


JUL
1965

